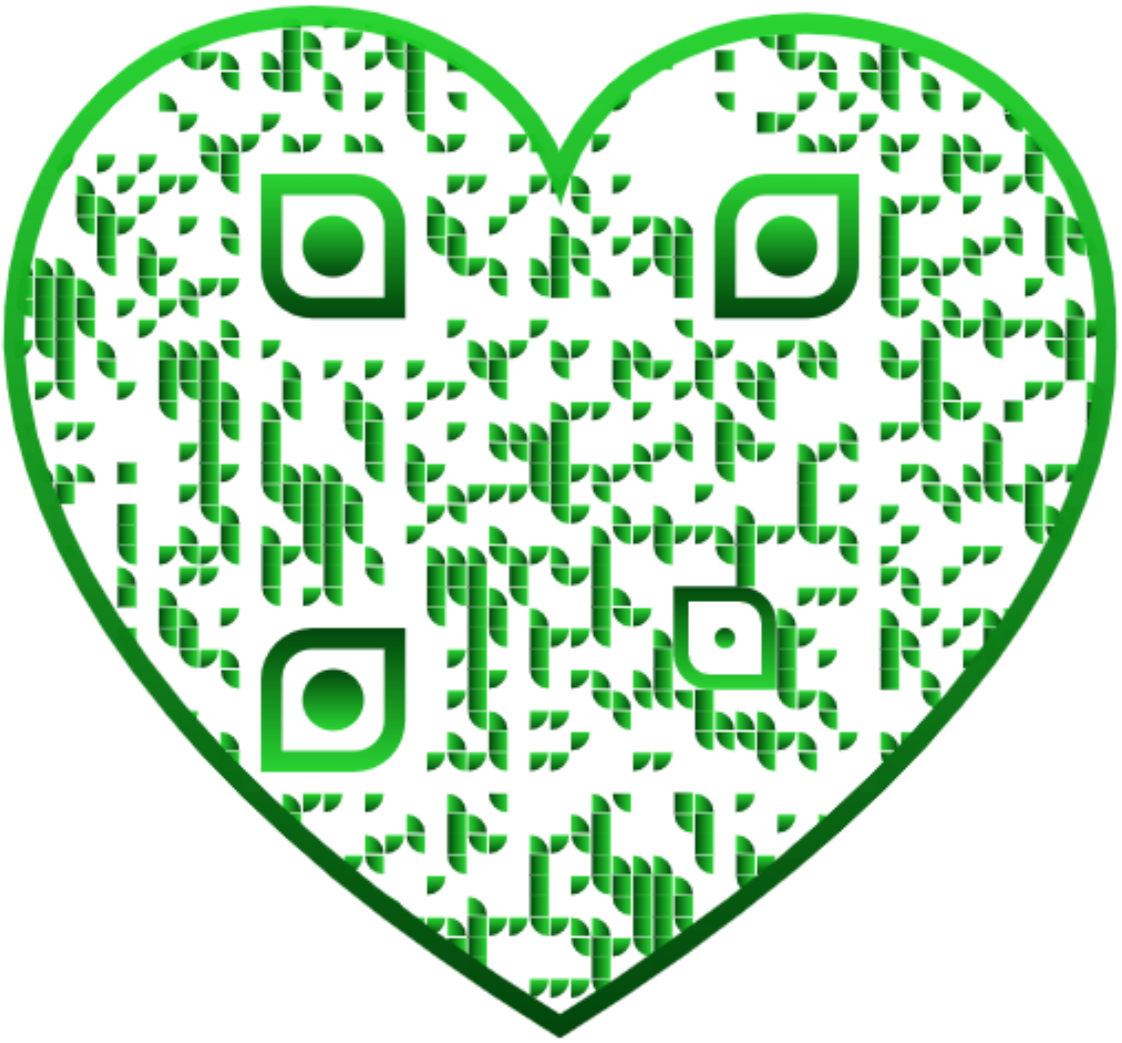
Colleen
HOOVER

NEW ROMANCE®

Hugo Roman



Colleen
HOOVER

NEW ROMANCE®

Regretting You

Traduit de l'anglais (américain) par
Pauline Vidal

Hugo Roman

© Colleen Hoover, 2019

Tous droits réservés
Première publication par Montlake Romance, 2019
Titre de l'édition originale : *Regretting You*

Ce livre est une fiction. Toute référence à des évènements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et évènements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Collection New Romance® créée par Hugues de Saint Vincent,
dirigée par Arthur de Saint Vincent
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Image de couverture : © Shutterstock
Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition,
© 2021, New Romance, Département de Hugo Publishing
34-36 rue La Pérouse
75116 PARIS
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755686234

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ce livre est dédié à la brillante et fascinante Scarlet Reynolds. J'ai tellement hâte que le monde bénéficie de ton influence !

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1 - Morgan

Chapitre 2 - Clara

Chapitre 3 - Morgan

Chapitre 4 - Clara

Chapitre 5 - Morgan

Chapitre 6 - Clara

Chapitre 7 - Morgan

Chapitre 8 - Clara

Chapitre 9 - Morgan

Chapitre 10 - Clara

Chapitre 11 - Morgan

Chapitre 12 - Clara

Chapitre 13 - Morgan

Chapitre 14 - Clara

Chapitre 15 - Morgan

Chapitre 16 - Clara

Chapitre 17 - Morgan

Chapitre 18 - Clara

Chapitre 19 - Morgan

Chapitre 20 - Clara

Chapitre 21 - Morgan

Chapitre 22 - Clara

Chapitre 23 - Morgan

Chapitre 24 - Clara

Chapitre 25 - Morgan

Chapitre 26 - Clara

Chapitre 27 - Morgan

Chapitre 28 - Clara

Chapitre 29 - Morgan

Chapitre 30 - Clara

Chapitre 31 - Morgan

Chapitre 32 - Clara

Chapitre 33 - Morgan

Chapitre 34 - Clara

Chapitre 35 - Morgan

Chapitre 36 - Clara

Chapitre 37 - Morgan

Chapitre 38 - Clara

Remerciements

CHAPITRE 1

Morgan

Je me demande si les humains sont les seuls êtres vivants à avoir jamais ressenti un vide en eux.

Je ne comprends pas comment mon corps peut être rempli de ce que contiennent tous les corps – os, muscles, sang et organes – alors que ma poitrine me semble parfois tellement creuse.

Voilà plusieurs semaines que je ressens ça, maintenant. J'espérais que ça passerait car je commence à m'inquiéter sur la cause de ce vide. J'ai un petit ami génial, avec qui je sors depuis plus d'un an. Si je ne prends pas en compte les grosses crises d'immaturité adolescente de Chris (le plus souvent dues à l'alcool), il représente tout ce que je cherche chez un copain : drôle, attirant, aimant sa mère, plein d'ambition. Je ne vois pas comment il pourrait être à l'origine de cette sensation.

Et puis il y a Jenny, ma petite sœur, ma meilleure amie. Mais je sais qu'elle n'a rien à voir avec ce néant. C'est elle ma première source de bonheur, bien qu'on soit totalement différentes. Elle est sociable, spontanée, bruyante, avec un rire que je mourrais d'envie de posséder. Je suis plus calme qu'elle, et le plus souvent, mon rire est forcé.

On plaisante régulièrement sur nos différences, persuadées que, si on n'était pas sœurs, on se détesterait. Elle me trouverait ennuyeuse et je la trouverais exaspérante, mais comme on est sœurs, avec juste un an d'écart, nos différences nous rapprochent, en quelque sorte. Bien sûr, on a nos moments de tension, mais on ne laisse jamais une dispute s'achever sans réconciliation possible. Et plus on grandit, moins on se dispute, et plus on passe de temps ensemble. Surtout maintenant qu'elle fréquente le meilleur ami de Chris, Jonah. On ne se quitte plus, tous les quatre, depuis que Chris et Jonah ont terminé le lycée, le mois dernier.

Ma mère pourrait être la cause de mon état d'esprit actuel, mais ça ne tient pas debout. Son absence n'a rien de nouveau. En fait, je m'y habitue de plus en plus, ça m'aide à accepter que Jenny et moi n'avons pas eu beaucoup de chance en matière de parents et que ma mère n'est plus très présente depuis la mort de notre père, il y a cinq ans. À l'époque, je renâclais plus que maintenant de devoir élever Jenny. Et plus je grandis, moins ça m'embête que notre mère ne soit pas du genre à se mêler de nos vies, à surveiller nos horaires ou… à s'inquiéter de nous. Franchement, c'est amusant d'avoir dix-sept ans avec une liberté dont la plupart des jeunes de mon âge ne peuvent que rêver.

Rien n'a changé dans ma vie récemment, pour expliquer le vide profond que je ressens. *À moins que si... et que je n'aie trop peur de me l'avouer.*

— Devine, dit Jenny.

Elle est assise à l'avant, avec Jonah au volant, tandis que Chris et moi occupons les places arrière. Je regardais par la fenêtre, perdue dans mon auto-analyse, lorsqu'elle m'arrache à mes pensées. Elle s'est retournée vers nous, promenant son regard entre Chris et moi. Je la trouve vraiment jolie, ce soir. Elle m'a emprunté l'une de mes robes longues, tout en restant simple avec une légère touche de maquillage. Quelle différence entre la Jenny de quinze ans et celle de seize !

— Hank a dit qu'il peut nous faire entrer, ce soir.

Chris tape dans la paume de Jenny. Je regarde par la fenêtre, pas trop sûre d'apprécier qu'elle se défonce. Je l'ai moi-même fait souvent – effet collatéral d'avoir une telle mère. Mais Jenny n'a que seize ans et touche à tout ce qui lui tombe sous la main dans chacune des soirées auxquelles on se rend. Raison principale pour laquelle je choisis de ne pas le faire ; je me sens responsable d'elle puisque je suis l'aînée et que notre mère ne contrôle rien.

Parfois, j'ai l'impression d'être aussi la baby-sitter de Chris. Le seul que je n'aie pas à surveiller, c'est Jonah, et pourtant ce n'est pas faute de se saouler ou de se droguer. Il semble juste conserver un certain niveau de maturité quelles que soient les substances qui traversent son système. Il possède l'une des personnalités les plus équilibrées que je connaisse. Quand il a bu, il reste calme, de même quand il plane, ou lorsqu'il est content ; et encore plus calme quand il est furieux.

C'est le meilleur ami de Chris depuis qu'ils sont tout petits ; tous deux sont la version masculine de Jenny et moi, dans le sens inverse. Chris et Jenny mettent de l'animation dans toutes les fêtes, alors que Jonah et moi restons les comparses invisibles.

Ça me va très bien. Je me fondrais aussi bien dans le mur à regarder le spectacle plutôt que de grimper sur une table au centre d'une pièce pour que tout le monde me regarde.

— C'est encore loin, cette fête ? demande Jonah.

— Non, répond Chris, à peu près dix kilomètres.

— Peut-être pas loin d'ici, mais de chez nous, oui. Qui est-ce qui conduit au retour ?

— Pas encore ça ! crient Jenny et Chris en chœur.

Jonah me jette un coup d'œil dans le rétroviseur et soutient mon regard jusqu'à ce que j'acquiesce, et il en fait autant. Sans un mot, on s'est mis d'accord pour rester sobres ce soir.

Je ne sais pas comment on y arrive – communiquer sans communiquer –, mais ça ne nous a jamais demandé aucun effort. Peut-être parce qu'on se ressemble, nos esprits sont synchrones la plupart du temps. Jenny et Chris ne s'en aperçoivent pas. Ils n'ont pas besoin de communiquer silencieusement avec qui que ce soit car tout ce qu'ils ont à dire sort de leur bouche, qu'ils en aient envie ou non.

Chris m'attrape la main pour attirer mon attention. Je me tourne vers lui et il m'embrasse.

— Tu es jolie, ce soir, murmure-t-il.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus.

— D'accord pour passer la nuit chez moi ?

J'y réfléchis une seconde, mais Jenny se retourne de nouveau pour répondre à ma place :

— Elle ne peut pas me laisser seule ce soir. Je suis une mineure sur le point d'avaler pas mal d'alcool et peut-être une substance illégale. Qui est-ce qui va me tenir les cheveux demain matin pendant que je vomirai, si elle reste chez toi ?

— Jonah ? suggère Chris en haussant les épaules.

Elle s'esclaffe :

— Il a le genre de parents qui veulent le voir rentré pour minuit, tu le sais très bien.

— Il vient de terminer le lycée, rétorque Chris comme s'il n'était pas là à nous écouter. Il devrait se comporter comme un homme et passer la nuit dehors, pour une fois.

Jonah vient d'arrêter la voiture dans une station-service et se tourne vers nous comme si de rien n'était :

— Quelqu'un a besoin de quelque chose ?

— Oui, je vais acheter de la bière, répond Chris en ôtant sa ceinture.

Ce qui me fait rire :

— Tu fais à peine dix-huit ans. Jamais ils ne te vendront de l'alcool.

Il me décoche un sourire provocateur puis sort de la voiture pour entrer dans la boutique tandis que Jonah décroche la pompe. J'en profite pour ouvrir la console centrale et lui faucher un de ses bonbons. Il laisse toujours les meilleurs, à la pastèque. Je me demande bien pourquoi.

À son tour, Jenny défait sa ceinture pour venir me rejoindre à l'arrière, l'air malicieux.

— Je crois que je vais coucher avec Jonah, ce soir.

Pour la première fois depuis longtemps, mon cœur se serre.

— Tu viens d'avoir seize ans.

— Comme toi quand tu as couché avec Chris pour la première fois.

— Oui, mais on sortait ensemble depuis beaucoup plus de deux mois. Et je le regrette encore. Ça m'a fait atrocement mal, tout ça en à peine une minute… et il puait la tequila.

Je marque une pause, car je m'en veux d'avoir ainsi insulté mon copain.

— Il s'est rattrapé depuis.

Elle éclate de rire, puis elle se laisse tomber sur la banquette en soupirant :

— Je trouve ça déjà pas mal d'avoir attendu deux mois.

J'aurais préféré qu'elle attende au moins un an. Ou cinq.

Je ne sais pas pourquoi je suis tellement contre. Elle a raison, j'étais plus jeune qu'elle quand j'ai commencé à faire l'amour. Et si elle doit perdre sa virginité, au moins, que ce soit avec quelqu'un de bien. Jonah n'est pas du genre à profiter d'elle. En fait, il la connaît depuis près d'un an, mais il a attendu qu'elle fête son seizième anniversaire pour la draguer. Si elle se sentait un peu frustrée, il a plutôt suscité mon respect.

Je finis par soupirer :

— On ne perd sa virginité qu'une fois, Jenny. Je ne voudrais pas que ça se passe alors que tu es bourrée dans la maison d'inconnus, dans le lit de quelqu'un d'autre.

Elle semble réfléchir à ce que je viens de dire, avant de lâcher :

— On n’aura qu’à le faire dans sa voiture.

Je rigole. Pas parce que c’est drôle, mais parce qu’elle se moque de moi. C’est exactement comme ça que j’ai perdu ma virginité avec Chris. À l’étroit dans l’Audi de son père. C’était totalement médiocre, gênant, et même si on a fait mieux ensuite, j’aurais préféré garder un meilleur souvenir de notre première fois.

Je préfère ne plus y penser. Ni en parler. Difficile, pour cette raison, d’être la meilleure amie de ma petite sœur – j’ai envie de me réjouir pour elle, de tout savoir, et en même temps, je voudrais l’empêcher de commettre les mêmes erreurs que moi. Je veux toujours mieux pour elle.

Je la dévisage en toute sincérité, en faisant de mon mieux pour ne pas sembler trop maternelle.

— Si ça arrive aujourd’hui, au moins ne te saoule pas.

Levant les yeux au ciel, elle regagne sa place à l’avant alors que Jonah ouvre sa portière. Chris arrive également. Sans bière. Il s’assied en croisant les bras.

— Trop nul d’avoir une tête de bébé.

Je lui caresse le visage en riant pour qu’il me regarde.

— J’adore ta tête de bébé.

Ça le fait sourire. Il se penche et m’embrasse mais s’écarte aussitôt que ses lèvres effleurent les miennes. Puis il tape sur le siège de Jonah :

— Vas-y, toi, dit-il en sortant des billets de sa poche.

— Quoi ? Il y aura déjà plein d’alcool, là-bas, non ?

— C’est la plus grosse fête de fin d’année. Tous les élèves de terminale y seront, et aucun n’a vingt et un ans. Donc, pas le droit de boire. On a besoin de tous les renforts possibles.

Jonah prend l’argent à contrecœur et sort de la voiture. Chris m’embrasse de nouveau, cette fois avec la langue. Mais, là encore, il s’écarte tout de suite.

— Qu’est-ce que tu as dans la bouche ?

— Un bonbon, dis-je en le croquant.

— J’en veux, moi aussi.

Et il colle de nouveau ses lèvres contre les miennes.

À l’avant, Jenny proteste :

— Arrêtez ! Je vous entends bavouiller.

Chris se redresse avec un sourire, mais aussi avec un morceau de bonbon dans sa bouche. Il le croque tout en bouclant sa ceinture.

— Ça fait six semaines qu’on a ce diplôme. Attendre si longtemps pour fêter ça, franchement… Bon, OK, je ne me plains pas. Je trouve juste qu’on aurait dû faire ça avant.

Je ne peux m’empêcher de corriger :

— Ça ne fait pas six semaines, juste quatre.

— Six ! insiste-t-il. On est le 11 juillet.

Six ?

J’essaie de contrôler la soudaine tension qui s’empare de chacun de mes muscles, mais tout mon corps se raidit.

Ça ne fait quand même pas six semaines…

Si, c’est ça… ça veut dire que mes règles ont deux semaines de retard.

Merde, merde, merde, merde !

Le coffre de la voiture s’ouvre et on se retourne tous les trois, tandis que Jonah le claque et revient s’asseoir au volant, un large sourire aux lèvres.

— L’enfoirée… maugrée Chris. Elle n’a même pas vérifié ton identité ?

— Question de confiance en soi, répond Jonah en démarrant.

Là-dessus, il prend la main de Jenny.

L’estomac en vrac, les mains moites, le cœur battant, je regarde par la fenêtre tout en comptant discrètement sur mes doigts le nombre de jours qui se sont écoulés depuis mes dernières règles. Je n’y ai pas fait attention du tout. Je sais que c’était à l’époque des examens parce que Chris était dégoûté qu’on ne puisse pas faire l’amour. Je m’attendais juste à ce que ça vienne d’un jour à l’autre en me disant que leur diplôme remontait à un

mois. Entre-temps, on a fait une tonne de petites choses pendant les vacances, et je pensais à autre chose.

Douze jours. J’ai douze jours de retard.

*
* *

Je n’ai plus pensé qu’à ça durant toute la fête. J’ai envie d’emprunter les clefs de la voiture de Jonah et de filer dans une pharmacie ouverte jour et nuit pour acheter un test de grossesse, mais il me poserait forcément des questions. Et puis Jenny et Chris remarqueraient mon absence. Alors je passe cette soirée dans une musique tellement forte que je la sens résonner jusque dans la moelle de mes os. Je ne peux me réfugier nulle part, la maison est remplie de corps en sueur. J’ai peur de boire de l’alcool, maintenant, car si je suis enceinte je ne sais pas ce que ça pourrait provoquer. Je n’ai jamais beaucoup réfléchi à la grossesse, alors je ne sais pas à partir de quand l’alcool peut faire du mal à un fœtus. Je préfère ne pas le savoir.

Je n’arrive pas à y croire.

— Morgan ! lance Chris à travers la salle.

Il est debout sur une table, en train de jouer face à un autre type sur une autre table. Ils se tiennent sur une seule jambe et vident des verres chacun à leur tour, jusqu’à ce qu’un des deux tombe. C’est le jeu préféré de Chris, l’une des choses que je déteste le plus en lui. Il me fait signe de venir, mais avant d’avoir pu faire un pas, je vois l’autre gars s’effondrer et Chris brandir un poing victorieux. Il saute à terre à l’instant où je le rejoins et me prend dans ses bras.

— Tu deviens ennuyeuse, lâche-t-il en portant son gobelet à mes lèvres. Allez, bois, amuse-toi.

Je le repousse :

— C’est moi qui vous ramène. Pas d’alcool.

— Non, c’est Jonah. Tu peux y aller.

Il prend un autre verre pour moi, mais je le repousse en mentant :

— Il voulait boire, alors j'ai dit que je conduirais.

Chris inspecte la salle du regard, et on finit par repérer Jonah sur le canapé, avec Jenny qui a posé les jambes sur ses genoux.

— C'est toi le chauffeur, ce soir ?

Avant de répondre à Chris, Jonah me jette un coup d'œil. On ne se dit rien, mais il comprend à mon expression ce qu'il faut dire. Il penche la tête de côté, revient vers Chris.

— Non, je me prends une cuite.

— Bon, soupire Chris, l'air décontenancé. Je vais donc devoir m'amuser tout seul.

J'essaie de ne pas me sentir visée par ses paroles, mais c'est dur.

— Autrement dit, je ne suis pas amusante quand je ne bois pas ?

— Si, mais je préfère la Morgan un peu bourrée.

Waouh ! Ça fait mal. Mais il est bourré, lui aussi, alors je l'excuse d'emblée, même si c'est juste pour éviter une dispute. Je ne suis pas d'humeur. J'ai des choses plus importantes en tête.

Des deux mains, je lui tapote le torse.

— Bon, ne compte pas sur la Morgan bourrée ce soir, va chercher des gens avec qui tu peux t'amuser.

Quelqu'un attrape alors Chris par le bras et le ramène vers les tables.

— La revanche ! lui lance le gars contre qui il vient de gagner.

Du coup, mon degré de sobriété ne l'intéresse plus, alors j'en profite pour m'échapper, loin de lui, de ce bruit, de ces gens. Je m'éclipse par la porte de derrière, où m'attend une atmosphère nettement plus calme et de l'air frais. Il y a un fauteuil libre au bord de la piscine, et tant pis pour le couple en train de faire des choses qui ne respectent pas les règles sanitaires dans l'eau, ça me dérange moins que de me trouver à l'intérieur de cette maison. Je retourne le siège pour ne pas les voir, m'installe et ferme les

yeux ; je tente de ne pas passer en revue les éventuels symptômes que j'ai pu avoir durant le mois dernier.

Je n'ai pas le temps d'envisager toutes les conséquences que cela pourrait avoir sur mon avenir, lorsque j'entends qu'on rapproche un siège du mien au grincement qu'il fait sur le ciment. Pas la peine de soulever les paupières. Je n'ai aucune envie d'accueillir un Chris à moitié saoul pour le moment. Ni même une Jenny avec ses mélanges de vin et d'herbe, à tout juste seize ans.

— Ça va ?

Dans un soupir de soulagement, je reconnais la voix de Jonah et tourne la tête vers lui en souriant.

— Oui, très bien.

À son expression, je vois qu'il ne me croit pas, mais tant pis. Pas question de lui dire que mes règles sont en retard car a) ça ne le regarde pas, b) je ne sais même pas si je suis enceinte, et c) Chris est la première personne à qui je le dirai.

— Merci d'avoir menti à Chris, dis-je. Je n'ai pas trop envie de boire, ce soir.

Hochant la tête, il me tend un des deux gobelets qu'il tient à la main. J'en prends un.

— C'est du soda, précise-t-il. J'ai trouvé une canette perdue au fond d'un seau à glace.

J'en avale une gorgée, penche la tête en arrière. C'est tellement meilleur que l'alcool !

— Où est Jenny ?

D'un mouvement du menton, il désigne la maison.

— Au *beer pong*. Je n'ai pas pu rester.

— Je déteste ce jeu.

— Comment on a fait, s'esclaffe-t-il, pour se retrouver avec des gens qui sont nos exacts contraires ?

— Tu sais ce qu’on dit. Les contraires s’attirent.

Il hausse les épaules, me dévisage un instant puis se détourne :

— J’ai entendu ce que Chris t’a dit. Je ne sais pas si c’est pour ça que tu es ici, mais j’espère que tu sais qu’il ne le pensait pas. Il est bourré. Tu sais comment il se comporte dans ce genre de soirée.

Je suis contente qu’il le défende. Même si Chris se montre parfois un peu insensible, on sait, Jonah et moi, qu’il a un plus grand cœur que les nôtres réunis.

— Je deviendrais folle s’il faisait ça tout le temps, mais c’est une fête de fin d’année. Je le comprends, il s’amuse et il voudrait que je m’amuse avec lui. Quelque part, il a raison. La Morgan bourrée est plus marrante que la Morgan sobre.

— Je ne suis pas d’accord, conteste Jonah.

Je préfère détourner les yeux, me concentrer sur mon verre. J’ai peur de ce qui pourrait se passer maintenant. Ma poitrine s’emplit d’un flot tiède, mon cœur se remet à battre, trop vite, trop fort, et je n’aime pas cette impression, comme si je venais de comprendre pourquoi au juste j’ai ressenti un tel vide, ces derniers temps.

Jonah.

Parfois, quand on est seuls, il a un regard qui me laisse une impression de vide dès qu’il se détourne. Ça ne m’est jamais arrivé avec Chris.

Et cela me fait complètement flipper.

Jusque-là, je n’avais jamais ressenti ça, mais maintenant que ça m’arrive, j’ai l’impression qu’à mesure que la sensation s’apaise une partie de moi disparaît avec.

Je cache mon visage dans mes mains. De toutes les personnes au monde avec qui je veux passer du temps, je prends conscience que Jonah Sullivan occupe la première place.

C’est comme si mon cœur n’avait cessé de chercher cette partie manquante, et que Jonah la tenait au creux de sa paume.

Je me lève. Il faut que je m’éloigne de lui. Je suis amoureuse de Chris, ce qui rend la situation inconfortable et irritante lorsque je me retrouve seule avec son meilleur ami. C’est peut-être le soda qui me met dans cet état.

Ou la peur d’être enceinte.

Peut-être que ça n’a rien à voir avec Jonah.

Je suis à peine debout que Chris surgit devant nous. Il me prend dans ses bras et nous entraîne tous les deux dans la piscine. J’en suis à la fois exaspérée et soulagée, car il fallait que je m’éloigne de Jonah ; sauf que, maintenant, je plonge tout habillée vers le fond du grand bain.

Je remonte à la surface en même temps que Chris, mais sans me laisser le temps de lui crier dessus, il m’attire vers lui et m’embrasse. Je lui rends son baiser, j’ai bien besoin de cette distraction.

— Où est Jenny ?

On se retourne ensemble vers Jonah qui nous interpelle depuis le bord du bassin.

— Aucune idée, répond Chris.

— Je t’avais demandé de garder un œil sur elle. Elle a trop bu.

Là-dessus, il retourne la chercher dans la maison.

— Moi aussi ! lance Chris. On ne demande pas à un mec qui a trop bu de surveiller une gamine qui a trop bu.

Il recule vers le mur, s’y adosse et m’attire contre lui.

— Désolé pour ce que j’ai dit tout à l’heure… je ne te trouve pas ennuyeuse du tout.

Je fais la moue, contente qu’il reconnaisse au moins s’être conduit comme un abruti.

— Je voulais juste que tu t’amuses, ajoute-t-il. Je n’ai pas l’impression que tu t’éclates beaucoup.

— Maintenant, si.

Je me force à sourire car je ne veux pas qu'il remarque l'angoisse qui m'étreint. Mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter malgré tout, et ça restera comme ça jusqu'à ce que je puisse lever mes doutes. Je m'inquiète pour moi-même, pour lui, pour nous, pour l'enfant que nous pourrions mettre au monde avant qu'aucun de nous ne soit prêt. On ne peut pas se permettre ça. On n'y est pas préparés. Je ne sais même pas si c'est avec Chris que j'ai envie de passer le reste de ma vie. C'est pourtant la première chose dont on devrait être certains avant de se lancer dans la création d'un être humain.

— Tu veux savoir ce que je préfère en toi ? demande-t-il.

Comme mon chemisier flotte à la surface, il en enfile le bas dans mon jean.

— Tu es une sacrificatrice. Je ne sais même pas si ce mot existe, mais il te correspond. Tu fais des choses qui ne te plaisent pas pour faire plaisir aux gens de ton entourage. Comme de jouer les chauffeurs ce soir. Ça ne te rend pas ennuyeuse. Ça fait de toi une héroïne.

Je pouffe de rire. Chris a le compliment facile quand il a bu. Parfois, je me moque de lui mais, secrètement, j'adore ça.

— Là, tu es censée me dire ce que tu aimes en moi, ajoute-t-il.

J'ai besoin d'y réfléchir, mais il m'étreint un peu trop fort.

— Je sais qu'on s'amuse bien avec toi, dis-je alors. Tu me fais rire, même quand tu es agaçant.

Son sourire lui creuse une fossette au centre du menton. Ce sourire fabuleux ! Si je suis enceinte, si on finit par avoir un enfant ensemble, j'espère qu'il aura au moins le sourire de Chris. C'est en ce moment le seul aspect positif qui m'apparaisse dans cette situation.

— Quoi d'autre ? demande-t-il.

Je caresse sa fossette d'un doigt, prête à lui dire combien j'aime son sourire. Pourtant, je lâche autre chose :

— Je crois qu'un jour tu seras un super papa.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Peut-être juste pour tâter le terrain. Déjà, ça le fait rire.

— Absolument ! Clara va m'adorer.

— Clara ? dis-je en penchant la tête de côté.

— Ma future fille. Je lui ai déjà donné un nom. Si c'est un garçon, il faut que je cherche encore.

— Et si ta future femme déteste ce prénom ?

Il remonte ses mains sur mes joues :

— Tu ne le détestes pas.

Et puis il m'embrasse. Même si ce baiser ne comble pas mon cœur comme certains regards de Jonah, cela m'apporte un chaud réconfort. Il provient de ses mots. De son amour pour moi.

Quoi qu'il arrive, je passerai ce test de grossesse, demain… et je suis certaine qu'il me soutiendra. Chris est comme ça.

— Il faut rentrer, maintenant, annonce Jonah.

On se détache l'un de l'autre pour découvrir Jenny accrochée au cou de son mec, le visage contre son torse. En train de geindre.

— Je lui avais dit de ne pas jouer à ce *beer pong*, marmonne Chris en sortant de la piscine.

Il m'aide à remonter, et on essore nos vêtements aussi bien qu'on peut, avant de partir vers la maison de Jonah. Encore heureux que les sièges soient en cuir. Je m'assieds au volant, Jonah à l'arrière avec Jenny, tandis que Chris parcourt les stations de radio à la recherche de chansons.

Bohemian Rhapsody vient de commencer sur l'une d'entre elles. Il monte le son et se met à chantonner. Quelques secondes plus tard, Jonah le rejoint à tue-tête.

Et je finis par en faire autant. Aucun être humain ne peut entendre cet air en conduisant sans chanter, malgré la crainte d'être enceinte à dix-sept ans, malgré mon attirance pour quelqu'un assis à l'arrière plutôt que pour celui qui occupe la place du passager.

“Mamaaa… life had just begun”, braille Chris.

La tête appuyée sur le dossier, j’enchaîne *:* *“But now I’ve gone and thrown it all away*[1]*…”*

1. Mamaaann… la vie venait de commencer. Mais maintenant, je suis parti et je l’ai fichue en l’air…

CHAPITRE 2

Clara

Dix-sept ans plus tard

Je regarde ma place passager en grimaçant. Comme d'habitude, les crevasses du cuir sont remplies de miettes provenant d'on ne sait où. J'attrape mon sac à dos pour le jeter sur la banquette arrière, à côté d'un vieux sachet de fast-food et de deux bouteilles de plastique vides. J'essaie de nettoyer les miettes. Ce sont peut-être les restes du cake à la banane que Lexie a mangé la semaine dernière. Ou du bagel qu'elle a dévoré ce matin quand je l'emmenais à l'école.

J'ai laissé par terre une série de devoirs corrigés et froissés. Je les récupère, faisant une embardée vers le fossé avant de redresser le volant en décidant de laisser les feuillets où ils sont. Pas la peine de mourir pour rendre sa voiture présentable.

Arrivée devant le stop, je marque une pause pour prendre une décision : je peux poursuivre mon chemin vers la maison où ma famille prépare l'un de nos dîners d'anniversaire traditionnels. Ou faire demi-tour et regagner le haut de la colline où je viens de passer devant Miller Adams, debout au bord de la route.

L'année dernière, il n'a fait que m'éviter, mais je ne peux laisser tomber quelqu'un que je connais plus ou moins, coincé dehors par ce temps-là, même si les choses ne sont pas claires entre nous. Il fait dans les quarante

degrés. J’ai beau avoir mis la climatisation, je sens les gouttes de transpiration couler dans mon dos, qui trempent mon soutien-gorge.

Lexie porte le sien une semaine entière avant de le laver. Elle dit qu’elle l’arrose juste de déodorant le matin. Pour moi, porter le même deux fois de suite, c’est presque aussi grave que de ne pas changer de culotte tous les jours.

Dommage que je n’applique pas la même philosophie de propreté à ma voiture.

Ma voiture sent le moisi ; je le remarque après avoir reniflé autour de moi. Je pourrais utiliser le déodorant que je garde dans la boîte à gants ; seulement, si je décide de faire demi-tour pour proposer à Miller de monter, il risque de détester encore plus cette odeur. Qu’est-ce qui est pire ? L’odeur de moisi ou le déodorant qui sert à la dissimuler ?

Non pas que je cherche à impressionner Miller Adams. À quoi bon me soucier de l’opinion d’un type apparemment prêt à tout pour m’éviter ? *Pourtant, c’est bien ce que je veux sans que je sache pourquoi.*

Je ne l’ai jamais dit à Lexie parce que ça me gênait trop, mais, au début de l’année, Miller et moi avions des casiers voisins. Il n’a pas fallu deux heures pour que le nouveau locataire du casier en question devienne Charlie Banks. Je lui ai demandé pourquoi et il m’a répondu que Miller lui avait proposé vingt dollars pour échanger avec lui.

Ça n’avait peut-être rien à voir avec moi, pourtant, je l’ai pris ainsi. Je ne sais pas trop ce que j’ai pu faire pour qu’il me déteste et j’essaie de ne pas y penser, sauf que je n’aime pas qu’il ne m’aime pas, alors pas question que je le laisse tomber et confirme sa première impression, parce que *je suis sympa, non mais !* Je ne suis pas la personne effroyable qu’il a l’air de voir en moi.

Je fais demi-tour. Il faut que ce mec change d’avis sur moi, j’en ai besoin, même si c’est juste pour des raisons égoïstes.

Non loin du haut de la colline, Miller attend devant un panneau de signalisation, son téléphone à la main. Je ne sais pas où est sa voiture, mais ce n'est pas une simple promenade qui l'a amené ici. Il porte un jean délavé et un tee-shirt noir, vêtements insupportables par une telle chaleur. Impossible d'imaginer qu'il soit sorti se balader ainsi.

Je m'arrête à quelques mètres derrière lui et aperçois aussitôt son sourire moqueur alors qu'il range son téléphone.

Je me demande s'il se rend compte de l'effet que son attitude peut produire sur les autres. Il a l'art de vous contempler comme si on était la personne la plus importante du monde, et tout son corps y participe. Il se penche en avant, l'air curieux, secoue la tête, écoute, rit, fronce les sourcils. On reste captivé par ses diverses expressions. Parfois, je l'observe de loin alors qu'il discute avec quelqu'un – que j'envie secrètement d'ainsi retenir son attention. Je me suis toujours demandé à quoi pouvait ressembler une vraie conversation avec lui. Ça ne nous est jamais arrivé tête à tête mais je l'ai surpris, plusieurs fois, en train de me regarder, et un simple coup d'œil de sa part peut me faire frémir.

Je commence à me dire que je n'aurais jamais dû faire ce demi-tour, mais trop tard. Tant pis, je déglutis puis baisse ma vitre *:*

— Le prochain car ne va pas passer avant une dizaine de jours. Tu montes ?

Il me dévisage un instant, jette un coup d'œil à la route déserte, comme s'il voulait vérifier ce que je disais, puis il essuie la sueur de son front et reporte son attention sur le panneau derrière lui.

Mon cœur bat trop fort, signal évident de l'intérêt puissant qu'il suscite en moi, malgré tout le mal que je me donne pour l'ignorer.

Je n'aime pas que les choses soient si confuses entre nous, bien qu'il ne se soit jamais rien passé qui ait pu mener à cette situation. Mais, à la façon dont il m'évite, on pourrait croire qu'il y a eu de vrais problèmes, alors

qu’on ne s’est jamais fréquentés. On dirait que nous avons rompu et que nous n’arrivons pas à gérer notre relation depuis.

J’ai beau me dire que je ne veux rien savoir sur lui, j’ai du mal à me retenir d’attirer son attention, car il est unique en son genre. Et beau gosse. Surtout en ce moment, avec sa casquette à l’envers et ses mèches brunes qui dépassent. Lui qui portait ses cheveux plutôt courts, voilà un moment qu’il n’a pas dû retourner chez le coiffeur. J’aime bien comme ça. Mais j’aimais bien avant aussi.

Merde. Voilà que je fais attention à sa coupe de cheveux, maintenant ? Ça me donne l’impression de me trahir.

Il suce une sucette, ce qui lui arrive souvent. Je trouve amusant qu’il aime tant le sucre. En même temps, ça lui donne un air arrogant. Je ne crois pas qu’un type pas trop sûr de lui passerait sa vie à manger des sucettes ; pourtant, au lycée il en a toujours une sur la langue, même en sortant du déjeuner.

Il la sort de sa bouche, s’humecte les lèvres, et je me sens vraiment la gamine de seize ans que je suis.

— Tu peux venir une minute ? demande-t-il.

Je suis prête à le ramener, mais pas question de mettre le nez dehors par cette chaleur.

— Non, il fait trop chaud.

— Juste deux minutes. Vite, avant que je me fasse choper.

Je n’ai vraiment aucune envie de sortir de ma voiture et je regrette d’avoir fait demi-tour, même si je discute enfin avec lui, comme j’en ai toujours rêvé.

Maintenant, c’est à pile ou face. Cette conversation avec Miller arrive en seconde position après l’air frais de ma clim. Mais elle le suit de très près. Alors je lève les yeux au ciel et finis par ouvrir la portière. Il doit comprendre l’énorme sacrifice que je suis en train d’accomplir.

Le goudron fondu de la chaussée colle à mes tongs. Cette route est en travaux depuis des mois, et je suis sûre que mes semelles sont fichues, maintenant.

Je marmonne, en regardant les dégâts *:*

— Je vais t'envoyer la facture pour mes chaussures.

— Parce que tu appelles ça des chaussures ?

Il est adossé au panneau en bois qui affiche le nom de la ville ; à cause des travaux, le socle en est retenu par deux énormes sacs de sable. Rien n'est cimenté sur cette route.

Miller s'essuie encore le front puis soulève l'un des sacs, me le tend.

— Prends ça et suis-moi.

Je manque de m'étrangler quand il le lâche dans mes bras.

— Pour aller où ?

De la tête il indique la direction d'où je viens.

— À peu près à six mètres d'ici.

Il prend l'autre sac, le jette tranquillement sur son épaule puis traîne le panneau derrière lui. Le morceau de bois grince sur le sol, et des petits bouts de bois s'en détachent.

— Tu voles le panneau de la ville ?

— Non, je le déplace.

Je reste immobile tandis qu'il poursuit son chemin ; j'observe les muscles tendus de ses bras et me surprends à imaginer à quoi ressemblent les autres dans un tel effort. *Arrête, Clara !* Le sac de sable me fait mal aux bras et la sensualité l'emporte sur ma fierté, si bien que je finis par le suivre.

— Je voulais juste te déposer quelque part, dis-je derrière lui. Je n'ai jamais eu l'intention de te servir de complice.

Il s'immobilise, jette son sac, me prend l'autre des bras et le pose au pied du panneau qu'il redresse alors, face à la route. Après quoi, il remet la sucette dans sa bouche en souriant.

— Parfait. Merci. Tu pourrais me déposer ? Il fait au moins douze degrés de plus qu'au début de ma promenade. J'aurais dû prendre mon pick-up.

— Tu me dis pourquoi on a déplacé ce panneau ?

Il retourne sa casquette afin que sa visière protège ses yeux.

— J'habite à moins de deux cents mètres d'ici, mais ma pizzeria préférée ne livre pas en dehors de la ville ; alors je rapproche un peu plus le panneau chaque semaine. J'espère pouvoir l'installer juste avant l'entrée de mon allée, comme ça, à la fin des travaux, c'est là qu'ils le fixeront.

— Tu déplaces les limites de la ville. Pour des pizzas ?

— Juste quelques centaines de mètres, quoi, dit-il en se dirigeant vers ma voiture.

— Ce n'est pas complètement illégal ?

— Peut-être. Je ne sais pas.

— Pourquoi tu le déplaces petit à petit ? dis-je en commençant à le suivre. Tu n'as qu'à le mettre là où tu voudrais une bonne fois pour toutes.

Il ouvre la portière passager.

— C'est moins repérable, si j'y vais par paliers.

Bien vu.

Une fois dans ma voiture, j'enlève mes tongs goudronnées puis mets la clim en route. Mes devoirs se froissent sous les pieds de Miller tandis qu'il noue sa ceinture. Il se penche pour les ramasser et les feuillette.

— Tu n'as que des A, observe-t-il en les déposant sur le siège arrière. Ça te vient tout seul ou tu travailles comme une malade ?

— Quel curieux ! Un peu des deux, en fait.

Je m'engage sur la route alors que Miller ouvre la boîte à gants et se met à fouiner comme un petit chiot.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Il sort mon déodorant.

— C’est pour les cas d’urgence ? demande-t-il en le reniflant. Ça sent bon !

Il le remet à sa place, attrape le paquet de chewing-gums, en prend un qu’il me tend. *Il m’offre mes propres chewing-gums.*

Je fais non de la tête, et il continue d’inspecter ma voiture sans se gêner. Il ne mange pas le chewing-gum car il suce encore ses bonbons, mais il en glisse un dans sa poche, puis allume la radio.

— Tu es toujours aussi indiscret ?

— Je suis fils unique, réplique-t-il comme pour s’excuser. Qu’est-ce que tu écoutes ?

— Ma playlist est en mode aléatoire, mais là, tu entends Greta Van Fleet.

Il pousse le volume alors que la chanson se termine.

— Elle est bien ?

— Pas *elle*. C’est un groupe de rock.

Le riff de guitare qui annonce le morceau suivant hurle dans les haut-parleurs, lui arrachant un large sourire.

— Je m’attendais à quelque chose d’un peu plus soft !

Je regarde la route en me demandant si Miller Adams se comporte toujours ainsi, impulsif, curieux, peut-être hyperactif. Notre lycée n’est pas énorme, et comme il est en terminale, je ne partage aucun cours avec lui. Mais je le connais assez pour savoir qu’il m’a toujours évitée. Je ne me suis jamais retrouvée dans ce genre de situation avec lui, cette proximité, cette confiance. Je ne m’y attendais pas vraiment, mais ça ne change rien.

Il tire quelque chose que je gardais coincé entre la console centrale et son siège, et il l’ouvre avant que je réalise de quoi il s’agit. Je le lui arrache des mains, le jette à l’arrière.

— C’était quoi ? demande-t-il.

Juste le dossier de mes demandes d’inscription dans plusieurs universités, mais je n’ai pas envie d’en parler avec lui, car c’est déjà un

énorme point de discorde entre mes parents et moi.

— Rien du tout.

— On dirait une inscription à la fac pour des cours de théâtre. Tu envoies déjà tes candidatures ?

— Jamais vu un mec qui fourrait autant son nez dans les affaires des autres. Et non, je n'envoie rien du tout, je rassemble des infos pour me préparer.

Et je les cache dans ma voiture parce que ça ferait flipper mes parents de savoir à quel point j'ai envie de devenir comédienne.

— Et toi, tu ne t'es encore inscrit nulle part ?

— Si. Dans une école de cinéma.

Il se fiche de moi, là.

Il se met à taper sur le tableau de bord au rythme de la musique. Il a de nouveau un bonbon dans la bouche. J'essaie de garder mon attention sur la route mais l'attrait qu'il représente est puissant. En partie parce qu'il est fascinant, mais aussi parce que je crois qu'il a besoin d'une baby-sitter.

D'un seul coup, il sursaute, se raidit, et je me demande ce qui lui arrive. Il sort son téléphone pour répondre à un appel que je n'ai pas entendu à cause de la musique. Il appuie sur le bouton de la radio, ôte de sa bouche le bonbon dont il ne reste presque rien, seulement une minuscule boule rouge.

— Oui, mon cœur ! commence-t-il.

Mon cœur ? J'essaie de ne pas réagir.

Ce doit être Shelby Philips, sa petite amie. Ils sortent ensemble depuis près d'un an, maintenant. Elle fréquentait notre lycée, mais elle a eu son diplôme l'année dernière et se retrouve maintenant dans une université à trois quarts d'heure d'ici. Je ne me suis jamais disputée avec elle, mais jamais bien entendue non plus. Elle a deux ans de plus que moi, et si ce n'est rien pour des adultes, pour nous, ça compte beaucoup. À l'idée que Miller sorte avec une étudiante, je me tasse un peu sur mon siège. Je ne sais pas pourquoi ça me donne ce sentiment d'infériorité, comme si la fac

suffisait à rendre quelqu'un plus intellectuel, plus intéressant qu'une lycéenne.

Je ne quitte plus la route des yeux, malgré mon désir d'étudier chacune de ses expressions lorsqu'il lui parle. Je ne sais pas pourquoi.

— Je rentre à la maison, indique-t-il.

Une pause, puis :

— Je croyais que c'était demain soir.

Autre pause.

— Tu viens de passer devant chez moi.

Il me faut une seconde pour me rendre compte qu'il s'adresse à moi. Je me tourne vers lui et remarque qu'il a posé la main sur son téléphone :

— C'était juste là.

Je pile net. Il plaque la paume sur le tableau de bord, murmure *« merde »* en riant.

J'étais tellement concentrée sur ce qu'il disait que j'en ai oublié où nous allions.

— Non, reprend-il au téléphone. Je suis sorti marcher un peu, et il s'est mis à faire tellement chaud que je me suis fait ramener.

J'entends la voix de Shelby au bout du fil :

— *Qui est-ce qui t'a ramené ?*

Il me regarde un instant avant de répondre :

— Un pote. Je ne sais pas. On se rappelle ?

Un pote ? La confiance règne, dirait-on.

Miller coupe la communication alors que je m'arrête devant sa maison… que je découvre pour la première fois. Je savais dans quel quartier il vivait, mais je n'avais jamais trop fait attention à la demeure cachée derrière cette rangée d'arbres.

Pas vraiment ce à quoi je m'attendais.

En fait, c'est une vieille bâtisse en bois, plutôt petite, et qui aurait besoin d'un sérieux rafraîchissement. Sur le perron apparaissent l'inévitable

balancelle et deux chaises longues, seules choses à peu près attrayantes de l'ensemble.

Un vieux pick-up bleu est garé dans l'allée, et une voiture – pas aussi vieille mais en plus mauvais état que la baraque – montée sur des parpaings disparaît parmi les mauvaises herbes.

Je n'en reviens pas, j'ignore pourquoi. Je devais imaginer qu'il vivait dans une demeure grandiose avec piscine et garage multi-voiture. Dans notre lycée, on a plutôt tendance à juger les gens sur leur allure autant que sur leur argent, mais peut-être que la personnalité de Miller suffit à le rendre populaire. Je n'ai jamais entendu qui que ce soit dire du mal de lui.

— Tu ne t'attendais pas à ça ?

Un peu estomaquée, je gare la voiture au bout de l'allée en faisant de mon mieux pour ne pas montrer ma stupéfaction. Je préfère changer totalement de sujet, jouer les filles vexées :

— Un *pote* ?

— Je ne vais pas dire à ma copine que je suis rentrée avec toi. Ça me vaudrait trois heures d'interrogatoire.

— Au moins, vous entretenez une relation saine et sympa.

— Tout à fait, du moins en dehors des interrogatoires.

— Si tu détestes tellement ça, tu ferais peut-être mieux de ne pas jouer avec les panneaux de la ville.

Il vient de quitter la voiture alors que je dis ça, et pourtant, il se penche vers moi avant de fermer la portière :

— Je ne dirai pas que tu étais ma complice si tu promets de ne pas dire que je les déplace.

— Achète-moi de nouvelles tongs et j'oublierai ce qui s'est passé aujourd'hui.

Il sourit, comme si ça l'amusait.

— Mon portefeuille est à la maison. Viens.

Je plaisantais, bien sûr, et vu ses conditions de vie, je n'ai pas l'intention de lui prendre un sou. En même temps, il semble que nos rapports se fondent plus ou moins sur l'ironie ; alors, si je joue soudain les grandes dames et que je refuse son argent, il pourrait se sentir insulté. De toute façon, je ne peux plus rien dire puisqu'il est déjà en route vers sa maison.

Je laisse mes tongs dans la voiture pour ne pas déposer de goudron chez lui et grimpe pieds nus sur le perron, évitant au passage le bois pourri de la deuxième marche.

Ce qu'il remarque.

Une fois dans le salon, il ôte ses chaussures, qu'il laisse à la porte. À mon grand soulagement, l'intérieur de la maison présente mieux que l'extérieur. Propre, bien ordonné, malgré le style un peu sixties. Et les meubles sont encore plus vieux. Un canapé en velours orangé avec sa couverture tricotée main sur le dossier occupe tout un mur, en face de deux fauteuils verts à l'air très inconfortables, genre années cinquante. Apparemment, ces meubles se trouvent là depuis qu'ils ont été achetés, bien longtemps avant la naissance de Miller.

La seule chose qui fasse un peu récent, c'est le fauteuil inclinable devant la télévision, mais le type qui l'occupe a l'air plus vieux que tout le reste. Je n'aperçois qu'en partie son profil et le sommet de son crâne chauve, entouré de quelques cheveux blancs. Il ronfle.

Il fait chaud, ici, presque plus que dehors, et ça sent le lard fumé. La fenêtre est ouverte, flanquée de deux ventilateurs oscillants dirigés vers celui qui doit être le grand-père de Miller. Il semble trop vieux pour être son père.

Miller traverse le salon pour se diriger vers un couloir. Je commence à m'en vouloir de le suivre ainsi pour lui réclamer de l'argent. C'était juste une plaisanterie. À présent, j'ai l'impression de lui avoir révélé un aspect misérable de ma personnalité.

Il ouvre la porte de sa chambre, mais je préfère rester dans le couloir. Je sens un souffle frais en sortir, qui me soulève légèrement les cheveux ; ça me fait du bien.

Je regarde la pièce, qui semble également en meilleur état que la façade de la maison. Contre le mur du fond s'étale un grand lit. *C'est là qu'il dort, juste là, dans ce lit, là qu'il passe ses nuits, enroulé dans ces draps blancs.* Je m'efforce de détourner les yeux vers le grand poster des Beatles à la tête du lit. Je me demande si Miller est un fan de musique ancienne ou si le poster est là depuis les années soixante, comme le reste des meubles. Cette maison est si vieille qu'on se trouve peut-être dans la chambre du grand-père à l'époque de son adolescence.

Mais ce qui attire vraiment mon attention, c'est l'appareil photo sur sa commode. Rien de bon marché. D'autant que l'accompagnent plusieurs objectifs de différentes tailles.

— Tu aimes la photo ?

— Oui, dit-il en ouvrant le tiroir de la commode. Mais ma passion c'est le cinéma. Je voudrais devenir metteur en scène. Je tuerais pour aller à l'université du Texas, mais ça m'étonnerait que j'obtienne une bourse. Alors, tant pis, je me contenterai d'une fac publique.

Je croyais qu'il se moquait de moi dans la voiture, mais maintenant que je vois sa chambre, je me rends compte qu'il m'a sans doute dit la vérité. Il y a déjà la pile de livres près de son lit. Dont un de Sidney Lumet titré *Making Movies*. Je le prends et commence à le feuilleter.

— Quelle curieuse ! s'esclaffe Miller, reprenant mes mots de tout à l'heure.

— Attends, dans ta fac publique, il y a une section cinéma, au moins ?

— Non, mais ça pourrait être un tremplin vers une autre qui en a une.

Il se rapproche de moi, un billet de dix dollars entre les doigts.

— Tiens, ces tongs coûtent cinq dollars au Walmart. Éclate-toi.

J’hésite. Je ne veux pas prendre son argent. Il s’en rend compte, pousse un soupir et glisse le billet dans la poche gauche de mon jean.

— Cette maison est dans un état lamentable, mais je ne suis pas fauché. Prends ça.

Je déglutis.

Il vient de mettre les doigts dans ma poche. Je les sens encore, alors qu’ils n’y sont plus.

Je m’éclaircis la voix et m’efforce de sourire.

— C’est un plaisir de faire des affaires avec toi.

— Ah bon ? On dirait pourtant que tu t’en veux d’accepter mon argent.

D’habitude, je suis meilleure actrice que ça. J’en suis la première déçue.

Je retourne vers la porte, même si j’aimerais voir sa chambre un peu plus longtemps.

— Je ne m’en veux absolument pas. Tu as bousillé mes chaussures. Tu me devais bien ça.

Là-dessus, je sors, fais quelques pas dans le couloir, doutant qu’il me suive. Pourtant, si. Il est là lorsque je m’arrête sur le seuil du salon.

C’est le vieux monsieur qui ne se trouve plus dans le fauteuil inclinable. Il est dans la cuisine, près du réfrigérateur, en train d’ouvrir une bouteille d’eau. Il avale une gorgée en me jetant un regard curieux.

Miller apparaît à côté de moi.

— Tu prends tes médicaments, Papy ?

Il l’appelle Papy. C’est trop mignon.

Papy lui jette un regard excédé.

— Je les prends tous les jours que Dieu fait depuis que ta grand-mère s’est barrée. Je ne suis pas impotent.

— N’empêche… Et puis Grand-mère, elle ne s’est pas barrée, elle est morte d’une crise cardiaque.

— Toujours est-il qu’elle m’a quitté.

Miller m’adresse un clin d’œil par-dessus son épaule. Je ne sais pas trop ce qu’il sous-entend, mais je commence à comprendre d’où il tient son côté si sarcastique.

— Tu m’embêtes, marmonne Papy. Je te parie vingt dollars que je te survivrai, à toi et à toute ta génération de crétins.

— Attention, Papy ! rigole Miller. Là, tu montres ta jalousie.

Papy lui envoie le bouchon de la bouteille à la figure.

— Je te déshérite !

— Vas-y. Tu dis toujours que, pour toi, rien ne compte plus que l’air qu’on respire.

— Et tu n’en hériteras pas.

Là, je pouffe de rire. Jusque-là, je n’étais pas certaine que leur prise de bec ne soit qu’une plaisanterie.

Miller récupère le bouchon, ferme le poing dessus puis me désigne d’un geste :

— C’est Clara Grant. Une amie du lycée.

Une amie ? *Ah bon.* J’adresse un petit signe à Papy.

— Enchantée.

Il penche la tête de côté, l’air grave.

— Clara Grant ?

J’acquiesce.

— Quand Miller avait six ans, il a fait caca dans son pantalon au supermarché parce qu’il était terrorisé par la chasse d’eau automatique des toilettes publiques.

Miller ouvre la porte en grommelant :

— OK… j’aurais mieux fait de ne pas t’amener ici.

Il me fait signe de sortir, mais je ne bouge pas.

— Je ne suis pas sûre de vouloir partir, dis-je alors en riant. Je voudrais que Papy me raconte encore des histoires.

— J’en connais plein ! assure-t-il. En fait, vous allez sûrement adorer celle-ci. J’ai une vidéo de lui à quinze ans, quand on se trouvait dans son collège…

— Papy ! s’écrie Miller. Tu n’as pas fini ta sieste ; ça fait cinq minutes que tu es réveillé.

Il m’attrape par le poignet pour m’entraîner dehors, referme la porte derrière lui.

— Attends. Qu’est-ce qui s’est passé quand tu avais quinze ans ?

J’espère qu’il va me raconter cette anecdote, je meurs d’impatience. Mais il a l’air gêné.

— Rien. Il invente n’importe quoi.

— Non, là je crois que c’est toi qui dis n’importe quoi. Il faut que je sache.

Miller pose une main sur mon épaule et me fait descendre les marches du perron.

— Tu ne sauras jamais. Jamais.

— Tu ne sais pas à quel point je peux être obstinée. Et j’aime bien ton grand-père. Je pourrais revenir le voir. Une fois que les limites de la ville seront fixées, je commanderai une pizza pepperoni ananas pour qu’il me raconte d’autres histoires sur toi.

— De *l’ananas* ? Sur une *pizza* ? s’esclaffe-t-il. Tu ne mets jamais plus les pieds ici !

De nouveau, je saute la marche pourrie, et une fois en sécurité sur l’herbe, je me retourne :

— Tu ne peux pas choisir mes amis. Et l’ananas sur la pizza, c’est délicieux. La meilleure combinaison sucré-salé.

Je sors mon téléphone.

— Ton Papy a Instagram ?

— On se retrouve au lycée, Clara ! répond Miller avec un sourire faussement excédé. Et ne remets plus les pieds chez moi.

Je regagne ma voiture en riant. Lorsque j’ouvre la portière et me retourne, Miller contemple son portable, m’ignorant totalement. Il disparaît bientôt dans la maison, et c’est là qu’une notification Instagram sonne sur mon téléphone.

Miller Adams vous suit.

Je souris.

C’était peut-être ce que j’avais derrière la tête.

Je n’ai pas encore quitté l’allée que je compose le numéro de tante Jenny.

CHAPITRE 3

Morgan

— Morgan, arrête !

Jenny saisit le couteau dans ma main et m’éloigne de la planche à découper.

— C’est ton anniversaire, ce n’est pas à toi de cuisiner.

Je m’appuie contre le comptoir pour la regarder couper la tomate. Je dois me mordre la langue car elle fait des tranches beaucoup trop épaisses. La grande sœur en moi a toujours envie de lui montrer comment s’y prendre, même à trente ans passés.

Franchement, je pourrais couper trois tranches de tomate, là où elle n’en fait qu’une.

— Arrête de me juger, dit-elle.

— Pas du tout.

— Si. Tu sais que je ne cuisine jamais.

— C’est pour ça que je voulais trancher cette tomate.

Jenny brandit le couteau comme si elle allait m’attaquer. Je lève les deux mains dans un geste de défense, puis me rapproche.

— Voilà… reprend-elle en m’observant du coin de l’œil.

Au son de sa voix, je sais déjà qu'elle va dire un truc qui ne me plaira pas.

— Avec Jonah, on a décidé de se marier.

Apparemment, je reste de marbre. Mais intérieurement, ces mots m'étreignent le cœur comme si deux griffes pénètraient ma poitrine.

— Il a fait sa demande ?

Elle baisse la voix car Jonah se trouve dans le salon :

— Pas vraiment. C'était plutôt une discussion. Cela paraissait logique qu'on en arrive là.

— Que c'est romantique ! ironisé-je.

Elle me fusille du regard.

— Parce que c'était différent pour toi ?

— Pas faux.

Je déteste quand elle marque un point, mais elle a raison. Ce n'était pas une demande dans les formes, ni même une vraie demande. Le lendemain du jour où j'ai annoncé à Chris que j'étais enceinte, il a dit :

— *Bon, je crois qu'on devrait se marier.*

— *Oui, je crois*, ai-je répondu.

C'est tout.

Voilà dix-sept ans, maintenant, qu'on est heureux en ménage, alors je ne vois pas pourquoi je juge Jenny pour la situation dans laquelle elle s'est mise. C'est juste que ça me semble différent. Jonah et Chris sont deux types complètement différents, et au moins, on était ensemble, Chris et moi, quand je suis tombée enceinte. Je ne sais pas trop ce qu'il y a entre Jonah et Jenny. Ils ne se parlaient plus depuis l'été où il a obtenu son diplôme et le voilà qui revient soudain dans nos vies, et bientôt dans notre famille ?

Le père de Jonah est mort l'année dernière, et bien qu'aucun de nous ne l'ait plus vu depuis des années, Jenny a décidé d'aller à son enterrement. Ça s'est terminé par un coup d'un soir et puis il est reparti pour le Minnesota le lendemain. Un mois plus tard, elle apprenait qu'elle était enceinte.

Je dois reconnaître qu'il a assumé ses responsabilités. Lui qui avait sa vie dans le Minnesota, il est revenu s'installer ici un mois avant l'accouchement. Autrement dit, il y a deux mois et demi ; autrement dit, mes hésitations doivent provenir du fait que je ne sais pas trop où il en est. Ils sont sortis ensemble pendant deux mois alors que Jenny était au lycée, et voilà qu'il traverse tout le pays pour élever son enfant avec elle.

— Vous avez fait l'amour combien de fois, tous les deux ?

Elle me jette un regard choqué, comme si j'allais trop loin, et je lève les yeux au ciel.

— C'est bon, arrête de faire ta chochotte. Je ne plaisante pas. Vous avez couché une seule fois, sans plus vous voir jusqu'à ton neuvième mois de grossesse ? Ton médecin t'a autorisée à reprendre les relations sexuelles ?

— Oui, la semaine dernière.

— Et ?

J'attends la réponse à ma question.

— Trois fois.

— Y compris le coup d'un soir ?

— Bon, disons quatre. Ou non… cinq. Deux fois, cette nuit.

D'accord. Ils ne se connaissent quasiment pas.

— Cinq fois ? Et maintenant, tu l'épouses ?

Elle a fini de couper les tomates et les dépose maintenant sur une assiette pour y ajouter des tranches d'oignon.

— Ce n'est pas comme si on venait de se rencontrer. Tu aimais bien Jonah quand je sortais avec lui au lycée. Je ne comprends pas pourquoi ça te dérange, maintenant.

— Attends. Il t'a larguée pour s'installer le lendemain dans le Minnesota, il disparaît pendant dix-sept ans, et voilà d'un seul coup qu'il veut passer le reste de ses jours avec toi ? Je trouve bizarre que tu trouves ma réaction bizarre.

— On a un enfant ensemble, Morgan. C’est bien pour cette raison que tu as épousé Chris il y a dix-sept ans.

Et hop, elle marque encore un point.

Son téléphone sonne, alors elle s’essuie les mains et le sort de sa poche.

— À propos de ton enfant… Oui, Clara ?

Elle branche son haut-parleur pour que j’entende la réponse :

— Tu n’es pas avec ma mère, si ?

Jenny écarquille les yeux dans ma direction avant de reculer vers la porte de la cuisine.

— Non.

Puis elle débranche le haut-parleur et s’en va dans le salon.

Peu m’importe que Clara appelle sans cesse ma sœur pour lui demander son avis plutôt qu’à moi. Elle a passé sa jeunesse à faire la fête, partagée entre l’école d’infirmière et les visites à la maison quand elle cherchait un endroit où dormir.

D’habitude, lorsque Clara lui pose une question trop compliquée, Jenny trouve une excuse pour m’appeler et je lui donne la réponse, qu’elle relaie comme si ça venait d’elle.

J’aime bien ce rituel, même si je préférerais que Clara m’interroge directement. Mais je la comprends. Je suis sa mère, Jenny sa tante très cool. Il y a des choses que Clara ne veut pas que je sache. Elle en mourrait si elle apprenait que je suis au courant de certains de ses secrets. Comme quand elle a demandé à Jenny de lui prendre un rendez-vous pour se faire prescrire la pilule, il y a quelques mois, *au cas où*.

Je m’éloigne du comptoir pour finir de couper l’oignon. La porte de la cuisine s’ouvre sur Jonah, et il me désigne du menton la planche à découper :

— Jenny m’a dit de prendre la relève parce que tu ne dois rien faire.

Je lève les yeux au ciel et lui confie aussitôt le couteau. En voyant sa main gauche, je me demande à quoi elle ressemblera avec une alliance.

Difficile d’imaginer Jonah Sullivan s’engager avec quelqu’un. Moi qui n’arrive toujours pas à le croire de retour, je le vois dans ma cuisine en train d’éplucher des oignons sur une planche à découper qui nous a été offerte, à Chris et à moi, au mariage auquel Jonah n’est même pas venu.

— Ça va, toi ?

Il me scrute de ses yeux bleu cobalt en attendant ma réponse. Tout en moi semble s’épaissir – mon sang, ma salive, ma rancœur.

— Oui, dis-je avec un rapide sourire. Tout va bien.

Il faut que je me concentre sur autre chose – n’importe quoi. J’ouvre le réfrigérateur en faisant semblant d’y chercher quelque chose. J’ai déjà réussi à éviter toute conversation tête à tête avec lui depuis son retour. Aucune envie de m’y mettre maintenant. Surtout le jour de mon anniversaire.

Chris entre dans la cuisine, les bras chargés d’un plateau de burgers tout juste grillés, et je regarde la porte battante aller et venir derrière lui.

Je déteste cette porte plus que tout dans cette maison.

Bien sûr, je suis reconnaissante envers les parents de Chris de nous avoir offert cette demeure comme cadeau de mariage quand ils se sont installés en Floride. Mais c’est aussi celle où Chris a grandi, après son père et son grand-père. C’est un peu devenu un monument historique, avec son petit panneau blanc sur le devant, indiquant qu’elle a été construite il y a cent ans, en 1918, son parquet craquant et sa plomberie constamment défaillante. Bien qu’on l’ait rénovée voilà six ans, elle fait son âge.

Chris voulait en conserver le plan original, si bien que, malgré tous les aménagements, les pièces sont toutes fermées et isolées les unes des autres. Moi qui voulais un grand espace ouvert, j’ai du mal à respirer au milieu de tous ces murs.

Impossible d’écouter en douce la conversation de Jenny et Clara comme je le voudrais.

Chris dépose les burgers sur la cuisinière.

— Je vais chercher le reste, et ce sera prêt. Clara ne va plus tarder ?

— Je ne sais pas. Demande à Jenny.

Il hausse les sourcils, comme s'il sentait ma jalousie, puis sort en laissant la porte aller et venir derrière lui jusqu'à ce que Jonah l'arrête du pied, avant de se remettre à couper les légumes.

Bien qu'on ait formé un groupe de quatre excellents amis, j'ai parfois le sentiment que Jonah est un inconnu. Il semble toujours le même, pourtant de subtiles différences sont apparues. Quand on était ados, il portait les cheveux plus longs, au point, parfois, de les tirer en queue-de-cheval. Maintenant, ils sont courts et d'un brun profond, sans ces mèches blondes qui apparaissaient à la fin de l'été ; mais cette couleur sombre met encore plus en valeur le bleu de ses yeux. Il avait toujours un regard chaleureux, même quand il n'était pas content. Seule sa mâchoire serrée trahissait parfois son agacement.

Chris est tout son contraire. Les cheveux blonds, les yeux émeraude, il ne cache pas son menton sous une barbe de trois jours. Avec son travail, il doit toujours être impeccable et ses joues rasées le font paraître beaucoup plus jeune. Sans parler de cette adorable fossette qui apparaît sur son menton quand il sourit. J'adore le voir sourire, même après toutes ces années de mariage.

Si je les compare, j'ai du mal à croire qu'ils ont tous les deux trente-cinq ans. Chris garde ce visage enfantin qui lui donne plutôt une vingtaine d'années, tandis que Jonah fait son âge et semble avoir encore grandi de quelques centimètres depuis le lycée.

Cela me pousse à me demander à quel point je suis différente de l'ado que j'étais. J'aimerais paraître aussi jeune que Chris, mais j'ai l'impression de faire beaucoup plus de trente-trois ans.

Enfin, trente-quatre, aujourd'hui.

Jonah m'effleure en passant pour prendre une assiette dans le placard. Il plante alors son regard dans le mien. Apparemment, il a quelque chose à me

dire, sauf qu'il se tait, car tout se passe toujours dans sa tête. Il pense plus qu'il ne parle.

— Quoi ?

— Rien, répond-il en se détournant. Laisse tomber.

— Quand tu me regardes comme ça c'est que tu as quelque chose à me dire.

Il soupire mais je ne vois toujours que son dos, tandis qu'il se met à éplucher la laitue.

— C'est ton anniversaire. Je n'ai pas envie de parler de ça aujourd'hui.

— Trop tard.

L'air hésitant, il revient vers moi et finit par lancer :

— Tu ne m'as quasi pas adressé la parole depuis mon retour.

Waouh. Il va droit au but. Je m'éclaircis la gorge :

— Là, je te parle.

Il serre les dents, comme s'il s'efforçait de garder son calme.

— C'est différent. Tout a l'air différent maintenant.

— Différent de quoi ?

Il s'essuie les mains sur un torchon.

— De ce que c'était avant. Avant mon départ. On se parlait tout le temps.

J'ai presque envie de ricaner à ce commentaire ridicule. Bien sûr que les choses sont différentes maintenant. On est des adultes, on a des enfants, des responsabilités. Impossible de revenir à l'amitié désinvolte d'autrefois.

— Ça remonte à plus de dix-sept ans. Tu croyais pouvoir rappliquer comme ça et que tout allait reprendre comme avant entre nous quatre ?

— C'est ce qui s'est passé entre Chris et moi, et puis Jenny et moi. Mais pas entre nous.

J'ai à la fois envie de m'éclipser et de lui hurler tout ce que j'ai ressenti quand il a disparu du jour au lendemain.

Le temps d’élaborer ma réponse, je bois une gorgée de vin. Il me contemple d’un air déçu, peut-être même méprisant, en tout cas le même que celui qu’il m’a décoché quelques secondes avant de s’en aller, il y a des années.

Et, tout comme à ce moment-là, je ne sais pas s’il se déçoit lui-même ou si c’est moi qui lui inspire cela.

— Désolé d’être parti ainsi, souffle-t-il. Mais tu ne vas pas m’en vouloir toute ta vie, Morgan.

Il parle doucement, comme s’il ne voulait pas que quelqu’un d’autre nous entende. Et puis il sort de la cuisine.

À ce moment-là, je me souviens du poids que représentait sa présence parfois. Je me sentais étouffer, comme s’il aspirait à lui seul l’air qui nous était imparti, sans presque rien m’en laisser.

C’est exactement ce que je ressens dans ma propre cuisine.

Bien qu’il ne soit plus là et que la porte continue à battre, je sens un poids de plus en plus lourd dans ma poitrine.

Je viens à peine d’arrêter du pied le mouvement de la porte que Jenny la rouvre. Je repousse la conversation que j’ai refusé de poursuivre avec Jonah au fond de mon esprit ; j’y réfléchirai plus tard car, pour le moment, il faut que je sache tout ce que Clara a dit à ma sœur.

— Rien de grave, affirme-t-elle avec désinvolture. Elle a ramené un de ses camarades de classe et voilà qu’il la suit sur Instagram. Elle se demandait s’il ne cherchait pas à flirter avec elle.

— Quel camarade ?

Elle hausse les épaules :

— Morris ? Miller ? Je ne me rappelle pas. Son nom de famille c’est Adams.

Chris vient de rentrer dans la cuisine, un autre plat à la main.

— Miller Adams ? Pourquoi on parle de lui ?

— Tu le connais ? demandé-je.

Il me lance un regard sous-entendant que je devrais savoir exactement qui c'est, mais ce nom ne me dit rien.

— C'est le fils de Hank.

— Hank ? Il existe encore des gens qui s'appellent Hank ?

— Arrête, Morgan ! Hank Adams ? On allait à l'école ensemble.

— Ça me dit vaguement quelque chose.

— C'était lui qui me vendait de l'herbe. Il a quitté le lycée en première. Il s'est fait arrêter pour le vol de la voiture du prof de sciences. Et pas mal d'autres trucs. Je parie qu'il a passé un certain temps en prison. Pour conduite sous influence ou un truc comme ça. Pourquoi on parle de son fils ? Clara ne sort pas avec lui, quand même ?

Jenny prend le pichet de thé dans le réfrigérateur et referme la porte de la hanche.

— Non, on parle d'une célébrité qui s'appelle Miller Adams. Toi, d'un type du coin. Ce n'est pas la même chose.

— Heureusement. C'est la dernière famille qu'elle devrait fréquenter.

Pas facile de parler à Chris des relations de sa fille. Il prend le pichet des mains de Jenny pour aller le poser sur la table.

Dès qu'il ne peut plus nous entendre, j'éclate de rire.

— Une célébrité ?

— Bon, je ne veux pas qu'elle ait des ennuis…

Décidément, ma sœur est douée en matière d'improvisation. Ça fait peur. Je baisse encore la voix :

— Jonah croit que je le déteste.

— Ça donne cette impression, réplique Jenny.

— Tu sais très bien que c'est faux. Seulement… tu le connais à peine.

— On a juste fait un enfant ensemble, je te rappelle.

— Ça prend trente secondes.

— Il nous a fallu plus de trois heures si tu veux savoir, s'esclaffe-t-elle.

— Ça, je ne *veux pas* le savoir.

De la salle à manger, Chris nous appelle pour dire que le repas est prêt. Je dépose le reste des légumes dans une assiette et les emporte sur la table. Il s'assied en face de Jenny, et moi à côté de lui, donc juste face à Jonah. On évite soigneusement de se regarder en remplissant nos assiettes. Il y a des chances pour que le dîner tout entier se déroule ainsi. Ce serait mon plus beau cadeau d'anniversaire : aucun contact visuel avec Jonah Sullivan.

— Tu as hâte d'être à demain ? demande Chris à Jenny.

— Tu n'as pas idée.

Infirmière dans l'hôpital où il exerce comme responsable du contrôle qualité, elle est en congé de maternité depuis la naissance d'Elijah, voilà six semaines, et reprend son travail demain.

La porte d'entrée s'ouvre sur Lexie, la meilleure amie de Clara.

— Vous avez commencé à manger sans moi ?

— Comme toujours, tu es perpétuellement en retard. Où est Clara ?

— En route, je suppose. Je devais venir avec elle mais maman m'a laissé prendre la voiture.

D'un seul coup, elle s'arrête devant Jonah :

— Hé, salut, oncle Prof.

— Salut Lexie.

Après son déménagement, il est devenu professeur d'histoire dans le lycée de Clara. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il soit enseignant. Il n'en avait jamais parlé avant, mais je suppose qu'il n'avait pas trop le choix dans notre petite ville de l'est du Texas quand il a décidé de revenir pour Jenny et Elijah. Il venait plutôt du monde des affaires, mais par ici, il suffit, pour devenir prof, d'avoir une licence ; c'est tellement mal payé qu'on manque d'effectifs.

— Tu es sûre de pouvoir t'occuper d'Elijah cette semaine ? me demande Jenny.

— Avec plaisir.

Et c’est vrai que ça me fait plaisir. La crèche n’ouvre que la semaine prochaine, alors j’ai accepté de le garder durant les quatre prochains jours de travail de sa mère.

Parfois, je m’étonne que Chris et moi n’ayons pas eu d’autre enfant après Clara, mais on n’était jamais sur la même longueur d’onde. Il travaillait tellement qu’il ne pouvait jamais trop se libérer. Et puis, alors que Clara était âgée de treize ans, Chris a suggéré qu’on en fasse un autre, mais l’idée d’avoir un bébé en même temps qu’une adolescente me paraissait un peu effrayante. On n’en a plus reparlé, et maintenant, à trente-quatre ans, je ne suis pas certaine de vouloir encore tenter le coup.

Elijah représente la solution parfaite. Un bébé à mi-temps, avec lequel je peux jouer, avant de le renvoyer chez lui.

— Dommage que je sois encore au lycée, lâche Lexie. Je ferais une super baby-sitter.

Jenny lève les yeux au ciel.

— Ce n’est pas toi qui avais déposé un chien dans mon jardin en croyant qu’il était à moi ?

— Il ressemblait au tien.

— Je n’en ai jamais eu.

— Oui, bah je croyais… Pardon de prendre des initiatives.

Lexie finit par s’installer avec son assiette.

— Je ne peux pas rester longtemps, ajoute-t-elle. J’ai un rendez-vous sur Tinder.

— Je n’y crois pas, marmonne Jenny. Tu as seize ans. Il ne faut pas en avoir dix-huit pour ouvrir un compte sur ce site ?

— J’en ai dix-huit pour Tinder, sourit-elle. Et à propos de surprises, je n’en reviens toujours pas que tu aies gardé le même petit ami plus d’un soir. Ça ne te ressemble pas.

Elle se tourne vers Jonah et ajoute :

— Sans vouloir te vexer.

— T’inquiète, répond-il la bouche pleine.

Jenny et Lexie ont toujours aimé ce genre de blagues, et ça m’amuse assez, car elles se ressemblent beaucoup. Passé vingt ans, Jenny a eu une ribambelle de petits amis, et si Tinder avait existé, elle en aurait été la reine.

Alors que moi, pas trop. Chris est le seul garçon avec qui je sois sortie, le seul que j’aie embrassé. C’est ce qui arrive quand on rencontre le type qu’on va épouser si jeune. Je le connaissais déjà alors que je ne savais pas quelles études je poursuivrais.

Peu importe, d’ailleurs, car je ne suis pas restée longtemps à la fac. L’arrivée de Clara alors que j’étais encore adolescente a mis un terme à pas mal de mes rêves.

Ces derniers temps, j’y ai beaucoup repensé. À mesure que Clara grandit, j’ai l’impression d’avoir un trou béant dans la poitrine, et qu’il avale jour après jour l’air que je respire. Je ne vis que pour mon mari et ma fille.

Mes pensées déprimantes sont interrompues par l’arrivée de Clara. Elle s’arrête à quelques pas de la table, le regard fixé sur l’écran de son téléphone, sans prêter la moindre attention à ce qui l’entoure.

— Où est-ce que tu étais ? lui demande Chris.

Elle n’a jamais qu’une demi-heure de retard par rapport à l’habitude.

— Désolée, répond-elle en posant son appareil à côté de celui de Lexie.

Puis elle passe un bras par-dessus l’épaule de Jonah pour prendre son assiette.

— On avait une réunion de théâtre après les cours, ensuite, il a fallu que je ramène quelqu’un.

Elle me sourit, et lâche :

— Bon anniversaire, maman.

— Merci.

— Qui as-tu ramené ? lui demande Chris.

On se regarde avec Jenny lorsqu’elle répond :

— Miller Adams.

Et merde.

Chris en lâche sa fourchette.

— Pardon ? demande Lexie. Et mon coup de fil, alors ?

Chris nous jette un regard noir, à Jenny et moi, l'air de nous reprocher de lui avoir menti. Je lui saisis la jambe sous la table pour lui faire comprendre de ne pas insister. Il sait aussi bien que moi que Jenny constitue une excellente source d'information pour ce qui se passe dans la vie de sa fille, et s'il révèle ce qu'elle nous a dit, ce sera la catastrophe pour tout le monde.

— Pourquoi as-tu ramené Miller Adams ? demande-t-il alors.

— Oui, renchérit Lexie. Pourquoi as-tu ramené Miller Adams ? On veut tout savoir.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demande Clara à son père. Ce n'était même pas à deux kilomètres.

— Ne recommence pas.

— Moi je dis qu'il faut que tu recommences, dit Lexie.

Clara lui jette un regard incrédule.

— Il faisait trop chaud dehors. Je n'allais pas le laisser rentrer à pied.

Chris hausse un sourcil incrédule, ce qu'il ne fait pas souvent, rendant la chose encore plus intimidante.

— Je ne veux pas te voir avec lui, Clara. Et tu ne devrais jamais proposer à un garçon de le ramener. C'est trop risqué.

— Ton père a raison, commente Lexie. Tu ne ramènes les beaux gosses que quand je suis avec toi.

Clara se laisse tomber sur son siège en levant les yeux au ciel.

— Tu rigoles, papa ! Ce n'est pas un inconnu, et je ne sors pas avec lui. Ça fait un an qu'il a la même copine.

— Oui, mais elle est à l'université, donc elle ne risque pas de te déranger, lui fait remarquer son amie.

— Lexie ? lance Chris.

C’est plus un avertissement qu’autre chose.

Celle-ci se passe les doigts sur la bouche, comme si elle promettait de la fermer.

Je reste un peu choquée à l’idée que Clara ait voulu nous faire croire qu’elle n’avait pas appelé Jenny, et plutôt paniquée de songer que ce garçon ait pu flirter avec elle. Elle se comporte comme si elle s’en fichait, aussi bien devant Chris que devant Lexie. Cependant, grâce à Jenny, je sais que ce n’est pas le cas. Je n’en reviens pas que ma fille puisse aussi facilement nous jouer cette comédie. En même temps, je suis impressionnée par son aptitude à mentir, au moins digne de Jenny.

Ça fait peur. Jamais je ne pourrais mentir ainsi, même si ma vie en dépendait. Ça me perturbe et mes joues s’empourprent. Je m’efforce d’éviter la confrontation.

— Je me fiche qu’il soit célibataire, ou marié, ou milliardaire. J’apprécierais juste que tu ne le ramènes pas de nouveau.

Lexie fait mine de rouvrir la fermeture Éclair de ses lèvres.

— En tant que père, tu ne devrais pas dire ça comme ça. Si tu interdis à une ado de voir un garçon, c’est le meilleur moyen de lui en donner encore plus envie.

Chris pointe sa fourchette vers Lexie :

— Qui continue à la pousser à ça ?

Ça me fait rire, mais je sais qu’elle a raison. Cela tournera mal si Chris continue comme ça. Clara est déjà très intéressée par ce type, et son père l’a déjà catalogué comme dangereux. Il va falloir que je le prévienne de ne pas recommencer, à moins qu’il ne veuille faire de Hank Adams le futur beau-père de Clara.

— J’ai loupé quelque chose ? intervient Jonah. Qu’est-ce qu’il y a de si terrible avec Miller Adams ?

— En fait, rien de terrible, assure Clara. C’est juste que mes parents sont ultra-protecteurs, comme d’habitude.

Elle n’a pas tort. Jamais ma mère n’a fait cela avec moi, raison pour laquelle, sans doute, je me suis retrouvée enceinte de Clara à dix-sept ans. Si bien qu’avec Chris, on est d’une prudence extrême. On s’en rend compte. Mais c’est notre seule enfant, et on ne veut pas que ça se termine pour elle comme pour nous.

— Miller est un type bien, assure Jonah. Je l’ai en cours. Rien à voir avec Hank à son âge.

— Tu le vois quarante minutes par jour, rétorque Chris. Ce n’est pas pour le connaître. Les chiens ne font pas des chats.

Jonah dévisage Chris sans répondre ; il sait bien que quand son ami veut avoir le dernier mot, il ne lâche rien. Je me souviens, quand on était plus jeunes, ils avaient des discussions à n’en plus finir. Jonah était le seul qui ne laissait jamais Chris gagner.

Néanmoins quelque chose a changé depuis le retour de Jonah. Il se montre plus patient avec Chris, lui laisse toujours le dernier mot. Je ne crois pourtant pas que ce soit un signe de faiblesse. En fait, ça m’impressionne. Parfois, je crois que Chris est resté l’ado sanguin que j’ai rencontré, alors que Jonah semble avoir passé cette étape. Comme s’il ne voulait plus perdre son temps à prouver ses torts à Chris.

C’est peut-être pour cette autre raison que je n’apprécie pas le retour de Jonah ; je n’aime pas voir Chris avec ses yeux.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça à son sujet ? demande Clara. Que les chiens ne font pas des chats. Quel est le problème avec les parents de Miller ?

— Laisse tomber, marmonne Chris en secouant la tête.

Clara mord dans son burger et je suis contente qu’elle n’insiste pas. Elle ressemble beaucoup à Chris dans la mesure où elle sait se montrer opiniâtre. On ne sait jamais comment les choses peuvent se terminer, avec elle.

Tandis que moi, je ne le suis pas du tout. Parfois, ça dérange Chris. Il aime bien imposer son point de vue, si bien que, quand je lâche prise trop vite, sans lui en laisser l'occasion, il a l'impression que c'est moi qui ai gagné.

C'est la première chose que j'ai apprise, après l'avoir épousé. Parfois, il faut lâcher prise pour gagner le combat.

Jonah semble tout aussi disposé que nous à changer de conversation :

— Tu ne t'es pas inscrite pour le projet de film.

— Je sais, répond Clara.

— Demain, c'est le dernier jour.

— Je ne trouve personne pour s'inscrire avec moi. C'est trop dur d'y aller toute seule.

Ça m'ennuie que Jonah la pousse à faire ça. Clara veut entrer à l'université pour devenir comédienne. Je ne doute pas un instant qu'elle soit douée en la matière, car elle est extraordinaire sur scène. Mais les places se font rares dans ce métier. D'autant qu'une fois la première étape passée, il faut affronter la célébrité. Et je ne souhaite pas ça à ma fille. Avec Chris, nous sommes prêts à la soutenir, mais dans une voie qui lui permette de subvenir à ses besoins.

— Tu ne veux pas lui donner un coup de main ? demande Jonah à Lexie.

— Ah non ! grimace-t-elle. Je travaille déjà trop.

Il se tourne vers Clara :

— On se retrouve demain avant le début du premier cours. Il y a un autre étudiant qui cherche un partenaire, je vais voir si ça l'intéresse.

Elle hoche la tête à l'instant où Lexie se met à emballer le reste de son burger.

— Où vas-tu ? lui demande Clara.

— J'ai un rencard.

— Il a ton âge, au moins ? s'esclaffe-t-elle.

— Bien sûr. Tu sais que je déteste les étudiants. Ils puent tous la bière.

Lexie se penche vers son amie pour lui murmurer quelque chose à l'oreille qui la fait éclater de rire. Et puis elle s'en va.

Clara se met à interroger Jonah sur les critères exigés pour le projet de film. Jenny et Chris discutent de leur côté sur tout ce qu'elle a manqué à l'hôpital pendant son congé de maternité.

Je mange sans plus parler à personne.

C'est mon anniversaire et je suis entourée des gens qui comptent dans ma vie, mais pour je ne sais quelle raison, je me sens plus seule que jamais. Je devrais être heureuse en ce moment, pourtant quelque chose ne va pas. Je n'arrive pas à déterminer quoi. Peut-être que je m'ennuie.

Ou pire, peut-être qu'on s'ennuie avec moi.

Voilà ce que peuvent mettre en évidence les anniversaires. J'ai passé la journée à analyser ma vie en pensant à quel point j'avais besoin d'une activité personnelle. Après avoir mis au monde si jeune un bébé, je me suis mariée avec Chris et il a toujours assuré notre train de vie financier. Quant à moi, je m'occupais de la maison ; et voilà que Clara aura dix-sept ans dans deux mois.

Jenny a une carrière, un bébé, et bientôt un nouveau mari.

Il y a trois mois, Chris a obtenu une promotion, ce qui le retient encore plus au bureau.

Quand Clara partira pour l'université, que me restera-t-il ?

Une heure après le dîner, j'ai encore le cerveau branché sur l'état de ma vie. Je remplis le lave-vaisselle lorsque Jonah entre dans la cuisine. Il empêche la porte de battre, geste que j'apprécie. C'est un bon père, qui déteste la porte de ma cuisine. *Deux choses importantes.*

Peut-être peut-on sauver notre amitié.

Il serre Elijah contre sa poitrine.

— Une serviette mouillée, s'il te plaît.

C’est là que je vois la bave répandue sur sa chemise. J’attrape un torchon et le lui tends, puis je récupère Elijah tandis qu’il se nettoie.

Le bébé me rappelle un peu Clara à son âge, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, sa petite tête bien ronde. Je commence à le bercer. C’est un bébé très calme. Plus que ma fille qui faisait des coliques et criait sans cesse. Elijah dort et mange bien, ne pleure presque jamais, au point que Jonah m’appelle quand ça lui arrive, histoire de me faire entendre les gentils petits sons qu’il émet alors.

Je lève les yeux sur Jonah qui nous observe. Il se détourne vers la pile de couches.

— Je t’ai fait un cadeau pour ton anniversaire.

Je ne comprends plus. Avant le dîner, il semblait tellement agacé, et maintenant il m’offre un présent. Il me tend un paquet, un sac plein de bonbons.

On a quel âge, douze ans ?

Ça me prend un moment, mais dès que je vois qu’il s’agit de *Jolly Ranchers* à la pastèque, j’ai envie de sourire. Pourtant, je fronce les sourcils.

Il n’a pas oublié.

Il s’éclaircit la gorge et jette le torchon dans l’évier puis reprend Elijah.

— On va rentrer à la maison. Joyeux anniversaire, Morgan.

Je lui souris, sans doute pour la première fois depuis son retour. On échange un long regard – au moins cinq secondes – et il sort de la cuisine.

Je ne sais pas trop ce que signifient ces cinq secondes, mais on dirait que nous sommes parvenus à une sorte de trêve. Il fait de son mieux. Il est gentil avec Jenny, avec Elijah, et il se trouve qu’il est l’un des professeurs préférés de Clara.

Pourquoi – alors qu’il se montre si aimable avec tous les gens que j’aime – ai-je souhaité qu’il ne soit pas revenu ?

Après le départ de Jenny, Jonah et Elijah, Clara s’enferme dans sa chambre. C’est là qu’elle passe la plupart de ses soirées. À une époque, elle aimait rester un peu avec moi, mais c’est terminé depuis qu’elle a quatorze ans.

Quant à Chris, il est scotché à son iPad, pour regarder Netflix ou du sport.

Moi, je regarde la télé classique et je suis les mêmes émissions chaque soir. La même routine chaque semaine.

Je me couche tout le temps à la même heure.

Je fréquente la même salle de gym, suis le même entraînement, fais les mêmes courses et prépare les mêmes menus, semaine après semaine.

Je ne sais pas si c’est à cause de mon trente-quatrième anniversaire, mais j’ai l’impression que ce nuage sombre flotte au-dessus de moi depuis mon réveil, ce matin. Tout le monde autour de moi semble avoir un objectif tandis que, à l’âge que je viens d’atteindre, je n’ai absolument aucune vie en dehors de Clara et de Chris. Je ne devrais pas être si ennuyeuse. Certaines de mes amies du lycée n’ont pas encore fondé de famille, et ma fille quittera la maison dans vingt et un mois.

Chris entre dans la cuisine, attrape une bouteille d’eau dans le frigo et examine le contenu du paquet de bonbons.

— Tu n’as choisi que le pire des parfums, dis-moi ?

— C’est un cadeau de Jonah.

Il le repose sur le comptoir en riant.

— Bonjour le cadeau !

J’essaie de ne pas m’offusquer qu’il ait oublié que la pastèque était mon parfum préféré. De mon côté, je ne me rappelle pas forcément tout ce qu’il aimait quand on s’est rencontrés.

— Demain je rentrerai tard. Ne m’attends pas pour le dîner.

Je hoche la tête, bien que j’aie déjà tout prévu. Ça mijote dans la cocotte mais il n’a pas besoin de le savoir.

— Chris ?

Il s’arrête sur le seuil de la cuisine, se tourne vers moi.

— J’ai envie de reprendre l’université.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas encore.

— Mais pourquoi maintenant ? Tu as trente-quatre ans.

Bim !

Il semble aussitôt regretter ses paroles et me prend dans ses bras.

— Pardon, je ne voulais pas dire ça.

Il dépose un baiser sur ma tempe.

— Je ne savais pas que tu en avais envie puisque je gagne assez pour nous deux. Mais si tu veux un diplôme, oui, retourne à la fac. Je vais prendre une douche.

Je regarde la porte qui bat derrière lui. *Je la hais vraiment.*

Quelque part, j’ai envie de vendre cette maison et de vivre ailleurs, mais Chris ne voudra jamais. Parce que cela me permettrait de dépenser toute cette tension accumulée dans un projet. J’ai l’impression qu’elle m’étouffe alors que je garde l’esprit fixé sur cette porte que j’ai tellement envie de changer.

Je pourrais l’enlever demain. Je préfère ne pas en avoir du tout plutôt que ce battant qui ne fait pas son travail. Une porte, ça claque quand on est en colère.

Je mets un bonbon dans ma bouche et ce goût me ramène immédiatement à notre adolescence, aux soirées qu’on passait tous les quatre à parcourir la région dans la voiture de Jonah, Chris et moi à l’arrière, Jenny à l’avant. Jonah aimait ces bonbons, si bien qu’il en gardait toujours un paquet dans la console centrale.

Bien sûr, il me laissait ceux à la pastèque ; il ne les aimaient pas et c’était mes préférés.

Je n’arrive pas à croire qu’il se soit écoulé tant de temps depuis que j’ai mangé le dernier. Au point que j’en oublie parfois qui j’étais ou ce que j’aimais avant d’attendre Clara. Comme si, le jour où j’ai appris que j’étais enceinte, j’étais devenue quelqu’un d’autre. Je suppose que c’est ce qui se passe quand on devient mère. On ne s’occupe plus de soi. Toute la vie tourne autour du magnifique petit être humain qu’on vient de créer.

Clara entre dans la cuisine. Elle n’a plus rien d’un petit être humain. Elle est grande et belle, et j’ai parfois la nostalgie de son enfance, lorsque je la prenais sur mes genoux ou allais la border dans son lit jusqu’à ce qu’elle s’endorme.

Elle attrape mon sac.

— Cool ! Des bonbons !

Elle en prend un puis va ouvrir le frigo.

— Je peux prendre un soda ?

— Il est tard, évite la caféine.

— Mais c’est ton anniversaire ! On n’a pas encore préparé ton tableau d’anniversaire.

J’avais complètement oublié, et je me réjouis pour la première fois de la journée.

— Tu as raison. Prends-en un pour moi aussi.

Clara me sourit et je vais chercher mon tableau dans le placard. Elle est peut-être trop âgée pour que je la borde dans son lit, mais elle est au moins aussi enthousiasmée que moi par nos traditions. Nous avons lancé celle-ci quand elle avait huit ans. Chris ne s’y est jamais intéressé, alors ça se passe juste entre elle et moi, deux fois par an. C’est un peu comme un tableau de photos sauf qu’au lieu d’en faire un nouveau tous les ans, on enrichit régulièrement le même. On a chacune le nôtre et on le met à jour à nos anniversaires. Celui de Clara tombe dans quelques mois, si bien que je ne sors que mon cadre.

Elle vient s’asseoir à côté de moi devant la table de la cuisine, prend un feutre mauve. Avant de se mettre à écrire, elle regarde tout ce qu’on a déjà mis dessus, passe les doigts sur une inscription qu’elle y a laissée quand elle avait onze ans : *« J’espère que maman attendra un bébé cette année. »* Elle y a même ajouté une photo, un minuscule hochet qu’elle a collé à côté de son vœu.

— Il n’est toujours pas trop tard pour faire de moi une grande sœur, murmure-t-elle. Tu n’as que trente-quatre ans.

— Dans tes rêves.

Alors qu’elle se met à rire, je consulte à mon tour le tableau, pour vérifier les buts que je me suis fixés l’année dernière. Je retrouve la photo d’un massif de fleurs qui correspondait à mon intention d’embellir notre jardin. J’y suis parvenue au printemps.

Et là, je retrouve mon autre but, qui me fait sourciller : *Trouver de quoi remplir tous les vides.*

Je suis sûre que Clara m’a crue sur parole lorsque j’ai écrit ça l’année dernière. Je ne comptais pas forcément remplir les vides de ma maison, c’était symbolique. Et je suis restée sur une impression d’accomplissement. Je suis fière de mon mari, fière de ma fille, mais quand je me regarde, quand je considère ma vie en dehors des leurs, je ne vois plus vraiment de quoi je pourrais être fière. J’ai le sentiment d’un potentiel inexploité. Parfois, je sens ce creux dans ma poitrine, comme si j’avais passé ma vie sans jamais chercher à la remplir. J’ai le cœur lourd, mais c’est bien tout ce qui pèse en moi.

Clara commence à écrire des objectifs pour moi, et je me penche pour lire. *Accepter que sa fille veuille devenir comédienne.* Elle referme son stylo, le glisse dans le paquet.

Je culpabilise un peu. Non pas que je veuille l’empêcher de poursuivre ses rêves, mais j’aimerais qu’elle se montre plus réaliste.

— Qu’est-ce que tu feras d’un diplôme inutilisable si tu n’arrives pas à devenir actrice ?

— On verra le moment venu, soupire-t-elle en haussant les épaules. Et toi, alors ? Qu’est-ce que tu voulais faire à mon âge ?

Ai-je une réponse à cette question ?

— Je n’en avais pas la moindre idée. Je ne me sentais aucun don particulier.

— Tu ne te passionnais pas pour quelque chose, comme moi avec le jeu d’acteur ?

Je réfléchis un moment à sa question mais rien ne me vient à l’esprit.

— J’aimais bien sortir avec mes amis sans réfléchir à l’avenir. Je me disais que je verrais ça à l’université.

— Alors ça devrait être ton objectif de l’année. Il faut que tu arrives à trouver ce qui te passionne. Parce que tu ne peux pas te contenter d’être une mère de famille.

— Si. Certaines personnes s’épanouissent parfaitement dans ce rôle.

Et c’était mon cas. Mais plus maintenant.

Clara avale une autre gorgée tandis que je note sa suggestion. « *Déterminer ma passion.* »

Elle ne s’en doute certainement pas mais elle me rappelle ma vie à son âge. J’avais confiance en moi. Je croyais tout savoir. Si je devais me décrire d’un mot, ce serait déterminée. Je l’étais, oui, mais maintenant, je ne suis plus que… je ne sais même pas. Aujourd’hui, vu mon comportement, ce serait geignarde.

— Quand tu penses à moi, quel est le mot qui te vient à l’esprit ?

— Maman, répond-elle aussitôt. Maîtresse de maison. *Ultra-protectrice*.

Elle se met à rire. Alors j’insiste :

— Sérieux. Une parole pour décrire ma personnalité.

Clara penche la tête comme pour mieux me regarder, avant de déclarer d’un ton grave :

— Prévisible.

Je suis tellement vexée que j’en reste bouche bée.

— *Prévisible ?*

— Mais pas dans le mauvais sens du terme…

Comment prétendre que prévisible décrive quelqu’un d’une bonne façon ? Je ne vois personne au monde qui aimerait être considéré comme prévisible.

— Je voulais plutôt dire fiable, corrige Clara en me prenant dans ses bras. Bonsoir, maman. Et bon anniversaire.

— Bonsoir.

Elle regagne sa chambre, sans savoir qu’elle m’a fait très mal.

Je ne pense pas que c’est ce qu’elle voulait, mais je n’avais pas envie d’entendre ce mot, *prévisible*. Car je sais que je suis ainsi, et c’est ce que je redoutais de devenir.

CHAPITRE 4

Clara

Hier soir, je n’aurais peut-être pas dû dire à ma mère qu’elle était prévisible, parce que c’est la première fois depuis longtemps que je ne la trouve pas à la cuisine en train de préparer le petit déjeuner.

Je devrais peut-être m’excuser car je meurs de faim.

Je la surprends encore en pyjama devant la télévision, dans le salon.

— Qu’est-ce qu’il y a pour le petit déjeuner ?

— Je n’avais pas envie de faire la cuisine. Prends une barre de céréales.

Je n’aurais vraiment pas dû la traiter de prévisible.

Mon père traverse le salon en serrant son nœud de cravate. Il s’arrête en voyant ma mère sur le canapé.

— Ça va ?

Elle tourne la tête vers nous :

— Oui. Je n’avais pas envie de préparer le petit déjeuner.

Comme elle reporte son attention sur l’écran, on se regarde, mon père et moi. Haussant un sourcil, il s’approche d’elle, l’embrasse rapidement sur le front :

— À ce soir. Je t’aime.

— Moi aussi.

Je suis mon père dans la cuisine et lui tends une barre de céréales.

— Je crois que c'est ma faute.

— Si elle n'a pas préparé le petit déjeuner ?

— Oui, hier soir, je lui ai dit qu'elle était prévisible.

Il plisse le nez :

— Ah… Pas très sympa, en effet.

— Je ne voulais pas être désagréable. Elle m'avait demandé de la décrire d'un mot, et c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit.

Pensif, il se verse une tasse de café et s'appuie au comptoir.

— En fait, tu n'as pas tort. Elle aime être très routinière.

— Elle se réveille à six heures du matin. Le petit déjeuner est prêt pour sept heures.

— Le dîner à sept heures et demie, tous les soirs.

— Avec ses menus hebdomadaires.

— La gym à dix heures chaque matin.

— Les courses le lundi.

— Les draps lavés le mercredi.

— Tu vois ? Elle est prévisible. C'est plus un fait qu'une insulte.

— Bon, reconnaît-il, il y a quand même eu le soir où on a trouvé un mot disant qu'elle était partie au casino avec Jenny.

— Je m'en souviens. On croyait qu'elle avait été kidnappée.

À vrai dire, ça lui ressemblait si peu de partir tout d'un coup sans l'avoir planifié un mois à l'avance qu'on les a appelées toutes les deux pour nous assurer que c'était bien elle qui avait écrit ce mot.

Mon père se met à rire et me prend dans ses bras. J'adore quand il fait ça. Il porte une chemise très douce, et parfois, lorsqu'il m'entoure de ses bras, je me sens comme enveloppée dans une couverture. Une couverture qui sent le grand air et qui parfois vous punit.

— Il faut que j'y aille, dit-il en s'écartant. Amuse-toi bien à l'école.

— Amuse-toi bien au boulot.

Je le suis pour découvrir que maman n’est plus allongée sur le canapé mais debout devant l’écran.

— Ça vient de planter, annonce-t-elle.

— C’est peut-être la télécommande, dit papa.

— Ou l’opérateur, suggéré-je.

Elle appuie toujours sur le mauvais bouton et oublie ensuite comment faire pour revenir à son émission. Cependant, j’ai beau enfoncer chacun d’entre eux, rien ne vient, alors j’éteins.

Je suis toujours en train d’essayer de trouver une solution lorsque Jenny arrive.

— Toc, toc, dit-elle en ouvrant la porte.

Papa la débarrasse du siège auto d’Elijah et d’une quantité d’autres choses. Je rebranche la télévision, mais ça ne marche toujours pas.

— Je crois qu’elle est cassée.

— Mon Dieu ! s’écrie ma mère.

Comme si l’idée de se retrouver seule toute la journée avec un bébé et pas de télévision était un pur cauchemar.

Jenny lui tend le paquet de couches d’Elijah.

— Vous avez encore le câble ? C’est fini, ça !

Les deux sœurs ont à peine deux ans de différence, et pourtant, parfois, on dirait que maman est autant sa mère que la mienne. Je me sens obligée d’expliquer :

— C’est ce qu’on lui répète, mais elle veut le garder.

— Je ne veux pas voir mes émissions sur un iPad.

— On a déjà Netflix, intervient mon père. Tu n’as qu’à regarder ça.

— Ils ne passent pas mes émissions. On garde le câble.

Comme cette conversation me fatigue, je sors Elijah de son siège pour passer une minute avec lui avant le lycée.

J’étais ravie quand j’ai appris que tante Jenny était enceinte. J’ai toujours voulu un frère ou une sœur, mais maman et papa ne voulaient plus

d’enfant. Si bien que ce bébé est pour moi comme un petit frère, et je voudrais mieux le connaître. Je voudrais m’en faire aimer, plus que de n’importe qui d’autre au monde.

— Laisse-le-moi, dit mon père en le prenant de mes bras.

Je suis contente qu’il tienne tant à son neveu. Quelque part, ça me donne envie qu’ils refassent un enfant, avec maman. Il n’est pas trop tard. Elle n’a que trente-quatre ans. J’aurais dû l’écrire sur son tableau d’anniversaire, hier soir.

Jenny tend à ma mère une liste d’instructions :

— Voilà ses heures de repas. Et comment préparer le biberon. Je sais que tu as mon numéro de téléphone, mais je l’ai ajouté quand même, au cas où. Et j’ai mis aussi celui de Jonah.

— J’ai déjà élevé un enfant, tu sais, réplique maman.

— Oui, mais ça remonte à un bon moment. Tout a changé depuis.

Jenny se penche vers son bébé qu’elle embrasse sur le front.

— Au revoir, mon chéri. Maman t’aime.

Comme elle s’apprête à partir, je récupère en hâte mon sac à dos car il faut que je lui parle. Sans qu’elle le remarque, je lui emboîte le pas vers l’entrée, et jusqu’à sa voiture.

— Miller ne me suit plus sur Instagram depuis hier soir.

Elle se retourne, stupéfaite de découvrir ma présence.

— Déjà ? dit-elle en ouvrant sa portière. Tu as dit quelque chose qui lui aurait déplu ?

— Non, on n’a plus parlé depuis que je suis partie de chez lui. Je n’ai rien posté, même pas un commentaire sur ses photos. Je ne comprends pas. Pourquoi me suivre pour me lâcher quelques heures plus tard ?

— Les réseaux sociaux, c’est trop compliqué.

— Les garçons aussi.

— Pas autant que nous, rétorque-t-elle en inclinant la tête. Il te plaît ?

Je ne peux pas mentir :

— Je ne sais pas. J’essaie de ne pas me laisser aller, mais il est tellement différent de tous les autres garçons du lycée… Il fait tout ce qu’il peut pour m’ignorer et il a toujours une sucette dans la bouche. Il entretient aussi une relation adorablement étrange avec son grand-père.

— Attends… tu l’aimes bien parce qu’il t’ignore, qu’il aime les sucettes et qu’il a un grand-père adorable.

— Bon, il est beau, aussi. Et, apparemment, il veut faire des études de cinéma. On a ça en commun.

— Ça aide. Mais on dirait que tu le connais à peine. Qu’il ne te suive plus sur Instagram n’a sans doute rien de personnel.

— Je sais. Cette histoire d’attirance, c’est trop bête. Et je suis déjà en pétard alors qu’il n’est que sept heures du matin.

— Peut-être que sa petite amie n’a pas aimé le coup d’Instagram.

J’y ai songé un court instant en me réveillant, mais je n’avais pas trop envie de penser à Miller en train de parler de moi avec sa copine.

Mon père apparaît devant l’entrée, alors Jenny m’embrasse pour me dire au revoir et s’installe au volant, vite car sa voiture bloque les deux nôtres. Je me mets moi-même au volant et envoie un SMS à Lexie en attendant que Jenny termine sa marche arrière.

J’espère que tu as reçu mon message hier soir disant que je passerais une demi-heure plus tôt que d’habitude. Tu n’as pas répondu.

Et c’est toujours le cas lorsque je me gare devant chez elle.

Je m’apprête à l’appeler quand elle sort en titubant, son sac à dos au creux du coude, en train de finir d’enfiler une chaussure, les cheveux en bataille, les yeux cernés de mascara. On dirait un ouragan ivre.

Elle entre dans la voiture, dépose son sac à ses pieds, claque la portière et sort sa trousse de maquillage.

— Tu viens de te réveiller ?

— Oui, il y a quatre minutes, quand tu as envoyé ton SMS. Désolée.

Je ricane.

— Comment s’est passé ton rendez-vous sur Tinder ?

— Je n’arrive pas à croire que ta famille s’imagine encore que j’ai un compte sur Tinder.

— Tu leur répètes à chaque fois. Pourquoi veux-tu qu’ils croient autre chose ?

— Je travaille trop. Tout mon temps est consacré à l’école, aux devoirs, et avec de la chance, à une douche. Au fait, tu es au courant pour Miller et Shelby ?

— Non, qu’est-ce qui leur arrive ?

Elle ouvre son mascara au moment où je pile à un stop.

— Arrête-toi une seconde, dit-elle.

Elle commence à se maquiller, et j’attends qu’elle ait fini pour me raconter ce qui arrive entre Miller et sa petite amie. Bizarre, tout de même, qu’elle ait songé à ça alors que je ne fais que penser à lui depuis que je l’ai ramené chez lui.

— Alors, Miller et Shelby ?

Sans répondre, elle passe à l’autre œil, alors j’insiste :

— Lexie, qu’est-ce qui s’est passé ?

— C’est bon… maugrée-t-elle en étalant son rouge à lèvres. Ils ont rompu hier soir, voilà.

La plus belle phrase que j’aie jamais entendu Lexie prononcer.

— Comment tu le sais ?

— C’est Emily qui me l’a dit. Shelby l’a appelée.

— Pourquoi ils ont rompu ?

J’essaie de ne pas m’emballer. De toutes mes forces.

— Apparemment, c’est à cause de toi.

— Moi ? C’est stupide. Je l’ai ramené chez lui. Il a passé trois minutes dans ma voiture, au maximum.

— Shelby croit qu’il l’a trompée avec toi.

— N’importe quoi !

— Parce que tu l’as juste ramené ?

— Juste ça, sans arrière-pensée.

— Il te plaît ?

— Mais non, bien sûr ! C’est un abruti.

— Pas du tout. Il est super sympa. Presque trop.

Elle a raison. Mais pour moi, ce n’est qu’un abruti.

— Ça ne t’étonne pas que mon père le trouve tellement dangereux ?

— Pas trop en fait, soupire-t-elle en haussant les épaules. Ton père ne m’aime pas non plus et je suis bizarre.

— Si, il t’aime bien ! Il ne taquine que les gens qui lui plaisent.

— C’est peut-être la même chose pour Miller. Peut-être qu’il n’ignore que les gens qui lui plaisent.

Je préfère ne pas relever. Lexie termine soigneusement son maquillage, tandis que dans ma tête les idées tourbillonnent : *Ils se sont vraiment disputés pour un bref moment en voiture ?*

Peut-être pour ça et le fait qu’il me suive sur Instagram juste après. Ce qui pourrait expliquer pourquoi il y a mis fin dès hier soir. Et que, donc, il essaie de se réconcilier avec elle.

— Tu crois que leur rupture est sérieuse ?

— Qu’est-ce que ça peut te faire ? répond Lexie avec un sourire en coin. C’était sans arrière-pensée.

*

* *

Jonah veut qu’au lycée je l’appelle monsieur Sullivan. Je suis sûre qu’il apprécierait si je disais oncle Jonah le reste du temps, mais pour moi, c’est juste Jonah. Je ne le connais pas depuis assez longtemps pour voir en lui un oncle, bien qu’il vienne d’avoir un bébé avec ma tante Jenny. Une fois qu’ils seront mariés j’ajouterai peut-être le titre, mais pour le moment, tout ce que je sais de lui provient de mes parents : il a brisé le cœur de tante Jenny au lycée en disparaissant soudainement. Je n’ai jamais demandé à

personne pourquoi il avait fait ça. Je crois que je m'en fichais. Mais plus maintenant, et j'ignore pourquoi.

Quand j'arrive dans la classe, Jonah est à son bureau en train de corriger des copies.

— Bonjour, lance-t-il.

— Bonjour.

C'est avec lui que j'ai mon premier cours, alors je dépose mon sac à ma place habituelle mais m'assieds à celle qui se trouve juste en face de lui.

— Jenny a déposé Elijah chez ta maman ?

— Oui. Il est trop mignon.

— C'est vrai. Il ressemble à son papa.

Je corrige :

— Pas du tout. Il me ressemble à moi.

Jonah rassemble les feuilles et les dépose au coin de son bureau. Sans lui donner le temps de se plonger dans son projet de film, je laisse parler ma curiosité :

— Pourquoi tu as rompu avec tante Jenny au lycée ?

Il relève vivement la tête, hausse les sourcils et part d'un rire nerveux, comme s'il ne tenait pas vraiment à m'en parler. Ni à moi ni à personne.

— On était jeunes. Je ne m'en souviens pas trop.

— Maman n'était pas contente quand Jenny est tombée enceinte, l'année dernière.

— Je m'en doute. Ce n'était pas vraiment prévu.

— Oui, mais elle fait son hypocrite, alors qu'elle m'a eue à dix-sept ans.

— Ça n'a rien d'hypocrite, tant que l'action qu'elle conteste arrive *après* la contestation.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'en général on tire des leçons de ses erreurs, sans se montrer hypocrite pour autant. Ça s'appelle l'expérience.

— Tu n’as pas appris à l’université qu’on ne donnait pas de leçons de vie avant la première sonnerie du matin ?

L’air amusé, il s’adosse à son siège.

— Tu me rappelles ta mère quand elle avait ton âge.

— Oh là là !

— C’est un compliment.

— Ah bon ?

— Tu devrais être contente ! s’esclaffe-t-il.

— Arrête de m’insulter.

Il se remet à rire, mais je ne plaisante qu’à moitié. J’aime ma mère, sans pour autant aspirer à devenir comme elle.

Il prend un des deux dossiers sur son bureau et me le tend.

— Tiens, remplis ça, s’il te plaît. Même si tu ne vas pas jusqu’au bout. Si tu le déposes par-dessus les autres, j’aurai le plaisir de présenter ta candidature au concours de courts-métrages. Sans parler du fait que ça t’offrira une vidéo pour tes essais de comédienne.

— Il y a quelqu’un qui recherche une partenaire ?

— Miller Adams.

Je sursaute, mais Jonah poursuit :

— Quand vous parliez de lui, hier soir, ça m’a rappelé avoir lu, dans les notes du professeur qui dirigeait ce programme l’année dernière, que Miller faisait partie d’une équipe sélectionnée. Autrement dit, il a de l’expérience. Je lui ai proposé de revenir cette année mais il a fini par refuser, disant qu’il avait déjà beaucoup de choses à faire. Cela dit, si vous formez une équipe, ça pourrait l’intéresser.

Je ne vais pas mentir, j’espérais secrètement que c’était Miller Adams, surtout parce qu’il m’a dit qu’il s’orientait vers le cinéma. *Mais Jonah assistait bien à notre dîner d’hier soir, que je sache ?*

— Pourquoi tu essaies de m’associer avec lui après ce que mon père a dit ?

— Je suis professeur, pas entremetteur. Miller est le partenaire idéal pour toi. Et c'est un garçon bien. Ton père se trompe.

— De toute façon, mon père a établi des limites strictes.

Et je sais déjà que je ne m'y conformerai pas.

Jonah me dévisage un instant, l'air songeur, croise les bras sur son bureau.

— Je sais. Écoute, c'est juste une suggestion. Je pense que ce projet pourrait te convenir, mais si ton père ne veut pas que tu te lances, je ne pourrai pas faire grand-chose. En même temps… tu n'as pas besoin de la permission de tes parents pour t'inscrire. Il te la faudra juste pour la présentation, dans quelques mois.

Ça me plaît que Jonah me pousse à désobéir à mon père. Finalement, peut-être qu'il forme un couple parfait avec Jenny.

La porte s'ouvre sur Miller Adams. *Merci de m'avoir prévenue, Jonah !*

La première chose que je remarque, ce sont ses yeux rouges et gonflés. On dirait qu'il n'a pas dormi, avec sa chemise froissée et ses cheveux en bataille.

Immobile sur le seuil, il nous regarde, Jonah et moi, puis me désigne du doigt :

— C'est avec elle que vous voulez m'inscrire ?

Jonah se contente de hocher la tête, l'air de ne pas comprendre. Moi, je comprends très bien. Je sais que Miller ne veut rien avoir à faire avec moi.

— Désolé, mais ça ne va pas marcher, déclare-t-il. Sans vouloir t'offenser, Clara. Je suis sûr que tu comprends pourquoi.

Je dirais plutôt que c'est à cause de sa petite amie.

— J'ai pigé quand tu as cessé de me suivre au bout de cinq heures sur Instagram.

Il dépose son sac sur un bureau et s'affale sur une chaise.

— D'après Shelby, je n'aurais jamais dû te suivre.

— C’est ça, dis-je en riant. Ta copine a rompu parce que tu es monté dans ma voiture à cause des trente-neuf degrés qu’il faisait dehors. Ça ne tient pas debout !

— Elle a rompu parce que je lui ai menti.

— Ouais. Et tu lui as menti parce que tu savais qu’elle romprait si elle l’apprenait. C’est ça le problème.

Jonah s’interpose en se penchant pour nous regarder l’un après l’autre. Puis il recule sa chaise et se lève.

— Il me faut un café, déclare-t-il en déposant l’autre dossier sur le bureau de Miller avant de se diriger vers la porte. Voyez ça tous les deux et dites-moi avant ce soir ce que vous avez décidé.

Là-dessus, il s’en va, nous laissant seuls dans la salle. Miller se met à feuilleter le dossier.

Il aurait vraiment mieux fait de dormir un peu. Ça m’ennuie que Jonah l’ait appelé si tôt. On dirait qu’un camion lui a roulé dessus. J’ignore à quel point il s’est disputé avec Shelby, mais visiblement, il en a pris plein la figure.

— Tu as l’air fracassé, lui dis-je.

— C’est vrai.

— Bon… mais tout n’est pas perdu. Les chagrins d’amour, ça forge le caractère.

Ce qui le fait partir d’un éclat de rire amer.

— Si elle apprend que je travaille avec toi sur un projet de film, elle ne me le pardonnera jamais.

— Alors, c’est oui ?

Ça ne le fait pas rire. Il semble plutôt dégoûté que je lâche des blagues sur son compte. Monsieur est de mauvais poil. Je comprends Shelby, cela dit. Si mon petit ami omettait de me parler d’une balade en voiture avec une fille, pour ensuite la suivre sur Instagram, je le larguerais aussi.

— Désolée, Miller. Je suis sûre qu'elle est géniale. Si je peux faire quelque chose – genre confirmer ton histoire –, dis-le-moi.

Il me décoche un sourire reconnaissant, puis il se relève, se dirige vers la porte de la classe et dépose au passage son dossier sur le bureau en commentant :

— Tu devrais quand même t'inscrire.

Je ne sais pas si j'ai très envie d'y aller seule. Sur le coup, j'étais plutôt enthousiaste d'y participer avec Miller, alors maintenant, toutes les autres possibilités me déçoivent.

Il s'en va.

Je regarde le dossier et finis de le remplir, à tout hasard. On ne sait jamais, peut-être que Shelby et lui ne se remettront pas ensemble ; en plus je trouve nul qu'il ne participe pas juste parce que sa copine est jalouse.

Jonah reparaît, armé de deux gobelets, alors que je finis de remplir les deux formulaires. Il m'en tend un avant de s'adosser tranquillement à son bureau.

Voilà quelques mois qu'il est là, et il ne sait toujours pas que je déteste le café. Raison pour laquelle je ne l'appelle pas encore oncle Jonah.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-il.

— Sa copine me déteste. Enfin… son ex-copine.

J'avale deux gorgées pour lui faire plaisir. C'est infâme.

— Ça ne devrait pas poser de problème, non ?

— À toi de voir, dis-je en riant. Tiens, j'ai rempli les deux dossiers. Sans le dire à Miller. S'il change d'avis, on se sera au moins inscrits avant la clôture.

— J'aime bien ta façon de voir les choses.

Il dépose son gobelet sur son bureau, saisit une craie pour écrire la date sur le tableau, alors que deux camarades entrent dans la classe.

Je regagne ma place. Tandis que chacun s'installe, Jonah se retourne, désigne le gobelet sur mon bureau.

— Clara, les élèves n’ont pas le droit de boire pendant les cours. Ça peut valoir une colle.

Je lève les yeux au ciel bien que, quelque part, je l’admire pour son aptitude à passer aussi vite en mode prof, même s’il ne fait que jouer la comédie.

— Oui, monsieur Sullivan, dis-je d’un ton respectueux.

Je jette le café puis, tout en regagnant ma place, sors mon téléphone afin d’envoyer un SMS à tante Jenny.

Moi : Tu es occupée ?

Tante Jenny : En route pour le boulot.

Moi : J’en ai pour une seconde. Deux choses : le papa de ton enfant est un enfoiré. Et puis, Miller et Shelby ont rompu. Je me demande combien de temps ça va durer.

Tante Jenny : Pourquoi ils ont rompu ? Parce que tu l’as raccompagné dans ta voiture ?

Moi : Apparemment, c’est le coup d’Instagram qui ne lui a pas plu.

Tante Jenny : Excellente nouvelle ! Maintenant, tu vas pouvoir sortir avec le type à l’étrange grand-père.

Moi : Je n’ai pas dit que son grand-père était étrange, mais qu’ils avaient des relations adorablement étranges. Et il essaie aussi de récupérer sa copine, alors je ne sais pas si j’ai une chance.

Tante Jenny : Oh, c’est nul ! N’insiste surtout pas. Ne deviens pas l’autre fille, surtout pas.

Moi : Ça t’est déjà arrivé ? Il va falloir que tu me racontes. C’est pour ça que vous avez rompu, Jonah et toi, au lycée ?

Les points sur mon écran indiquent que tante Jenny est en train d’écrire. J’ai hâte d’en apprendre davantage sur cette croustillante histoire de son adolescence, mais tout s’arrête d’un coup.

Moi : Je te dis tout. Tu ne peux pas me laisser entendre que tu as eu une liaison sans en dire davantage.

Moi : Jenny ?

Moi : Tante Jenny ?

— Clara, pas de téléphone.

Je le jette dans mon sac à toute vitesse. Je ne sais pas avec qui Jenny l’a trompé, mais si Jonah l’ignore également, je ne crois pas que leurs relations s’amélioreraient s’il avait la mauvaise idée de me confisquer mon téléphone… et lisait ces SMS.

CHAPITRE 5

Morgan

Un jour, j’ai entendu dire qu’un seul coup de fil pouvait vous terrasser.

C’est vrai. Totalement. Ma voix tremble quand je demande :

— Comment va-t-il ?

J’attends que l’infirmière m’annonce que Chris va s’en tirer. Mais pour toute réponse je n’entends que le silence. Et c’est comme si on me tordait la colonne vertébrale. Je voudrais échapper à la douleur, mais elle n’a rien de physique. C’est une angoisse intangible qui semble mener à la mort.

— Je n’ai pas d’autre information, répond-elle. Juste qu’on l’a amené ici voilà quelques instants. Si vous pouviez venir très rapidement…

Je balbutie un merci et raccroche, persuadée qu’elle m’aurait donné plus de détails si les nouvelles étaient bonnes.

Si les nouvelles étaient bonnes, Chris m’aurait appelée lui-même.

Je tiens Elijah dans mes bras. Je le tenais quand le téléphone a sonné, et maintenant, je le serre encore plus fort, toujours à genoux. Je reste une bonne minute collée au sol du salon, jusqu’à ce qu’Elijah se mette à bâiller, me ramenant à l’épouvantable réalité.

J’appelle d’abord Jenny, mais tombe sur son répondeur. C’est son premier jour au travail après son congé maternité. Elle ne répondra pas

avant la pause déjeuner. Sauf que la nouvelle va se répandre vite à l'hôpital.

J'essaie de joindre Jonah, afin qu'il vienne chercher Elijah, mais je n'ai même pas son numéro de téléphone. Je me précipite vers le papier que m'a laissé Jenny ce matin, compose celui qu'elle a inscrit pour le joindre. Et je tombe direct sur son répondeur. *Il est en plein cours.*

J'essaie de passer par le secrétariat du lycée pour qu'on le prévienne mais chaque seconde qui s'écoule ne fait que retarder mon arrivée à l'hôpital. J'installe Elijah dans son siège auto, attrape son sac à langer, mes clefs, et je démarre.

Le trajet s'écoule dans une sorte de brouillard. Je ne cesse de murmurer des prières tout en surveillant mon téléphone du coin de l'œil, dans l'espoir que Jenny me rappelle.

Je n'essaie pas de prévenir Clara à l'école pour le moment. Il faut que je sache quelle est la gravité de son état avant de la bouleverser.

S'ils n'ont pas encore prévenu Jenny que Chris a eu un accident, je leur demanderai à mon arrivée de la biper. Ainsi, elle pourra récupérer Elijah.

Pour le moment, il est avec moi, alors je rattrape son siège et le sac, et file vers l'entrée. Je vais plus vite que les portes automatiques, si bien que je dois m'arrêter pour leur laisser le temps de s'ouvrir. Dès que je suis à l'intérieur, je me rue vers l'accueil. Je ne reconnais pas l'infirmière de service. Avant, je connaissais à peu près tout le monde dans cet hôpital car je pensais que ça pouvait rendre service à Chris si je savais qui était qui lors des soirées organisées pour le personnel. Mais il y a tant de mutations que j'ai renoncé.

— Où est mon mari ?

J'ai parlé sur un ton paniqué, et la femme me jette un regard apitoyé.

— Qui est votre mari ?

— Chris… Chris Grant. Il travaille ici et on vient de l'amener.

Elle change d'expression quand elle entend ce nom.

— Je vais appeler quelqu’un pour vous aider. Je viens de prendre ma garde.

— Pourriez-vous avertir ma sœur ? Elle travaille ici aussi. Jenny Davidson.

Elle hoche la tête mais s’éloigne du comptoir sans le faire. Je dépose le siège d’Elijah sur le fauteuil le plus proche, essaie encore de joindre Jenny puis, de nouveau, le téléphone de Jonah, mais je tombe chaque fois sur le répondeur.

Je n’ai pas le temps d’attendre que l’infirmière règle ce problème. J’appelle carrément l’hôpital, demande la maternité. On me la passe après les trente secondes les plus longues de mon existence.

— Service obstétrique, à qui voulez-vous parler ?

— À Jenny Davidson, s’il vous plaît. L’une de vos infirmières. C’est une urgence.

— Ne quittez pas.

Elijah se met à pleurer, alors je mets le haut-parleur et dépose l’appareil à côté du siège pour pouvoir prendre le bébé sur mes genoux et le bercer, en attendant Jenny, en attendant une infirmière, en attendant un médecin, *en attendant, en attendant…*

— Madame ?

J’attrape mon téléphone.

— Oui ?

— Jenny ne reprend son service que demain. Elle est en congé maternité.

Je pousse un soupir tandis qu’Elijah s’agite de plus en plus. Il a faim.

— Non, elle a repris le travail ce matin.

La femme au bout du fil hésite un moment avant de répéter :

— Elle ne reprend son service que demain. J’ai passé la journée ici, je peux vous dire que je ne l’ai pas vue.

Je n’ai pas le temps d’insister que la porte s’ouvre sur Jonah. Il s’arrête un instant, comme s’il ne s’attendait pas à me voir déjà ici. Je raccroche et jette le téléphone sur la chaise.

— Dieu merci, te voilà ! dis-je en lui tendant Elijah.

Je sors une tétine du sac, la mets dans la bouche du bébé puis me précipite vers l’accueil et appuie trois fois sur la sonnette.

Jonah est à mes côtés, cette fois.

— Tu sais quoi, au juste ?

— Rien du tout ! dis-je exaspérée. Tout ce qu’on m’a dit au téléphone, c’était qu’il s’agissait d’un accident de voiture.

En levant les yeux vers lui, je découvre une mine que je ne lui avais jamais vue. Pâle. Inexpressive. Sur le coup, il m’inquiète plus que moi, et je lui reprends Elijah. Il recule, s’assied, et au cœur de mon effroi, c’est une véritable colère qui s’empare de moi. Chris est mon mari. Jonah devrait plus se préoccuper de moi que de lui-même.

La salle d’attente est anormalement déserte, et comme Elijah pleure de plus en plus, je m’assieds à l’écart et sors un biberon ; froid, mais il devra faire avec. À l’instant où je le porte à sa bouche, il se tait pour engloutir le lait.

Il sent le talc et je ferme les yeux, pose la joue sur son crâne en espérant que cela me permettra de ne pas craquer. Je sens au fond de moi que les nouvelles pourraient être mauvaises. Si on ne nous autorise pas à voir Chris, c’est sans doute qu’il est en chirurgie. Pour une intervention mineure, j’espère.

Je voudrais voir ma sœur. Ce n’est pas vraiment Jonah qui peut me réconforter dans ce genre d’événement. En fait, j’aurais préféré qu’il ne soit pas là, mais si je peux joindre Jenny, elle arrangera tout ça. En même temps, elle devrait pouvoir trouver davantage d’informations sur l’état de Chris. Et si Jonah en avait déjà parlé avec elle ?

— Jenny arrive bientôt ?

Je lève la tête en même temps que Jonah se tourne vers moi. Il ne répond pas à ma question, l'air de ne pas comprendre. Alors je poursuis :

— J'ai essayé de l'appeler mais la personne qui m'a répondu au service obstétrique m'a affirmé qu'elle n'était pas de garde aujourd'hui.

— Je ne comprends pas…

— Je sais. J'ai répondu qu'elle reprenait aujourd'hui, mais la femme était catégorique.

— Pourquoi tu veux appeler Jenny ?

Il se lève, et ça ne fait que m'angoisser davantage.

— C'est ma sœur. Bien sûr que je veux l'avertir pour Chris.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe avec Chris ?

Qu'est-ce qui se passe avec Chris ?

— Pardon ? dis-je, perdue. On m'a appelée pour me dire qu'il avait eu un accident. Sinon, qu'est-ce que je ferais là ?

Il déglutit, porte les mains à son visage, le regard plus inquiet que jamais.

— Morgan, souffle-t-il en se rapprochant de moi. Je suis ici parce que Jenny a eu un accident.

Si je n'étais pas assise, je serais tombée par terre.

Je n'émets plus un son, le dévisage en essayant d'assimiler tout ça. Finalement, je parviens à lâcher :

— Tu as dû mal comprendre. Ils ne peuvent pas avoir eu tous les deux…

— Attends ici, m'intime Jonah.

Il se précipite vers l'accueil et appuie sur la sonnette. Je sors mon téléphone pour composer de nouveau le numéro de Jenny. Je tombe encore sur la messagerie. Alors j'appelle Chris. Même résultat.

Il doit y avoir une erreur.

Quelques secondes s'écoulent sans que rien ne se passe. Jonah se dirige vers les portes du service pour taper dessus, jusqu'à ce que quelqu'un

apparaisse enfin. Une infirmière que je reconnais aussitôt. Elle s'appelle Sierra et elle a une fille qui est dans la classe de Clara.

— Je crois qu'il y a une erreur quelque part, lance Jonah.

Je l'ai rejoint avec Elijah dans les bras. Je ne sens plus mes jambes et je ne sais même pas comment j'ai pu parvenir jusqu'ici.

— Qui a eu un accident ? ne puis-je m'empêcher de demander. Qui a-t-on amené ici ? Mon mari ou ma sœur ?

Les yeux de Sierra se posent sur Jonah puis sur moi, avant de revenir au dossier sur le comptoir de la réception.

— Attends, Morgan, je vais appeler quelqu'un qui puisse t'aider.

Alors qu'elle s'éloigne, Jonah agrippe ses cheveux. Apparemment, personne ne tient à nous renseigner. On nous évite et ça me terrifie. Personne ne veut être le porteur de mauvaises nouvelles. Je finis par marmonner comme une rengaine :

— Ils ne peuvent pas être blessés tous les deux, quand même.

— Mais non, assure Jonah.

Il a l'air si sûr de lui que je suis presque rassurée. Il s'adosse au mur en se frottant le front.

— Qui t'a appelée ? me demande-t-il. Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— L'hôpital. Il y a une vingtaine de minutes. Ils ont bien parlé de Chris, sans mentionner Jenny.

— Pareil pour moi, sauf qu'il était question de Jenny.

C'est là que Sierra réapparaît, cette fois devant les portes.

— Suivez-moi, je vous prie.

Elle ne nous conduit pas dans une chambre mais dans une autre salle d'attente, au cœur des urgences.

À présent, c'est Jonah qui tient Elijah dans ses bras. Je n'avais même pas remarqué qu'il me l'avait pris. Sierra nous propose de nous asseoir, mais on reste tous les deux debout.

— Je n'ai aucune nouvelle sur leur état.

— Ils sont donc là tous les deux ? demande Jonah d’une voix blanche. Jenny et Chris ?

Elle hoche la tête.

— Oh mon Dieu ! dis-je dans un murmure.

Je me prends la tête dans les mains, et mes yeux s’emplissent de larmes.

— Désolée, Morgan, reprend Sierra. Vous pouvez attendre tous les deux ici. Dès que j’aurai des nouvelles, je reviens.

Elle quitte la pièce et ferme la porte.

Jonah s’assied à côté de moi.

Nous ne sommes là que depuis une dizaine de minutes mais le fait de ne rien savoir nous donne l’impression que cela fait des heures.

— Peut-être qu’une de leurs voitures est tombée en panne, souffle Jonah. Ce qui expliquerait pourquoi ils étaient ensemble.

Je hoche la tête mais je suis incapable d’assimiler cette phrase pour le moment. Je ne sais pas ce qu’ils faisaient ensemble, dans la même voiture. Je ne sais pas pourquoi Jenny nous a menti en disant qu’elle travaillait aujourd’hui, mais je m’en fiche. Je veux juste savoir s’ils vont bien tous les deux.

Jonah installe un Elijah à moitié endormi dans son siège puis se lève et se met à faire les cent pas. Je regarde l’heure sur mon téléphone. Il faudrait que je trouve quelqu’un pour ramener Clara. Une amie. Ou Lexie. Avant qu’un autre n’apprenne à ma fille ce qui s’est passé.

Il faudrait que j’appelle les parents de Chris.

Non, je vais attendre. Vérifier d’abord qu’il va bien. Ils vivent en Floride. Ils ne peuvent faire grand-chose de chez eux, à part s’inquiéter pour rien.

Jonah appelle sa mère pour lui demander de venir prendre Elijah. J’attire son attention avant qu’il ne raccroche :

— Ça l’ennuierait d’aller chercher Clara ?

Il acquiesce puis prévient le lycée. Ma fille a déjà rencontré cette dame une ou deux fois, mais elle risque de ne pas la reconnaître. En même temps, je ne veux pas qu'elle vienne ici au volant de sa voiture. Elle sera morte d'inquiétude, et elle n'a pas son permis depuis longtemps.

Au cours des minutes qui suivent, Jonah appelle le commissariat pour tâcher d'obtenir des informations sur l'accident, mais ils ne lui disent pas grand-chose. Il demande quel est le modèle de la voiture impliquée. C'est celle de Jenny. Une Toyota Highlander. Avec un homme au volant. Mais c'est tout ce qu'ils veulent bien lâcher.

— Pourquoi Chris conduisait-il la voiture de Jenny ? demande Jonah.

Je fais comme s'il n'attendait pas de réponse à sa question, mais il ajoute :

— Pourquoi a-t-elle menti en disant qu'elle allait travailler aujourd'hui ?

Je continue de surveiller mon téléphone, comme si Jenny ou Chris allaient m'appeler pour dire que tout va bien.

— Morgan, souffle Jonah.

Je ne le regarde pas.

— Tu crois… qu'ils ont une…

— Ne dis rien !

Je ne veux pas entendre ça. Ni y penser. C'est absurde. C'est incompréhensible.

À mon tour je me lève pour faire les cent pas. Jamais je ne me suis sentie aussi irritée par de simples sons, mais les sonneries dans le couloir, les tapotements de Jonah en train d'envoyer des messages, les appels sur les haut-parleurs demandant la présence de médecins ou d'infirmières, le grincement de mes chaussures sur le sol. Je suis exaspérée par le moindre détail, mais je ne veux plus entendre cette cacophonie dans ma tête. Je ne veux pas me demander pourquoi Chris et Jenny étaient ensemble.

— Clara sera bientôt là, dit Jonah. Avec ma mère. Il va falloir leur expliquer pourquoi Chris et Jenny étaient ensemble.

— Pourquoi mentir ? Je suis sûr que c'était lié au travail.

Jonah garde les yeux baissés, mais je vois bien qu'il doute. Qu'il s'inquiète. Qu'il a peur.

J'essuie mes larmes en songeant qu'il pourrait avoir raison. Mais je préfère me dire qu'il se trompe. Sauf que sa mère et Clara pourraient nous poser des questions. Ils vont vouloir des détails ou se poser les mêmes questions que Jonah et moi. Impossible de leur dire qu'on ne savait pas pourquoi ils étaient ensemble. Cela pourrait susciter des doutes chez Clara.

Si bien que je suggère :

— On pourrait leur dire que Chris a crevé et que Jenny l'a emmené au travail. Du moins jusqu'à ce que tous les deux puissent s'expliquer.

On échange un regard, le premier depuis son arrivée, et j'en éprouve une sorte de remords.

Comme s'il sentait que j'étais sur le point de craquer… de lâcher prise… il s'approche de moi, me prend dans ses bras. Je m'accroche à lui en fermant les yeux, jusqu'au moment où la porte s'ouvre enfin.

On s'écarte l'un de l'autre. Jonah s'avance, mais lorsque je vois l'expression du médecin, je recule. Il a beau parler, je ne saisis rien de ce qu'il dit. Je ne vois que l'expression de son regard navré, que ses lèvres incurvées vers le bas, son air désolé.

Lorsqu'il annonce qu'ils n'ont rien pu faire, Jonah retombe sur son siège.

Et je… *m'écroule*.

CHAPITRE 6

Clara

Quand j’étais plus petite, j’aimais bien les boules à neige. Elles s’alignaient sur une étagère dans ma chambre, et parfois, je les secouais l’une après l’autre avant de m’asseoir sur mon lit pour mieux voir les flocons s’agiter dans les globes.

Puis, peu à peu, ils retombaient et le calme revenait.

J’aimais bien les regarder car ils représentaient une forme de vie. Comme si quelqu’un agitait le monde autour de moi, faisant voler les choses dans tous les sens, jusqu’à ce que la paix revienne. J’aimais pouvoir me dire que les tempêtes finissaient toujours par s’apaiser.

Cette semaine m’a prouvé que, parfois, ce n’était pas le cas. Parfois, la catastrophe est trop grande pour qu’on puisse l’arrêter.

Depuis cinq jours que la mère de Jonah est venue me chercher pour me conduire à l’hôpital, j’ai l’impression de me retrouver dans une boule à neige que quelqu’un aurait agitée avant de la laisser tomber. Comme si ma vie avait été secouée, éparpillant des fragments de moi-même sur un parquet poussiéreux.

Je me sens complètement détruite.

Et je ne peux n’en vouloir qu’à moi-même.

C’est tellement injuste qu’un simple événement… en une seconde… puisse renverser le monde autour de vous. Anéantir chacun des moments heureux qui ont conduit à cette seconde fracassante.

On se comporte tous comme des pantins silencieux, avec l’impression de vivre un cauchemar où personne ne voudrait plus manger, boire ou parler. Un cauchemar où on voudrait pouvoir hurler, sans parvenir à émettre le moindre son.

On n’est pas des pleurnichards, et pourtant, on a pleuré ensemble à l’hôpital, tout comme Jonah et sa mère. Mais dès qu’on a quitté l’hôpital pour se rendre au funérarium, ma mère s’est reprise, l’air calme et digne, comme il se doit en la circonstance ; elle est douée pour faire bonne figure en public, elle garde ses larmes pour la chambre. Je le sais parce que j’en fais autant.

Les parents de mon père sont arrivés de Floride il y a trois jours et on les reçoit chez nous. Ma grand-mère nous aide pour la maison et je suis sûre que ça fait du bien à maman, qui non seulement a dû préparer l’enterrement de son mari mais aussi celui de sa sœur.

Tante Jenny a été inhumée hier. Maintenant c’est au tour de mon père.

Ma mère a insisté pour qu’on organise deux cérémonies, ce qui m’a mise hors de moi. Personne ne veut assister à ce genre de chose deux jours d’affilée. Même pas les morts.

Je ne sais pas ce qui, des jours ou des nuits, est le plus épuisant. Pendant la journée, depuis l’accident, les gens se sont bousculés à la maison, pour apporter des plats, présenter leurs condoléances, ou juste faire acte de présence. Surtout ceux qui travaillaient à l’hôpital avec mon père et tante Jenny.

Quant aux nuits, je les passe à pleurer dans mon oreiller.

Je sais que ma mère voudrait que tout ça s’arrête. Elle ne souhaite qu’une chose : que ses beaux-parents retournent chez eux.

Et moi aussi.

J’ai tenu Elijah dans mes bras pendant presque toute la cérémonie. Je ne sais pas pourquoi j’y tenais tant, après ce qui s’est passé. Peut-être que sa jeunesse me réconforte au milieu de cette atmosphère funèbre.

Il commence à s’agiter. Il n’a pas faim – la maman de Jonah vient de le nourrir. Et je l’ai changé avant le début du service. Peut-être qu’il n’aime pas ce bruit. Le pasteur que maman a choisi ne semble pas savoir utiliser un micro, il ne cesse de promener ses lèvres dessus. Chaque fois qu’il s’approche des haut-parleurs, on a droit à un effet Larsen.

Elijah commence à hurler, alors je cherche Jonah des yeux, mais la place qu’il occupait est vide. Heureusement je suis assise au bord du banc, près du mur. Je quitte discrètement la salle sans avoir besoin de la traverser. De toute façon, la cérémonie touche à sa fin. Il reste une prière, ensuite, tout le monde va défiler devant le cercueil, nous étreindre, et ce sera fini.

J’y ai déjà eu droit hier, je n’ai pas trop envie de recommencer. C’est un peu pour ça que j’ai demandé à prendre Elijah. Il m’évite bien des embrassades puisque que j’ai les bras occupés par mon petit cousin.

Une fois sortie de la chapelle, je le dépose dans sa poussette et sors retrouver le soleil et le ciel bleu. Quelque part, ça ne me console pas, c’est même plutôt injuste. Mon père aimait ce genre de journée. Un jour, il s’est fait porter pâle pour m’emmener à la pêche, juste parce qu’il faisait très beau.

— Il va bien ?

Je me retourne pour apercevoir Jonah adossé à l’ombre du bâtiment. Il vient nous rejoindre sans se presser. Je trouve bizarre qu’il ne reste pas à l’intérieur. En principe, mon père et Jonah étaient très amis, et il évite son enterrement ?

Enfin, je n’ai rien à dire puisque je suis moi-même dehors.

— Il commençait à s’agiter, alors j’ai préféré le sortir.

Jonah passe une main sur le crâne d’Elijah.

— Tu n’as qu’à rentrer. Je vais le ramener.

Je suis jalouse qu'il puisse partir. Je le voudrais aussi.

Je décide de ne pas y retourner. Je m'assieds sur un banc devant l'entrée de la chapelle pour regarder Jonah traverser le parking avec Elijah. Après l'avoir installé dans son siège auto et avoir rangé la poussette dans le coffre, il m'adresse un petit signe de la main puis s'installe au volant.

Je lui réponds, incapable de masquer mon empathie. Elijah n'a pas deux mois, et Jonah va devoir l'élever seul, maintenant.

Ce bébé ne connaîtra jamais tante Jenny.

Je devrais peut-être noter quelques-uns de mes meilleurs souvenirs d'elle avant de les oublier.

Cette pensée ne fait qu'augmenter mon chagrin. Je vais forcément les oublier. Pas au début, bien sûr, mais ça finira par se produire. Je vais oublier comme mon père chantait faux lorsqu'il entonnait à tue-tête un couplet de John Denver en tondant la pelouse. Je vais oublier les clins d'œil de tante Jenny chaque fois que ma mère disait quelque chose qui révélait son caractère autoritaire. Je vais oublier l'odeur de café et d'herbe fraîche de papa, celle de miel de tante Jenny, et bientôt, j'oublierai le son de leurs voix, l'expression de leurs visages.

Une larme coule sur ma joue, puis une autre. Je m'allonge sur le banc, replie les jambes, ferme les yeux en essayant de ne pas me laisser envahir par d'autres remords. Mais ils m'étreignent, m'empêchant de respirer. Dès l'instant où j'ai appris cet accident, j'ai su qui en était responsable.

J'étais en train d'échanger des SMS avec tante Jenny.

Au début, elle m'a répondu… et puis plus rien. Plus aucune nouvelle, et deux heures plus tard, on m'annonçait cet accident.

J'aimerais croire que ce n'était pas ma faute, mais tante Jenny a dit qu'elle était en route pour le boulot quand je lui ai écrit. J'aurais dû me douter qu'elle lisait mes messages en conduisant, mais je ne m'intéressais qu'à moi, qu'à mes problèmes.

Je me demande si maman sait que ma conversation avec Jenny est à l'origine de l'accident. Si j'avais cessé d'écrire – si j'avais juste attendu qu'elle arrive au boulot –, ma mère n'aurait pas perdu sa sœur et son mari. Elle ne serait pas en train d'enterrer deux des plus importantes personnes de sa vie.

Jonah n'aurait pas perdu Jenny. Elijah n'aurait pas perdu sa mère.

Je n'aurais pas perdu mon père – le seul homme que j'aie jamais aimé.

Ont-ils examiné le téléphone de tante Jenny ? Se sont-ils rendu compte qu'elle écrivait tout en conduisant ?

Si ma mère découvre que j'ai obligé tante Jenny à me répondre alors qu'elle était au volant, ça ne fera qu'ajouter à sa peine.

Et ça me donne encore moins envie d'assister à un enterrement alors que je suis responsable de chaque larme versée.

— Salut.

Je rouvre les yeux au son de cette voix. Miller se tient devant moi, les mains dans les poches. Je me redresse en tirant sur ma robe pour bien couvrir mes cuisses.

Ça m'étonne de le voir. Il porte un costume noir. Je m'en veux que mon corps puisse ressentir tant de chagrin tout en se laissant encore attirer à la première occasion. J'essuie mes larmes de mes paumes.

Il serre les lèvres, l'air aussi gêné que ce à quoi je m'attendais.

— Je voulais prendre de tes nouvelles. Voir comment tu allais…

Je ne vais pas bien du tout. J'ai envie de le lui dire, mais les seuls mots qui s'échappent de ma bouche sont :

— Je n'ai pas envie de rester ici.

Non pas que je lui demande de m'emmener où que ce soit. Je lui réponds juste franchement, pourtant, il tourne la tête vers le parking.

— On y va, alors.

*

* *

Miller conduit le vieux pick-up bleu qui était garé devant leur maison le jour où je l'ai déposé. Je ne sais pas trop de quel modèle il s'agit, mais il est bien de la couleur du ciel en ce moment. Les vitres sont baissées, autrement dit, la clim est arrêtée. Je remonte mes cheveux en un chignon pour les empêcher de me voler dans le visage, coince mes mèches derrière les oreilles et appuie le menton sur mes bras pour regarder par la fenêtre.

Je ne lui demande pas où on va. Je m'en fiche. Je sais seulement que plus il m'éloigne du funérarium, mieux je me sens.

Une chanson passe à la radio et je demande à Miller de mettre plus fort. Sans l'avoir jamais entendue, je la trouve très jolie, et la voix de son interprète m'apaise. Dès la fin, je lui demande de la repasser.

— Je ne peux pas, répond-il. Le pick-up est trop vieux pour fonctionner avec le Bluetooth.

— C'était quelle chanson ?

— *Dark Four Door*, de Billy Raffoul.

— J'ai bien aimé.

Je regarde de nouveau par la fenêtre tandis qu'une autre chanson commence. J'aime bien les goûts de Miller en matière de musique. J'aimerais pouvoir passer toutes mes journées comme ça, à me balader en écoutant des chansons, avec Miller qui conduit. Je ne sais pas trop pourquoi les musiques tristes apaisent la tristesse de mon âme. Plus elles me brisent le cœur, mieux je me sens. Ça doit me faire l'effet d'une drogue. Très mauvais mais apaisant.

En fait, je n'en sais rien, je n'ai jamais pris de drogue, j'aurais donc du mal à faire ces comparaisons. Je n'ai jamais plané. Difficile de se comporter en ado rebelle quand on a deux parents qui surcompensent pour les fautes qu'ils ont commises quand ils avaient mon âge.

— Tu as faim ? demande Miller. Ou soif ?

Je me tourne vers lui.

— Non. J'aurais plutôt envie de me défoncer.

Il me jette un bref regard, sourit un peu.

— Comme tu dis.

— Non, sérieux. Je n’ai jamais essayé, et là, j’ai vraiment trop envie de sortir de ma tête. Tu as de l’herbe ?

— Non.

Je me tasse sur mon siège, déçue.

— Mais je sais où tu peux en trouver, ajoute-t-il.

*

* *

Dix minutes plus tard, il se gare devant le cinéma du quartier et me dit de l’attendre là. Je manque de lui répondre que ce n’était qu’une phrase en l’air, sauf que je suis curieuse de vérifier si ça ne pourrait pas m’aider. Là, je suis prête à essayer n’importe quoi.

Moins d’une minute plus tard, il ressort en compagnie d’un type qui paraît un peu plus âgé que nous. Dans les vingt ans, peut-être. Je ne le reconnais pas. Ils se dirigent vers une voiture, et dans les quinze secondes qui suivent, échangent de l’herbe contre des billets. *Comme ça.* Tout paraît tellement facile, pourtant, je vibre d’anxiété. Ce n’est pas légal au Texas, et puis, Miller n’a que dix-sept ans.

Sans parler de la caméra embarquée toute neuve de son pick-up. Si je suis certaine qu’elle n’a rien filmé de la transaction elle-même, en supposant qu’il se fasse arrêter maintenant, la police fouillerait son véhicule et trouverait la vidéo où l’on annonce que la drogue est pour moi.

J’en ai les genoux qui tremblent lorsque Miller regagne son pick-up.

Il reprend le volant pour aller se garer à côté du cinéma, à une place d’où on aperçoit tout le parking. Il sort un sachet de sa poche, en tire un joint déjà roulé.

Le pick-up est si vieux qu’il est encore équipé d’un allume-cigare à l’ancienne qu’il branche, puis il me tend le joint dont je ne sais trop que faire, au point de devoir demander :

— Tu ne vas pas me l’allumer ?

— Non. Je ne fume pas.

— Mais… tu as un dealer.

— Il s’appelle Steven, rigole Miller. Il bosse avec moi, ce n’est pas un dealer. Mais il a toujours de l’herbe sur lui.

— Mince, je ne croyais pas que je devrais faire ça moi-même. Je n’ai jamais allumé de cigarette.

Je sors mon téléphone et cherche une vidéo sur YouTube.

— Il y a des tutos de consommation d’herbe sur YouTube ?

— Je sais, c’est choquant.

Apparemment, ça l’amuse. Je le vois à l’expression de son visage. Il se rapproche, regarde la vidéo avec moi.

— Tu es sûre de vouloir te shooter ? Tu as les mains qui tremblent.

Il me prend le téléphone.

— Ce serait grave de changer d’avis maintenant. Tu as déjà payé.

Il tient toujours mon téléphone. Quand la vidéo s’achève, j’extrais l’allume-cigare du tableau de bord et me lance, non sans hésitation.

— Bon. Allons-y.

Je le lui tends et il allume le joint avec l’assurance d’un pro. Ce qui me pousse à douter de son innocence en la matière. Il inhale une fois, recrache la fumée loin de moi, par la fenêtre ouverte, puis me le rend ; moi, lorsque j’essaie d’inhaler, je me retrouve à tousser et cracher. Je ne suis pas vraiment aussi à l’aise que lui.

— Si tu ne fumes pas d’herbe, comment tu fais ça aussi facilement ?

Ça le fait rire.

— Je n’ai pas dit que je n’avais jamais essayé. Juste que je n’avais encore jamais allumé un joint.

J’essaie encore mais ça ne marche pas davantage et j’en bafouille :

— Trop dégoûtant.

— Les comestibles sont meilleurs.

— Alors pourquoi tu ne m’en as pas donné ?

— Steven n’en avait pas et la drogue, ce n’est pas vraiment mon truc.

Le joint entre mes doigts, je me demande comment j’ai pu aboutir ici alors que je devrais être à l’enterrement de mon père. La drogue, ce n’est pas mon truc non plus. C’est trop contre nature. Je finis par demander à Miller :

— C’est quoi ton truc ?

Adossé à l’appui-tête, il réfléchit un instant :

— Thé glacé et pain de maïs. J’adore le pain de maïs.

Ça me fait rire. Je n’attendais pas cette réponse. Après quelques minutes, je tente de prendre une autre bouffée. Lexie serait horrifiée si elle me voyait en ce moment.

Merde. Lexie.

Je ne lui ai même pas dit que je quittais l’enterrement. Je vérifie sur mon téléphone mais elle n’a pas envoyé de SMS. J’en ai juste un de ma mère, tapé il y a un quart d’heure.

Maman : Où es-tu ?

Je repose l’appareil à l’envers. Si je ne vois pas le SMS, il n’existe pas.

— Et toi ? demande Miller. C’est quoi ton truc ?

— Jouer un rôle, mais tu le sais déjà.

Il fait la grimace.

— Quand tu m’as demandé ça, je ne sais pas pourquoi j’ai compris qu’on parlait des choses qu’on aime consommer.

— En fait, ça parlait de tout. Qu’est-ce qui te plaît le plus ? Quelle est la chose que tu ne voudrais jamais abandonner dans la vie ?

Il va sans doute me répondre Shelby.

— La photo, le cinéma, le montage. Enfin tout ce qui me met derrière un objectif. Mais tu le sais déjà, ajoute-t-il en souriant.

— C’est pour ça que tu as une caméra embarquée ? Tu en as besoin même quand tu conduis ?

— Oui, mais j’ai aussi ça.

Il ouvre la boîte à gants. En sort une GoPro.

— J’ai en permanence une caméra ou une autre sur moi. On ne sait jamais quand peut se présenter le moment de filmer.

En fait, il doit se passionner autant pour le cinéma que moi pour la comédie.

— Dommage que ton ex ne nous laisse pas travailler ensemble sur le projet. On formerait une très bonne équipe.

Je porte de nouveau le joint à ma bouche, bien que je déteste ce truc.

— Combien faut-il que j’en fume avant de me sentir engourdie ?

— Ça pourrait ne jamais te faire cet effet, mais te rendre plutôt angoissée ou parano.

— Ah, mince !

Je cherche où jeter le joint mais il n’y a pas de cendrier.

— Qu’est-ce que je fais de ça ? Je n’aime pas.

Miller me le prend et en pince l’extrémité du bout des doigts, sort de la voiture pour le jeter dans une poubelle, puis regagne son pick-up.

Un vrai gentleman ! Qui m’achète de l’herbe puis s’en débarrasse pour moi. Drôle de journée, décidément. Et je ne ressens encore rien du tout. Juste un énorme chagrin.

— On s’est remis ensemble avec Shelby.

Je retire ce que je viens de dire mais je m’en doutais.

— C’est nul, dis-je alors.

— Pas vraiment.

Je tourne ostensiblement la tête vers lui :

— Si… C’est complètement nul. Tu n’aurais même pas dû m’en parler.

— Ce n’est pas moi, c’est toi. Il y a une minute, tu disais que c’était mon ex, et il m’a semblé que je te devais la vérité.

Sans trop savoir pourquoi il dit ça, je penche la tête, plisse les yeux.

— Tu crois que tu me plais ? C’est pour ça que tu m’informes de ton statut sentimental quand on est ensemble ?

— Quelle agressivité ! sourit-il.

Je me retourne en riant de peur d’éclater en sanglots. C’est drôle, pourtant. Triste et drôle, parce que ma mère accusait souvent mon père d’agressivité. Décidément, les chiens ne font pas des chats.

Miller semble croire qu’il m’a insultée, car il se penche un peu en essayant d’attirer mon attention.

— Je ne disais pas ça dans le mauvais sens du terme.

D’un geste vague, je fais signe que ce n’est rien.

— Ça va. Tu as raison. Je suis agressive. Mais ça va mieux. Je comprends qu’il faut parfois lâcher prise pour gagner le combat.

Un jour, ma tante Jenny m’a dit ça. J’essaie de m’en souvenir chaque fois que je me sens sur la défensive.

Miller me décoche un gentil sourire, et je ne sais pas trop si c’est dû à l’herbe ou à sa bienveillance, mais j’ai la tête qui tourne. En tout cas, elle chasse le mal de crâne qui m’habitait depuis cinq jours à force de pleurer.

— Si tu te remets avec Shelby, pourquoi tu t’occupes de moi, maintenant ? Je suis sûre qu’elle n’aimerait pas.

Un éclair de culpabilité traverse son regard. Il agrippe son volant et laisse glisser ses mains dessus.

— Je me sentirais encore plus coupable si je ne m’occupais pas de toi.

J’aimerais pouvoir analyser ce commentaire mais notre conversation est interrompue par l’arrivée d’une voiture qui se gare devant nous. Je jette un coup d’œil par ma fenêtre ouverte et me redresse sur mon siège.

— Oh, non.

— Monte dans la voiture, Clara.

La voix de ma mère tonne, mais soit à cause de la vitre baissée ou du fait qu’elle s’est garée si près du pick-up de Miller, je ne suis pas sûre de pouvoir ouvrir la portière.

— C’est ta mère ? murmure-t-il.

— Oui.

Bizarrement, ça ne me déconcerte pas autant que ça le devrait sans doute. Peut-être que l’herbe fait son effet, car j’ai presque envie de rire de sa présence.

— J’ai oublié qu’on avait cette appli. Elle peut me retrouver n’importe où.

— Clara ! répète ma mère.

— Bonne chance, souffle Miller en haussant un sourcil.

Un sourire crispé aux lèvres, j’ouvre la portière. J’avais raison, je ne peux pas sortir.

— Tu t’es garée trop près, maman.

Dans un soupir, celle-ci passe en marche arrière. Une fois que je parviens à ouvrir, je descends sans un regard pour Miller et monte directement dans la voiture. Sans un mot, elle démarre.

Jusqu’à lâcher ces paroles :

— C’était qui ?

— Miller Adams.

Je sens sa désapprobation, et quelques secondes plus tard, elle tourne la tête dans ma direction :

— Oh, mon Dieu ! Tu es défoncée ?

— Hein ?

— C’est avec ce type que vous avez fait ça ?

— Non. On bavardait.

Même moi, je ne me trouve pas convaincante. Elle émet un son dubitatif avant d’ajouter :

— Tu sens l’herbe.

— Ah bon ?

Je renifle ma robe, geste stupide car lorsqu’on est certain de ne pas avoir consommé de l’herbe, on n’a pas besoin de vérifier.

Nos regards se croisent et elle serre les dents de plus belle. Je me suis trahie. Mais comment ? J'abaisse le pare-soleil pour examiner mes yeux injectés de sang. *Waouh, c'est arrivé vite.* Je le remonte.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies quitté l'enterrement de ton père pour te faire un joint.

— Je suis restée presque jusqu'au bout.

— C'était l'enterrement de ton père, Clara !

Elle est hors d'elle. Je regarde par la fenêtre en soupirant :

— Je suis punie combien de temps ?

— Je te dirai ça après en avoir parlé à ton pè…

Elle s'interrompt quand elle prend conscience de ce qu'elle allait dire. Je n'en suis pas sûre, mais je crois bien qu'elle pleure tout le long du chemin.

CHAPITRE 7

Morgan

Deux ans, six mois et treize jours. C’est exactement le temps que Clara et moi pourrons vivre grâce à l’assurance-vie de Chris. La prise en charge de la sécurité sociale n’atteindra pas son salaire, loin de là, autrement dit, on va devoir prendre une décision, revoir notre budget. L’argent pour les études de Clara devra sans doute être revu à la baisse. Il va falloir que je trouve un travail. *Un métier.*

Pourtant… je n’arrive pas à sortir du lit ou de mon canapé pour affronter tout cela. J’ai l’impression que plus je laisserai passer d’heures entre l’accident et le moment présent, mieux je supporterai mon chagrin. Et alors, peut-être que mon refus d’affronter tout ce qu’il faudra faire diminuera un peu.

Je pense que le moyen le plus rapide d’aller du point A (chagrin) au point B (moins de chagrin) consiste à dormir. Je crois que Clara éprouve la même chose car nous passons la moitié du week-end au lit.

Elle ne m’a presque pas adressé la parole depuis l’enterrement. J’ai confisqué son téléphone dès que j’ai découvert qu’elle avait fumé un joint. Mais ces derniers temps, je n’étais pas trop d’humeur à discuter moi non plus, alors je ne l’oblige pas. Mais je la serre dans mes bras ; je ne sais pas

si c’est moi qui en ai besoin, ou si c’est parce que je m’inquiète de sa façon de prendre les choses. Mardi, cela fera une semaine qu’a eu lieu l’accident ; et j’ignore si elle retourne à l’école demain ou s’il lui faut encore du temps. Je suis prête à lui en donner davantage, mais nous n’en avons pas encore discuté.

Je jette un coup d’œil dans sa chambre pour m’assurer qu’elle va bien. Je ne sais pas comment affronter cette forme de chagrin avec elle. Nous n’avons jamais dû traverser quelque chose d’aussi effroyable. Je me sens perdue sans Chris, et aussi sans Jenny. C’était toujours vers eux que je me tournais quand j’avais besoin de me défouler ou de me rassurer sur ma façon d’éduquer Clara.

Ma mère est morte il y a quelques années, pourtant c’est la dernière personne à qui j’aurais demandé conseil en matière d’éducation. J’ai des amis, mais aucun d’eux n’a connu de telles pertes. J’ai l’impression de naviguer dans des eaux inexplorées. J’ai l’intention de faire suivre une thérapie à Clara, mais dans un mois ou plus. Je voudrais lui donner le temps de surmonter l’essentiel de son chagrin avant de l’obliger à faire une chose dont elle risque de ne pas avoir envie.

Jamais la maison n’a été aussi calme. On n’entend même pas la télévision en bruit de fond, car ce fichu câble n’est toujours pas réparé. C’était Chris qui payait les factures, si bien que je ne sais même pas de qui on dépend. Je verrai ça plus tard.

Je m’assieds par terre dans le salon. Il fait nuit et j’essaie de méditer, mais je ne fais que penser à mille choses à la fois, qui ne concernent ni Chris ni Jenny. C’est dur. À eux deux ils constituaient la quasi-totalité de tous mes souvenirs.

Ils m’ont accompagnée dans chacune des étapes de chacun des événements de ma vie. Tout le temps de ma grossesse, puis la naissance de Clara, notre mariage, nos anniversaires, nos passages de diplômes, nos

retrouvailles familiales, nos films, nos vacances en camping, la naissance d'Elijah.

Tous les moments importants de ma vie se sont déroulés en leur présence et j'ai assisté à tous les leurs. Raison pour laquelle je refuse de chercher pourquoi ils se trouvaient ensemble. Jamais ils ne nous auraient trahies ainsi, Clara et moi. Je l'aurais su.

Forcément.

Je suis soulagée d'entendre la sonnette de l'entrée ; ça me donne une excuse pour me concentrer sur autre chose.

En me dirigeant vers la porte, j'aperçois la voiture de Jonah par la fenêtre. Je préférerais n'avoir aucun visiteur. En même temps, il ne provoque pas en moi l'irritation habituelle que je ressentais face à lui. La pitié qu'il m'inspire l'emporte sur l'irritation. Bien sûr, je suis dévastée par la disparition de Jenny et Chris, mais je suis assez raisonnable pour savoir que cela affecte Jonah plus que moi. Il a un enfant à élever.

J'avais au moins Chris, Jenny et les parents de Chris pour m'aider avec Clara.

Jonah n'a plus que sa mère.

Enfin, peut-être moi, aussi. Mais je ne peux pas faire grand-chose pour lui en ce moment. J'ouvre la porte, choquée de le découvrir avec une barbe d'au moins trois jours. En fait, il n'a même pas l'air d'avoir pris une douche. Ni dormi. Tout comme moi, et je n'ai même pas un bébé à surveiller.

— Salut, dit-il d'une voix blanche.

Je m'efface pour le laisser entrer.

— Où est Elijah ?

— Ma mère voulait le garder quelques heures.

Tant mieux.

J'ignore ce qu'il fait là, mais j'ai peur que ce ne soit pour me raconter ce qu'il s'est passé. Il doit vouloir décortiquer les raisons pour lesquelles ils

sont partis ensemble. Si cela ne dépendait que de moi, je n'en parlerais jamais. Je préfère tout ignorer. Leur perte m'inspire un chagrin trop grand, inutile d'y ajouter colère et sentiments de trahison.

Je veux juste qu'ils me manquent. Je ne crois pas qu'il me reste assez de forces pour les haïr.

On ne reste que quelques instants debout dans le salon, mais ça me paraît interminable. Je ne sais que faire. L'emmener sur la terrasse dans le jardin derrière la maison ? M'asseoir avec lui à la table de la salle à manger ? Ou sur le canapé ? Je ne me sens plus du tout à l'aise avec Jonah, ce qui me laisse une impression étrange. Depuis l'année dernière, toutes mes réactions à sa présence n'ont été qu'évitement, et maintenant que je ne peux plus vraiment l'éviter, je ne me sens plus chez moi.

— Clara est là ?

— Oui, dans sa chambre.

Il jette un coup d'œil dans le couloir.

— Je voudrais te parler en privé, si tu as une minute.

Le salon constitue la pièce la plus éloignée de la chambre de Clara. Si elle en sortait, je l'apercevrais tout de suite, si bien que je désigne le fauteuil à Jonah et m'assieds dans le canapé qui fait face au corridor.

Il s'assied, les coudes sur les genoux, les doigts sur son menton et pousse un grand soupir.

— C'est peut-être un peu tôt pour en discuter, reprend-il, mais j'ai tant de questions à te poser…

— Je ne veux pas parler de tout ça.

— Morgan, souffle-t-il en se calant de nouveau contre le dossier.

Je déteste l'entendre prononcer mon nom d'un ton aussi déçu.

— À quoi ça servirait, Jonah ? On ne sait pas pourquoi ils étaient ensemble. Si on commence à enquêter, on pourrait trouver des réponses qui ne nous plairaient pas.

Il serre les dents et on reste là, dans un silence oppressant. D'un seul coup, il écarquille les yeux comme s'il venait d'avoir une idée :

— Où est la voiture de Chris ? Il l'avait prise ce matin-là, non ?

À la façon dont je me détourne, il doit comprendre que je n'ai pas plus envie de parler de ça. Je finis par murmurer :

— Oui.

Je me suis moi-même posé la question, sans chercher à y répondre. J'ai trop peur de ce que pourrait m'apprendre sa localisation. Je préférerais ne jamais savoir où elle se trouve, plutôt que d'apprendre qu'elle est sur un parking d'hôtel.

— Il avait l'assurance OnStar ?

Je hoche la tête et Jonah prend son téléphone pour sortir passer un coup de fil. Je me précipite dans la cuisine parce que j'ai soif. Je suis au bord de la nausée. Je trouve la bouteille de vin que Jonah et Jenny ont apportée la semaine dernière pour mon anniversaire. On n'a jamais cherché à l'ouvrir car il nous en restait une autre à terminer. Je retire le bouchon et me verse un verre.

Il est presque vide lorsque Jonah entre dans la cuisine, le visage blême, arborant une expression qui ne me dit rien de bon. Ma plus grande crainte est sans doute en train de se réaliser, et bien que je ne veuille pas le savoir, je ne peux m'empêcher de demander, en me couvrant la bouche d'une main tremblante :

— Où est-elle ?

Avant même qu'il ne l'articule, j'ai déjà lu la réponse sur son visage :

— Sur le parking du Langford.

Mes mains retombent sur mon ventre. Je dois paraître sur le point de m'évanouir car Jonah récupère le verre de vin dans ma main pour le poser délicatement sur le comptoir.

— J'ai appelé l'hôtel, poursuit-il. Ils ont laissé des messages sur le téléphone de Chris et ils disent qu'on peut venir récupérer les clefs et ce qui

est resté dans leur chambre.

Leur chambre.

Ma sœur et mon mari dans une chambre d'hôtel.

— Je ne peux pas, Jonah, dis-je d'un ton à peine audible.

Il me décoche un regard plein de compassion, pose les mains sur mes épaules, baisse la tête.

— Il le faut, sinon sa voiture va être embarquée ce soir. Tu en as besoin, Morgan.

Mes yeux s'emplissent de larmes et je serre les lèvres.

— Bon, mais je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans cette chambre.

— Comme tu veux. Tu pourras ramener la voiture de Chris pendant que je m'occuperai du reste.

*

* *

On est descendus une fois au Langford, avec Chris. C'était pour l'anniversaire de nos deux ans, et je n'avais pas encore quitté l'université. Comme il travaillait tout le week-end, il nous avait retenu une chambre un mercredi soir. Ma mère a gardé Clara et on a passé toute la nuit ensemble au lit. *À dormir.*

Le paradis.

Notre petite fille nous épuisait, et on voulait terminer nos études ; si bien que, dès que se présentait un moment de liberté, on en profitait. On n'avait que dix-neuf et vingt ans. Même pas l'âge de boire de l'alcool, mais déjà assez fatigués pour faire le double de notre âge.

Finalement, comme les baby-sitters coûtaient plus cher que tout ce que je gagnais avec mon emploi à mi-temps, on avait du mal à boucler les fins de mois. La seule solution consistait donc à ce que je garde moi-même Clara à la maison. Et puis, Chris a suggéré que je passe mon diplôme une fois qu'il aurait obtenu le sien, mais je ne me suis jamais réinscrite. Une

fois qu'il a trouvé un travail, les difficultés financières ont continué, et on est tombés dans une routine confortable.

Ma vie me plaisait, autant que la sienne à lui, je crois. Sauf, que c'était peut-être moins évident que je ne le croyais.

Je suis assise dans la voiture de Jonah. On vient de se garer à côté de celle de Chris. Jonah a obtenu de la réception une clef pour entrer dans la chambre afin de chercher celles de la voiture. Voilà cinq minutes qu'il est parti. La tête appuyée sur le dossier, je ferme les yeux en récitant mentalement une prière. En espérant qu'il me racontera que tout ce qu'ils ont trouvé prouve qu'on était complètement à côté de la plaque. Mais je sais déjà. Dans mon cœur, je sais que j'ai été trahie de la plus abominable des façons par la seule personne que je croyais incapable de me faire du mal.

Ma sœur. Ma meilleure amie.

Que Chris fasse cela est un coup de poignard en plein cœur.

Mais Jenny ? Là c'est carrément l'annihilation de mon âme.

Lorsque Jonah revient, il jette le sac de voyage de Jenny à l'arrière. C'était celui que Chris et moi lui avions offert pour Noël. Il me tend les clefs de Chris.

Je contemple le sac en me demandant à quoi il pouvait lui servir. Elle a quitté sa maison ce matin-là pour une garde de douze heures – pas pour un voyage éclair. À quoi pouvait lui servir un sac de voyage ?

— Qu'est-ce que ça faisait dans leur chambre ?

Il ne répond pas, la mâchoire crispée.

— Pourquoi avait-elle besoin d'un sac, Jonah ? Elle t'a bien dit qu'elle allait travailler, non ? Elle devait rentrer le soir.

— Elle avait du change dedans.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'il me ment.

Elle avait un sac de voyage pour pouvoir se changer après avoir quitté ma maison. Mais se changer en quoi ?

Je tends la main vers la banquette arrière, mais il saisit mon poignet au vol. Je me dégage, fais carrément demi-tour sur mon siège. Il m'en empêche et on s'affronte un peu jusqu'à ce qu'il m'entoure de ses bras en essayant de me plaquer sur mon siège, mais j'ai déjà tiré la fermeture du sac.

Dès que j'aperçois la dentelle noire d'une délicate lingerie, je retombe à ma place, immobile, les yeux au plafond, essayant de bloquer les images qui me traversent l'esprit. Mais cette preuve que ma sœur comptait porter des sous-vêtements aguichants pour séduire mon mari représente la pire des choses qui me soit arrivée.

Jonah ne bouge pas d'un pouce.

On essaie tous les deux d'affronter la réalité qui s'impose à nous. Je me recroqueville sur moi-même, les genoux pliés devant ma poitrine.

— Pourquoi ?

Ma voix se brise encore dans ma gorge. Jonah essaie de me réconforter en me prenant le bras, mais je le repousse :

— Ramène-moi à la maison.

Il ne réagit pas tout de suite.

— Mais… la voiture de Chris…

— Je ne veux pas de cette putain de voiture !

Jonah me dévisage un instant puis hoche la tête, redémarre et quitte le parking, laissant la voiture de Chris sur place.

J'espère qu'elle partira à la fourrière. Elle est au nom de Chris – pas au mien. La banque pourra la récupérer si ça lui fait plaisir.

*

* *

Dès que Jonah se gare dans mon allée, j'ouvre en grand la portière passagère. J'ai l'impression d'avoir retenu mon souffle depuis qu'on a quitté le Langford, mais ce n'est pas l'air de l'extérieur qui me le rendra.

Je ne m’attendais pas à ce que Jonah sorte lui aussi, c’est pourtant ce qu’il fait. Il me suit dans le jardin, mais avant d’ouvrir la porte d’entrée, je me tourne vers lui.

— Tu étais au courant de leur liaison ?

— Bien sûr que non !

Je respire à grand-peine, je suis furieuse, mais pas contre Jonah. Enfin, je ne pense pas. Plutôt contre tout, Chris, Jenny, les souvenirs que j’ai pu garder d’eux. Furieuse parce que je sais que ça va devenir ma nouvelle obsession. Je vais constamment me demander quand ça a commencé, ce que sous-entendait chaque regard, chaque conversation entre eux. Blaguaient-ils en douce ? Riaient-ils de moi ? De mon incapacité à percevoir ce qui se passait entre eux ?

Jonah s’approche d’un pas hésitant. Je suis en larmes, mais pas à cause de tout ce qui s’est passé la semaine dernière. Ces larmes proviennent d’une angoisse beaucoup plus intime.

J’essaie de respirer un bon coup mais j’ai les poumons comme bloqués, et l’inquiétude de Jonah semble grandir tandis qu’il me regarde, envahissant ainsi mon espace personnel, me rendant encore le moindre souffle plus pénible.

— Désolé, dit-il en essayant d’apaiser la panique qui monte en moi.

Je le repousse, sans rentrer dans la maison pour autant. Je ne veux pas que Clara me voie dans cet état. Je respire trop bruyamment et ne parviens pas à contenir mes sanglots. Jonah m’accompagne jusqu’à une chaise sur la terrasse et me force à m’asseoir.

— Je ne peux pas… dis-je, le souffle court. Je ne peux pas respirer.

— Je vais te chercher de l’eau.

Il entre dans la maison, et dès que la porte se ferme, j’éclate en sanglots. Je plaque mes mains sur ma bouche. En vain. Je ne veux pas être triste, ni en colère, juste indifférente.

Du coin de l’œil, je repère un mouvement dans la maison voisine. Madame Nettle me surveille derrière le rideau de son salon.

C’est la personne la plus curieuse que nous ayons jamais eue dans le quartier. Ça m’énerve quelle me surveille en ce moment et prenne sans doute du plaisir à me voir en pleine crise.

Quand elle s’est installée ici, il y a trois ans, elle n’aimait pas la couleur de l’herbe dans notre jardin qui ne collait pas avec celle du sien. Elle a voulu faire appel à l’association des propriétaires pour nous obliger à remplacer notre San Augustine par de l’Alfalfa.

Elle n’était pas là depuis un mois. Ça n’a fait que s’aggraver depuis. La colère que m’inspire cette vieille dame de quatre-vingts ans rend ma respiration encore plus difficile. Mes battements de cœur s’accélèrent, je les sens jusque dans mon cou. Je pose une main sur ma poitrine alors que Jonah revient avec l’eau. Il s’assied près de moi pour s’assurer que j’en bois une gorgée, puis une autre, avant de placer le verre sur la table entre nous.

— Penche-toi en avant et pose la tête entre les genoux, me conseille-t-il.

Je m’exécute sans poser de questions.

Il se met à respirer profondément pour m’inciter à en faire autant, recommence une dizaine de fois, jusqu’à ce que mon rythme cardiaque ait ralenti. Lorsque je me sens moins au bord de la crise, je relève la tête et m’adosse à mon transat en essayant de remplir mes poumons d’air. Puis je laisse échapper un long soupir et jette un coup d’œil vers la maison de la voisine. Madame Nettle est toujours là, en train de nous observer derrière ses rideaux.

Elle n’essaie même pas de cacher sa curiosité. Je lui fais signe de s’en aller, et ça marche. Elle lâche son rideau, éteint la lumière du salon et disparaît.

Jonah se retient de rire. C’est peut-être drôle de me voir éloigner d’un geste une vieille bonne femme, mais il en faut plus pour provoquer un rire chez moi en ce moment, et je lui demande :

— Comment peux-tu rester si calme ?

Il s’installe à son tour dans un rocking chair sans me quitter des yeux.

— Je ne suis pas calme, mais blessé et furieux. En même temps, je ne suis pas aussi concerné que toi par ce qui se passe, alors je pense qu’il est normal qu’on réagisse différemment.

— Pas aussi concerné que moi ?

— Chris n’était pas mon frère et je n’ai pas passé la moitié de ma vie marié à Jenny. Ils t’ont détruite bien plus que moi.

Je me détourne en frissonnant. Je n’aime pas cette description : *« Ils t’ont détruite… »*

La parfaite image de ce que je ressens, mais je n’aurais jamais imaginé que Jenny et Chris auraient ce pouvoir.

On ne dit plus rien pendant un moment. Je ne pleure plus, je ferais sans doute mieux de rentrer. J’ai bien essayé de cacher mes émotions à Clara. Enfin, pas le chagrin. C’est un sentiment naturel. Peu importe que je sois triste devant elle. Mais je ne veux pas qu’elle perçoive ma colère. J’aimerais qu’elle n’apprenne jamais ce que Jenny et Chris ont fait. Elle en a vu assez comme ça.

Sans parler de la fureur que cela déchaînerait en elle. Elle a déjà démontré qu’elle se contrôlait mal en se comportant de façon très inhabituelle.

— Clara a quitté l’enterrement de Chris avant la fin. Je l’ai retrouvée devant le cinéma, défoncée avec ce type. Miller Adams. Celui que tu nous as présenté comme un bon garçon.

Je ne sais pas pourquoi j’ai lâché cette dernière phrase, comme si c’était la faute de Jonah.

Il pousse un soupir las.

— Le pire étant que j’ignore comment je dois réagir, dis-je encore. Et combien de temps je dois la punir.

Il se lève soudain.

— Elle souffre. Comme nous tous. Je doute qu'elle aurait fait ça en d'autres circonstances. Tu devrais peut-être être indulgente cette semaine.

Je hoche la tête mais je ne suis pas d'accord avec lui. Ça irait peut-être pour quelque chose de moins grave que la drogue, par exemple si elle était rentrée trop tard après une soirée. Mais je ne peux pas laisser passer le fait qu'elle a quitté l'enterrement de son père pour aller fumer de l'herbe. Sans parler du fait qu'elle était en compagnie d'un garçon que son père lui avait déconseillé de fréquenter. Si je laisse passer ce genre de chose, à quoi est-ce que ça pourrait nous mener ?

Je me lève pour rentrer, ouvre la porte, me retourne et l'entends articuler derrière moi, la tête basse :

— Il faut que je récupère Elijah.

Alors qu'il relève la tête, je suis incapable de dire s'il ravale ses larmes ou si j'ai juste oublié que, lorsqu'on se tenait si près de Jonah Sullivan, le bleu de ses prunelles paraît liquide.

— Ça ira ?

Je laisse échapper un rire sans conviction ; les larmes sur mes joues n'ont pas encore séché et il me demande si ça ira ?

Voilà une semaine que ça ne va pas. Maintenant pas plus qu'avant. Cependant, je hausse les épaules :

— Je n'en mourrai pas.

Il hésite, comme s'il voulait en dire davantage. Mais il se tait, retourne vers sa voiture, tandis que je ferme la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je me retourne pour découvrir Clara dans l'entrée.

— Rien, dis-je un peu trop vite.

— Il va bien ?

— Oui, il… enfin, il se bat pour élever Elijah tout seul. Il voulait me poser des questions.

Je ne suis pas la meilleure menteuse de l'année, mais cela n'était techniquement pas un mensonge. Je suis sûre que Jonah se bat. C'est son premier enfant. Il a juste perdu Jenny. Je me souviens de l'époque où Clara était bébé et Chris étudiant ; il travaillait tous les jours où il n'avait pas cours. Je sais combien il est difficile de tout faire seul. Je sais. Je suis passée par là.

Certes, Elijah est un bébé plus facile que Clara. Ils se ressemblent comme des jumeaux mais leurs caractères sont complètement différents.

— Qui s'occupe d'Elijah ? demande Clara.

J'ai bien entendu sa question mais je reste muette car mes pensées se sont arrêtées, bloquées par ce qui me passe soudain par la tête.

Ils se ressemblent comme des jumeaux...

Frappée par cette révélation soudain évidente, je vacille.

— Pourquoi étiez-vous dehors, Jonah et toi ? demande Clara. Vous êtes allés où ?

Elijah ne ressemble pas du tout à Jonah, mais à Clara.

— Maman, insiste-t-elle.

Et Clara ressemble à Chris.

Les murs en face de moi deviennent flous. D'un geste de la main, je la repousse ; je suis une si mauvaise menteuse qu'elle lit tout en moi :

— Tu es toujours punie. Retourne dans ta chambre.

— Quoi ? Je n'ai plus le droit d'entrer dans le salon ?

— Allez, Clara !

Il faut qu'elle s'en aille avant que je ne m'effondre complètement. Elle disparaît et claque rageusement la porte de sa chambre.

Je me précipite dans la mienne et fais de même.

Comme si leurs morts n'avaient pas suffi, les coups continuent de pleuvoir.

CHAPITRE 8

Clara

J’ai filé dehors dès que j’ai entendu ma mère claquer sa porte. Je n’ai pas le droit de sortir, je risque donc d’être punie plus longtemps, mais au point où j’en suis, je m’en fiche. Je ne peux pas rester une minute de plus enfermée dans cette maison. Tout me rappelle mon père, et chaque fois que je regarde ma mère, elle est soit en train de pleurer, soit assise quelque part, les yeux dans le vague.

Ou en train de m’engueuler.

Je sais qu’elle souffre, mais elle n’est pas la seule. Je n’ai fait que lui demander où se trouvait Elijah et pourquoi elle avait quitté la maison avec Jonah, mais elle l’a mal pris.

Ça va donc se passer ainsi, maintenant ? Mon père nous a quittées, alors elle croit devoir compenser son absence en se montrant plus stricte avec moi ? Qui se fait interdire l’entrée de son propre salon ?

Elle m’a également confisqué mon téléphone, si bien qu’elle ne pourra pas voir où je me trouve. Craignant qu’elle n’appelle la police, avant de partir, j’ai écrit un mot qui dit : *« Tu m’as fait trop mal. Je vais passer la soirée chez Lexie, mais je serai là à vingt-deux heures. »* Je savais qu’en

disant qu’elle m’avait fait mal, je risquais moins de la mettre hors d’elle. Le chagrin fait du mal mais c’est aussi une excellente excuse.

Je me suis rendue chez Lexie en espérant qu’elle serait là, mais il n’y a personne. À présent, je me retrouve seule dans le parking du cinéma, devant le pick-up de Miller. Je suis venue là parce que j’avais envie de passer une heure et demie dans cette salle pour oublier jusqu’à l’existence du monde extérieur. Mais maintenant que je sais que Miller travaille ce soir, je ne suis pas certaine de vouloir entrer. J’aurais l’air d’être venue dans cette intention, de lui courir après.

C’est peut-être le cas ? Je n’en suis même pas sûre.

Et puis je ne vais pas arrêter d’aller au cinéma chaque fois qu’il travaille, sous prétexte qu’il a une petite amie ou que la situation me semble gênante.

De toute façon, il ne pouvait rien faire de pire que de m’acheter de la drogue.

Le guichet est fermé mais Miller se trouve à l’intérieur. Je le regarde un instant à travers les vitres. Il nettoie le bar pendant que Steven, le mec qui lui a vendu l’herbe, balaie les restes de pop-corn.

J’entre dans un lieu si tranquille que tous deux lèvent la tête lorsqu’ils entendent la porte s’ouvrir.

Miller me décoche un petit sourire et cesse un instant de nettoyer. Je me sens plus nerveuse que prévu.

Il pause les paumes sur le comptoir et se penche tandis que j’approche :

— Je croyais que tu étais punie.

— C’est vrai. Elle m’a pris mon téléphone et m’a privée de sortie. Je me suis tirée.

— Les dernières séances ont commencé depuis une demi-heure ou trois quarts d’heure, mais tu peux choisir ta salle. La quatre est la plus vide.

— Le film, c’est quoi ?

— *Interstate*. De l’action.

— Beurk ! Bon, je prends ça.

Je sors de l’argent de mon sac, mais il le repousse de la main.

— Laisse tomber. Les gens de ma famille peuvent venir gratos. Si on te pose des questions, tu dis que tu es ma sœur.

— Je crois que je préférerais payer plutôt que de dire ça.

Il rigole et sort un grand gobelet.

— Qu’est-ce que tu veux boire ?

— Du Sprite.

Il le remplit et me le tend, avant de tremper quelques serviettes en papier dans l’évier derrière lui et de m’en donner une. Comme je ne comprends pas où il veut en venir, il ajoute :

— Ton maquillage a coulé. Tu as dû pleurer.

— Oh !

Je m’essuie les joues. Je ne me rappelle même pas avoir mis du mascara aujourd’hui. Comme si je ne gardais aucun souvenir des mouvements de ma vie. Je ne me rendais même pas compte que je pleurais en arrivant ici, que je pleure peut-être encore. Mon sentiment de culpabilité d’avoir peut-être distrait tante Jenny au moment de l’accident, le vide énorme que je ressens de les avoir perdus, tout ça me donne l’impression que je n’en sortirai jamais. Moi qui croyais que le temps apaiserait les choses, je me rends compte qu’il ne fait que renforcer mes émotions. Mon cœur est blessé, comme sur le point d’exploser dès qu’une nouvelle tragédie, même moindre, l’atteindra.

Miller me prépare un gros paquet de pop-corn tandis que je nettoie mon mascara.

— Tu veux du beurre ?

— Beaucoup.

Je jette la serviette dans la corbeille la plus proche sans vérifier que j’ai bien tout enlevé. Il noie le pop-corn dans le beurre.

— N’oublie pas. Si un employé demande ton billet, tu es ma sœur.

Il me tend le paquet et j’avale aussitôt quelques grains de maïs soufflés.

— Merci, frérot.

Il prend un air peiné comme si je l’insultais. J’aime bien qu’il refuse de voir en moi quelqu’un de sa famille. Autrement dit, il nous a déjà imaginés tous les deux dans une relation différente.

Le pop-corn est rassis.

Je suis sûre que c’est parce que le stand allait fermer quand Miller m’a préparé ce sac. J’aurais dû me douter que je n’allais pas trouver d’aliments frais à cette heure de la nuit.

Je le mange quand même.

Je m’assieds au fond de la salle car il n’y a que deux autres personnes ici, installées au milieu. Je ne voulais pas me mettre devant elles, je savais que j’allais pleurer tout le temps ; en revanche, le film est assez intéressant pour détourner mes pensées du reste.

Ce n’est pas non plus un bon film. Il est juste bien.

Du moins le principal personnage, une dure à cuire, aux cheveux qui tombent sur ses épaules et qui fouettent l’air à chacun de ses mouvements. Je me suis plus concentrée dessus que sur l’histoire. Mes cheveux sont longs, mon père les aimait comme ça et m’empêchait de les couper.

J’en tire une mèche, y passe les doigts. J’en ai marre, il faut vraiment que je les coupe, que je change de tête.

— Alors, souffle Miller en se glissant à côté de moi. Il est comment ce film ?

— Je sais pas. Je pensais juste à me couper les cheveux.

Il attrape une poignée de mon pop-corn, s’adosse tranquillement et pose les pieds sur le siège devant lui.

— J’ai des ciseaux derrière le bar, si tu veux.

— Ça peut attendre un peu.

— Bon, mais ils seront toujours là quand tu seras prête. Tu n’as qu’à venir, je m’en occuperai.

— Attends, pas obligé que ce soit toi qui me les coupes, dis-je en riant.

— D’accord, mais je te préviens : Steven est plus doué en pop-corn et en herbe qu’en coupe de cheveux.

Je souris, amusée et pose à mon tour les jambes sur le siège en face de moi.

— Nouvelles tongs ? demande-t-il en regardant mes pieds.

— Oui. Et je n’ai pas choisi n’importe quoi.

Il prend une autre poignée de pop-corn et on se tait pendant un moment. Le film s’achève et les rares spectateurs se lèvent durant le générique de fin. Il reprend une poignée de pop-corn.

On ne fait rien de mal, pourtant c’est l’impression que j’ai. Avant qu’il ne s’asseye près de moi, je ne sentais rien, mais maintenant, mon corps est chargé d’adrénaline. Nos bras ne se touchent même pas. J’occupe les deux accoudoirs de mon fauteuil et il s’est écarté de moi, sans doute pour éviter toute forme de contact.

Pourtant, ça me gêne. Je suis la dernière fille auprès de qui il devrait s’asseoir. En même temps, ça me fait du bien.

Alors que le générique de fin se poursuit, Miller observe :

— Ce pop-corn est complètement rassis.

— C’est le pire que j’aie jamais mangé.

— On a presque tout fini. Ça n’a pas eu l’air de te déranger.

— Je ne suis pas difficile.

Un nouveau silence s’installe. Il me sourit et j’en suis transportée. Je scrute le fond du sachet de pop-corn et le secoue, feignant d’en chercher un mangeable, car je ne veux pas regarder Miller ni rien ressentir pour un garçon qui a déjà une petite amie. Je ne veux ressentir ça pour personne. Il n’a pas bougé d’un pouce, et comme il me bloque le passage vers l’allée, je me sens forcée d’entretenir la conversation :

— Ça fait combien de temps que tu travailles ici ?

— Un an. J’aime bien. Je crois que l’idée de bosser dans un cinéma est plus excitante que dans la réalité. En fait, il s’agit surtout de nettoyer.

— Mais tu peux voir tous les films que tu veux, non ?

— C’est pour ça que je travaille encore ici. J’ai vu tous ceux qui sont sortis depuis mon arrivée. Excellente préparation pour ma carrière.

— Lequel est ton préféré ?

— De tous les temps ?

— Disons des dix dernières années.

— Je ne peux pas te répondre. Il y en a tellement de fabuleux. Et je les aime tous pour différentes raisons. J’aime l’aspect technique de *Birdman*, la performance des comédiens dans *Call Me By Your Name*. *Fantastic Mr. Fox* est mon film d’animation préféré parce que Wes Anderson est un vrai génie. Et toi ?

— *Fantastic Mr. Fox* ne compte pas, il a plus de dix ans, je crois.

Je lève la tête vers le plafond pour mieux y réfléchir.

— Je suis comme toi. Je ne crois pas avoir un film préféré. J’ai tendance à plus considérer le talent que l’intrigue. Je pense qu’Emma Stone est mon actrice préférée. Et Adam River est le meilleur acteur de notre époque, mais je ne crois pas qu’il ait encore trouvé le rôle de sa vie. Il était génial dans *BlacKkKlansman*, mais je ne trouve pas les autres géniaux.

— Tu l’as vu dans *Star Wars*, dans son rôle de Kylo Ren ?

— Oh oui ! Il est trop marrant !

Et je souris, à mon grand désarroi. Bizarre de sourire quand on est habitée par le chagrin, mais c’est l’effet que Miller produit sur moi chaque fois qu’il est là. Lui seul est capable de détourner mon esprit du reste, et en même temps, c’est la seule personne que je ne dois pas approcher. *Merci, Shelby !*

Zut. Je n’aime pas penser à ça, bien qu’on soit ensemble pour le moment. Miller va garder ses distances, respecter sa relation avec Shelby, ce pourquoi je le respecterai encore plus.

Et je plongerai encore plus dans la dépression.

— Il faut que j'y aille, dis-je.

Miller hésite avant de bouger :

— Oui, je crois que ma pause est terminée depuis au moins dix minutes.

On se lève tous les deux mais il me barre le chemin vers la sortie, debout face à moi, immobile. Il se contente de me dévisager comme s'il voulait dire ou faire quelque chose.

— Désolé pour ce qui s'est passé, souffle-t-il.

Au début, je ne sais pas trop de quoi il parle, et puis je comprends. Je presse les lèvres et hoche la tête mais ne dis rien car c'est la dernière chose dont j'ai envie de parler.

— J'aurais dû dire ça l'autre jour, à l'enterrement.

— C'est bon. Ça va, maintenant. Du moins, ça ira. Un jour. J'espère…

Il m'observe comme s'il voulait me serrer dans ses bras, et j'aimerais vraiment qu'il le fasse. Au lieu de ça, il se détourne et remonte l'allée vers la sortie.

En chemin, je prends la direction des toilettes, tandis qu'il attrape une poubelle qu'il se met à tirer vers la salle d'où nous venons de sortir.

— À demain, Clara.

Je ne lui dis pas au revoir. Une fois dans les toilettes, je ne me raconte pas que les choses reviendront à la normale demain. Il m'évitera tout en restant bien gentil, et tout, et *n'importe quoi*. Ça ira. Mais il faut que je m'en aille, car j'apprécie trop sa présence, au point que ça commence à me faire mal de me sentir loin de lui. Et je n'ai pas besoin de souffrir plus que je ne souffre déjà.

*

* *

En arrivant à la maison, je m'attends à trouver ma mère en train de m'attendre, furieuse et prête à me tomber dessus. Mais non, tout est calme. Les lumières de sa chambre sont éteintes.

Dans la mienne, j’ai la surprise de trouver mon téléphone sur mon oreiller.

Un gage inattendu de réconciliation.

Je m’allonge sur mon lit pour consulter mes messages. Lexie voudrait savoir si je serai au lycée demain. Je n’avais pas l’intention d’y retourner si vite, mais l’idée de rester à la maison me semble encore plus pénible, alors je réponds que oui.

J’ouvre Instagram et parcours le profil de Miller. Je sais que j’ai tort de m’acharner, mais il faut d’abord que je lui envoie un message. Rien qu’un. Ensuite, on pourra retourner à notre relation de l’année dernière. Inexistante.

Je voulais juste te remercier pour le film gratos et les pop-corn pourris. Tu es le meilleur des frères.

Il ne me suit pas, alors je suppose que ça ira dans ses messages filtrés et qu’il lui faudra un mois pour le lire. En fait, il répond au bout de quelques minutes.

Miller : Tu as récupéré ton téléphone ?

Tout sourire, je m’installe à plat ventre.

Moi : Oui. Il m’attendait sur mon oreiller quand je suis rentrée. Je crois qu’il s’agit d’un gage de paix.

Miller : Trop cool, ta maman.

Je lève les yeux au ciel. Cool, c’est un peu exagéré.

Moi : Elle est géniale.

J’ajoute même un emoji tout sourire, afin de rendre ma réponse plus crédible.

Miller : Tu reviens au lycée demain ?

Moi : Je crois.

Miller : Tant mieux. Je ferais mieux d’arrêter de te parler ici. Je crois que Shelby connaît mon mot de passe.

Moi : Ouh la la ! Ça devient sérieux. Tu vas demander sa main ?

Miller : Tu adores te ficher de moi.

Moi : Oui, c’est ma distraction préférée.

Miller : Et je te facilite la tâche.

Moi : Elle a toujours été jalouse ? Ou tu as fait quelque chose pour la provoquer ?

Miller : Elle n’est pas jalouse du tout. Sauf avec toi.

Moi : Quoi ?! Pourquoi ?

Miller : Trop long à raconter. Ennuyeuse. Bonne nuit, Clara.

Une histoire ennuyeuse ? N’importe quoi ! En me mêlant à l’histoire, Miller trouve le meilleur moyen de m’obséder pour le reste de la nuit.

Moi : Bonne nuit. Efface bien ces messages.

Miller : C’est déjà fait.

Je regarde mon téléphone ; je sais que je devrais arrêter, pourtant, je lui envoie un dernier message :

Moi : Voici mon numéro, au cas où tu aurais de nouveau le cœur brisé.

Il ne répond pas. Ça vaut sans doute mieux comme ça.

Je retourne sur sa page, parcours ses photos. Je l’avais déjà regardée, mais plus depuis qu’on s’est parlé de vive voix. Il est vraiment doué. Il y a quelques portraits de lui avec Shelby mais la plupart sont des images prises au hasard. Et pas un seul selfie, ce que j’apprécie, sans trop savoir pourquoi.

Mais ce qui attire avant tout mon attention, c’est l’image en noir et blanc du panneau de la ville. Ça me fait rire, alors je clique deux fois pour la *liker*.

Je continue mes investigations quand un SMS arrive, d’un numéro que je ne connais pas.

Fouteuse de merde.

Son message me fait rire. Je n’avais sincèrement aucune arrière-pensée en *likant* sa photo. Je la trouve vraiment drôle, et durant une minute, j’ai oublié que je risquais ainsi de le renvoyer en salle d’interrogatoire avec Shelby.

J’enregistre aussitôt ce numéro dans mes contacts, tout en me demandant s’il va en faire autant avec le mien, sous mon vrai nom ou sous un pseudo. Shelby risquerait de s’énerver si elle savait qu’il a mon numéro dans son téléphone. Et je suis sûre que, si elle connaît son mot de passe Instagram, elle ne se gêne pas pour inspecter ses appels.

Moi : Tu enregistres mon numéro sous un pseudo pour ne pas avoir d’ennuis ?

Miller : J’y ai songé. Ça te va, Jason ?

Moi : Parfait. Tout le monde connaît un Jason. Ça ne la rendra pas méfiante.

Mon sourire disparaît au bout d’une petite seconde au souvenir du dernier SMS de tante Jenny : *« Ne deviens pas l’autre fille, surtout pas. »*

Elle a raison. Tante Jenny avait toujours raison. *Qu’est-ce que je fabrique ?*

Moi : Laisse tomber. Ne m’enregistre pas sous un faux nom. Je ne veux pas être le Jason de ton téléphone, pas plus que ta fausse sœur au cinéma. Rappelle-moi le jour où je pourrai juste être Clara.

Les points apparaissent sur mon écran. Disparaissent…

Il ne me répond pas.

Au bout de quelques minutes, j’enregistre nos messages puis efface son numéro.

CHAPITRE 9

Morgan

Je viens de m’assoupir quand on frappe violemment à ma porte ; je me réveille en sursaut. Je m’assieds sur le lit, cherche Chris de la main.

Sa place est vide.

Je la regarde en me demandant quand j’arrêterai de faire ça. Voilà seulement quinze jours qu’il est mort, pourtant j’ai déjà décroché mon téléphone au moins cinq fois pour l’appeler, lui ou Jenny. Un réflexe tellement naturel que je n’y réfléchis même pas. Ensuite, je n’ai plus qu’à revivre mon chagrin.

Nouveau coup à la porte. Les battements de mon cœur s’accélèrent car je vais devoir affronter la suite, que j’y sois prête ou non. Avant, lorsque quelque chose d’inattendu se produisait dans la nuit, c’était toujours Chris qui s’en chargeait.

J’enfile une robe de chambre et me précipite vers la porte de peur que ça ne réveille Clara. Ces coups sont si insistants qu’ils commencent à m’énerver. J’espère que ce n’est pas notre voisine, madame Nettle, venue me reprocher quelque chose. Une fois, elle nous a réveillés à deux heures du matin pour se plaindre de la présence d’un écureuil dans l’arbre du jardin.

J’allume les lampes du perron, regarde à travers le judas, constate avec soulagement qu’il ne s’agit pas d’elle. C’est juste Jonah, échevelé, qui serre Elijah dans ses bras. Cependant, mon soulagement ne dure que quelques secondes lorsque je me rends compte que ce n’est pas le genre de personne à se pointer à minuit. Il a dû arriver quelque chose au bébé.

J’ouvre en hâte :

— Tout va bien ?

— Non.

L’air affolé, Jonah secoue la tête et me bouscule presque pour entrer. Je referme derrière eux et me précipite :

— Il a de la fièvre ?

— Non, il va bien.

— Attends, tu viens de me dire que ça n’allait pas.

— Moi, pas lui !

Il me tend Elijah, et je pose la main sur son front. Le petit n’a effectivement pas de fièvre, alors je vérifie s’il n’a pas de boutons. Je ne vois pas d’autre raison qui puisse pousser son père à me l’amener si tard dans la nuit.

— Il va bien, répète Jonah. Il est content, il a bien mangé et je…

Secouant la tête, il regagne la porte d’entrée en me laissant son bébé.

— J’en ai assez. Je n’en peux plus.

Saisie d’effroi, je m’adosse au montant pour lui barrer le passage.

— Comment ça, tu n’en peux plus ?

Il recule avant de carrément me tourner le dos, croisant les mains derrière sa nuque. Je me rends compte que ce que je prenais pour de la peur correspond plutôt à un véritable anéantissement. Et il n’a pas besoin de me dire ce qui le met dans un tel état. Je le sais déjà.

Il fait volte-face, le regard noyé de chagrin, les yeux emplis de larmes et me désigne Elijah de la main :

— Il a souri pour la première fois cette nuit.

Il semble hésiter à en dire davantage, comme si c'était trop douloureux.

— Elijah, mon fils, a le putain de sourire de Chris !

Non, non, non. Je secoue la tête.

— Jonah…

Avant de complètement prendre conscience de ce que cela suppose, j'entends la porte de la chambre de Clara s'ouvrir et me mets à supplier :

— S'il te plaît, pas maintenant ! Je ne veux pas qu'elle découvre ce qu'ils ont fait. Ça la briserait.

Je vois qu'il l'aperçoit par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle.

Je me retourne et la découvre à l'entrée du couloir, en train de se frotter les yeux.

— Désolé, je ne peux pas faire ça, murmure Jonah en ouvrant la porte.

Et il s'en va.

Je m'approche de Clara, dépose Elijah dans ses bras.

— Je reviens.

Jonah a presque atteint sa voiture quand je claque la porte d'entrée pour courir après lui. Il m'entend et fait demi-tour.

— Pourquoi Jenny m'aurait menti sur quelque chose d'aussi énorme ?

Il semble brisé ; il enfouit les mains dans ses cheveux avant de les plaquer sur la voiture, comme s'il ne savait que faire de ses bras, puis laisse retomber sa tête en avant dans un geste de désespoir.

— C'est une chose d'avoir une aventure, mais de là à me laisser croire que je suis le père de son enfant ? Qui peut faire une chose pareille, Morgan ?

Lâchant la voiture, il se précipite vers moi. Jamais je ne l'ai vu dans une telle colère, si bien que je ne peux m'empêcher de reculer un peu.

— Tu savais qu'il n'était pas de moi ?

Il me dévisage comme si j'étais coupable de quelque chose.

— C’est pour ça qu’elle s’est pointée mine de rien à l’enterrement de mon père, l’année dernière ? Elle devait cacher qui l’avait vraiment mise enceinte ? C’était quoi, ce plan de malade ?

Ses paroles me font mal parce que, bien sûr, je n’en avais aucune idée. Ce n’est que récemment que j’ai soupçonné Chris d’être le vrai père d’Elijah, mais c’est la première fois que je vois Jonah s’en rendre compte.

— Tu crois vraiment que je les aurais laissés s’en tirer comme ça ?

— Je ne sais pas ! lâche-t-il. Tu as été la femme de Chris la moitié de ta vie. Et tu ne te doutais pas qu’il était le père d’Elijah ?

Il retourne vers sa voiture puis semble penser à quelque chose qui pourrait me mettre encore plus en colère contre lui :

— Tu savais qu’ils couchaient ensemble, Morgan. Forcément, tu devais t’en douter. Mais on sait aussi bien l’un que l’autre que tu as l’art d’ignorer ce qui te crève les yeux.

Oui. Je suis dix fois plus en colère qu’il y a dix secondes.

Jonah recule, comme si ses propres paroles se répercutaient dans ses tripes. Sa fureur disparaît aussitôt, remplacée par une expression d’excuse.

— C’est fini ? lui dis-je.

Il hoche à peine la tête.

— Où est le sac à langer d’Elijah ?

Jonah retourne vers sa voiture, en ouvre la portière arrière et me le tend. Puis il baisse la tête, comme s’il attendait que je m’en aille.

— Il n’a plus que toi, Jonah.

Il se redresse, me regarde un instant de ses grands yeux bleus à la tristesse infinie.

— En fait, il n’a plus que toi. C’est l’enfant de ta sœur. Il n’a pas une goutte de mon sang dans ses veines.

Ses paroles ne sont pas empreintes de la colère de tout à l’heure, plutôt d’un calme désespéré.

Impossible d’imaginer ce qu’il doit vivre, alors je m’efforce de ne pas le juger, mais il aime Elijah. Il ne va pas lâcher ainsi un bébé qu’il élève depuis deux mois, malgré le chagrin qu’il peut éprouver. Il finirait par le regretter. J’essaie de parler le plus doucement possible :

— Tu es le seul parent qu’il connaisse. Rentre chez toi. Va dormir. Et reviens le chercher demain matin.

Là-dessus, je referme la porte d’entrée, qui claque malgré moi, faisant tressaillir Elijah qui se met à pleurer. Je le prends des bras de Clara, assise sur le canapé avec lui, afin qu’elle puisse retourner se coucher.

— Qu’est-ce qui se passe avec Jonah ? demande-t-elle. Il avait l’air furieux.

Je tente d’afficher un air aussi décontracté que possible. Je sais que je mens très mal.

— Il est épuisé. Je lui ai proposé de garder le petit pour la nuit afin qu’il se repose.

Elle me dévisage un instant, l’air incrédule, et n’insiste pas.

Une fois qu’elle a regagné sa chambre, j’emmène Elijah dans la mienne, m’assieds sur le lit avec lui. Il est complètement réveillé maintenant mais ne pleure plus.

Il sourit.

Jonah a raison. Il a la même fossette au milieu du menton.

Il ressemble exactement à Chris.

CHAPITRE 10

Clara

Tout le monde croyait que Jonah reprendrait ses cours lundi, mais il n’est pas venu. Maman avait dit qu’il récupérerait Elijah lundi, mais on est mercredi et il n’est toujours pas là.

Je ne sais pas ce qui se passe car ma mère ne veut rien me dire. Quand Lexie me rejoint à mon casier après le dernier cours, elle me demande :

— Qu’est-ce qu’il arrive à ton oncle Prof ?

Je ne sais quoi lui répondre, alors je hausse les épaules.

— Aucune idée. Je crois qu’il fait une dépression. Il nous a déposé Elijah dimanche soir, et tout ce que je l’ai entendu dire avant de nous planter là, c’était : « Désolé, je ne peux pas faire ça. »

— Merde ! Alors ta mère s’occupe encore d’Elijah ?

Elle mâche son chewing-gum comme si on bavardait en faisant notre liste de courses, alors qu’il s’agit de Jonah sans doute sur le point d’abandonner son bébé.

— Ouais.

— C’est pas cool.

— Mais si. Il viendra sans doute le chercher aujourd’hui. Je crois qu’il avait juste du sommeil à rattraper.

Elle voit très bien que je lui cherche des excuses et claque une bulle de chewing-gum.

— C'est ça ! Moi, mon père rattrape son retard de sommeil depuis treize ans. À bon entendeur…

J'éclate de rire tout en sachant fort bien que Jonah n'a rien à voir avec le père de Lexie. Encore que je n'aie jamais rencontré ce type. Seulement Jonah ne ferait jamais ça à Elijah.

— Ma mère m'a raconté qu'un lendemain de Noël, il a quitté la maison en hurlant « Ras le bol ! » et qu'il n'est jamais revenu.

D'un seul coup, elle se tait, observe quelque chose derrière moi. Ou quelqu'un…

Je me retourne et vois Miller arriver. Nos regards se retiennent au moins trois secondes. Il semble tellement concentré qu'il semble devoir se forcer à tourner la tête en passant près de nous.

On ne s'est plus parlé depuis le soir du SMS. J'apprécie qu'il n'insiste pas, en même temps je déteste. Je voudrais qu'il se conduise comme un mec gentil, mais je serais également contente qu'il ne s'accroche pas tant à sa relation actuelle.

— Même moi, je l'ai senti, souffle Lexie.

— Arrête ! dis-je en refermant mon casier.

— Si. Sa façon de te regarder… comme si…

— On parlait de Jonah. C'est un bon père. Il avait juste besoin d'une pause.

— Je te parie cinquante dollars qu'il ne reviendra pas.

Elle me suit vers le parking.

— Qu'il ne reviendra pas où ? Au lycée ? Ou reprendre Elijah ?

— Les deux. Il ne s'est pas installé ici juste parce que Jenny était enceinte ? Il devait avoir une autre vie ailleurs et aimerait y retourner. Repartir de zéro. Faire comme si cette année n'avait jamais existé.

— Tu exagères.

— Non, ce sont les hommes qui exagèrent. Surtout les pères.

Mes épaules s'affaissent à ce commentaire. Je soupire en songeant au mien.

Lexie ralentit le pas.

— Clara, je suis désolée. Quelle idiote !

Je recule, la prends par la main pour l'entraîner à ma suite.

— Ça va. Mais tu te trompes à propos de Jonah. Il est comme mon père. En plus gentil. Il aime trop Elijah pour l'abandonner comme ça.

On fait cinq pas et elle s'arrête de nouveau.

— Quoi encore ? dis-je en me retournant vers elle.

— Ne regarde pas tout de suite, mais Miller vient de se garer à côté de ta voiture.

J'écarquille les yeux.

— Ah oui ?

— Oui. Et il faut que tu me ramènes à la maison, mais je ne veux pas que ça le dérange s'il veut te parler, alors je retourne au bahut. Envoie-moi un SMS dès que je peux sortir.

— D'accord.

Mon cœur se serre.

— En plus, ajoute-t-elle, tu ne parles que de ça. Tu ne rêves que de lui. Si tu utilises encore une fois l'expression *sans arrière-pensée* pour parler de lui, je te gifle.

— D'accord.

Tandis qu'elle retourne vers l'école, je respire un grand coup, regagne ma voiture en faisant mine de ne pas remarquer le pick-up de Miller avant d'arriver devant ma portière. Ses vitres sont remontées mais il est assis au volant, le regard braqué devant lui, une sucette entre les lèvres. Il m'ignore complètement.

Il ne sait peut-être même pas qu'il s'est garé à côté de moi ; dire que je croyais qu'il l'avait fait exprès. Quelle idiote !

Je me tourne vers ma voiture lorsque je l’entends déverrouiller sa portière passager. Il tourne lentement la tête vers moi, me regardant comme si j’étais censée grimper à bord.

Je réfléchis. Je me sens bien avec lui. Alors, j’ai beau savoir que je ne devrais pas lui offrir la satisfaction d’accourir à son premier regard, je grimpe dans son pick-up. Pathétique.

En fermant la portière, je me sens comme une pile électrique sur le point d’exploser. Et le silence qui tombe sur nous ne fait qu’aggraver cette impression. Les battements de mon cœur résonnent dans mon ventre et montent jusqu’à la gorge.

Le corps bien droit, mais sans me quitter des yeux, Miller s’appuie contre son dossier. Je ne me sens pas aussi décontractée que lui. Je me tiens bien droite sur le siège en cuir.

Il a bien la clim malgré ce que j’ai cru la dernière fois que je suis montée dans son pick-up, et elle tourne à plein régime, envoyant mes cheveux dans tous les sens ; j’écarte une mèche de ma bouche et m’aperçois qu’il suit des yeux chacun de mes gestes, fixant mes lèvres quelques instants.

Là, j’ai du mal à respirer. Il a dû remarquer mon attraction immédiate en sa présence, ses yeux descendent brièvement jusqu’à ma poitrine haletante.

Détournant les yeux, il sort la sucette de sa bouche et agrippe le volant :

— J’ai changé d’avis. Sors de mon pick-up.

Je reste sur place, interloquée.

— Changé d’avis sur quoi ?

De nouveau, il me regarde, en plein conflit intérieur, et soupire :

— Je ne sais pas quoi penser avec toi.

Quoi penser avec moi ? Ça me fait sourire.

Il se renfrogne.

Je ne comprends rien à ce qui se passe en ce moment. J’ignore si ça me plaît ou si je déteste. Je ne suis certaine que d’une chose, quoi que je

ressente en sa présence, il faut que je résiste. Et lui qui me contemple comme s'il allait abandonner le combat.

— Il faut vraiment que tu fasses le ménage dans ta tête, Miller.

— Crois-moi, je le sais. C'est pour ça que je te demande de descendre.

Cet échange devient tellement bizarre que je finis par pouffer de rire. Ça lui arrache un sourire. Cependant, il reprend vite son volant en maugréant et pose le front dessus.

— S'il te plaît, descends, Clara.

Cette espèce de bataille morale qu'il se livre devrait me rendre folle. Pourtant, j'aime l'idée que je puisse ainsi l'attirer, même s'il cherche à me détester.

J'essaie de garder Shelby à l'esprit. C'est cette petite amie qu'il aime qui me retient de lui sauter au cou pour l'embrasser, mais je ne ferai rien pour l'empêcher de le faire s'il se laisse un peu aller… bien qu'il m'ait déjà demandé trois fois de m'en aller.

Je pourrais même faire pire en lui arrachant sa sucette.

— Miller ?

Il tourne la tête pour me voir, toujours appuyé sur le volant.

— Toi aussi, tu me troubles.

Je mets sa sucette dans ma bouche et saisis la poignée.

Il me suit des yeux. Dès que je claque la portière, il la verrouille puis part en marche arrière, comme s'il avait le feu aux trousses.

Je regagne ma voiture, désormais convaincue que tante Jenny se trompait au moins sur un point : elle trouvait les filles plus compliquées que les garçons. Je n'y crois pas une seconde.

Je démarre dès qu'il a quitté le parking. En arrivant sur la route, j'entends mon téléphone sonner. C'est Lexie.

Merde. Lexie !

— Allô, désolée, je fais demi-tour.

— Tu m'as oubliée.

— Pardon. J’ai pas d’excuse. Je reviens.

CHAPITRE 11

Morgan

Deux ans, six mois et treize jours. C’est le temps que l’assurance de Chris était censée nous faire vivre dans le pire des cas. Mais en ajoutant un nouveau-né, on va se retrouver sur la paille bien avant. Et si je me charge de lui, je ne peux pas travailler. La crèche me reviendrait trop cher. En même temps, je ne peux pas poursuivre Jonah alors qu’il n’est pas son père.

Quand Elijah se met à pleurer, je range les papiers pour aller m’occuper de lui. *Encore*. Je croyais qu’il ne ressemblait en rien à Clara à son âge, mais je me trompais. Car depuis quelques jours, il ne fait rien que pleurer. Parfois, il s’assoupit, mais c’est plutôt rare. Sans doute parce qu’il ne me connaît pas. Il était habitué à Jenny et il n’entend plus sa voix depuis un moment, pas plus que celle de Jonah depuis samedi soir. J’essaie de me persuader que ça va s’arranger mais je commence à m’inquiéter, car Jonah n’a pas répondu à un seul de mes SMS.

Il pourrait tout aussi bien ne jamais revenir. Et comment le lui reprocher ? Il a raison. C’est moi qui ai des liens biologiques avec ce bébé, pas lui. En fait, je deviens désormais la seule responsable d’Elijah. À part son nom sur le certificat de naissance, rien ne relie Jonah à cet enfant ; il ne va pas élever le bébé de ma sœur et de mon mari.

J’espérais que les deux mois qu’il avait passés avec lui auraient suffi à nouer entre eux un lien indéfectible, qu’il allait revenir à la raison et s’excuser, le cœur en vrac. Mais non. On en est maintenant au quatrième jour, et me voilà, sans doute obligée d’élever un bébé né dans ce chaos.

Cette nuit, je n’ai pas arrêté d’y penser, debout pendant une heure au milieu du salon, avec Elijah qui hurlait dans mes bras. Au point que j’ai fini par éclater d’un rire hystérique en me demandant si je ne devenais pas folle. C’est toujours comme ça qu’on montre les fous dans les émissions de télévision. En train de rire dans les situations les plus désespérées. Je suis dans la merde. Une merde noire. Mon mari est mort. Ma sœur est morte. Leur enfant illégitime m’a été confié, alors que ma propre fille m’adresse à peine la parole. Je ne suis pas faite pour ça.

Et je ne peux même pas m’évader un peu avec la télévision car elle ne fonctionne toujours pas.

— Je devrais les appeler.

— Appeler qui ?

Je fais volte-face, surprise de trouver Clara à la maison. Je ne l’ai pas entendue entrer.

— Appeler qui ? répète-t-elle.

Je ne m’étais pas rendu compte que j’avais parlé à haute voix.

— La compagnie du câble. La télévision me manque.

Elle secoue la tête, l’air de dire : *« C’est complètement dépassé, le câble, maman. »* Mais elle se tait et vient prendre Elijah.

Il existe deux câblo-opérateurs dans cette ville, mais j’ai de la chance et tombe directement sur celui auquel nous sommes abonnés. On me fait patienter des heures pour obtenir un rendez-vous. Quand je raccroche, Clara m’interroge du regard depuis le canapé.

— Tu as dormi un peu, au moins ?

Je suppose qu’elle me demande ça parce que je porte toujours mes vêtements d’hier et ne suis pas coiffée. Je ne sais même plus si je me suis

lavé les dents. D’habitude, je le fais avant d’aller me coucher et dès le réveil, mais comme je n’ai pas dormi… Je me demande combien de temps on peut se passer de sommeil.

Apparemment, pour Elijah, c’est sept heures, l’espace entre son dernier assoupissement et celui-ci.

— Appelle Jonah pour lui dire de venir chercher son fils. Tu es au bout du rouleau.

J’évite de répondre à son commentaire et lui reprends Elijah.

— Tu pourrais aller acheter des couches ? Il ne m’en reste qu’une et je dois le changer.

— Jonah ne peut pas t’en apporter d’autres ? C’est lui que ça regarde, non ?

Je me détourne car j’ai trop peur qu’elle lise la réponse dans mes yeux.

— Lâche-le un peu. Sa vie vient d’être bouleversée.

— La nôtre aussi. Ce n’est pas une raison pour abandonner son bébé.

— Tu ne peux pas comprendre. Il lui faut du temps. Mon portefeuille est dans la cuisine.

Clara le prend et s’en va faire les courses.

Une fois seule avec Elijah, je le dépose sur le matelas que j’ai fabriqué pour lui. Il finit par s’endormir ; je ne sais pas combien de temps ça va durer mais j’en profite pour aller à la cuisine afin de laver ses biberons.

Jenny le nourrissait au sein, mais il semble s’habituer au lait maternisé. Ça demande juste un matériel infernal.

Je suis en plein nettoyage lorsque ça me prend.

Je me mets à pleurer.

Ces derniers temps, quand ça commence, je ne peux plus m’arrêter. Je pleure avec Elijah, la nuit. Je pleure avec lui, le jour. Je pleure sous la douche. Je pleure dans ma voiture.

J’ai constamment mal à la tête, mal au cœur, et parfois, je voudrais juste que tout s’arrête là. Le monde entier.

On sait que sa vie est de la merde quand on se met à laver des biberons tout en priant pour voir venir la fin du monde.

CHAPITRE 12

Clara

Je peux prendre plusieurs chemins pour me rendre de la maison au supermarché, de la maison au lycée, ou à peu près partout en ville. Le plus court est la rue principale, l'autre contourne plusieurs quartiers ; d'habitude je l'évite, mais depuis près de quinze jours, c'est celui que j'emprunte le plus souvent.

Car il passe devant la maison de Miller Adams.

Le panneau d'entrée de la ville a encore bougé, et je comprends maintenant pourquoi Miller le déplace si discrètement. À moins de faire des mesures systématiques, il serait difficile de repérer un recul de six mètres par semaine. Moi, je l'ai remarqué. Et je souris chaque fois que je constate l'évolution.

J'emprunte ce chemin en gardant l'espoir d'apercevoir Miller au bord de la route, ce qui me donnerait une bonne excuse pour m'arrêter. Mais il ne sort jamais.

Je poursuis mon trajet vers le supermarché pour acheter ces couches, sans savoir quel type ni quelle taille chercher. Une fois arrivée sur place, j'envoie des SMS à maman ; qui restent sans réponse. Elle doit encore être occupée avec Elijah.

J’ignore pourquoi elle le garde depuis si longtemps et n’a pas demandé des couches à Jonah.

Je suis certaine qu’elle mentait en expliquant qu’il avait besoin d’une pause. Je le lisais dans ses yeux. Elle était inquiète. Elle espère juste qu’il n’aura besoin que d’une pause.

Mais si Lexie avait raison ? Si Jonah décidait de ne pas revenir le chercher ?

Dans ce cas, ce serait un nouveau désastre, ajouté à la longue liste de tragédies dont je suis responsable. Jonah stresse parce qu’il a perdu la mère de son enfant et ne sait pas comment l’élever seul. Tout ça à cause de moi.

Il faut que j’arrange ça, mais comment faire quand on ne sait pas ce qui se passe ?

Finalement, je ne vais pas appeler Jonah. Je glisse le téléphone dans ma poche et quitte le magasin sans acheter de couches. Je vais aller directement chez lui ; tante Jenny n’est plus là pour répondre à mes questions et ma mère me cache des choses. Rien de mieux pour savoir ce qui se passe que d’aller directement à la source.

En arrivant chez lui, j’entends la télévision et pousse un petit soupir de soulagement. Il n’a donc pas quitté la ville. *Pas encore.* Je sonne et perçois aussitôt du bruit à l’intérieur. Puis des pas.

Ils ralentissent, comme si Jonah décidait de ne pas répondre. Je frappe à la porte, histoire de lui faire comprendre que je ne vais pas m’en aller jusqu’à ce qu’il m’ouvre. Je passerai par la fenêtre s’il le faut.

— Jonah !

Rien. J’essaie la poignée mais elle est bloquée. Du coup, je tape encore plus fort de la main droite tout en sonnant de la gauche. Pendant au moins trente secondes. Jusqu’à ce que j’entende de nouveau des pas.

La porte s’ouvre. Jonah enfile un tee-shirt.

— Laisse-moi une minute pour m’habiller, maugrée-t-il.

J’écarte le battant pour entrer d’office. Je ne suis plus venue ici depuis une semaine avant la mort de Jenny. Incroyable comment un mec peut vite laisser tout partir en vrille.

Cela ne me révulse pas mais c’est pathétique. Ses fringues par terre. Des boîtes de pizza vides sur la table. Deux sacs de chips ouverts sur le canapé. L’air un peu gêné par l’état de sa maison – *ce en quoi il n’a pas tort* –, il commence à rassembler tout ce qui traîne pour l’emporter à la cuisine.

— Qu’est-ce que tu fais ?

En le voyant ouvrir la poubelle, j’ai cru qu’il allait tout y jeter, mais elle est déjà pleine. Alors il dépose le tout sur le comptoir, au milieu d’autres déchets.

— Je nettoie, répond-il.

Et de sortir le sac poubelle plein, pour le fermer.

— Tu sais très bien de quoi je parle. Pourquoi ma mère garde Elijah depuis dimanche ?

Il le dépose près de la porte menant au garage, s’arrête un instant pour me dévisager, comme s’il pouvait répondre en toute franchise. Mais il secoue la tête :

— Tu ne comprendrais pas.

J’en ai marre d’entendre ça. À croire que les adultes prennent les ados pour des abrutis incapables de comprendre ce qu’on leur dit. Ce que je sais, en tout cas, c’est que rien au monde ne devrait détourner un parent de ses enfants. Pas même le chagrin.

— Tu t’inquiètes pour lui, au moins ?

Il semble offensé par ma question :

— Évidemment !

— Drôle de façon de le montrer.

— Je ne suis pas en état.

— Je te signale que ma mère non plus. Elle a perdu son mari et sa sœur.

— Et moi, mon meilleur ami, ma fiancée et la mère de mon fils.

— Et maintenant, ton fils t’a perdu. Tu trouves ça juste ?

Il pousse un soupir, s’adosse au comptoir en regardant ses pieds. Apparemment, c’est ma présence qui lui donne ce sentiment de culpabilité. *Tant mieux.* Il l’a bien mérité. Et il n’a pas encore tout vu.

— Tu crois que tu souffres plus que ma mère ?

— Non, répond-il aussitôt.

— Alors pourquoi tu lui imposes tes responsabilités ? Et en plus tu lui balances la charge de ton fils, comme si tu traversais une épreuve plus importante que la sienne.

Jonah accuse le coup. Il a l’air rongé par la culpabilité. Il se détache du comptoir, s’éloigne de moi, comme si ma seule présence lui donnait des remords. Alors j’insiste :

— Elijah sait se retourner tout seul dans son lit.

Il se retourne brusquement, le regard braqué sur moi :

— Tu es sûre ?

— Non. Mais ça risque d’arriver, et tu vas louper ça.

Jonah serre les dents ; je distingue le moment où il prend sa décision.

— Qu’est-ce que je fous ? marmonne-t-il les lèvres serrées.

Il se précipite vers la table, récupère un trousseau de clefs puis fonce vers la porte du garage.

— Tu vas où ?

— Chercher mon fils.

— Je reste et je nettoie ta maison pour cinquante dollars.

Il marque une pause avant de revenir dans le salon en sortant son portefeuille de sa poche. Il en tire deux billets de vingt et un de dix, et me les tend. Puis, dans un mouvement plutôt inattendu, il m’embrasse brièvement sur le front, avant de reculer sans me quitter des yeux.

— Merci, Clara.

Tout sourire, j’agite les billets, mais je sais qu’il ne me les a pas donnés pour que je joue les femmes de ménage. En fait, il me remercie de lui avoir

remis les idées en place.

CHAPITRE 13

Morgan

Je suis dans la buanderie, en train de nettoyer les quelques vêtements d'Elijah. Je pleure encore. Quelle surprise. Alors je m'essuie les yeux avant de mettre le sèche-linge en route et de regagner le salon.

Je m'arrête sur le seuil.

Jonah tient Elijah dans ses bras et embrasse sa tête. Je l'entends murmurer :

— Désolé. Papa te demande pardon.

Je ne voudrais pas gâcher ce moment. Il s'en dégage tellement de tendresse, qui tranche avec ma colère d'il y a quelques instants. Mais je lis dans l'expression de Jonah qu'il admet ne plus pouvoir se séparer d'Elijah. Quel que soit son père, c'est lui qui l'a élevé, lui que cet enfant connaît, lui qu'il aime. Tant mieux si mes pires angoisses ne se réalisent pas.

Je retourne dans ma chambre pour leur accorder un peu de temps, tout en rangeant des affaires dans le sac à langer. Lorsque je reviens dans le salon, ils n'ont pas changé de place. Jonah l'étreint toujours comme s'il ne s'était pas encore assez excusé. Comme si Elijah comprenait ce qui se passait.

J’ai beau être soulagée par cet amour paternel qui semble l’emporter sur toute preuve d’ADN, je reste plutôt choquée qu’il lui ait fallu presque quatre jours pour revenir à la raison.

— Si tu l’abandonnes encore, je demanderai sa garde.

Sans perdre une seconde, Jonah se rapproche de moi et m’enlace. Je me blottis contre lui.

— Désolé, Morgan, souffle-t-il d’un ton éperdu, comme s’il craignait que je ne puisse pas lui pardonner. Je ne sais pas ce qui m’est passé par la tête. Désolé.

Le fait est… que je ne parviens même pas à le lui reprocher.

Si Chris et Jenny n’étaient pas déjà morts, je les tuerais pour avoir fait ça à Jonah. Je ne pense qu’à ça ces derniers jours. Jenny devait se douter que Chris avait une chance d’être le père d’Elijah. Et si elle le savait, Chris aussi. Je me suis demandé pourquoi ils avaient laissé Jonah penser le contraire, et la seule explication que j’ai trouvée ne me semblait pas valable.

Mais peut-être ont-ils gardé le secret parce qu’ils avaient peur des conséquences que pourrait engendrer la vérité. Clara ne leur aurait jamais pardonné. Jenny et Chris auraient tout fait pour qu’elle ne sache rien. Quitte à entraîner Jonah dans leur mensonge.

Pour le bien de Clara, je suis heureuse qu’ils soient parvenus à leurs fins.

Mais pour Jonah – et Elijah –, je suis folle de rage.

Alors je ne peux pas en vouloir à Jonah. Il lui a fallu un certain temps pour assimiler une nouvelle aussi traumatisante. Le revoilà, maintenant, plein de remords, et c’est tout ce qui compte.

Il s’accroche toujours à moi, comme s’il devait encore plus me demander pardon qu’à Elijah. Mais non. Je comprends totalement. Je suis juste soulagée que ce gamin ne grandisse pas sans père. C’est le plus important.

Je m’écarte un peu pour lui tendre le sac à langer.

— Il y a encore plein de grenouillères dans le sèche-linge. Tu pourras les récupérer dans la semaine.

— Merci.

Il embrasse encore Elijah sur le front, le regarde un moment avant de l’emmener. Je les suis à travers le salon. Arrivé devant la porte d’entrée, Jonah se retourne pour répéter, avec encore plus de conviction :

— Merci.

— C’est bon, Jonah, je t’assure.

Une fois qu’ils sont partis, je me laisse tomber sur le canapé, soulagée. Je ne crois pas avoir jamais été aussi fatiguée. Par la vie. Par la mort. Par *tout.*

Je me réveille, une heure plus tard, dans la même position, alors que Clara rentre à la maison.

Sans couches.

Je me frotte les yeux en me demandant où elle a pu aller, au juste. Comme si la responsabilité d’un bébé toute la semaine n’était pas assez épuisante, il faut que je supporte également une ado qui commence à se rebeller le jour de l’enterrement de son père.

Je la suis dans la cuisine. Elle ouvre le réfrigérateur et je vérifie si elle ne sent pas l’herbe en me rapprochant d’elle. Mais non. Encore qu’elle peut avoir sucé des bonbons histoire d’en faire passer le goût.

Elle hausse un sourcil :

— Tu viens de me renifler, là ?

— Où étais-tu ? Tu devais juste acheter des couches.

— Elijah est toujours là ?

— Non. Jonah est revenu le chercher.

Elle me contourne.

— Alors on n’a pas besoin de couches.

Elle sort l’argent de sa poche, le dépose sur le comptoir, puis se dirige vers la porte, mais j’ai déjà été trop indulgente avec elle. Elle a seize ans. J’ai le droit de savoir où elle était.

Je me place devant elle.

— Tu étais avec ce type ?

— Quel type ?

— Celui qui t’a filé un joint à l’enterrement de ton père.

— Je croyais qu’on n’en était plus là. Eh bien, non.

Elle essaie de passer mais je reste plantée devant elle :

— Il ne faut pas que tu le revoies.

— C’est fini. Et d’abord, ce n’est pas un sale type. Je peux aller dans ma chambre, maintenant ?

— Quand tu m’auras dit où tu étais.

L’air abattu, elle baisse les bras :

— Je nettoyais la maison de Jonah ! Pourquoi tu cherches automatiquement le pire ?

J’ai l’impression qu’elle me ment. Elle, faire le ménage chez Jonah ?

— Vérifie avec l’application de localisation, si tu ne me crois pas. Téléphone-lui.

Elle se faufile jusqu’à la porte.

C’est vrai que j’aurais pu vérifier d’abord sur l’appli. Sauf que ça disait qu’elle était au cinéma le jour de l’enterrement de Chris ; mais pas qu’elle fumait un joint. Pour ça, cette appli ne sert à rien.

Je devrais peut-être la supprimer, parce que ça coûte de l’argent. Mais c’est Chris qui nous a abonnés, et son téléphone a dû se perdre dans la collision. En tout cas, il ne se trouvait pas dans le carton qui contenait des objets récupérés dans la voiture de Jenny.

De toute façon, je n’en connais même pas le mot de passe. Ça aurait dû me mettre la puce à l’oreille. Sauf que je n’avais pas la moindre idée qu’il puisse me cacher quelque chose.

Et c’est reparti.

J’en viens à regretter qu’Elijah soit parti. Au moins, il m’occupait l’esprit. Pendant ce temps-là, je ne songeais pas à ce qu’avaient pu faire Chris et Jenny. Sur ce point, Jonah a de la chance. Il a trop à faire avec son bébé pour penser à autre chose.

Je vais me servir du vin, prendre un bain moussant. Ça me fera du bien.

Clara est sortie voilà au moins trente secondes, mais la porte de la cuisine continue d’aller et venir. Je l’arrête et vois alors ma main plaquée sur le panneau. Mon alliance. Chris me l’a offerte pour notre dixième anniversaire de mariage. Elle a remplacé l’anneau d’or qu’il m’avait acheté quand on était encore adolescents.

C’est Jenny qui l’a aidé à choisir cette alliance.

Ils sortaient déjà ensemble, à l’époque ?

Pour la première fois depuis le jour où j’ai passé cette bague, j’ai envie de m’en débarrasser. Je l’enlève, la jette vers la porte battante. Je ne sais pas où elle atterrit et je m’en fiche.

Je me rue alors dans le garage à la recherche de ce qui pourrait résoudre au moins *un* problème dans ma vie.

J’aimerais bien trouver une machette, ou une hache, mais je ne vois qu’un marteau, dont je me saisis. Je vais en finir une fois pour toutes avec cette fichue porte.

Je prends mon élan et abats le marteau, cabossant la porte.

Je recommence en me demandant pourquoi je n’ai pas simplement essayé de sortir le panneau de ses gonds. J’avais sans doute besoin de me défouler un peu.

Je tape au même endroit, encore et encore, jusqu’à ce que le bois commence à se fendre. Finalement, un trou apparaît, à travers lequel j’aperçois le salon. Bon début. Qui m’inquiète tout de même un peu.

Pourtant, je continue à frapper. Chaque fois que j’atteins la porte, elle s’éloigne de moi et je la rattrape quand elle revient. Encore et encore,

jusqu’à obtenir un trou d’au moins trente centimètres.

Je mets toutes mes forces dans le coup suivant, mais le marteau reste coincé dans l’orifice et m’échappe des mains. Lorsque la porte revient vers moi, je l’arrête du pied. Et là, j’aperçois Clara qui me regarde depuis le salon.

L’air abasourdi.

Les mains sur les hanches, j’essaie de reprendre mon souffle puis essuie la sueur de mon front.

— Tu as complètement perdu la tête, déclare-t-elle. Faut vraiment que je me tire d’ici.

Si c’est vraiment ce qu’elle croit…

— Eh bien, ne te gêne pas.

Elle secoue la tête, comme si c’était *moi* qui la mettais dehors, puis retourne dans sa chambre.

— Ce n’est pas le chemin de la sortie ! hurlé-je.

Elle claque sa porte, et il ne me faut que trois secondes pour regretter de l’avoir engueulée. Si elle est comme moi à son âge – *et c’est le cas* –, elle va sans doute attraper un sac et sortir par la fenêtre.

Je ne pensais pas ce que je disais. Je suis juste hors de moi. Il faut que j’arrête de me défouler sur elle, mais son attitude en fait une cible trop facile.

Je me précipite vers sa chambre, ouvre la porte. Elle ne remplit pas un sac. Elle est juste allongée sur son lit, les yeux au plafond, en larmes.

Mon cœur se serre. Je m’en veux terriblement. Je m’assieds près d’elle, lui caresse la tête.

— Pardon. Je ne veux pas que tu t’en ailles.

Elle roule sur le côté, me tournant le dos, serre un oreiller contre sa poitrine.

— Va dormir, maman. S’il te plaît.

CHAPITRE 14

Clara

J’ai bu du café pour la première fois voilà quinze jours, le lendemain du soir où maman a fait un trou dans la porte de la cuisine. Au cours de ces deux semaines, j’ai découvert la seule chose qui pourrait me sortir de ma dépression.

Starbucks.

Bon, je connaissais déjà avant, mais je préférais le thé. Maintenant que je sais ce que c’est que de manquer de sommeil, j’ai essayé à peu près toutes les boissons du menu, et j’ai vite trouvé ma préférée. Le Caramel Macchiato. Sans hésitation.

Je l’emporte vers une table libre, dans un coin, celle où je m’assieds presque quotidiennement depuis quinze jours. Quand je ne suis pas chez Lexie, après le lycée, je suis ici. L’atmosphère est trop tendue à la maison, je préfère y rester le moins possible. Les soirs de semaine, il faut que je rentre pour vingt-deux heures quand je n’ai pas de devoirs, et les week-ends, pour minuit. Inutile de préciser que, depuis notre dispute avec ma mère, je ne passe plus une seule soirée avec elle.

Quand elle n’exige pas de savoir où et avec qui je me trouve, quand elle ne me renifle pas pour vérifier si j’ai pris de la drogue, elle broie du noir et

fait des trous dans les portes.

Et puis il y a toutes ces choses dont on n'a pas parlé. Le fait que j'envoyais un SMS à Jenny au moment de l'accident. Je continue à me demander pourquoi ils ont quitté la maison avec Jonah pour se rendre ensemble au Langford. Je pourrais l'interroger mais j'ai l'impression qu'elle me mentirait.

Avec elle, rien ne va. On n'est pas sur la même longueur d'onde. On ne sait plus comment se parler depuis la mort de papa et Jenny.

À moins que ça ne vienne que de moi. Je ne sais pas. Je sais juste que je ne supporte plus de rester à la maison. Je déteste l'impression que je ressens là-bas maintenant que mon père n'y reviendra jamais. Je n'y suis plus chez moi mais plutôt comme dans un asile dont maman et moi serions les uniques patientes.

C'est triste à dire, mais je me sens mieux au Starbucks que dans ma propre maison. Lexie travaille au Taco Bell cinq jours par semaine, et ce soir, elle y est retournée, si bien que je traîne à l'aise dans mon petit coin tranquille du caféine land où j'entame un bouquin.

Au bout de quelques pages, je sens mon téléphone vibrer ; une nouvelle notification Instagram :

Miller Adams vous suit maintenant.

Je contemple l'écran, le temps d'assimiler la nouvelle. Est-ce que Shelby aurait encore rompu avec lui ? À moins qu'il ne s'agisse d'une manœuvre de sa part à lui pour la retrouver.

Je sens un sourire naître sur mes lèvres mais il disparaît aussitôt car je ne sais plus trop où j'en suis. *Monte dans mon pick-up. Descends de mon pick-up. Soyons amis sur Instagram. Non, ne soyons pas amis. Oui, d'accord, soyons amis.*

Moi : Tu as encore le cœur brisé ?

Miller : Je crois que c'est moi qui ai rompu, cette fois.

Impossible, là, de réprimer mon trop large sourire.

Miller : Qu’est-ce que tu fais, en ce moment ?

Moi : Rien.

Miller : Je peux venir ?

Ma maison est le dernier endroit où je voudrais le voir.

Moi : On se retrouve au Starbucks.

Miller : J’arrive.

Je pose mon téléphone, reprends mon livre, mais je sais que je ne pourrai plus me concentrer sur ma lecture. Pas grave : au bout de cinq secondes, le voilà qui tire une chaise vide vers ma table et l’enfourche en s’accoudant au dossier.

— Tu étais déjà là ? dis-je en plaquant le livre sur ma poitrine.

Il sourit :

— Je faisais la queue quand j’ai reçu ton message.

Donc il a sans doute vu mon sourire idiot.

— C’est une atteinte à la vie privée.

— Je n’y suis pour rien si tu as complètement oublié tout ce qui t’entourait.

Il a raison. Quand je suis ici, je n’ai aucune idée de ce qui se passe autour de moi. Parfois, je lis pendant deux heures, et lorsque je lève la tête, je découvre, stupéfaite, que je ne suis pas à la maison.

Je range le livre dans mon sac, bois une gorgée de café. Puis je m’adosse à mon siège sans quitter Miller des yeux. Il semble aller mieux. Moins effondré que la dernière fois. En fait, il paraît plutôt content, mais je n’ai aucune idée du temps qu’il va lui falloir pour se rendre compte à quel point Shelby lui manque, et donc pour arrêter de me suivre encore sur Instagram.

— Je ne sais pas trop ce que ça me fait d’être ton plan de secours chaque fois que les choses tournent mal avec ta copine.

Il sourit à nouveau.

— Tu n’es pas un plan de secours. J’aime bien bavarder avec toi. Je n’ai plus de petite amie, alors je n’ai pas l’impression de trahir quelqu’un en venant te parler.

— C’est exactement ça, un plan de secours. Quand la priorité ne fonctionne plus… on passe au deuxième niveau.

Une serveuse appelle le nom de Miller, mais il continue de me scruter quelques secondes avant de quitter sa chaise pour aller chercher sa commande. Quand il revient, il ne relance pas la conversation et change complètement de sujet :

— Ça te dirait d’aller faire un tour ?

Il porte son gobelet à ses lèvres, et je me demande comment un mec aussi simple et mignon, en train de déguster son café, peut être aussi attirant ; mais c’est comme ça, alors j’attrape mon sac et me lève.

— Tout à fait.

*
* *

Je n’ai jamais eu un rencard officiel. Encore que ce qu’on fait en ce moment n’ait rien à voir avec un rencard, mais je ne peux m’empêcher de comparer avec ce que j’imagine. Mes parents ont toujours été tellement protecteurs que je n’ai jamais osé leur demander la permission de sortir avec un mec. Toute ma vie, ils m’ont répété que je pourrais le faire dès seize ans, mais voilà près d’un an que j’ai atteint cet âge sans même essayer de me lancer. La seule idée d’amener un garçon chez moi pour le présenter à mes parents me pétrifiait ; alors si j’avais envie d’en voir un, je le faisais en douce, le plus souvent avec la complicité de Lexie.

J’ai au moins appris qu’il n’y avait rien de pire que le silence dans un rendez-vous. On essaie de le combler en posant des questions bêtes auxquelles personne n’a envie de répondre, mais une fois les commentaires imbéciles passés, on a peut-être des chances de flirter à la fin de la soirée.

Enfin, quoi qu'il se passe entre Miller et moi, il ne s'agit pas d'un rencard. Rien à voir. On n'a pas échangé un mot depuis qu'on est montés dans son pick-up, bien que ça date de plus d'une demi-heure, à présent.

Il ne m'oblige pas à répondre à des questions que je ne veux pas entendre, et je ne cherche pas à lui tirer la moindre information sur sa rupture avec Shelby. On est juste deux personnes en train d'écouter de la musique, de goûter le silence.

J'adore. Peut-être encore plus que ma petite table au Starbucks.

— C'était le pick-up de Papy, explique Miller en brisant le silence.

Ça ne me dérange pas. En fait, je me suis demandé plusieurs fois pourquoi il conduisait un si vieux truc.

— Il l'a acheté tout neuf quand il avait vingt-cinq ans, et il l'a conduit toute sa vie.

— Combien de kilomètres au compteur ?

— Presque trois cent cinquante mille avant de remplacer le moteur. Maintenant, on en est à…

Il lève la main pour consulter le tableau de bord :

— Trente mille neuf cent dix-huit.

— Et il le conduit toujours ?

— Non. Il n'est plus en état de conduire.

— Moi, je l'ai trouvé plutôt en forme.

Miller se gratte la joue :

— Il a un cancer. Les médecins lui donnent six mois max.

La nouvelle est un comme un coup de poing dans le ventre. Pourtant, je n'ai rencontré qu'une seule fois ce monsieur.

— Il fait comme si de rien n'était, mais je sais qu'il a peur.

Et moi, je m'interroge davantage sur la famille de Miller. À quoi ressemble sa mère ? Pourquoi mon père paraissait-il tellement détester le sien ?

— Vous êtes proches, tous les deux ?

Il se contente de hocher la tête. À son refus de répondre verbalement, je comprends qu'il sera le premier à souffrir de sa disparition. Et ça me rend triste pour lui.

— Tu devrais tout noter.

Il me jette un long regard en coin.

— Comment ça ?

— Note tout ce qui se passe entre vous, tout ce que tu voudrais te rappeler. On ne se doute pas de la vitesse à laquelle on oublie tout.

— Bonne idée, finit-il par commenter. Je vais m'y mettre. C'est pour ça aussi que j'ai mon appareil fixé en permanence sur son visage.

Je lui rends son sourire et regarde par la fenêtre. On n'échange rien de plus avant de se garer sur le parking du Starbucks, un quart d'heure plus tard.

Je m'étire avant de défaire ma ceinture.

— Merci. Ça m'a fait du bien.

— À moi aussi.

Il s'est adossé à sa portière comme pour mieux me regarder récupérer mon sac et pousser la poignée.

— Tu as bon goût en musique.

— Je sais, répond-il, un léger sourire s'étirant sur ses lèvres.

— On se voit au lycée demain ?

— D'accord.

À sa façon de me dévisager, j'ai l'impression qu'il ne veut pas que je m'en aille ; comme il ne dit rien, je descends du pick-up, claque la portière et retourne vers ma voiture. Alors que je cherche mes clefs, je l'entends qui sort à son tour.

Il me rejoint et s'appuie contre la carrosserie. Je me sens transpercée par l'intensité de son regard.

— On devrait se revoir. Tu es prise, demain soir ?

Je m’immobilise, les yeux braqués sur lui. J’aimerais bien demain soir, mais encore plus ce soir. J’ai encore une heure devant moi avant de devoir rentrer à la maison.

— On peut se voir maintenant.

— Où tu veux aller ?

— Pas loin. En fait, je boirais bien un autre café.

*
* *

Toutes les petites tables étaient prises, il n’en restait plus que des grandes à six chaises, ou alors le canapé.

C’est ce qu’a choisi Miller et je ne me suis pas fait prier pour le suivre. On se prélasse tranquillement parmi les coussins, les jambes étirées devant nous.

Nos genoux se touchent.

La plupart des clients sont partis, maintenant, et j’ai presque fini mon café, pourtant, on n’arrête pas de rire et de bavarder. C’est l’attitude opposée à celle dans le pick-up, mais ça me plaît autant.

Tout me semble tellement naturel avec lui, le silence, la conversation, les rires. Tout paraît aller de soi, et je ne me rendais pas compte à quel point ça me manquait. Depuis l’accident, ma vie n’a plus été qu’un tunnel obscur aux tournants abrupts, que je traversais sur la pointe des pieds en essayant de ne pas me blesser.

Malgré ma curiosité, on n’a pas évoqué sa rupture. J’espérais qu’il en serait de même pour l’accident et tout ce qui en avait découlé, mais il m’a juste demandé comment allait ma mère.

— Bien, je crois, ai-je répondu en terminant mon café. L’autre soir, je suis tombée sur elle alors qu’elle s’en prenait à grands coups de marteau à la porte de la cuisine. Maintenant, il y a un gros trou en plein milieu ; ça fait quinze jours.

— Et toi ? ajoute-t-il d’un air compatissant. Pas trop de casse ?

— Non. Ça va. Enfin… ça remonte à un petit mois, maintenant. Je pleure encore tous les soirs. Mais je n’ai plus l’impression de ne pas pouvoir sortir de mon lit. Et ça m’a fait du bien de me mettre au café.

— Tu en veux un autre ?

Je fais non de la tête et repose mon gobelet vide à côté de moi sur le canapé. Miller en fait autant, et on se retrouve encore plus près l’un de l’autre. Alors je lui souffle :

— Tu pourrais me rendre un petit service ?

— Ça dépend.

— Quand tu seras devenu un metteur en scène célèbre, tu pourras vérifier si les tasses de café contiennent bien du liquide lorsque les acteurs les prennent dans leurs mains ?

Ça le fait éclater de rire.

— C’est ma pire obsession ! assure-t-il. Elles sont toujours vides, et quand ils les posent, ça sonne creux.

— J’ai encore vu ça dans un film où un personnage furieux l’agitait autour de lui sans jamais faire tomber une goutte. Ça m’a complètement déconcentrée, et toute ma soirée en a été gâchée.

— Promis. Toutes les tasses de mes films seront remplies.

Il a posé la main sur mon genou et j’essaie de faire comme si de rien n’était, sans toutefois la quitter des yeux. J’aime assez sentir le mouvement de son pouce.

J’aime assez l’impression que je ressens en sa présence, et je crois que c’est réciproque. On continue de sourire tous les deux mais j’ai dû rougir au moins trois fois pendant notre conversation.

On sait aussi bien l’un que l’autre qu’on se plaît, alors inutile de jouer les innocents. Seulement je ne sais pas trop ce qu’il a derrière la tête, à quoi il pense… s’il a pensé une seule fois à Shelby.

— Bon, reprend-il. Tu as choisi ton université ? Tu veux toujours devenir comédienne ?

Cette question m’arrache un immense soupir :

— J’aimerais vraiment, mais mère est totalement contre. Et mon père l’était aussi.

— Pourquoi ?

— Les chances de réussir sont quand même minces, ils veulent que je fasse quelque chose de plus sûr.

— Je t’ai vue jouer. Tu sembles faite pour ça.

Je me redresse un peu sur mon siège.

— C’est vrai ? Dans quoi tu m’as vue ?

Je suis membre du club théâtre du lycée chaque année, mais je n’avais pas remarqué la présence de Miller.

— Je ne m’en souviens pas. Je te revois juste sur scène.

De nouveau, je me sens rougir et m’empresse de demander :

— Et toi ? Ça y est, tu t’es inscrit à l’université du Texas ? Ou ailleurs ?

— Non. On ne peut pas se payer ça. Et puis, il faut que je reste dans la région. Pour Papy.

J’ai envie de l’interroger davantage, mais il a l’air trop triste. Je ne sais pas si c’est parce qu’il n’y aurait personne d’autre pour s’occuper de son grand-père s’il s’en allait ou si c’est parce qu’il ne veut de toute façon pas le quitter. Sans doute un peu des deux.

Je n’aime pas trop que notre conversation le mette dans un tel état, alors j’essaie de lui changer les idées :

— J’ai un aveu à te faire.

Il m’observe attentivement, attendant la suite.

— J’ai rempli le formulaire pour le concours.

— Bon ! J’avais peur que tu ne le fasses pas.

— Il est possible que j’en aie rempli un pour toi aussi.

— Quoi ? Au cas où je romprais avec Shelby ?

Je hoche brièvement la tête et ça le fait rire :

— Merci ! Alors ça veut dire qu’on est partenaires ?

— Si tu veux. Mais si tu finis par te remettre avec Shelby, je comprendrais que tu…

Il se penche en avant comme pour mieux me convaincre :

— Je ne retournerai pas avec elle. Sors-toi ça de la tête.

Quelle information importante dans une si courte phrase. Cela fait naître une vague de chaleur dans ma poitrine.

Il a l'air tellement sérieux que ça me donne le trac quand il se remet à parler :

— Tout à l'heure, quand tu t'es désignée comme mon plan de secours, j'ai eu envie de rire. C'était Shelby, mon plan de secours, par rapport à toi. Voilà près de trois ans que j'ai craqué pour toi.

Sur le coup, j'en reste muette, puis je bafouille :

— Trois ans ? Pourquoi tu n'as jamais rien fait ?

— Ça tombait toujours mal. Sauf une fois où j'ai failli… mais là, tu as commencé à sortir avec ce mec…

— Aaron.

— Oui. Aaron. Alors je me suis mis avec Shelby. Et toi, tu as rompu avec Aaron deux mois plus tard.

— Et là, tu m'as ignorée pendant un an.

— Tu avais remarqué ? demande-t-il l'air contrit.

— Tu as payé un mec vingt dollars pour échanger vos casiers au début de l'année, et je l'ai très mal pris.

— J'essayais de garder mes distances. Avec Shelby, on était amis avant de sortir ensemble, elle savait que tu me plaisais.

Ce qui explique bien des choses.

— C'est pour ça que tu as dit qu'elle n'était pas jalouse sauf avec moi.

— Oui.

La tête toujours posée sur le dossier du canapé, il m'observe alors que je tente d'assimiler tout ça. Il a l'air vulnérable à cet instant, comme s'il lui

avait fallu faire appel à tout son courage pour avouer ça, comme s'il mourait d'anxiété à l'idée de ce que j'allais pouvoir répondre.

Alors que je ne sais même pas quoi dire. En fait, j'aurais plutôt envie de changer de sujet, je me sens trop mal à l'aise. Je n'ai rien à lui annoncer d'aussi agréable que ce qu'il vient de me raconter. Raison pour laquelle je lâche la première question qui me passe par la tête :

— Ton pick-up a un nom ?

Miller plisse les yeux, se demandant visiblement ce qui m'arrive. Et puis il éclate d'un énorme rire guttural :

— Ouais. Nora.

— Pourquoi Nora ?

Il hésite ; j'aime bien son air amusé.

— C'est une chanson des Beatles.

Je me rappelle effectivement le poster dans sa chambre.

— Comme ça, tu es fan des Beatles ?

Il fait oui de la tête.

— Et ta chanson préférée ?

Il n'hésite pas une seconde :

— *« If I could see you now, I'd try to make you sad somehow. But I can't, so I'll cry instead.* [1] *»*

— Waouh…

— Comme tu dis… sourit-il.

Je m'adosse au canapé pour mieux savourer ces paroles, tandis qu'il se met à chantonner : *« I wanna hold your haaaand.* [2] *»*

Et je me demande s'il n'y a pas un petit sous-entendu quand il me prend effectivement la main et glisse ses doigts entre les miens.

— Bien joué.

— C'est quand tu veux.

Impossible de lui cacher ce que je ressens en ce moment. J'apprécie que sa présence me soulage ainsi de mon chagrin. J'apprécie qu'il ne cherche

pas à se faire passer pour ce qu'il n'est pas. J'apprécie qu'il ait rompu avec sa petite amie avant de se tourner vers moi. Et même si je ne le connais pas trop, je le connais assez pour pouvoir dire que c'est quelqu'un de bien.

Ce qui explique mon attirance pour lui… c'est qu'il soit venu à l'enterrement de mon père juste parce qu'il voulait voir comment j'allais. Et ça me plaît plus que son allure, que son humour ou que son horrible voix quand il chante.

Tant de sensations tourbillonnent actuellement dans mon cœur que j'ai peur de voir la salle se mettre à tourner autour de moi si je ne trouve pas vite mon centre de gravité. Je me penche, pose ma bouche sur la sienne ; pour retrouver mon équilibre.

C'est un baiser rapide. Auquel ni l'un ni l'autre ne nous attendions, je crois. Je me détache en me mordant les lèvres, car je me demande si j'aurais dû faire ça. Reposant la tête sur le canapé, j'attends sa réaction. Il ne détache pas ses yeux de moi.

— Je n'aurais pas imaginé que notre premier baiser serait comme ça, observe-t-il doucement.

— Comme quoi ?

— Doux.

— Qu'est-ce que tu imaginais ?

Il promène son regard sur les quelques clients encore présents.

— Je ne peux pas te le montrer ici.

Lorsque ses yeux reviennent sur moi, la tranquillité de son sourire me rend ma confiance en moi :

— Alors on retourne dans ton pick-up.

La perspective de notre deuxième baiser me rend encore plus anxieuse que pour le premier. On quitte le Starbucks, main dans la main. Il se dirige vers son pick-up, ouvre la portière passager pour moi, me laisse grimper à bord puis la ferme derrière moi avant de gagner sa place au volant.

Je ne sais pas pourquoi je me sens aussi tourmentée. Peut-être parce qu'on est en train de vivre ça. Moi et Miller. Miller et moi. Comment devrait s'appeler notre couple ? Cliller ? Millerra ?

Beurk. Les deux noms sont affreux.

Assis au volant, Miller claque sa portière.

— C'est quoi ce regard ?

— Quel regard ?

Il tend le doigt vers mon visage :

— Celui-là.

— Rien, dis-je en riant. Je m'emballe un peu.

Il me prend la main, m'attire contre lui. On se retrouve au milieu de la banquette. C'est l'avantage des vieux véhicules, les sièges sont longs, sans rien pour séparer les passagers. On se retrouve encore plus proches que sur le canapé, les visages plus proches, les corps plus proches. Tout est plus proche. Sa main se pose sur ma cuisse, et je me demande quel goût de sucette il aura.

— Comment ça, tu t'emballes un peu ? Tu regrettes de m'avoir embrassé ?

Ça me fait rire, parce que, s'il y a une chose que je ne regrette pas, c'est bien celle-là.

— Non, je pensais aux noms affreux que devrait porter notre couple.

Je lis le soulagement dans son expression. Jusqu'à ce que ses yeux se plissent.

— Ouais, sûrement affreux !

— C'est quoi, ton deuxième prénom ?

— Jeremiah. Et toi ?

— Le très original Nicole.

— Jerecole ? suggère-t-il alors.

— Non, moi, je ne *rigole* pas… souris-je.

C’est quand même bizarre, quand je songe au bisou qu’on a échangé, au petit bout d’une soirée qu’on a passée ensemble, alors qu’il était célibataire depuis quelques heures… et nous voilà en train de discuter de noms de couple. J’aimerais croire qu’il partage mes sentiments, mais à vrai dire, il n’est pas seul depuis assez longtemps pour avoir envie de s’engager davantage.

— Tu fais encore la grimace, marmonne-t-il.

Je me détourne en soupirant et lui prends la main.

— Désolée, je voulais juste…

J’hésite un peu mais finis par le regarder de nouveau.

— Tu es sûr de toi, là ? Je veux dire que tu viens de rompre avec Shelby, aujourd’hui ou hier. Je ne sais pas trop à quand ça remonte, mais je ne tiens pas à me lancer dans quoi que ce soit si c’est pour que tu changes d’avis dans une semaine.

Le silence qui s’ensuit dure beaucoup trop longtemps pour que ça ne me mette pas mal à l’aise. On se tient toujours la main, et Miller me caresse légèrement l’extérieur de la cuisse. À son tour, il pousse un soupir, plus profond que ce que j’aurais voulu, j’ai dû dire quelque chose qui ne lui plaisait pas.

— Tu te rappelles quand tu m’as dit de faire le ménage dans ma tête ?

Je hoche la tête.

— C’était le jour de ma rupture avec Shelby. Ni hier, ni aujourd’hui, mais il y a plusieurs semaines. Et c’était déjà décidé, à ce moment-là. Seulement, je ne voulais pas lui faire de peine.

La suite de ses explications, il me la donne non pas en paroles, mais avec ses yeux, ce regard d’une loyauté éclatante qui me fait frémir. Il écarte la main de ma jambe pour la remonter vers mon coude, promener les doigts le long de mon bras, jusqu’à mon cou, et enfin s’arrêter sur ma joue. Je lance alors :

— Nicomiah, je trouve que ça sonne mieux.

Le charme est rompu par son éclat de rire. Sa main remonte alors sur ma nuque et il m'attire vers sa bouche, d'abord dans un doux baiser, un peu comme celui que je lui ai donné. Et puis sa langue écarte mes lèvres pour aller à la rencontre de la mienne ; adieu la douceur.

Ça ne rigole plus.

Je réponds avec une ardeur un peu gênante, l'attire plus près de moi, comme s'il allait pouvoir effacer les dernières gouttes de tristesse qui m'habitent encore. Je caresse ses cheveux tandis que sa paume glisse lentement le long de mon échine.

Jamais encore je n'avais éprouvé une sensation si parfaite. Au point qu'une nouvelle peur s'empare de moi à l'idée que ce baiser va bien finir par s'arrêter.

Miller me prend par la taille pour m'attirer encore plus près de lui ; je le chevauche, maintenant, et ça le fait gémir, et ça rend mon baiser encore plus fou. Sa bouche sent le café plutôt que la sucette, mais ça m'est égal puisque, désormais, j'aime le goût du café.

Ses doigts effleurent le creux de mes reins et je n'en reviens pas qu'un si léger contact puisse me mettre dans un tel état. Effrayée par cette sensation, j'arrache ma bouche de la sienne. C'est trop nouveau pour moi, je suis déroutée.

Miller m'attire vers lui, plonge le visage dans mon cou. Je l'enveloppe de mes bras et ma joue se presse sur le sommet de son crâne. Je sens la chaleur de son souffle dans ma nuque.

Il m'étreint encore plus fort et murmure :

— Ça ressemble davantage au premier baiser que j'imaginais.

— Ah oui ? dis-je en riant. Tu le préfères à celui que je t'ai donné ?

Il secoue la tête, s'écarte un peu de moi pour me regarder.

— Non, j'ai adoré ton bisou aussi.

Je m'empresse de lui en donner un autre.

Il soupire contre ma bouche, m’embrasse à son tour, sans la langue cette fois. Juste avec un peu d’air. Il jette un coup d’œil par-dessus mon épaule pour regarder sa radio puis se penche sur le siège.

— Tu vas être en retard, ce soir.

Il dit ça d’un ton provocateur, comme s’il espérait qu’on puisse passer la nuit dans son pick-up.

— C’est-à-dire ?

— Déjà un quart d’heure.

— Mince !

Miller m’écarte de lui puis sort du pick-up. Je descends à mon tour, et là, il me prend par la main pour me conduire à ma voiture ; tandis que je m’installe, il pose un bras au-dessus de ma portière et on s’embrasse une dernière fois.

Je n’arrive pas à croire tout ce que je ressens en ce moment. Avant d’arriver, aujourd’hui, je vivais très bien ma vie sans Miller. À présent, j’ai l’impression que chaque minute passée loin de lui sera un supplice.

— Bonne nuit, Clara.

— Bonne nuit.

Immobile, il me dévisage encore un instant, puis maugrée :

— Je ne vais jamais pouvoir attendre jusqu’à demain.

Ce qui correspond exactement à mon état d’esprit. Il finit par reculer, fermer la portière, sans me quitter des yeux. Il ne regagne son pick-up qu’une fois que j’ai quitté le parking pour rentrer à la maison… en retard.

Ça promet…

---

1. « Si je pouvais te voir maintenant, j’essaierais de te faire de la peine, Mais je ne peux pas, donc je pleurerai à la place… »

2. Laisse-moi te tenir la main.

CHAPITRE 15

Morgan

Assise sur la terrasse derrière la maison, je réfléchis. Je ne sais pas trop à quoi, d'ailleurs. Mon esprit va et vient comme au ping-pong, passant de mes souvenirs de Chris à l'urgence de trouver un travail, à l'envie de retourner à l'université ; sans compter Clara qui a largement dépassé son heure limite. Il est presque vingt-deux heures trente, alors je lui envoie un autre SMS :

Tu es en retard. Rentre s'il te plaît.

Elle passe beaucoup de temps dehors, et j'ignore complètement avec qui car elle ne me parle presque plus. Quand elle est ici, c'est enfermée dans sa chambre. L'appli la montre toujours soit chez Lexie ou au Starbucks, mais qui passe autant de temps dans un café ?

On frappe doucement à la fenêtre qui donne sur la terrasse et je lève la tête, oubliant presque que Jonah est là depuis vingt minutes pour réparer la porte de la cuisine. Je me lève, coince mes cheveux derrière mes oreilles alors qu'il me rejoint.

— Tu as une tenaille ?

— Oui, dans ma boîte à outils.

Je vais à la buanderie, là où j'ai toujours gardé mes propres outils pour effectuer mes petites réparations lorsque Chris n'était pas là. La boîte est noir et rose. C'est Chris qui me l'a offerte, une année pour Noël.

Il en a également offert une à Jenny. Cette idée me transperce.

Parfois, j'ai l'impression que les choses vont mieux, et puis de nouveaux souvenirs me rappellent à quel point je me trompe. Je prends la boîte et la tends à Jonah. Il fouille dedans mais ne semble pas trouver ce qu'il cherche.

— Ce sont de vieilles charnières, maugrée-t-il. Je n'arrive pas à enlever la dernière, elle est trop mal fixée. J'ai ce qu'il faut à la maison, mais c'est trop tard aujourd'hui, je reviendrai demain si ça te convient ?

Comme si la question se posait…

— Oui, bien sûr.

Je lui ai envoyé un SMS hier pour lui dire que je n'arrivais pas à sortir la porte de ses gonds. Il m'a promis de venir aujourd'hui, mais assez tard car il allait chercher sa sœur à l'aéroport. Il ne m'a même pas demandé pourquoi je voulais faire ça. De même, à son arrivée, il n'a pas cherché à savoir d'où provenait ce trou. Il s'est juste mis au travail.

Maintenant qu'il s'en va, je m'attends à ce qu'il m'interroge, mais rien. Je n'aime pas trop cette soudaine discrétion, alors je pose une question un peu au hasard :

— Ta sœur reste combien de temps ici ?

— Jusqu'à dimanche. Elle voudrait te voir. Elle… enfin tu sais… Elle se demandait juste si tu voulais voir du monde.

Je n'y tiens pas, mais sans trop savoir pourquoi, je réponds :

— Je serais ravie.

— Arrête ! s'esclaffe-t-il.

Je hausse les épaules. Il a raison, bien sûr, je la connais à peine. Je l'ai rencontrée une fois quand on était ados, puis durant quelques minutes à la naissance d'Elijah. Et ensuite, aux deux enterrements. C'est tout.

— C’est vrai, je voulais juste être polie.

— Pas besoin d’être polis entre nous. C’est le seul avantage de ces moments-là. On a encore six mois pour jouer les ours. Tu m’accompagnes ?

De la tête, il me désigne sa voiture. Je le suis, mais avant d’y entrer, il s’adosse à la portière et croise les bras.

— Tu n’as certainement pas plus envie d’en parler que moi, mais ça concerne nos enfants, et…

Je glisse les mains dans les poches arrière de mon jean, lève la tête vers le ciel nocturne en soupirant.

— Je sais, il faut qu’on en discute. Parce que, si c’est vrai…

— Ça fait de Clara et Elijah des demi-frère et sœur.

C’est étrange de l’entendre dire ça à voix haute. Je respire un grand coup pour tâcher de me calmer avant de demander :

— Tu as l’intention de le lui dire un jour ?

— Un jour, oui. S’il me pose la question. Si ça vient dans la conversation. Enfin, je ne sais pas… Qu’est-ce que tu en penses ? Tu voudrais prévenir Clara ?

Il ne fait pas froid, pourtant, je me sens frissonner.

— Non. Je ne veux pas qu’elle sache. Ça l’anéantirait.

Jonah ne semble pas m’en vouloir d’être en train de lui demander de cacher la vérité à Elijah. Il semble bien comprendre la situation, lui aussi.

— Ça m’énerve qu’ils nous aient laissé un tel merdier.

Comment ne pas être d’accord avec lui ? C’est un véritable désastre. Auquel je n’ai pas encore vraiment réfléchi. Et je n’ai pas envie d’en parler pour le moment. Je change de sujet car, de toute façon, on ne va pas prendre de décision ce soir.

— L’anniversaire de Clara est dans deux semaines. J’ai envie de respecter notre barbecue traditionnel, mais je ne suis pas certaine qu’elle en ait envie. Ce ne sera pas la même chose sans eux.

— Tu devrais le lui demander.

— On n’est pas en excellents termes, ces temps-ci, dis-je avec un petit rire. Je marche un peu sur des œufs, tu sais. Elle n’est jamais d’accord avec ce que je dis.

— Elle va avoir dix-sept ans. L’étonnant serait qu’elle soit toujours d’accord avec toi.

J’apprécie son observation, en même temps, je sais que ce n’est pas tout à fait vrai. Je connais beaucoup de mères qui s’entendent à merveille avec leurs ados. Moi, ce n’est pas le cas, pas de chance. À moins que ce ne soit pas juste une question de chance. Qui sait si je ne me suis pas trompée sur toute la ligne ?

— Je n’y crois pas, soupire Jonah. Dire qu’elle va avoir dix-sept ans ! Je me rappelle encore le jour où tu as découvert que tu étais enceinte.

Je m’en souviens aussi. *Le lendemain, il s’en allait.*

Je baisse les yeux. J’éprouve trop d’émotions quand je le regarde, et j’en ai vraiment marre. Je m’éclaircis la gorge et recule, à l’instant où des phares illuminent le jardin. Clara est enfin de retour.

Jonah y voit un signal pour partir.

— Bonsoir, Morgan ! lance-t-il en ouvrant sa portière.

Il adresse un signe à Clara avant de s’asseoir, puis il démarre et s’éloigne. Quant à moi, je me tourne vers ma fille, l’air interrogateur. Elle se contente de hocher la tête avant de se diriger vers la maison ; je la suis et la regarde enlever ses chaussures devant le canapé.

— C’était quoi, ça ? demande-t-elle.

— Pardon ?

— Vous deux dans le noir, dehors. Ça faisait drôle.

Je fronce les sourcils. Essaierait-elle de détourner la conversation ?

— Comment se fait-il que tu rentres si tard ?

— Moi ? demande-t-elle en regardant son téléphone.

— Oui. Je t’ai envoyé deux SMS.

Elle passe son doigt sur l’écran.

— Oh ! Je ne les ai pas entendus arriver. Désolée, je faisais mes devoirs au Starbucks… je n'ai pas vu passer le temps. Il faut que je prenne une douche.

Je ne cherche même pas à lui faire dire la vérité. De toute façon, elle ne me répondrait pas.

De retour dans la cuisine, j'attrape un Jolly Rancher et m'adosse au comptoir en contemplant d'un œil absent le trou dans la porte. Je me demande pourquoi Jonah s'est tout d'un coup mis à parler du jour où j'ai découvert que j'étais enceinte, comme si ce n'était pas la pire période de ma vie.

Il l'a peut-être évoqué parce que son départ juste après n'avait pas autant d'importance pour lui que pour nous.

Je me suis toujours efforcée de ne plus jamais penser à cette semaine-là, mais maintenant que Jonah me l'a rappelée, elle me revient dans ses moindres détails.

On était au bord du lac. Et tous les trois se baignaient tandis que je lisais, assise sur une couverture dans l'herbe. Ils ont fini par sortir ensemble mais seul Jonah est venu à ma rencontre, tandis que Chris et Jenny ont couru vers le terrain de jeu.

— Morgan ! a-t-elle crié. Viens avec nous !

Elle remontait la petite butte à reculons comme pour mieux m'attirer. Mais j'ai secoué la tête en lui faisant signe de continuer sans moi. Au début, je ne voulais même pas me rendre au lac, mais Chris avait insisté. Moi, je ne souhaitais qu'une soirée seule avec lui, sans Jonah et Jenny. Je voulais lui parler en privé, mais on n'avait pas eu un instant d'intimité ce jour-là. Parfois, il ne se rendait pas compte de mon état d'esprit, et là, j'étais de mauvaise humeur depuis que j'avais pris conscience du retard de mes règles, la veille.

— Qu'est-ce qui te chiffonne aujourd'hui ? m'a demandé Jonah en s'asseyant à côté de moi. Tu fais une drôle de tête.

Il tombait tellement juste que j’ai failli éclater de rire :

— C’est Chris qui t’envoie aux nouvelles ?

Mais il a paru plutôt vexé :

— Chris vit dans une inconscience béate.

Sa réponse m’a surprise. J’avais bien remarqué qu’il lançait parfois des piques sur Chris, plutôt gentilles d’ailleurs, sans conséquences.

— Je croyais que c’était ton meilleur ami.

— C’est vrai. Je ferais n’importe quoi pour lui.

— Parfois, on dirait que tu ne l’aimes pas.

Il ne l’a pas nié, détournant les yeux vers le lac, comme si mon commentaire l’obligeait à réfléchir.

J’ai jeté un galet vers le lac mais il n’a même pas atteint l’eau.

— On n’a plus rien à boire ! a lancé Chris en courant vers nous.

Dans un mouvement spectaculaire, il s’est laissé tomber sur l’herbe, avant de m’attirer contre lui et de m’embrasser.

— Je vais faire un tour au supermarché. Tu viens ?

J’étais soulagée de pouvoir disposer enfin d’un peu de temps avec lui. On avait tellement de choses à se dire…

— Bien sûr.

— Il faut que je pisse, a lancé Jenny en se levant. Je viens avec vous.

J’ai réussi à cacher ma réaction agacée, mais chaque fois que je croyais disposer d’une minute pour raconter à Chris ce qui m’arrivait, quelqu’un ou quelque chose trouvait le moyen de s’interposer.

— Vas-y avec Jenny, ai-je alors soupiré. J’attendrai ici.

— Tu es sûre ?

— Oui, mais dépêche-toi, elle est déjà partie.

Il s’est retourné en criant :

— Tricheuse !

Je me suis alors tournée vers Jonah, toujours assis sur la couverture à côté de moi, les genoux remontés sous le menton. J’ai senti que quelque

chose n’allait pas.

— Qu’est-ce qui te chiffonne aujourd’hui ? ai-je demandé en répétant sa question.

— Rien.

— Si, il y a quelque chose.

Il a posé sur moi un regard d’une intensité stupéfiante, et mon cœur s’est mis à battre, comme chaque fois que nos yeux se croisaient. Le reflet du lac dans ses pupilles leur donnait un aspect liquide. J’ai pris conscience que je le regardais avec la même intensité, alors je me suis détournée, tandis qu’il murmurait :

— J’ai peur qu’on n’ait commis une erreur.

Cela me coupa le souffle. J’avais trop peur de lui demander ce qu’il voulait dire par là.

Peur de l’entendre répondre qu’on n’était pas avec la bonne personne. Certes, il avait peut-être envie de dire autre chose, mais je ne voyais pas pourquoi il me dévisageait parfois avec une telle attention. J’ai essayé de l’ignorer car nous n’avions jamais eu une idylle romantique. En même temps, un lien nous unissait, un lien qui n’avait jamais existé entre Chris et moi.

Je détestais ça. Je détestais l’idée que Jonah se rende toujours compte que quelque chose me gênait, alors que Chris ne voyait rien. Je détestais qu’avec Jonah il nous suffise d’un regard pour savoir ce que l’autre pensait. Je détestais qu’il me garde toujours les bonbons à la pastèque, parce que c’était une délicate attention, et je n’aimais pas que le meilleur ami de mon petit ami ait de ces gestes gentils pour moi. D’autant qu’il commençait tout juste à sortir avec Jenny. Contrairement à elle, je n’aurais jamais trahi ma propre sœur.

Raison pour laquelle, ce jour-là au bord du lac, lorsque Jonah a murmuré *« J’ai peur qu’on n’ait commis une erreur »*, j’ai répondu la seule chose qui pouvait nous ramener à la réalité :

— Je suis enceinte.

Livide, il m’a dévisagée dans un silence de plomb, avant de se lever pour s’éloigner un peu, choqué par mon aveu, apparemment secoué par mille questions ; si bien qu’en revenant, il semblait avoir rétréci de cinq centimètres.

— Chris est au courant ?

J’ai vu son regard se glacer tandis que je secouais la tête :

— Non, je ne lui ai encore rien dit.

Il se mordillait la lèvre inférieure, l’air furieux. Ou anéanti.

D’un seul coup, il est retourné dans l’eau, et moi je le contemplais, les larmes aux yeux. À la lueur du soleil couchant, je n’ai pas vu jusqu’où il a nagé, mais ça a duré assez longtemps pour qu’à son retour Chris et Jenny soient en train de se garer sur le parking.

Tout dégoulinant, il s’est assis sur ma couverture pour m’annoncer :

— J’ai rompu avec Jenny.

Cet aveu m’a laissée sans voix, d’autant qu’il a cru bon d’ajouter d’un ton plus grave que jamais :

— Tu seras une mère formidable, Morgan. Chris a beaucoup de chance.

Malgré la gentillesse de ses paroles, il me fixait d’un regard triste, dans lequel j’ai cru lire une sorte d’adieu.

Là-dessus, il s’est relevé pour regagner le parking.

Prise de vertige, j’ai eu envie de lui courir après, mais le poids de cette journée m’a clouée sur place. Je l’ai vu annoncer à Jenny qu’il partait, puis entrer avec elle dans la voiture et démarrer.

Lorsque Chris est apparu, j’aurais dû me sentir soulagée de me retrouver enfin seule avec lui, mais j’étais effondrée. Il s’est assis à côté de moi et m’a tendu une bouteille.

J’aimais Chris. J’allais avoir un bébé avec lui, pourtant je ne lui en avais encore rien dit. Mais je me sentais coupable, car depuis le temps qu’on sortait ensemble, aucun de ses regards ne m’avait jamais fait frissonner, et

j’avais peur de ne plus jamais ressentir cela. J’avais peur de me tromper, peut-être que j’aimais Chris, sans avoir jamais été amoureuse de lui.

Il a placé un bras sur mes épaules :

— Qu’est-ce qu’il y a, ma puce ?

Je me suis essuyé les yeux avant de laisser tomber :

— Je suis enceinte.

Sans attendre sa réaction, je me suis levée d’un bond et j’ai pleuré tout le long du chemin jusqu’à sa voiture. Je me disais que ces larmes n’étaient dues qu’à un excès d’hormones, qu’à la découverte de ma grossesse, qu’à tout ce qui m’arrivait en dehors de ce qui les avait causées.

Le lendemain, Jonah annonçait à Jenny qu’il voulait s’installer chez sa sœur et aller à l’université du Minnesota. Il a fait ses bagages, acheté un billet d’avion, et il est parti, sans venir nous dire au revoir, ni à Chris ni à moi.

Son départ égoïste a rendu Chris et Jenny furieux, quant à moi, j’étais trop bouleversée par mon état pour me préoccuper d’autre chose.

Au cours des semaines qui ont suivi, j’ai essayé de consoler Jenny, tout en forçant Chris à s’occuper de nous, plutôt que de son pote qui l’avait abandonné. Et j’essayais de ne plus penser à Jonah.

Je ne me doutais pas que cette existence allait durer longtemps. Avec moi dans le rôle de l’épouse dévouée de Chris, chargée de sa maison, de sa fille et de sa vie quotidienne. Avec moi attentive à la vie de ma petite sœur, l’aidant durant ses études d’infirmière, mais aussi à surmonter les erreurs de ses vingt ans, l’accueillant chaque fois qu’elle avait besoin de retomber sur ses pieds.

Le jour où j’ai appris que j’étais enceinte, j’ai cessé de vivre pour moi-même.

Je crois qu’il est temps de revenir à ce que je voulais être avant de me mettre à vivre pour les autres.

CHAPITRE 16

Clara

J’ai beau savoir que j’ai énervé ma mère en rentrant avec une demi-heure de retard, je ne peux m’empêcher de sourire. Ce baiser avec Miller en valait la peine. Je porte les mains à mes lèvres.

Jamais on ne m’avait embrassée comme ça. Les autres garçons avec qui ça m’est arrivé paraissaient trop pressés de me fourrer leur langue dans la bouche avant que je ne change d’avis.

Miller, c’était le contraire. Il était patient, même si ça partait un peu dans tous les sens. Comme s’il avait constamment envie de m’embrasser et d’en savourer chaque instant.

Je crois que je sourirai toujours en repensant à ce baiser. Quelque part, ça m’inquiète pour le lycée, demain. Je ne sais pas trop où ça va nous conduire, mais j’y ai senti comme une déclaration. Sauf que je ne sais pas vraiment ce qu’il voulait dire.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je me retourne et le sors, puis me remets sur le dos. C’est un SMS de Miller :

Miller : Je ne sais pas pour toi, mais parfois, quand il m’arrive quelque chose d’important, je rentre à la maison et je repense à tout ce que j’aurais voulu changer, à tout ce que j’aurais voulu dire.

Moi : Et ça t’arrive, maintenant ?

Miller : Oui. Je ne crois pas que j’ai été très franc avec toi.

Je roule sur le ventre pour essayer de ravaler la nausée qui m’a saisie. Tout allait trop bien…

Moi : Toi, malhonnête ? À quel sujet ?

Miller : Non, j’ai été honnête. C’est juste que je ne t’ai pas tout dit.

Moi : Comment ça ?

Miller : Je ne t’ai pas dit depuis combien de temps tu me plaisais.

J’attends la suite mais rien ne vient. Je contemple mon écran avec une telle intensité que je manque de le lâcher lorsqu’il se met à sonner. C’est le numéro de Miller. J’hésite avant de répondre car je parle très rarement au téléphone. Je préfère mille fois les SMS, mais il sait que je le tiens dans la main alors je peux difficilement l’envoyer sur messagerie. Je passe le doigt sur l’écran puis me lève pour aller dans la salle de bains, où je serai plus tranquille. Je m’assieds sur le bord de la baignoire.

— Allô ?

— Allô, répond-il. Désolé, ce sera trop long par SMS.

— Tu me fais peur, là, avec tes sous-entendus.

— Oh, non, tout va bien ! Ne t’inquiète pas. J’aurais juste dû te dire tout ça en face.

Il inspire un grand coup puis se lance :

— Quand j’avais quinze ans, je t’ai vue dans une pièce de théâtre au lycée. Tu avais le rôle principal et tu nous as fait un monologue d’au moins deux minutes. Tu étais tellement convaincante, tu avais l’air tellement émue que j’ai dû me retenir pour ne pas sauter sur scène et te prendre dans mes bras. À la fin, quand vous êtes venus saluer, tu souriais, tu riais, comme s’il ne restait pas une trace de ton personnage en toi. J’étais mort d’admiration, Clara. Tu ne te rends même pas compte de ton charisme, mais moi, ça me fascine. En première, je n’étais qu’un petit maigrichon, et bien que j’aie un an de plus que toi, je me sentais encore comme un gamin boutonneux qui ne

t’arrivait pas à la cheville, et je n’ai jamais trouvé le courage de t’approcher. Pendant un an, j’ai continué à t’admirer de loin. Par exemple, quand tu as trébuché en sortant de scène, mais que tu as transformé ton raté en petit bond marrant, les bras en l’air pour que toute la salle éclate de rire. Ou cette autre fois, quand Mark Avery a tiré sur la bretelle de ton soutien-gorge dans le couloir ; ça t’a tellement énervée que tu l’as suivi dans la classe en soulevant ton sweat pour ôter ton soutien-gorge et le lui jeter à la figure. Je me rappelle même que tu lui as crié quelque chose comme : *« Si tu tiens tellement à me l’arracher, garde-le, espèce de pervers ! »* Et tu es repartie en claquant la porte. C’était épique. Tu as le sens de l’épique, Clara. C’est pour ça que je n’ai jamais eu le courage de t’approcher, parce qu’une fille épique a besoin d’un garçon tout aussi épique, et je crois que je ne l’ai jamais été assez pour toi. Pardon si j’ai trop répété le mot épique dans mes dernières phrases.

Il est à bout de souffle quand il s’arrête de parler.

Et moi, j’ai un sourire si épanoui que j’en ai mal aux joues. Je ne me rendais pas compte qu’il éprouvait tout ça.

J’attends quelques secondes pour m’assurer qu’il a terminé, avant de finalement répondre, et je suis sûre qu’il perçoit mon sourire dans ma voix :

— D’abord, j’ai du mal à croire que tu aies pu manquer de confiance en toi. Ensuite, je te trouve très épique, toi aussi. Depuis toujours. Même quand tu étais maigrichon et boutonneux.

— Ah oui ? ricane-t-il.

— Oui.

— Ouf ! Quel soulagement ! On se voit au lycée demain ?

— Bonne nuit.

On coupe la communication et je ne sais pas combien de temps je reste assise à regarder mon téléphone. Je n’arrive même pas à mesurer l’importance de la situation. Ainsi, il éprouve de vrais sentiments pour moi. Depuis longtemps. J’ai été tellement aveugle.

Je finis par faire défiler mes adresses, car je dois appeler tante Jenny pour lui raconter cette conversation dans tous ses détails.

Tante Jenny… Non. Je ne peux pas…

Quand est-ce que ça va me rentrer dans la tête ?

*
* *

Lexie n’a pas le temps d’attacher sa ceinture que je lui saute dessus avec mes nouvelles.

— J’ai embrassé Miller Adams et je crois qu’on est ensemble, maintenant.

— Waouh ! D’accord. Mais… et Shelby ?

— Ils ont rompu depuis quinze jours.

Le temps qu’elle digère l’information, je recule un peu, jusqu’à ce qu’elle relève les yeux vers moi :

— Je ne sais pas, Clara. Ça m’a l’air un peu rapide, comme si c’était sa façon de se remettre en selle.

— Oui, ça m’a donné la même impression au début, et puis j’ai ressenti tout autre chose. Je ne peux pas t’expliquer, mais… je ne sais pas. J’ai l’impression qu’il n’avait pas ce genre de relations avec Shelby.

— Écoute, je suis ton amie, alors il faut que je te le dise… tu m’as l’air de t’emballer un peu, là. Il est sorti avec Shelby pendant toute une année. Toi, tu as flirté avec lui une fois, et tu crois qu’il éprouve plus de sentiments pour toi que pour elle ?

Bon, ça paraît dingue, en même temps, elle n’était pas là.

— Tu me connais mieux que personne, Lex. Tu sais que je ne tombe pas amoureuse facilement. Je crois que tu devrais me prendre un peu plus au sérieux.

— Désolée, tu as sans doute raison. Miller doit être dingue de toi, et ses douze mois de liaison avec Shelby, c’était juste pour te rendre jalouse.

— Arrête de te moquer de moi.

— C’était juste un baiser, Clara ! À te voir, on dirait que vous êtes fiancés. Évidemment que je me moque de toi !

Je comprends que je dois lui sembler ridicule. Cependant, je pense qu’elle a tort mais je préfère laisser tomber, car elle ne comprend pas.

— N’empêche que c’était un baiser extraordinaire, dis-je avec un sourire.

Elle lève les yeux au ciel.

— Tant mieux pour toi ! Mais ne va pas le crier partout, non plus. Ce n’est pas officiel, au moins ?

— Non, je ne crois pas. On s’est juste embrassés. Il ne m’a même pas proposé de rendez-vous.

— Bon. Quand il t’en proposera un, dis que tu es prise.

— Pourquoi ?

— Comme ça, tu n’auras pas l’air d’avoir déjà craqué.

— Attends, il ne doit pas savoir qu’il me plaît ?

— Ça pourrait le détourner de toi. Tu vas lui faire peur.

— N’importe quoi !

— C’est comme ça que ça fonctionne, les mecs.

— Si je comprends bien, quand un type me plaît, et quand je lui plais, il faut faire comme si on ne se plaisait pas, sinon on ne se plaira plus ?

— Hé, ce n’est pas moi qui ai écrit les règles du jeu.

Elle se laisse retomber sur son siège, l’air déprimée, avant d’ajouter :

— Quand je pense qu’on s’est toujours connues célibataires. Ça va changer nos relations.

— Pas du tout.

— Si. Tu t’assiéras à côté de lui au déjeuner. Il te retrouvera avant et après les cours. Vous serez toujours trop occupés pour venir avec moi pendant les week-ends.

— De toute façon, tu travailles tout le temps.

— Oui, mais je prends parfois un jour de congé, et tu ne le passeras plus avec moi.

— La prochaine fois, dis-le-moi et je viendrai.

— Promis ?

Je lève le petit doigt et elle l'attrape, au moment où on se gare sur le parking du lycée. Elle penche la tête vers la fenêtre et je vois ce qu'elle regarde :

— Je n'y crois pas… Il t'attend.

Miller est debout devant son pick-up, à la place voisine de celle où je me gare régulièrement. Ça me met en joie, mais Lexie gémit en le voyant me rendre mon sourire.

— Je déteste déjà ça…

Elle sort de la voiture dès que j'ai mis le frein, aborde Miller par-dessus le toit :

— C'est sérieux entre vous ?

Oh non ! Je me précipite dehors, crie à Miller qui écarquille les yeux :

— Ne lui réponds pas ! Lexie, arrête !

— Tu aurais des potes célib, maintenant que tu m'as pris la mienne ? lui lance-t-elle.

Il se met à rire :

— Je devrais pouvoir t'en trouver un ou deux.

— C'est tout ? commente-t-elle en claquant la portière.

Elle m'adresse un clin d'œil puis se dirige vers l'école. Je m'en veux un peu, car elle a raison, les choses risquent de changer entre nous.

— Tu as passé une bonne nuit ? me demande alors Miller.

— Pas fermé l'œil.

— Moi non plus.

Remontant son sac à dos sur l'épaule, il se penche pour m'embrasser, d'un rapide baiser sur la bouche.

— Tu as pensé à moi toute la nuit ?

— Quelque chose comme ça…

À notre tour, nous nous dirigeons vers le bâtiment.

— Lexie est sérieuse ? demande-t-il. Elle se cherche vraiment un copain ?

— Je ne sais pas. C'est ma meilleure amie, pourtant, je ne sais jamais quand elle plaisante et quand elle est sérieuse.

— Alors, il n'y a pas que moi ?

Je fais non de la tête, tandis que Miller m'ouvre la porte.

Une fois dans le couloir, il m'attrape la main comme si ça allait de soi. Je manque sans doute d'objectivité, mais je trouve que l'on va bien ensemble. Il me dépasse d'au moins dix centimètres, mais nos mains s'entrelacent à merveille.

Tout ça me semble parfaitement normal… *jusqu'à ce que ça ne le soit plus.*

Quarante-cinq jours, depuis leur mort, et je me demande comment je peux me balader dans ces couloirs le sourire aux lèvres alors que je viens de perdre deux des personnes les plus importantes de ma vie. Accablée par les remords, je songe à ma mère qui ne sourit plus jamais à personne. Ni Jonah. Non seulement j'ai volé des vies pour avoir négligé la sécurité de tante Jenny alors qu'elle conduisait, mais maintenant, j'ai volé les sourires de tous ces gens que mon père et elle ont laissés derrière eux.

Je me dirige vers la classe de Jonah, Miller m'accompagne, et il m'ouvre la porte. Il n'y a encore personne d'autre à l'intérieur, que Jonah, qui nous regarde entrer, main dans la main. De nouveau, je me sens prise de remords. Combien de temps devra encore s'écouler avant que je ne me reproche plus d'être heureuse ? Faut-il que je sois dépressive chaque minute de chaque jour ? Pas juste par intervalles ? Je me détache de Miller, dépose mes affaires sur mon bureau. Jonah penche la tête, l'air curieux :

— Vous sortez ensemble, maintenant ?

— Ne réponds pas, dis-je à Miller.

— Très bien, reprend Jonah en se penchant sur ses livres. Il avance ce projet de film ?

— Pas trop. Je viens de dire à Miller que je l'ai inscrit hier soir.

— Jeune homme, il vous faut toujours la permission de votre petite amie ?

— Je n'ai plus de petite amie, marmonne Miller en me regardant. Ou alors j'en ai une nouvelle ?

Il a l'air un peu perdu quand il se retourne vers Jonah :

— Elle n'a pas trop envie qu'on en parle aux autres.

— Je veux juste que tu ne te sentes pas obligé de le crier sur les toits.

— Maintenant, je me sens obligé de rester discret.

— Lexie a dit que si je montrais que tu me plaisais, ça te ferait fuir.

— Attends, si mon coup de fil d'hier ne t'a pas fait fuir, c'est que ça va entre nous. Si je te plais, je voudrais que tu te conduises comme si je te plaisais, sinon je vais avoir des complexes.

— Tu me plais. Beaucoup. Pas de complexes.

— Bon. Toi aussi, tu me plais.

— Bon.

— *Bon*, répète Jonah comme pour nous rappeler sa présence. Vous devez rendre votre projet dans un peu plus de trois mois. Il est temps de vous y mettre.

— D'accord, répond-on en chœur.

Tandis qu'il se replonge dans ses livres, Miller s'éloigne de moi :

— On se retrouve après le cours.

Je souris. Il en fait autant, mais quand il quitte la salle, je me crispe, culpabilisant une fois encore d'oser montrer mon plaisir.

— Waouh !

Je me tourne vers Jonah :

— Quoi ?

— Cette mimique sur ton visage. Dès qu'il est sorti, ton sourire a disparu. Ça va ?

Je hoche la tête sans en dire davantage. Alors il insiste :

— Clara, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. Je… me sens coupable.

— De quoi ?

— Ça remonte juste à un mois et demi, et ce matin, je me suis réveillée toute contente. Je m'en veux terriblement de me sentir bien ne serait-ce qu'une seconde.

D'autant que je suis responsable de leur accident. Néanmoins, j'évite de le préciser à voix haute.

— Bienvenue au parc d'attractions, répond Jonah.

Je ne dois pas avoir l'air de comprendre, car il m'explique :

— Après une tragédie, on a l'impression d'avoir dégringolé d'une falaise, mais à mesure qu'on digère la situation, on se rend compte qu'on est plutôt sur d'éternelles montagnes russes. On touche le fond puis on remonte et redescend encore longtemps. Peut-être pour toujours.

— Tu crois que ça me rassure ?

— Je ne suis pas là pour te rassurer. Je suis dans les mêmes montagnes russes que toi.

La porte s'ouvre sur les premiers élèves qui entrent peu à peu. Je ne peux m'empêcher de regarder Jonah, ses yeux plissés, ses lèvres serrées.

Ça me serre un peu le cœur de le voir aussi stressé, ou triste, ou je ne sais quoi. C'est quelqu'un de plutôt tranquille, assez sérieux, mais au regard toujours heureux. Apparemment, je ne l'ai plus assez observé depuis l'accident.

Cela me fait penser à l'impact que cela a pu avoir sur ma mère. Je ne fais pas très attention à elle, ces derniers temps. Sans doute à cause de mon sentiment de culpabilité.

*
* *

Contrairement à sa promesse, Miller ne m’attend pas à la sortie du cours. Je ne sais pas vraiment où avait lieu le sien, alors je traîne un peu dans le couloir en espérant qu’il ne va plus tarder.

— Clara ?

Je fais volte-face en reconnaissant la voix de ma mère. Elle tient un dossier dans une main, son sac Louis Vuitton dans l’autre. Elle ne le prend que pour des occasions spéciales, et je ne sais pas ce qui l’a motivée cette fois mais ça m’inquiète un peu.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je postule pour un emploi, répond-elle en montrant son dossier.

— Ici ?

— Ils cherchent des professeurs remplaçants. Je pourrais faire ça pendant quelques mois, voir si ça me plaît. J’ai décidé de reprendre mes études.

Les lieux se vident mais je m’assure que personne ne nous écoute avant de m’exclamer :

— Tu plaisantes ?!

Elle prend un air offensé :

— Qu’est-ce qu’il y a de mal à ça ?

Je ne cherchais pas à la vexer ; si elle veut aller à la fac, libre à elle. Mais je ne tiens pas pour autant à ce qu’elle rapplique dans mon lycée. On ne se supporte déjà pas à la maison, je ne peux pas m’imaginer l’avoir en cours.

— Je ne voulais pas dire…

Mes paroles sont interrompues par des lèvres qui se posent sur ma joue, un bras qui m’entoure la taille.

— Je te cherchais. Tu vas où pour l’étude ?

J’écarquille les yeux devant Miller, me tourne vers ma mère. Je le sens se crisper quand il se rend compte de sa présence, et il retire aussitôt son bras. C’est la première fois que je le vois déstabilisé. Finalement, il lui tend la main pour se présenter, mais elle ne la serre pas et pose les yeux sur moi.

— Pardon, madame Grant, bafouille-t-il alors. Je croyais que… que vous étiez juste une amie de Clara. Vous… vous avez l’air si jeune !

Sans lui répondre, elle me fusille du regard.

— Elle *est* jeune, dis-je à Miller. Elle m’a eue à dix-sept ans.

— Nous sommes des femmes très fertiles, précise-t-elle alors. Méfiez-vous.

Oh là là !

Je me couvre un instant les yeux, tout en disant à Miller :

— On se retrouve au déjeuner.

J’ai juste le temps de le voir hocher la tête avant de s’éloigner.

— Comment tu peux lui avoir dit ça ?

— Tu sors avec lui, maintenant ? Je croyais qu’il avait une petite amie.

— Ils ont rompu.

— Pourquoi tu ne me l’as pas dit ?

— Parce que je savais que ça ne te plairait pas.

— Effectivement, lâche-t-elle en élevant la voix.

Heureusement que le couloir est désert…

— Depuis que vous êtes ensemble, tu as manqué l’enterrement de ton père, tu te drogues, tu n’es jamais à la maison, tu rentres tard le soir. Ce n’est pas un garçon pour toi, Clara.

Je n’ai pas envie de discuter avec elle pour le moment, mais elle se trompe complètement. Ça m’énerve qu’elle attribue mon attitude à l’influence d’un garçon plutôt qu’aux mauvaises décisions que j’ai prises après le drame d’il y a un mois et demi.

— Je ne sais pas ce qui t’arrive. Tu ne me dis rien.

— Depuis que tante Jenny n’est plus là pour te raconter mes petits secrets ?

Elle prend un air choqué, comme si je n’étais pas censée savoir que tante Jenny lui disait toujours tout.

— D’après toi, Clara, pourquoi me disait-elle tout ? Parce que tous ses conseils provenaient de moi. Elle a passé les cinq dernières années à couper et adapter les textos que j’écrivais pour te les renvoyer en te faisant croire qu’ils provenaient d’elle.

— C’est faux !

— Mais non ! Alors cesse de considérer que je ne sais pas ce qui est le mieux pour toi ou que j’ignore de quoi je parle.

C’est faux ce qu’elle dit sur tante Jenny.

Et puis, même si c’est vrai… pourquoi gâcher mes illusions maintenant ? À cause de moi, elle ne reviendra jamais, et voilà que ma mère détruit l’une des choses que je chérissais en elle.

Je suis au bord des larmes, folle de rage, contre ma mère autant que contre moi. Je préfère m’en aller avant de lâcher un mot de trop, mais elle m’attrape par le bras :

— Clara.

Je me dégage, m’éloigne avant de faire demi-tour.

— Merci maman. Merci d’avoir gâché l’un des meilleurs souvenirs que je gardais d’elle !

J’ai envie de la traiter de tous les noms mais pas de la mettre en colère. J’ai envie de lui donner des remords. Qu’elle se sente aussi coupable que moi depuis l’accident.

Ça marche, car elle paraît aussitôt s’en vouloir de s’être attribué le mérite de mes relations avec tante Jenny.

— Pardon, murmure-t-elle.

Je m’en vais et la plante là, au beau milieu du couloir.

CHAPITRE 17

Morgan

Pourquoi ai-je dit tout ça ? Pourquoi me suis-je vantée maintenant que Jenny n’est plus là ?

Je sais pourquoi. Je suis bouleversée de ce qu’elle m’a fait, et j’ai encore plus mal de savoir que Clara la considère comme une sainte ; je voulais qu’elle sache que sa tante n’avait aucune idée de ce qu’il fallait lui dire, que tout ce qu’elle lui conseillait provenait en fait de moi. Pour je ne sais quelle raison, je voulais m’en attribuer le mérite. Mérite dont je n’ai aucun besoin. Je rassemble toute la colère que j’éprouve contre Jenny et Chris, et je voudrais que Clara s’emporte contre eux, elle aussi.

Je m’en veux terriblement. Elle a raison. Je l’ai blessée, j’ai gâché par pur égoïsme un souvenir qu’elle gardait de Jenny. Parce que je suis furieuse contre ma sœur. Qui m’a fait du mal.

Preuve éclatante que je ne dois absolument pas laisser Clara apprendre ce qui s’est passé entre Jenny et Chris. Déjà, cette petite découverte l’a bouleversée. Elle a failli se mettre à pleurer quand je le lui ai dit.

Mais ça fait mal, tellement mal… je voudrais m’en aller. Rentrer chez moi. Je n’aurais jamais dû venir chercher du travail ici. Quel ado voudrait passer toutes ses journées avec sa mère ?

Je remonte le couloir en essayant de retenir mes larmes le temps d'arriver dehors.

— Morgan ?

Je me fige, puis je me retourne pour me retrouver face à Jonah devant sa classe. Il voit aussitôt que quelque chose ne va pas.

— Viens ici, me dit-il en me faisant un signe de la main.

J'ai envie de m'en aller et pourtant, quelque part, j'ai besoin de me réfugier dans cette classe vide.

Il pose une main au creux de mes reins, me propose une chaise, me tend un mouchoir en papier pour m'essuyer les yeux. J'ignore d'où proviennent ces larmes, mais c'est comme si la tension de ces dernières semaines m'avait fait perdre tout contrôle sur Clara. Si Jonah pouvait m'aider un peu… Je me lance :

— J'ai toujours cru que j'étais une bonne mère. J'y ai mis tout mon cœur depuis mes dix-sept ans. Chris travaillait à l'hôpital, moi, j'élevais Clara. Alors, chaque fois qu'elle faisait quelque chose de bien, ou qu'elle trouvait le moyen de nous étonner, j'en éprouvais une grande fierté. Mais depuis la disparition de Chris, je commence à me dire que je n'étais pour rien dans ce qu'elle a de meilleur. Elle ne s'est jamais mal comportée avant la mort de son père, elle ne se droguait pas, elle ne mentait pas sur son petit ami, ni sur l'endroit où elle se trouvait. Et si, pendant tout ce temps-là, je l'avais crue géniale parce que j'étais une mère géniale, alors que c'était Chris qui faisait ressortir le meilleur d'elle-même ? Parce que maintenant qu'il est parti, on fait chacune ressortir le pire l'une de l'autre.

Jonah était appuyé contre son bureau quand j'ai commencé mon petit discours, maintenant, il est assis en face de moi, penché en avant, les mains entre ses genoux.

— Morgan, écoute-moi. On a tous les deux la trentaine… on peut s'attendre à ce que la tragédie bouleverse nos vies. Mais Clara n'a que seize ans. Personne à son âge ne devrait affronter de telles épreuves. Elle est

éperdue de chagrin. Il faut la laisser retrouver son chemin, comme tu l'as fait avec moi.

Sa voix est si douce en ce moment que j'y trouve un début de réconfort. Je hoche la tête, contente qu'il m'ait accueillie dans sa classe. Il me prend la main, la serre comme pour me rassurer.

— Clara n'est pas perdue à cause de la disparition de Chris mais parce qu'il ne reviendra jamais. Ça fait une différence.

Alors que je pousse un soupir, une larme coule le long de ma joue. Je ne m'attendais pas à ce que Jonah m'aide à me ressaisir, mais il a raison au sujet de Clara, et ça me fait penser que ce qu'il dit peut également s'appliquer à moi. La présence de Chris m'a nettement moins affectée que son absence.

Jonah me tient toujours la main lorsque s'ouvre la porte de sa classe. C'est Miller. Il entre et s'arrête à quelques pas de moi. Il me dévisage comme si Clara venait de lui raconter combien je l'avais perturbée dans le couloir.

Je hausse un sourcil :

— J'espère que vous n'allez pas me dire comment éduquer ma fille.

Il recule d'un coup, dévisage un instant Jonah puis répond d'un ton gêné :

— Euh, non, madame. Je… Enfin, vous êtes assise à ma place.

Oh. Il est là pour le cours.

J'interroge Jonah du regard, et il confirme :

— Il a raison, c'est son siège.

Décidément, je fais gaffe sur gaffe, aujourd'hui.

— C'est bon, répond Miller, je vais m'asseoir ailleurs.

Je me lève en lui désignant ma chaise. Après une courte hésitation, il vient y prendre place.

— Je ne suis pas folle, lui dis-je pour m'excuser de mon attitude. Je passe une journée difficile.

— Elle a raison, confirme Jonah, elle n’est pas folle.

Miller s’affale sur sa chaise et sort son téléphone. Il fait tout pour mettre fin à cette conversation.

D’autres élèves arrivent, et Jonah me raccompagne vers le couloir.

— Je passerai tout à l’heure pour finir de démonter cette porte, promet-il.

— Merci.

Avant de m’éloigner, je me rends compte à quel point je n’ai pas envie d’être seule à la maison. J’ai peur de trop penser à mes erreurs de la journée. Je dois me changer les idées.

— Ça t’ennuie si je vais chercher Elijah à la garderie ? Il me manque.

— Il en sera ravi. J’ai déjà mis ton nom sur la liste des gens autorisés à aller le chercher. J’arrive dès que j’ai fini ici.

Je le remercie d’un sourire un peu forcé puis regagne ma voiture en regrettant de ne pas avoir pu le serrer dans mes bras, ou le remercier davantage. Il le méritait.

CHAPITRE 18

Clara

Miller dépose son plateau à côté du mien sur la table.

— Ta mère me déteste, annonce-t-il en ouvrant une canette de soda.

Difficile de le détromper.

— On est deux.

— Quoi, vous me détestez toutes les deux ?

— Mais non ! dis-je en riant. Ma mère nous déteste tous les deux ! Je me suis disputée avec elle quand tu es parti. Pas à cause de toi. Juste pour… rien. Elle m'exaspère.

Miller n'a plus l'air aussi décontracté. Il voit bien que je suis ennuyée, alors il se tourne carrément vers moi :

— Ça va ?

— Oui. C'est juste un mauvais moment à passer.

Il vient poser son front sur le mien.

— Désolé que cette année soit pourrie pour toi.

Après un rapide baiser sur ma tempe, il prend le cornichon de son assiette pour le mettre dans la mienne.

— Tiens, prends-le. Ça devrait te faire du bien, non ?

— Comment tu sais que j'aime les cornichons ?

— J’ai passé trois ans à essayer de ne pas te regarder déjeuner. Je sais, c’est flippant.

— Mais sympa, aussi.

— C’est tout moi, ça. Un mec flippant et sympa.

— Mais tellement !

Lexie arrive et dépose son plateau en face de nous :

— Je veux un mec sympa et flippant moi aussi. Tu m’as trouvé un copain ?

— Pas encore, répond Miller. Ça fait à peine quatre heures que tu as déposé ta demande.

— Non, mais c’est toi qui parles du temps ? Alors que tu embrasses ma meilleure amie quelques minutes après avoir largué une fille avec qui tu sortais depuis un an.

— Attends, Lexie. Miller ne te connaît pas assez pour mériter tes moqueries.

— Je ne me moque pas. Il a vraiment largué sa meuf pour se jeter dans tes bras. Pas vrai, Miller ?

L’air pas plus contrarié que ça, il enfourne une chips.

— Très vrai, m’assure-t-il avec un clin d’œil. Mais Clara sait de quoi il s’agit.

— Oui, mais pas moi. Je ne sais rien de toi. Je ne connais même pas ton deuxième prénom.

— En fait, Miller était le nom de jeune fille de ma mère. Mon autre prénom est Jeremiah.

— Trop normal, marmonne-t-elle en avalant une cuillerée de pudding. Ton meilleur ami, c’est qui, Miller Jeremiah Adams ? Un beau mec ? Célibataire ?

— Ils sont tous beaux et célibataires. Qu’est-ce que tu recherches, au juste ?

— Bon, je ne vais pas faire ma difficile. Je préfère les blonds aux yeux bleus, avec le sens de l'humour. Un mec pince-sans-rire, un peu insolent, qui n'a pas envie de perdre son temps avec les gens, mais qui s'en fiche si sa copine a la fièvre acheteuse. Un mec qui aime avoir toujours raison. Athlétique. Plus d'un mètre quatre-vingts. Et catholique.

— Tu n'es même pas catholique ! dis-je en riant.

— Oui, mais les catholiques sont des gens stricts et qui doivent tout le temps se confesser ; alors il fera moins de péchés que, disons, un baptiste.

— Ton raisonnement est tellement… mauvais.

— J'ai le type qu'il te faut, dit Miller en se levant.

Tu veux que j'aille le chercher ?

— Là, tout de suite ?

— Je reviens ! lance-t-il en s'éloignant.

Lexie me regarde et hausse les sourcils.

— Finalement, je l'aime bien, ton mec. Il s'occupe de ta meilleure amie.

— Je croyais que je ne devais pas encore le considérer comme mon mec.

— Il y a mec et mec.

On le regarde s'asseoir à sa table habituelle pour parler avec un type qui s'appelle Efren. Je le connais grâce au théâtre, mais je ne trouve pas qu'il corresponde en quoi que ce soit à la description de Lexie.

D'abord, il a les cheveux noirs, il est plus petit que Lexie et n'a rien d'un athlète. Il est arrivé des Philippines voilà quelques années, juste avant de commencer le lycée.

Je le vois sourire à Lexie depuis sa place, mais elle se cache le visage en gémissant.

— Il est sérieux, là ? Efren Beltran ?

— J'ai fait du théâtre avec lui. Il est très sympa. Et mignon.

Elle me considère d'un air indigné, comme si je la trahissais.

— Il ne fait même pas un mètre soixante-quinze !

Miller rejoint notre table avec son ami. Lexie ne cache pas sa déception alors même qu'il fait les présentations :

— Voici Efren. Efren, je te présente Lexie.

Elle plisse les yeux.

— Tu es catholique, au moins ?

L'air plus amusé que vexé, le garçon s'assied à côté d'elle :

— Non, mais j'habite à six cents mètres d'une église catholique. Je veux bien me convertir.

Il me plaît déjà mais j'ai l'impression que ça ne va pas se passer aussi facilement avec elle.

— Tu as l'air plutôt inexpérimenté, marmonne-t-elle. Tu as déjà eu une petite amie ?

— Ça compte par Internet ?

— Non, absolument pas.

— Alors… non.

Elle secoue la tête, visiblement contrariée.

— Je croyais que tu étais sorti un moment avec Ashton, observe Miller. Ça compte, non ?

— Non, c'est tout de suite tombé à l'eau.

— Dommage.

— Il fait quelle taille, ton père ? reprend Lexie. Tu crois que tu as fini de grandir ?

— Je ne sais pas. Il nous a quittés quand j'avais trois ans. Je ne sais même pas la tête qu'il a.

Elle hausse les sourcils :

— Le mien aussi. Un jour de Noël.

— Ça explique ton attitude.

— Je ne sais pas. Je crois que je me conduisais déjà comme ça avant mes trois ans. C'est peut-être ce qui l'a fait partir.

— Sans doute. Si on commence à sortir ensemble, ne t'attends pas à me voir toujours derrière toi, parce que je risque de me lasser de ton comportement et de partir moi aussi.

Lexie essaie de garder son sérieux, mais je suis sûre que ce sarcasme la séduit davantage que la taille du garçon.

À vrai dire, je ne pensais pas que ça puisse mener à quelque chose, mais ils tapent aussi fort l'un que l'autre. Peut-être que, finalement, elle acceptera un rencard avec lui.

À côté de moi, Miller me décoche un sourire malicieux avant de croquer une chips.

— C'est un super mec, murmure-t-il. Elle pourrait avoir des surprises si elle lui laisse une petite chance.

Il prend une autre chips, l'approche de ma bouche. Je la mange et il se penche vers moi pour m'embrasser.

Juste un petit bisou – moins de deux secondes –, mais deux secondes de trop car, un instant plus tard, quelqu'un nous tapote l'épaule. On lève tous les deux la tête pour apercevoir le regard noir d'une surveillante.

— On ne flirte pas dans la cafétéria. Rangez vos plateaux et suivez-moi. Vous êtes collés.

Je me tourne vers Miller :

— Voilà quatorze heures que je sors avec toi et ça me crée déjà des ennuis.

— Tu fais des trucs illégaux avec moi depuis bien plus de quatorze heures, rigole-t-il. Tu as oublié le panneau ?

— Allons-y ! intervient la surveillante.

Elle nous suit tandis qu'on va ranger nos plateaux. Miller attrape en douce le paquet de chips à côté de mon assiette pour le fourrer dans la poche de son jean, qu'il cache sous son tee-shirt. Elle nous conduit à la bibliothèque où elle nous met en retenue. C'est la première fois de ma vie que ça m'arrive. Pourtant, ça m'amuse plutôt qu'autre chose.

On prend place devant une table vide. Les pieds sur son bureau, le surveillant chargé des retenues joue sur son téléphone. Il ne nous jette pas un seul regard.

Miller commence à bouger sa chaise, petit à petit, pour ne pas se faire remarquer. Ça me rappelle quand il a déplacé le panneau de la ville.

Il finit par bien se rapprocher de moi ; au point que nos cuisses et nos bras se touchent. Ça me fait du bien. J'aime son contact, son odeur. D'habitude, il sent le gel de douche, parfois la sucette. Mais là, je dirais plutôt les Doritos.

S'adossant silencieusement à son siège, Miller glisse la main dans sa poche pour en retirer les chips. Il toussote en l'ouvrant afin de couvrir le froissement du sachet.

Le surveillant regarde dans notre direction et Miller baisse les yeux sur son bureau d'un air innocent. Dès que les cliquetis du jeu reprennent, il me tend les chips, à moitié écrasées ; j'essaie d'en trouver une à peu près entière et la glisse dans ma bouche. Petit à petit, on les mange toutes une par une jusqu'à ce qu'elles nous fondent sans bruit dans la bouche. Une fois qu'on a terminé, je m'essuie les mains sur mon jean puis lève le bras.

— Excusez-moi ?

Le surveillant lève la tête.

— On peut aller choisir un livre pour lire un peu ?

— Allez-y. Vous avez soixante secondes.

Peu après, on se retrouve devant la même étagère, et la bouche de Miller se pose sur la mienne. On s'embrasse en riant, aussi discrètement que possible, et je murmure :

— On va encore se faire coller.

— J'espère.

Nos bouches se joignent de nouveau et on a maintenant tous les deux un goût de Doritos. Ses mains glissent de mes joues à ma taille. Il a la langue douce mais ses baisers sont rapides.

— On se dépêche, souffle-t-il. Il nous reste trente secondes.

Je lui passe les bras autour du cou pour l'attirer plus près de moi. On s'embrasse une dizaine de secondes puis je le repousse. Ses mains restent sur mes hanches.

— Viens au cinéma ce soir, me souffle-t-il.

— Tu travailles ?

— Oui, mais je peux t'avoir une entrée gratuite. Cette fois, je te ferai du pop-corn frais.

— Ça marche.

Il m'embrasse sur la joue et attrape un livre au hasard sur l'étagère derrière lui. J'en prends un moi aussi, et on regagne tous les deux nos places.

Difficile de rester sagement sur mon siège, maintenant. Il m'a mise dans tous mes états et j'ai envie de prendre ses mains, de l'embrasser encore, mais on doit se contenter de se faire du pied. Au bout d'un moment, il se penche en chuchotant :

— Ça t'ennuie si on échange nos livres ?

Il ferme le sien pour me montrer la couverture : *Guide illustré du cycle de reproduction des femmes.*

Je me couvre la bouche en pouffant de rire et lui tends le mien.

*

* *

Lexie apparaît alors qu'on s'approche de nos casiers après la colle. Elle se faufile entre Miller et moi.

— Il est marrant.

Je pense qu'elle parle d'Efren.

— Petit, mais marrant.

— Vous devriez venir voir un film avec moi ce soir, dis-je alors.

— Attends, ça fait trois ans qu'on se connaît, tu m'as déjà vue dans une salle ?

Je dois avouer que non. Je ne m’étais jamais posé la question.

— Qu’est-ce que tu as contre les cinémas ?

— C’est carrément dégueu ! Tu sais combien de sperme il y a sur chaque fauteuil ?

— Arrête… Combien ?

— Je ne sais pas, mais on devrait faire des recherches là-dessus.

Elle ferme son casier et s’en va.

— Intéressante, commente Miller en la suivant des yeux.

— Oui. Mais maintenant, je ne sais plus trop si j’ai envie d’y aller, ce soir.

— C’est moi qui nettoie cette salle, elle est impeccable. Tu as intérêt à venir. Dix-neuf heures ?

— D’accord, je serai là. Mais si tu pouvais désinfecter le dernier rang de chaque salle, ce serait génial.

Il se penche pour m’embrasser, mais je le repousse :

— Non, s’il te plaît. Ça suffit comme ça, les colles.

Il recule en riant :

— On se voit dans six heures.

— C’est ça.

Je ne précise pas qu’il y a une chance que je ne sois pas là. Je n’en ai pas encore parlé à ma mère. Après ce qui s’est passé dans le couloir, aujourd’hui, il est clair qu’elle ne veut pas me voir avec Miller. Je vais sans doute passer le début de la soirée chez Lexie puis lui mentir en prétendant qu’on va au cinéma.

J’ai appris à bien mentir. C’est plus facile que de lui dire la vérité.

CHAPITRE 19

Morgan

Jonah frappe doucement à la porte d’entrée avant de l’ouvrir.

Il vient vers moi, quelques outils à la main, mais je ne bouge pas car je porte un Elijah endormi dans mes bras.

— Je l’ai récupéré à la crèche juste avant sa sieste.

Jonah le regarde avec un sourire attendri :

— Ils dorment tellement à cet âge. Je ne sais pas pourquoi, je n’aime pas ça.

— Tu le regretteras vite, dis-je en riant, quand il refusera d’aller dormir.

— Je peux aller fouiller dans les outils de Chris ? me demande-t-il en désignant le garage du menton.

Je remets Elijah dans son couffin et le déplace au fond du salon afin qu’il ne soit pas réveillé par les bruits dans la cuisine.

Peu de temps après, Jonah revient, armé de la boîte à outils de Chris.

— Tu sais où il rangeait la clef ? demande-t-il en désignant le cadenas qui ferme la boîte.

— Non, tu n’as qu’à le forcer.

Je lui tends un couteau, et il ne lui faut qu’une seconde pour l’ouvrir et en soulever le bac supérieur. Il prend soudain un air surpris ; je m’approche

de la boîte pour regarder à l’intérieur.

Des enveloppes. Des lettres. Des cartes. Toutes adressées à Chris.

— Ça vient de toi ? demande Jonah.

Je secoue la tête et recule d’un pas, comme si la distance pouvait suffire à les faire disparaître. Chaque fois qu’une de mes blessures semble commencer à guérir, quelque chose survient pour les rouvrir.

Le nom de Chris apparaît partout ; c’est l’écriture de Jenny.

Mon cœur commence à s’emballer. Et si nous trouvions dans ces enveloppes les réponses à toutes nos questions ? Quand tout cela a-t-il commencé ? Chris était-il amoureux d’elle ? L’aimait-il plus que moi ? J’en pose au moins une autre :

— Tu vas lire tout ça ?

Jonah secoue la tête d’un air catégorique. J’envie son manque de curiosité tandis qu’il me les tend.

— Fais ce que tu dois faire, mais je ne veux pas savoir ce qu’ils se disaient.

Puis il sort les outils dont il a besoin et repousse la boîte afin de retourner travailler sur les gonds de la porte.

J’emporte les lettres dans ma chambre et les jette sur le lit. Le seul fait de les garder entre les mains m’est insupportable. Je ne veux pas les lire avec Jonah dans les parages, alors je sors et referme la porte. Je verrai ça plus tard.

Je m’assieds sur le comptoir de la cuisine, contemple mes pieds, incapable de penser à autre chose malgré tous mes efforts.

Si je les lis, est-ce que ça me donnera un sentiment d’apaisement ? Ou est-ce que ça me blessera davantage ?

Quelque part, j’ai peur que ça n’aggrave tout. Mes rares souvenirs m’attristent déjà assez, comme celui de ce matin qui m’a mise au bord des larmes.

On se baladait en ville, l'année dernière, avec Jenny, une semaine avant l'anniversaire de Chris. Elle voulait absolument lui offrir un tableau abstrait qu'elle avait vu dans un magasin. Bien que mariée à Chris depuis des années, j'ignorais qu'il s'intéressait à l'art. Pourtant, cette œuvre la faisait penser à lui. Je n'y avais plus trop réfléchi depuis. Après tout, c'était sa belle-sœur. J'étais contente qu'ils s'entendent si bien.

Je regarde le tableau, accroché à un mur de la cuisine.

— Jenny tenait absolument à offrir cette toile à Chris pour son anniversaire l'année dernière.

Jonah arrête ce qu'il faisait pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Puis il me regarde avant de se remettre à ses travaux.

— Je lui ai dit qu'il allait la détester et tu sais ce qu'elle m'a répondu ?

— Quoi ?

— *« Tu ne le connais pas aussi bien que moi. »*

Les épaules de Jonah se raidissent mais il ne dit rien.

— Je me rappelle avoir éclaté de rire parce que je croyais que c'était une plaisanterie. Mais avec ce qu'on sait maintenant, je crois qu'elle était sincère, et qu'elle n'a pas fait exprès de le dire à haute voix. Alors, chaque fois que je regarde cette peinture, je ne peux m'empêcher de me demander ce que ça cache. Ils étaient ensemble la première fois qu'il l'a vue ? Il lui a dit que ça lui plaisait ? Plus j'y songe, plus ça change le reste de mes souvenirs. Et je déteste ça.

Jonah finit par détacher la porte de ses gonds. Il l'adosse au mur puis s'approche du comptoir, attrape un bonbon. Je m'étonne quand il le met dans sa bouche.

— Tu détestes la pastèque.

— Hein ?

— Tu viens de prendre un bonbon à la pastèque. Tu disais que tu les détestais.

Trop absorbé par le tableau, il ne répond pas à cette observation, mais finit par raconter :

— Le soir qui a précédé leur mort, tu sais, quand on dînait tous ensemble ? Chris lui a demandé si elle avait hâte d'arriver au lendemain, et je n'ai rien trouvé d'étonnant à sa réponse : *« Tu n'as pas idée. »* Parce que, en principe, elle se lançait dans un nouveau job, et je croyais qu'ils parlaient de ça. En fait, ils évoquaient leur rendez-vous au Langford. Et tout ça devant nous.

Je n'avais pas réfléchi à cette anecdote. Mais il a raison. Jenny disait purement et simplement à Chris qu'elle avait hâte de coucher avec lui. Ça m'en donne la chair de poule.

— Je les déteste. Ils ont menti pour Elijah. Et ils se fichaient de nous.

— Et moi je trouve ce tableau trop moche, marmonne Jonah.

— Carrément. Elijah ferait mieux que ça.

Il ouvre le réfrigérateur, sort une boîte d'œufs. Tandis que la porte se referme, il en prend un pour le jeter sur la peinture. Je regarde le jaune couler le long de la toile avant de glisser au sol.

J'espère qu'il va tout nettoyer.

Il se plante devant moi, me tend un œuf :

— Tiens. Ça fait du bien.

Je le saisis, saute à terre et prends mon élan avant de le lancer à mon tour sur le tableau. Il a raison. Ça fait du bien d'éclabousser ainsi ce souvenir de Chris et Jenny. Je recommence avec un autre œuf, puis un autre.

Malheureusement, il n'y en avait que quatre dans la boîte, alors j'ai envie de me rabattre sur autre chose.

— Regarde dans le frigo, dis-je à Jonah.

Il faut absolument que je détruise ce souvenir de ma mémoire. Prise d'une soudaine montée d'adrénaline, je trépigne, prête à lancer autre chose,

quand Jonah me tend un pot de crème dessert au chocolat. Je le contemple en haussant les épaules puis le jette contre la toile, qu'il déchire en partie.

— Je voulais juste que tu l'ouvres, observe-t-il en riant.

Sans me faire prier, j'en attrape aussitôt un autre et soulève le film en plastique ; mais le contenu, froid et gélatineux, refuse de sortir. C'est moins satisfaisant que l'œuf, du moins jusqu'à ce que j'y enfonce les doigts et m'approche du tableau pour y étaler la crème.

Jonah me tend autre chose.

— Tiens, essaie ça.

— Chris détestait la mayonnaise, dis-je avec un sourire.

— Je sais.

J'y plonge cette fois toute la main et en sors une paume pleine que j'étale de mon mieux sur la toile. Normalement, je devrais flipper devant ce bordel, mais ce gâchis me soulage plutôt qu'autre chose et je ris aux éclats. Ça me fait drôle, et j'ai envie d'étaler de la mayonnaise dans toute la maison rien que pour conserver cette impression.

J'ai vidé presque tout le pot lorsque Jonah me tend une bouteille de ketchup.

Ça fait quand même du bien.

Je cherche maintenant ce qui, dans cette maison, pourrait contenir des souvenirs secrets de leur intimité, afin de les détruire aussi. Je parie qu'il en existe également dans la maison de Jenny et Jonah. Et qu'on pourrait y trouver plus d'œufs que chez moi.

Finalement, le pot de mayonnaise est vide. Je me tourne pour trouver un autre objet à lancer, mais avec mes pieds nus sur le carrelage maculé de jaune d'œuf, je glisse et me rattrape au bras de Jonah que j'entraîne dans ma chute. On atterrit tous les deux sur le sol. Il a beau essayer de se relever au milieu de ce chantier, ses paumes dérapent et il se retrouve sur le dos.

Pliée de rire, je me retourne sur le côté, en position fœtale, avec l'impression d'utiliser certains muscles pour la première fois de ma vie. Je

ne savais plus rire depuis la disparition de Chris et Jenny. Pas plus que je n'entendais le rire de Jonah.

En fait… je ne l'ai plus entendu rire depuis qu'on était ados.

Nos rires s'apaisent et je soupire, alors que Jonah tourne la tête vers moi.

Il ne rit plus du tout, ne sourit même pas. En fait, tout ce qui pouvait nous sembler drôle disparaît dès que nos regards se croisent dans un total silence.

L'adrénaline qui parcourait mes membres a des conséquences nouvelles : le besoin de détruire un tableau se métamorphose en quelque chose de totalement différent. C'est perturbant de passer d'une telle rigolade à une sensation aussi sérieuse. Et je ne sais même pas pourquoi on en est arrivés là.

— Je n'ai jamais détesté les Jolly Jumpers à la pastèque. Je les mettais de côté parce que je savais que c'étaient tes préférés.

Ces paroles pénètrent en moi, réchauffant doucement mes membres glacés. Je le contemple silencieusement, non parce que je n'arrive plus à parler mais parce que c'est sans doute la chose la plus gentille que m'ait dite un homme, et ça ne provient même pas de mon mari.

Il tend la main pour écarter une mèche de mon visage. Dès qu'il me touche, j'ai l'impression de me retrouver comme l'autre soir, quand on était assis dans l'herbe au bord du lac. Il me scrute comme à ce moment-là, juste avant de murmurer : *« J'ai peur qu'on n'ait commis une erreur. »*

J'ai l'impression qu'il va m'embrasser, et je ne sais que faire car je ne me sens pas prête. Je ne le désire même pas. Un baiser entre nous ne ferait que provoquer mille complications.

Alors, pourquoi est-ce que je me penche vers lui ?

Pourquoi sa main se pose-t-elle dans mes cheveux ?

Pourquoi suis-je complètement happée par l'idée du goût qu'il pourrait avoir ?

En dehors de nos respirations haletantes, la cuisine reste calme. Si calme que je perçois le ronronnement du moteur de la voiture de Clara qui vient se garer dans l’allée.

Jonah me lâche pour vite rouler sur le dos.

Je m’assieds d’un bond et on se relève tous les deux pour commencer à nettoyer.

CHAPITRE 20

Clara

La voiture de Jonah est garée dans l'allée. J'espère qu'il n'a pas de nouveau perdu la tête et décidé encore de nous laisser Elijah pour la semaine. C'est la dernière chose dont on a besoin en ce moment, ma mère et moi.

Je ne sais d'ailleurs pas trop de quoi on a besoin, mais il nous manque quelque chose. D'aide psychologique ? Des vacances séparées ?

J'espère qu'elle est aussi prête que moi à oublier ce qui s'est passé aujourd'hui à l'école. S'il y a une chose que j'aime en elle, c'est son aptitude à éviter les confrontations quand elle a besoin de temps pour réfléchir. Je ne veux pas être obligée de rester à la maison pour en parler, j'ai juste envie de rentrer me changer avant d'aller retrouver Miller au cinéma. *Mais j'ai peur que ça ne se passe pas aussi facilement.*

En arrivant, je trouve Elijah endormi dans son couffin près du canapé. Je m'approche de lui pour l'embrasser brièvement lorsque mon attention est attirée vers la cuisine.

La porte a disparu, mais ce n'est pas ce qui m'étonne le plus.

L'étonnant, c'est ma mère et Jonah. *Et ce souk autour d'eux.*

À quatre pattes, maman nettoie le sol avec des serviettes en papier. Jonah décroche le tableau que tante Jenny avait offert à papa pour son anniversaire, souillé par toutes sortes de choses. J'incline la tête, en essayant de déterminer ce qui a pu se passer.

De la nourriture ?

Je me rapproche un peu avant de comprendre : un flacon de mayonnaise vide sur le comptoir. Des pots de crème dessert par terre, une boîte d'œufs vide. Il y a plein de sauce sur la chemise de Jonah et dans les cheveux de maman.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Ma mère relève vivement la tête vers moi. Elle ne m'avait pas entendue arriver, manifestement. Jonah fait volte-face et manque de se casser la figure. Ils se regardent tous les deux avant de revenir vers moi.

— Euh… bredouille-t-il. On… euh… on n'a pas vraiment d'explication à te donner.

Je hausse un sourcil mais garde mes commentaires pour moi. Si je ne porte aucun jugement sur leur attitude, peut-être qu'ils ne m'en voudront pas si je repars tout de suite.

— Bon. Et moi… je vais au cinéma avec Lexie.

Je m'attends à ce que ma mère proteste, mais c'est tout le contraire :

— Mon sac est sur le canapé si tu as besoin d'argent.

Je n'en reviens pas. *Elle est en train de me tester, là ?* Elle s'en veut peut-être de ce qu'elle m'a dit aujourd'hui.

Il se passe quelque chose, mais si je reste ici trop longtemps, elle risque de s'en rendre compte elle aussi. Je gagne ma chambre pour me changer, sans chercher à prendre de l'argent dans son porte-monnaie.

De toute façon, c'est toujours Miller qui paie tout.

*

* *

Dès que j’entre dans le hall, le visage de Miller s’illumine et il s’interrompt dans ce qu’il faisait pour contourner le comptoir. Comme il n’y a personne dans les parages, il me serre contre lui et m’embrasse.

— On se retrouve dans la salle numéro un. J’arrive dans cinq minutes.

— Mais… et le pop-corn…

— Je t’apporte ça, dit-il en riant.

À mon arrivée dans la salle en question, j’ai la surprise de découvrir qu’elle est vide, avec les lumières allumées.

Rien ne passe sur l’écran. Je m’installe au dernier rang, comme d’habitude, et attends Miller. Pendant ce temps, je consulte le programme du cinéma sur mon téléphone pour voir quel film va passer dans cette salle.

Aucun.

La dernière séance s’est achevée il y a une heure par un dessin animé.

J’envoie un SMS à Miller :

Tu as bien parlé de la salle numéro un ? On n’y passe plus rien, ce soir.

Miller : Reste où tu es. J’arrive.

Quelques minutes plus tard, il apparaît, armé d’un plateau repas. Nachos, hot dogs, pop-corn et deux sodas. Il vient s’asseoir près de moi.

— J’ai l’impression qu’on ne nous a pas bien traités au lycée, aujourd’hui. Je suis sûr qu’il est interdit d’empêcher les élèves de déjeuner. Même s’il aurait fallu pour ça qu’on emporte notre repas dans la salle de colle.

Il me tend un soda et dépose le plateau sur le dossier des sièges devant nous.

— Steven me doit au moins cinq services, alors il tient le bar à ma place pendant une heure.

J’attrape un hot dog et un sachet de moutarde.

— Super ! Ça veut dire qu’on est en rendez-vous, là ?

— Sais pas trop. Normalement, je ne m’arrête jamais aussi longtemps.

On passe les minutes suivantes à manger en bavardant. C’est surtout lui qui parle, et j’aime bien. Il est très animé, sourit beaucoup, et chaque fois qu’il me touche, je frémis de tout mon corps.

Une fois qu’on a terminé notre repas, il sort une sucette de sa poche.

— Tu en veux une ?

Comme je tends la main, il en sort une autre qu’il me donne.

— Tu gardes des provisions sur toi ? Je te vois toujours en manger.

— J’ai tendance à faire du bruxisme. Ça me fait du bien.

— Si tu continues à en manger autant, tu n’auras bientôt plus de dents.

— Je n’ai jamais eu la moindre carie. Et arrête de faire comme si tu n’aimais pas goûter ma langue.

— C’est vrai que j’aime bien.

— Shelby détestait me voir avec une sucette. Elle trouvait que ça rendait mes lèvres poisseuses.

— Qui ça ?

Je plaisante, bien sûr, pourtant il semble prendre ma question au sérieux, comme si j’étais vexée d’entendre ce nom :

— Pardon, je ne voulais pas parler d’elle. Je ne suis pas du genre à évoquer sans cesse mon ex.

— En fait, j’ai des tas de questions à te poser, mais je ne suis pas du genre à t’interroger sans cesse sur ton ex.

Il ôte la sucette de sa bouche.

— Qu’est-ce que tu veux savoir ?

J’y réfléchis un instant. J’ai beaucoup de questions mais une me turlupine particulièrement :

— Quand elle a rompu avec toi après que je t’ai ramené, l’autre jour, pourquoi tu avais l’air si désespéré ?

D’autant que, maintenant, il semble parfaitement à l’aise. Je me demande s’il ne cache pas quelque chose.

— En fait, répond-il en me caressant la tête, ce n’était pas cette rupture qui me mettait dans tous mes états mais le fait qu’elle ait pu penser que je l’avais trompée. Je ne voulais pas qu’elle s’imagine ça, alors je faisais tout ce que je pouvais pour qu’elle me croie.

— Elle sait que tu as rompu à cause de moi ?

— Je n’ai pas rompu à cause de toi.

— Oh… dis-je, un peu désarçonnée. C’était ce que tu m’avais laissé entendre.

Il se redresse sur son siège, glisse ses doigts entre les miens.

— J’ai rompu avec elle parce que je ne pensais pas à elle en allant me coucher. Pas plus que le matin en me réveillant. Mais je ne l’ai pas larguée pour sortir avec toi ; j’étais prêt à le faire, de toute façon.

À première vue, il n’y a pas de grande différence entre rompre avec quelqu’un *pour* quelqu’un d’autre ou *à cause de* quelqu’un d’autre, mais maintenant qu’il m’explique ça, j’en saisis toute la nuance.

— Ça ne t’a pas semblé bizarre ? Vous êtes restés un bon moment ensemble.

— Ça m’a un peu changé la vie. Sa mère se fichait que je passe ou non la nuit chez elle pendant les week-ends, alors c’est sûr que le samedi soir avec Papy, c’est autre chose.

— Sa mère te laissait dormir chez elle ? Dans… son lit ?

— C’est un peu atypique, je te l’accorde. Mais ses parents sont assez laxistes, sans compter qu’elle est adulte, qu’elle va à l’université.

— Soyons clairs : ma mère ne te laisserait jamais passer la nuit chez nous.

— Crois-moi, s’esclaffe-t-il, je l’avais compris dès le début. En fait, je serais même étonné qu’elle me laisse te rendre visite dans la journée.

Je déteste sa réponse, je déteste que ma mère lui ait donné cette impression. Et, franchement, je crains que ça ne lui serve un jour de

prétexte pour aller voir ailleurs. Jamais elle n'acceptera qu'il soit mon petit ami.

Je n'y crois pas : dire que Miller Adams est mon petit ami !

On est maintenant tournés l'un vers l'autre. L'ambiance est si calme qu'on entend le film qui passe dans la salle voisine.

J'essaie de ne pas penser à ce qu'il vient de dire, car je commence à m'inquiéter de tout le temps qu'il a pu passer chez Shelby, dans son lit. Est-ce que ça ne va pas finir par lui manquer ? Je n'ai jamais fait l'amour, et quand je songe à l'attitude ma mère, je me demande s'il aura le droit d'entrer chez nous un jour. Elle pourrait aller jusqu'à m'interdire de le fréquenter. J'espère que non, mais vu son attitude ces derniers temps, elle en serait capable.

J'ai l'impression que Miller s'est montré parfaitement honnête avec moi, à moi d'en faire autant. Je sors la sucette de ma bouche.

— Bon, pour info, je suis vierge.

— Ça peut s'arranger.

J'écarquille les yeux mais il éclate de rire :

— Je plaisante, Clara !

Il m'embrasse l'épaule.

— Je suis content que tu me l'aies dit. Mais rien ne presse.

— Enfin voilà. Tu y avais droit tous les week-ends. Ça va finir par te manquer et tu retourneras la voir.

D'un seul coup, je porte une main à ma bouche :

— Oups, qu'est-ce qui me prend ? On fait comme si je n'avais pas dit ça, d'accord ?

— Ne t'inquiète pas, fait-il dans un petit rire. Je préfère ma relation avec toi, même sans faire l'amour, à tout ce que j'ai pu faire avec elle.

Décidément, il me plaît beaucoup. Encore plus que je ne l'avais imaginé. Chaque minute passée ensemble me va mieux que la précédente.

— Quand je serai prête… j'espère que ce sera avec toi.

— Crois-moi, je ne ferai rien pour te repousser.

J’imagine comment pourrait se passer notre première fois. Comment elle se passera. Et je lui souris :

— Notre premier baiser ressemblait déjà à un truc de carte postale, alors le reste suivra sûrement dans le même style.

— Je n’en sais rien, réplique-t-il en haussant un sourcil. Ils pourraient nous virer du Starbucks.

— Mais non ! Je parle du bal de promo. C’est dans cinq mois. Si on est encore ensemble, j’aimerais que ça se termine comme dans un dépucelage très cliché.

Apparemment, le choix de mes mots l’amuse beaucoup. Il ôte sa sucette de sa bouche, prend la mienne de ma main pour les déposer toutes les deux sur le plateau. Puis il m’embrasse brièvement, avant de se redresser :

— Tu t’emballes un peu. Je ne t’ai pas encore invitée au bal.

— Qu’est-ce que tu attends ?

— Quoi ? Tu veux que je me mette à genoux ?

— Mais non ! Rien d’extraordinaire.

Il hésite, l’air de ne pas trop y croire, finit par hocher la tête :

— Bon, d’accord : Clara Grant, veux-tu venir au bal de promo et finir la nuit avec moi ?

— J’adorerais.

Il sourit, m’embrasse, et j’en fais autant malgré mon désarroi.

Tante Jenny aurait trop aimé cette histoire.

CHAPITRE 21

Morgan

Ma cuisine semble plus propre qu'elle ne l'a jamais été. Je ne sais pas si c'est parce que Jonah est un nettoyeur hors pair ou si c'est parce qu'il essaie d'effacer toute trace de notre début de baiser pour qu'on ne s'en souvienne pas.

Je me sens tellement coupable, depuis que Clara est partie au cinéma. Jonah doit ressentir la même chose car on n'a plus ouvert la bouche. Dès qu'Elijah s'est réveillé, j'ai voulu lui préparer un biberon, parce que c'est la seule tâche que j'ai l'impression de bien remplir dans ma vie. Il a presque trois mois maintenant, il me reconnaît et semble tout content de me voir.

Voilà près d'une heure que je m'occupe de lui dans le salon. Jonah a fini de nettoyer la cuisine. Je ne m'y attendais pas, je lui ai même dit de ne pas trop s'inquiéter, mais il n'a pas voulu s'arrêter. Je suis très contente d'avoir la charge d'Elijah. Ça m'évite de me retrouver dans la même pièce que Jonah en ce moment.

Ce petit garçon grandit vite. Il est dans mes bras et il pose ses pieds sur mon estomac. Je lui roucoule des bêtises lorsque Jonah emporte le battant de la cuisine dans le garage. Elijah se met à bâiller, alors je le pose contre ma poitrine, lui tapote le dos. Malgré la sieste de trente minutes qu'il a faite

alors qu'on s'acharnait sur la cuisine, il semble prêt à se rendormir. J'appuie ma joue sur son crâne en essayant de ne pas me sentir trop triste pour lui.

Il a de la chance d'avoir Jonah, cet homme capable d'oublier qu'il n'est vraisemblablement pas son père. J'espère qu'Elijah ne lui en voudra jamais s'il apprend la vérité, qu'au contraire il ne l'en aimera que davantage.

Jonah arrive, souriant quand il le voit endormi sur mon épaule. Il s'assied près de nous, lui caresse le dos, et je sens sa jambe se coller contre la mienne.

Les sensations de tout à l'heure dans la cuisine resurgissent immédiatement. Moi qui espérais que ce n'était dû qu'à une coïncidence…

— Pousse-toi, lui dis-je.

Il plisse les yeux, comme s'il ne comprenait pas.

— Tu es trop près. Je n'ai pas assez de place.

Là, il comprend, ne cache pas sa surprise mais se décale carrément au bout du canapé. J'ai l'impression de l'avoir vexé.

— Désolée. Je… ne sais plus trop…

— C'est bon.

Je me hâte de baisser la tête vers Elijah. Il dort si profondément que je pourrais sans doute le remettre dans son couffin. Et c'est ce que je finis par faire, avant de remonter sa couverture.

Après quoi, je me rends sur la terrasse, en évitant soigneusement le regard de Jonah. Je suis certaine qu'il va me suivre, que je le lui demande ou non. En fait, il faut qu'on discute de ce qui a failli se produire dans la cuisine, car il n'est pas question que Jonah s'imagine avoir la moindre chance.

Il me suit dehors, referme la porte vitrée tandis que je vais et viens, les yeux fixés sur les pavés de l'allée. C'est Chris qui les a installés il y a quelques années, et avec Jenny, on l'a aidé. On s'amusait comme des folles à se moquer de lui car il écoutait des chansons de John Denver, au point qu'il a fini par nous interdire de venir tant qu'il n'aurait pas terminé.

Leur liaison avait-elle déjà commencé ?

Je n'arrête pas de me demander à quand elle remonte. Je ne sais pas pourquoi je voudrais qu'elle soit plus récente. Car, plus elle aura duré, plus je me sentirai atteinte. Si je trouve un jour le courage de lire les lettres qu'on a découvertes, je trouverai sans doute une réponse à mes questions.

Jonah s'assied dans le fauteuil préféré de Chris. Celui que Jenny lui avait acheté.

Seigneur, je suis trop bête ! Quel beau-frère et belle-sœur s'entendent aussi bien ? Pourquoi ne me suis-je aperçue de rien ?

— Assieds-toi, dit Jonah. Ça m'angoisse de te voir faire les cent pas.

Je me laisse tomber dans un fauteuil près de lui, ferme les yeux un instant en essayant de chasser tous ces souvenirs. Je ne veux pas songer à ce qui a pu se passer dans cette maison entre Chris et Jenny. J'ai déjà presque détruit le tableau. Je ne vais pas m'attaquer maintenant aux meubles de la terrasse.

Je regarde Jonah. La tête appuyée au dossier, il ne me quitte pas des yeux mais ne dit rien. Il réfléchit beaucoup sans vraiment s'exprimer. Et je ne sais pas pourquoi ce silence m'irrite tant.

— Dis quelque chose. Il n'y a pas assez de bruit.

Comme s'il avait déjà la phrase au bout de la langue, il commence :

— Si tu n'avais pas été enceinte de Clara, tu aurais quitté Chris ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Je me la suis souvent posée. Je ne savais pas si tu avais décidé de rester avec lui à cause de Clara ou parce que tu étais amoureuse de lui.

Je me détourne parce que, franchement, ça ne le regarde pas. S'il voulait savoir comment allait évoluer ma vie, il ne fallait pas s'en aller sans prévenir.

Il poursuit d'un ton plus calme :

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Arrête, Jonah.

— Tu m’as dit de dire quelque chose.

— Je ne voulais pas… Enfin, je ne sais pas.

Tout d’un coup, j’ai l’impression d’étouffer dehors, alors je rentre, avant tout pour mettre de l’espace entre nous. Mais il me suit, jusque dans ma chambre. De nouveau, il ferme la porte derrière lui afin que notre conversation ne réveille pas Elijah. Il a l’air agacé que j’essaie de le fuir ainsi.

Les lettres répandues sur le lit deviennent une véritable provocation.

— On parle de ce qui s’est passé dans la cuisine ? reprend-il.

Je recommence à faire les cent pas, que ça lui plaise ou non.

— Il ne s’est rien passé dans la cuisine.

Il me contemple d’un air déçu et je me prends la tête dans les mains, comme pour estomper une soudaine migraine.

— Tu veux qu’on en parle ? dis-je sans le regarder. Très bien. Mon mari n’est mort que depuis quelques semaines et j’ai failli embrasser quelqu’un d’autre. Et comme si ça ne suffisait pas, il s’agissait de toi. Je me sens comme une vraie merde.

— Aïe !

— Et si Clara nous avait surpris ?

— Elle n’a rien à voir là-dedans.

— Si. Et Elijah aussi. Et tout le monde sauf nous.

— Je ne vois pas ça comme ça.

— Tu m’étonnes !

— Ça veut dire quoi ?

— Tu as coupé les ponts avec tes meilleurs amis pendant dix-sept ans, Jonah. Et tu ne penses qu’à toi, jamais aux répercussions de tes actes sur les autres.

Il me contemple d’un air que je ne lui ai jamais vu, à la fois désorienté et blessé. Il finit par pousser un soupir et se détourner, pour sortir en claquant la porte.

Jonah Sullivan qui se barre encore une fois. Bien sûr.

Folle de rage, je sors en trombe, prête à lui tomber dessus, mais il s'en va, Elijah dans ses bras. Un instant, nos regards se croisent, le temps qu'il murmure :

— Laisse tomber, je me casse.

Je le suis dehors, car j'ai encore mille choses à lui assener ; j'attends cependant qu'il ait attaché le bébé dans la voiture et fermé la portière, pour lui sauter dessus.

Le temps qu'il se retourne, qu'on se retrouve l'un en face de l'autre, je ne sais plus quoi dire.

En fait, je ne comprends pas pourquoi on se dispute. On ne s'est même pas embrassés. Et je ne lui en laisserai plus jamais l'occasion, alors je ne sais pas ce qui a pu me mettre dans une telle fureur.

Il s'adosse à la portière, croise les bras, attend que la paix revienne, puis il relève la tête, l'air bouleversé.

— Jenny était ta *sœur*. Malgré mes sentiments pour toi, je ne me serais jamais mis entre vous. Je suis parti parce que, au contraire de Jenny et de Chris, j'avais du respect pour eux. Pour toi. Alors arrête de me traiter d'égoïste, c'était la décision la plus difficile que j'ai dû prendre de toute ma vie.

Là-dessus, il monte dans sa voiture et démarre.

Je demeure seule dans l'obscurité, le cœur et l'esprit emplis d'émotions que je ne suis pas certaine d'avoir voulu ressentir.

Les jambes flageolantes, je ne suis pas certaine non plus de vouloir regagner la maison, pour repenser à tout ce qui vient de se passer, alors je m'assieds dans l'herbe, me prends la tête dans les mains. Et tout me revient. Ce qui s'est passé avec Clara au lycée, avec Jonah dans la cuisine. Ce qu'il a dit. Et même si, d'une certaine façon, j'avais besoin de l'entendre, ça ne change rien. Parce que ça ne fonctionnera jamais entre lui et moi, pas plus

aujourd'hui que des années après la disparition de Jenny et Chris. Ça ferait de nous les *vilains* de l'histoire.

Clara ne comprendrait pas. Et qu'en dirait Elijah plus tard ? Qu'on a juste profité de la situation ? Bel exemple pour un enfant.

Décidément, il faut que rien ne se passe entre Jonah et moi. Sinon, je ne pourrai jamais plus oublier ces souvenirs que je veux tellement oublier. Et maintenant qu'il a dit ce qui devait l'obséder depuis dix-sept ans, je voudrais pouvoir remonter à hier, pour ne rien savoir. C'était plus facile. Quand on pouvait s'occuper d'Elijah sans la gêne qui va désormais régner entre nous.

J'ai l'impression qu'il a dit tout ça en espérant résoudre ses problèmes, mais pour moi, ça n'a fait qu'en créer de nouveaux. Et je ne suis pas certaine que ça pourra s'améliorer.

On n'était alors que des ados. Même pas amoureux. On a juste ressenti une attirance à laquelle on n'a rien compris. Ce n'est pas une excuse pour gâcher l'existence de Clara.

Je lève la tête, attirée par des phares qui arrivent dans ma direction.

Clara.

Elle gare la voiture, et en sortant ne dit rien. En fait, je ne suis pas sûre qu'elle m'ait vue, jusqu'au moment où elle se retourne et vient s'asseoir à côté de moi, remonte ses genoux sous le menton en regardant la rue obscure.

— Je m'inquiète pour toi, maman.

— Pourquoi ?

— Il est tard. Et tu restes là, assise dans le noir. À pleurer.

Je porte une main à mes joues pour essuyer des larmes que je n'avais même pas senties :

— Désolée pour aujourd'hui. Je n'aurais pas dû dire ça.

Elle se contente de hocher la tête. Je ne suis pas certaine qu'elle accepte mes excuses ou juste le fait de reconnaître que je n'aurais pas dû dire ça.

— Tu étais avec Miller, ce soir ?

— Oui.

Je pousse un soupir. Au moins, elle est honnête.

— C’est quelqu’un de bien, maman, je te promets. Il faudrait juste que tu apprennes à le connaître.

Je comprends qu’elle veuille le défendre. Quand on a seize ans, on ignore les avertissements de la vie.

— Sois quand même prudente, Clara. Je ne voudrais pas que tu commettes la même erreur que moi.

Elle se lève en essuyant son jean.

— Je ne suis pas toi, maman. Miller n’est pas papa. Et j’aimerais que tu arrêtes de me considérer comme une *erreur*.

— Tu sais très bien que ce n’était pas ce que je voulais dire.

J’ignore si elle m’a entendue, car elle rentre à l’intérieur et claque la porte derrière elle.

Je suis trop épuisée pour lui courir après. Alors je m’allonge dans l’herbe pour regarder les étoiles. Du moins le peu que j’en vois.

Je me demande si Chris et Jenny sont là-haut, quelque part. Je me demande s’ils peuvent me voir, s’ils ne s’en veulent pas pour ce qu’ils ont fait de ma vie.

— Tu es nul, dis-je à Chris. J’espère que tu peux nous voir, maintenant, parce que tu as gâché un tas de vies, espèce de connard.

Des pas crissent derrière moi et je me redresse d’un bond, une main serrée sur la gorge ; je pousse un soupir de soulagement en voyant que c’est madame Nettle.

— Je croyais que vous étiez morte, lâche-t-elle. Et puis je vous ai entendue traiter le Seigneur de connard.

Elle reprend la direction de sa maison, et devant l’entrée, agite sa canne dans ma direction :

— C’est un blasphème, vous savez ! Vous devriez retourner à l’église.

Une fois qu’elle est rentrée, je pouffe de rire. Elle me déteste vraiment.

Je me lève pour rentrer à mon tour. Une fois dans ma chambre, je regarde les lettres et les cartes répandues sur mon lit, et je les compte d’une main tremblante. Neuf lettres et trois cartes.

Je voudrais savoir ce qu’ils se disaient, mais non. Je suis sûre que ça ne fera que me bouleverser davantage. J’ai eu mon compte pour aujourd’hui.

Alors je les range dans le tiroir du bas de ma commode. On verra un autre jour.

S’il arrive jamais.

CHAPITRE 22

Clara

Le week-end a été long. Lexie et Miller ont travaillé tard. À part notre dîner samedi soir et deux heures au téléphone hier, je n'ai pas vu Miller. Et ma mère, pas vraiment plus. Après l'épisode de vendredi soir, elle a passé son samedi à chercher du travail sur le Net. Quant à moi, j'ai fait mes devoirs toute la journée de dimanche.

J'arrive plus tard que d'habitude au cours de Jonah. En fait, je suis la dernière à entrer avant la sonnerie, aussi je suis surprise de le voir s'approcher de mon bureau et se pencher vers moi. D'habitude, il ne s'occupe pas de moi devant les autres élèves.

— Comment va ta mère ?

— Bien, je suppose, dis-je en haussant les épaules. Pourquoi ?

— Elle n'a pas répondu à mes SMS, ce week-end. Je voulais m'assurer qu'elle allait bien.

Je me rapproche pour que les autres n'entendent pas :

— En rentrant, vendredi soir, je l'ai trouvée assise dans l'herbe en train de pleurer. Ça m'a fait drôle. Parfois, j'ai l'impression qu'elle est au bord de la dépression.

— Elle a dit pourquoi elle pleurait ?

— Je ne lui ai pas demandé. Elle pleure souvent, alors j'ai arrêté de m'en occuper.

La sonnerie retentit et Jonah regagne son bureau. Mais il semble distrait en commençant sa leçon. Il a l'air fatigué. Déprimé.

Ça me déçoit un peu. Parfois, j'ai l'impression que c'est plus facile d'être adulte qu'ado, parce qu'on sait déjà ce qui vous attend. On est plus mûr au plan émotionnel, on gère mieux les crises. Mais en voyant les efforts que fournit Jonah en ce moment pour se donner l'air normal, les efforts de ma mère pour assumer sa vie, j'ai l'impression que les adultes ne mènent pas mieux leur vie que nous. Ils portent juste des masques plus convaincants.

Et ça me déçoit.

Mon téléphone vibre dans mon sac. J'attends que Jonah me tourne le dos pour regarder l'écran et le poser sur mon bureau.

Miller : Je suis en congé aujourd'hui. Tu veux qu'on travaille sur le projet de vidéo ?

Moi : Oui, mais pas envie de retrouver ma mère maintenant. On peut le faire chez toi ?

Miller : OK. Viens vers 17 h. Il faut que j'emmène Papy chez le médecin à 15 h. Je ne pourrai donc pas te retrouver à la sortie.

*

* *

Miller m'attend devant chez lui quand je me gare dans son allée. Il se précipite dans ma voiture, s'installe à la place du passager sans me laisser le temps de sortir.

— Papy dort. On va d'abord au Munchies pour le laisser se reposer un peu.

— C'est quoi, le Munchies ?

— Tu ne connais pas ? Le *food truck* ?

— Non.

Il a l’air complètement abasourdi.

— Tu veux dire que tu n’as jamais goûté le Mac ?

— Ça se mange ?

Il ferme sa ceinture en rigolant.

— J’espère que tu as faim parce que tu vas faire la plus belle expérience de ta vie.

*

* *

Un quart d’heure plus tard, je suis assise à une table de pique-nique, en train de regarder la caméra que Miller a installée sur un trépied avant d’aller commander le repas. L’objectif est orienté directement sur moi, afin qu’il puisse prendre tous les rushs qu’il voudra. Déjà un vrai metteur en scène.

Il m’a dit de ne jamais regarder directement l’appareil car on doit faire comme s’il n’existait pas, si bien qu’évidemment je ne peux m’empêcher d’y jeter sans cesse des coups d’œil pendant que Miller fait la queue.

Jamais je ne l’avais vu s’enthousiasmer ainsi. Pour un peu, je serais plus jalouse des sandwichs que de Shelby. J’ai cru comprendre que le Mac était garni de fromage et de macaroni.

Armé d’un plateau, Miller s’agenouille devant moi comme s’il présentait un cadeau à une reine. Je le lui prends des mains, le dépose sur la table en riant et me sers.

Il s’assied à côté de moi plutôt qu’en face, à califourchon sur le banc. J’adore ça. J’adore qu’il ait tellement envie de se rapprocher de moi.

Une fois nos sandwichs ouverts, il attend que je morde dans le mien avant d’attaquer.

— Je me sens obligée d’aimer ça, maintenant.

— Tu vas adorer.

Je prends une bouchée et commence à mâcher en posant les bras sur la table. C’est délicieux. Non seulement c’est le pain le plus croustillant, mais

également le plus moelleux, que j’aie jamais goûté, mais ce fromage fondant, tiède, me comble totalement.

Pourtant, je hausse les épaules, pour taquiner Miller :

— Pas mal.

— C’est tout ? demande-t-il, incrédule.

— Ça va pour un sandwich…

— C’est fini entre nous.

— Le pain est un peu rassis.

— Je te déteste.

— Le fromage a un goût artificiel.

Il prend son téléphone, ouvre Instagram.

— Bon, j’arrête de te suivre.

J’avale cette première bouchée et me mets à rire en lui caressant la joue.

— Je n’ai jamais rien mangé d’aussi délicieux.

— C’est vrai ?

— Le meilleur goût que je connaisse après toi quand tu as pris une sucette.

— Alors, ça me va.

Il mord à son tour dans son sandwich, pousse un gémissement qui me fait monter le rouge aux joues. Je ne crois pas qu’il s’en soit aperçu, trop occupé à glisser une miette en direction d’une fourmi qui finit par l’emporter.

Il m’embrasse sur la joue avant d’attaquer une seconde bouchée.

— Tu as réfléchi au film qu’on doit préparer ?

Je m’essuie les lèvres en secouant la tête. Du bout du pouce, il enlève quelque chose de ma bouche.

— On n’a pas beaucoup de temps, ajoute-t-il.

— Quatre mois.

— Ça ne fait pas beaucoup. Quand tu penses à tout ce travail.

— Mince ! dis-je d’un ton sarcastique. Ça veut dire qu’on va devoir passer beaucoup de temps ensemble.

On continue de manger, ce qui ne l’empêche pas de me caresser la jambe de sa main libre. Il est tellement tendre, et il n’a pas peur de m’embrasser en public. Ou devant son appareil photo.

J’ai l’impression qu’on va se faire coller plus d’une fois, cette année.

— Arrête de regarder l’objectif ! me lance-t-il.

— Je ne peux pas m’en empêcher. Il est juste en face de nous.

— Et tu veux être actrice ?

— Ce n’est pas pareil. Là, ça me fait drôle.

— Tu as intérêt à t’y habituer. Parce que j’ai besoin d’une longue séquence sur laquelle travailler. Je voudrais gagner, cette année. La dernière fois que je me suis présenté, on est arrivés quatrième.

— De la région ?

— De l’État.

— Quoi ? Miller, c’est fantastique !

— Pas vraiment. C’est loin des gagnants. Il faut arriver dans les trois premiers pour avoir droit à YouTube. La quatrième place n’intéresse personne. Avec toi, je vise l’or.

Il se penche pour m’embrasser avant de mordre à nouveau dans son sandwich.

— Ça ne t’ennuie pas que je t’embrasse tout le temps ?

Il parle la bouche pleine et je trouve ça adorable.

— Je ne vois pas qui ça pourrait ennuyer. Bien sûr que non.

— Bon.

— J’aime bien ton côté démonstratif.

Secouant la tête, il s’essuie la bouche avec une serviette.

— Justement, je ne suis pas comme ça. En tout cas, je ne l’étais pas avec Shelby.

— Pourquoi c’est différent avec moi ?

— Je ne sais pas. J’ai essayé de comprendre. Je te désire plus fort que n’importe qui dans ma vie.

Ça me fait sourire et j’ai envie de plaisanter :

— C’est dingue, Miller, on dirait que ce sandwich te met dans tous tes états.

Il n’en a mangé que la moitié, pourtant, à peine ai-je dit ça qu’il se lève pour aller jeter le reste dans une poubelle.

— Rien à faire de ce sandwich, dit-il en revenant s’asseoir. Je préfère mille fois goûter ta langue.

Je recule en plissant le nez.

— Tu te veux sexy, là ? Parce que c’est raté.

Il me rapproche de lui en riant, pose sa bouche sur la mienne. Ça n’a pourtant rien d’un doux baiser. Avec celui-ci, je ne sens qu’une langue… et du pain ! Je le repousse.

— Tu as encore de la nourriture dans la bouche !

Je fais comme si j’étais prise d’un haut-le-cœur et bois du soda. Comme son verre est vide, il se sert dans le mien. Et puis il se met à considérer la poubelle d’un air plein de regret.

— J’ai jeté ça pour attirer ton attention, mais j’en mangerais bien encore. Ça te choquerait si j’allais le récupérer ?

— Oui ! m’esclaffé-je. Et je ne pourrais jamais plus t’embrasser. Tiens prends le mien. Je n’ai plus faim.

Sans se faire prier, il le dévore et vide également mon verre. Puis il rassemble les emballages sur le plateau pour aller les jeter. Quand il me rejoint à la table de pique-nique, il enjambe à nouveau le banc et écarte une mèche de mon visage pour la glisser derrière mon oreille.

— Je crois que je suis un peu médium, Clara. Je savais qu’on sortirait ensemble.

— Tu n’as rien d’un médium. Ça fait moins d’une semaine qu’on se voit. Tout pourrait encore s’arrêter avant demain.

— Mais non. J’ai un bon pressentiment.

— C’est juste que tu es attiré. Ça n’a rien d’un sixième sens.

— Tu crois que c’est juste une attirance ?

— Qu’est-ce que tu veux que ce soit d’autre ? On se connaît à peine.

— J’ai sacrifié un demi-sandwich pour toi. C’est beaucoup plus qu’une simple attirance, là.

— C’est ça. Un geste héroïque.

Je me penche pour l’embrasser, mais lorsque je me détache, il se rapproche pour que l’on continue. Alors je me retourne vers lui pour mieux goûter sa bouche.

Normalement, je ne voudrais pas me montrer aussi affectueuse avec lui en public, mais on est seuls ici. Plutôt étonnant pour un *food truck* qui prépare de tels sandwichs. Miller finit par se redresser et regarde la caméra.

— Il faudrait qu’on arrête. Tu es mineure et je risque de me faire accuser de tourner des films porno.

J’adore qu’il me fasse autant rire quand je n’en ai pas envie.

*

* *

En partant, Miller a pris un sandwich pour son grand-père, et il le lui tend quand on entre dans le salon.

— C’est bien ce que je crois ? demande celui-ci.

— Ça et rien d’autre.

Son air ravi me fait sourire.

— Je t’ai déjà dit que tu étais mon petit-fils préféré ?

— Je suis ton seul petit-fils, rétorque Miller en prenant son verre pour aller le remplir à la cuisine.

— C’est pour ça que tu vas hériter de tout ce que je possède.

— Autrement dit, pas grand-chose.

Papy se tourne vers moi :

— Clara, c’est ça ? demande-t-il en déballant son sandwich. Je vous ai déjà raconté cette anecdote à l’école, quand Miller avait quinze ans et…

Son petit-fils lui arrache ce qu’il tenait, avant de s’asseoir en face de lui :

— Promets-moi de ne jamais raconter cette histoire ou je ne te le rends pas.

— Arrête ! dis-je d’un ton irrité. C’est la seconde fois que tu m’empêches de l’écouter.

— Désolé, Clara, soupire Papy. Je vous la raconterais bien, mais avez-vous déjà mangé un Mac ?

— Oui, c’est bon. Un de ces jours, je viendrai vous voir quand Miller ne sera pas là, et vous pourrez tout me dire.

Celui-ci rend le sandwich à son grand-père.

— On doit travailler, avec Clara. On va dans ma chambre.

— Pas besoin de me mentir ! J’ai eu dix-sept ans, moi aussi.

— Je ne mens pas. On a vraiment du travail.

— Oui, c’est ça !

Il lève les yeux au ciel puis m’attrape par la main pour m’entraîner dans le couloir.

— Je te présente mes excuses au nom de mon grand-père.

— Pourquoi ? Tu lui mens. On n’a jamais prévu de travailler ensemble.

— Mais si ! Décidément, je ne te ramène plus ici. Tu réagis comme lui.

Papy me sourit alors qu’on quitte le salon. Je ralentis devant la salle de bains, et Miller s’en aperçoit. Ce sont ces innombrables flacons de pilules alignés sur le comptoir qui m’ont alertée ; ça me rappelle que Papy est bien malade, et j’en ai le cœur serré.

Miller a dû s’en apercevoir car, une fois dans la chambre, il m’interroge :

— Tu penses à Papy ?

Je hoche la tête.

— Oui, souffle-t-il. C’est nul.

Il envoie promener ses chaussures puis s’allonge sur le lit en tapotant la place à côté de lui. Je l’imite, me blottissant contre lui.

— Comment s’est passée la visite chez le médecin, aujourd’hui ?

— On a parlé de ce qui allait advenir les mois prochains. Ce n’est pas idéal de le laisser ici tout seul quand je serai au lycée. Alors ils vont le mettre en soins palliatifs ; une aide-soignante sera ici la plupart du temps. Ça me soulage beaucoup. Je ne serai pas obligé d’arrêter mes études.

Je me redresse sur un coude :

— C’était la seule solution ?

— Oui. Ma mère est morte quand j’avais dix ans, et j’ai un oncle qui vit en Californie. Sinon, on a quelques membres de la famille qui passent de temps en temps. Mais moi, je vis avec lui depuis mes dix ans, il faut que j’assume mes responsabilités.

— Désolée. Ça fait quand même lourd pour quelqu’un de ton âge.

— Tu n’as que seize ans, reprend-il en me caressant la joue, et regarde tout ce que tu as déjà enduré. La vie ne fait pas de cadeaux. Mais je n’ai plus envie qu’on parle de ça.

Il presse ma tête contre sa poitrine, je trouve qu’il sent bon le citron, cette fois-ci.

— C’est quand, ton anniversaire ?

— Le quinze décembre, souffle-t-il. Et toi, la semaine prochaine, non ?

J’acquiesce, mais j’aurais préféré oublier ça. À chaque anniversaire j’ai droit à mon dîner traditionnel, sauf que, cette fois, ce sera sans papa ni Jenny. Alors je n’ai pas envie d’y penser ; je change de sujet :

— Quelle est ta couleur préférée ?

— Je n’en ai pas. Je les aime toutes, sauf l’orange.

— Ah bon ? J’aime bien, moi.

— Tu as tort. C’est horrible. Et toi, laquelle tu aimes le moins ?

— L’orange.

— Tu viens de dire que tu l’aimais bien.

— Oui, mais tu me fais douter, tout d’un coup. Comme si je commettais une erreur sans m’en rendre compte.

— Il y a plein d’erreurs dans l’orange. En plus, ça ne rime avec rien.

— C’est la couleur ou le nom que tu n’aimes pas ?

— Les deux. Je déteste les deux.

— Il y a une raison à ça ?

— Non, ça m’est venu tout seul. J’ai dû naître comme ça.

— Peut-être que tu détestes surtout une certaine nuance d’orange ?

— Je les déteste toutes. De la mangue au corail.

J’éclate de rire :

— C’est la conversation la plus idiote que j’aie jamais eue.

— Oui, on n’est pas très doués. On ferait sans doute mieux de s’embrasser.

Je relève la tête pour le regarder dans les yeux.

— Dépêche-toi parce que je commence à oublier pourquoi tu m’attires tant.

Tout sourire, il roule sur moi, écarte mes cheveux de mon visage.

— Besoin d’un petit rappel ?

Je fais oui de la tête. Jamais nos corps n’avaient été aussi proches. On s’est embrassés debout. On s’est embrassés dans son pick-up. On s’est embrassés assis. Jamais sur un lit avec son corps entre mes jambes. Il pose sa bouche sur la mienne mais ne m’embrasse pas. Il ajuste l’oreiller sous ma tête puis repousse les couvertures du pied, tout en effleurant à peine mes lèvres des siennes.

— Ça prend du temps, dis-je alors.

— Je veux que tu te sentes bien, souffle-t-il toujours contre ma bouche.

Il soulève légèrement mon cou, dégage mes cheveux pour les étaler ses mes épaules en murmurant :

— Prête ?

J’aurais éclaté de rire s’il ne l’avait étouffé sous sa langue. Tout devient soudain différent – avec lui sur moi. *C’est mieux.* J’adore ce baiser. Ses petits coups de langue. Ses doigts qui glissent sous mes bras. Les miens qui remontent sur son dos.

En même temps, je le sens durcir entre mes jambes et cela me surprend autant que ça me met en confiance. J’enroule mes jambes autour de sa taille, essayant ainsi d’apaiser le désir puissant qui m’étreint, mais il ne fait qu’augmenter. Et Miller ne cesse pas de m’embrasser, d’insister, au point de m’arracher un gémissement. Il ralentit un instant ses baisers, comme si ce son signifiait quelque chose pour lui, mais sa bouche revient bientôt sur la mienne avec une ardeur accrue.

Je soulève le dos de son tee-shirt car j’ai envie de sentir sa peau sous mes paumes. Mais j’atteins bientôt les courbes fermes de ses muscles. Je tire sur le tissu, en essayant de l’arracher de son corps. Alors, il s’écarte trois secondes pour l’ôter et le jeter par terre.

Les minutes qui suivent nous laissent tous les deux à bout de souffle, certainement pas prêts à travailler sur notre projet de film.

Il finit par se détacher de moi et roule sur le côté, sans toutefois décoller sa bouche de la mienne. On s’embrasse encore un moment – c’est moins excitant, ça devient autre chose. Comme s’il cherchait à ralentir un mouvement que je n’avais pas vu venir.

Et puis il s’arrête, les yeux clos, appuie son front contre le mien, une main sur ma poitrine, comme pour sentir les battements de mon cœur. Jusqu’à ce qu’il s’arrête en souriant :

— Tu sais ce qui qu’il y a encore de plus nul dans la couleur orange ?

— Quoi ? dis-je en riant.

— Ces célébrités qui ont utilisé le carré orange pour annoncer le Fyre Festival… Et qu’est-ce que ça a donné ?

— Tu as raison, l’orange c’est nul.

Il retombe sur le dos, les yeux au plafond. Dans le silence qui s’ensuit, j’ai presque l’impression d’entendre les palpitations de mon cœur. Jusqu’à ce qu’il demande :

— Tu aurais voulu que j’arrête ?

— Que tu arrêtes quoi ?

— De te caresser.

— Non, j’aimais bien.

— Je n’en étais pas sûr. Je ne voulais pas aller trop vite, mais j’avais très envie d’ôter ton tee-shirt. Pas ton soutien-gorge, juste le tee-shirt.

— Ça me va.

Il hausse un sourcil :

— C’est vrai ?

— Oui.

— Ton soutien-gorge est orange ?

— Non, blanc.

— Bon.

Il revient sur moi, recommence à m’embrasser.

Autant le dire, on n’entame pas le projet de film ; en revanche, Miller tient parole : il n’essaie même pas de dégrafer mon soutien-gorge.

CHAPITRE 23

Morgan

Je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Je regarde par la fenêtre, mais le soleil n'est pas encore levé.

Personne ne m'appelle si tôt, normalement.

Quand je prends l'appareil, je vois le nom de Jonah sur l'écran. Je le pose sur la table de nuit et retombe sur mon oreiller.

Voilà une semaine qu'on ne s'est pas parlé. Exactement depuis le soir où on a failli s'embrasser. Il m'a envoyé deux SMS pour demander comment j'allais. Je n'ai pas répondu.

C'est dur, car je voudrais m'éloigner de lui, en même temps, j'aimerais voir Elijah. Dommage que ces deux-là fonctionnent ensemble.

J'espère qu'on finira par établir un planning de visites. Et ce serait encore mieux si ça ne nous obligeait pas à nous rendre dans la maison de l'autre pour récupérer Elijah. On pourrait peut-être utiliser un Uber.

Cette idée me fait rire. Trimballer un bébé en taxi entre deux maisons. Je me demande s'il y a un âge limite pour les passagers d'Uber.

Mon téléphone vibre. Un SMS. Je tends de nouveau le bras vers la table de nuit et regarde l'écran. Je m'assieds d'un coup en constatant le nombre d'appels et de messages de Jonah que j'ai ratés.

Repoussant les couvertures, je me lève pour le rappeler.

Il répond à la première sonnerie :

— Morgan ?

— Elijah va bien ?

Il pousse un soupir de soulagement au son de ma voix.

— Désolé de te déranger, mais il n'arrive pas à dormir. Il a de la fièvre et je ne vais pas pouvoir l'emmener à la crèche. En même temps, je ne peux pas manquer le travail aujourd'hui, c'est le jour d'examen des troisièmes, et après l'école j'ai deux réunions et…

— Bien sûr, dis-je la main sur mon cœur qui bat à tout rompre. Bien sûr. Amène-le.

La voix de Jonah se radoucit, moins affolée.

— Je ne pourrai pas le reprendre avant dix-huit heures.

— Tout va bien. J'ai envie de le voir.

Je passe les vingt minutes suivantes à faire la cuisine. Jonah paraissait tellement stressé, et avec les pleurs du bébé toute la nuit, il va avoir besoin de récupérer un peu d'énergie. Je faisais ça avec Chris, des burritos pleins de protéines pour le petit déjeuner, et d'autres que j'emballais dans un sac pour qu'il puisse les manger pendant la journée.

Et puis ce sera une façon de m'excuser. J'ai l'impression que je me suis montrée trop dure avec lui depuis qu'il est revenu dans nos vies. Les burritos devraient arranger un peu les choses.

J'espère aussi que ça nous permettra d'avancer. On parviendra peut-être à s'entendre sur la place que pourrait occuper Elijah dans ma vie, au point de devenir de vrais amis, Jonah et moi. Je vais faire des insomnies presque toutes les nuits à force de repenser à ce qu'il m'a dit dans l'allée. Cela a beaucoup alimenté le ressentiment que j'éprouvais contre lui, mais je me rends compte, maintenant, que les sentiments dont il parlait appartenaient pourtant au passé.

On n’était que des ados à l’époque. D’autres personnes. Il ne disait pas qu’il ressentait encore ces choses-là. Juste que ça lui était arrivé.

Voilà plusieurs mois qu’il est revenu dans nos vies et rien, à part ce baiser manqué, n’a laissé entendre qu’il éprouvait toujours la même chose ; il est visiblement passé à autre chose durant son absence. Sinon, il n’aurait pas couché avec Jenny quand ils se sont retrouvés l’année dernière. Et il n’aurait pas emménagé avec elle, il n’aurait pas accepté de l’épouser s’il avait encore des sentiments pour moi.

Ça me permet d’espérer qu’une amitié reste possible entre nous.

***

Je suis en train de placer les burritos dans un sac lorsque j’entends frapper à la porte. Je fais entrer Jonah et m’arrête une seconde en constatant qu’il a soigné sa tenue, aujourd’hui : chemise élégante, cravate noire et argent. Il a rasé sa barbe de trois jours, il s’est enfin fait couper les cheveux. Il paraît plus jeune. Je m’apprête à le féliciter quand je change d’avis.

Elijah s’agite dans son siège auto, alors je le détache et le prends dans mes bras. Il est chaud contre ma poitrine. Il a le nez encombré.

— Pauvre petit. Tu lui as donné quelque chose ?

Hochant la tête, Jonah sort deux flacons de médicaments du sac à langer.

— Je l’ai emmené aux urgences vers minuit. Ils ont prescrit ça en me disant de les alterner toutes les quatre heures. J’ai mis des vêtements de rechange dans le sac. Tu pourrais en avoir besoin.

— Tu l’as emmené aux urgences ? Mais toi, tu as dormi ?

Comme si je venais de lui donner une idée, il se met à bâiller et se couvre la bouche du poing.

— Ça ira. Je vais faire un saut au Starbucks.

Il ouvre la porte pour s’en aller.

— Attends, dis-je en filant chercher son paquet de burritos à la cuisine. J’ai préparé ça pour toi. J’ai l’impression que ta journée va être longue,

alors je les ai bourrés de protéines.

Il prend le sac d'un air surpris.

— Merci.

J'essaie de ne pas montrer à quel point sa reconnaissance m'attendrit. J'ai été trop dure avec lui.

— Je t'enverrai des SMS pour te dire comment va Elijah, ne t'inquiète pas. Je vais bien m'occuper de lui.

— Je n'en doute pas une minute. À ce soir.

À peine est-il parti que Clara apparaît, déjà habillée pour le lycée. En apercevant Elijah, son visage s'illumine et elle tend les bras :

— Donne-le-moi.

— Il est malade. Ne l'embrasse pas. C'est peut-être contagieux.

Elle le serre contre sa poitrine, dépose quand même un baiser sur son front.

— Les bébés malades ont besoin de tous les bisous de la terre.

Elle a raison. Quand elle était bébé, plus elle était malade, plus je la dorlotais et l'embrassais, espérant ainsi apaiser sa fièvre et ses douleurs. *J'aimerais tellement revivre cette époque !*

Je suis sûre que, dans un avenir proche, ce sera aujourd'hui qui me manquera. En ce moment, nous avons du mal à nous entendre, Clara et moi, mais je sais que je regretterai cette époque le jour où elle aura quitté la maison pour faire sa vie ailleurs. Je regretterai tout : les disputes, les silences, les punitions, les rébellions.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demande-t-elle.

Je l'attire contre moi, et comme elle tient toujours Elijah, elle ne peut pas se blottir contre moi mais j'apprécie déjà qu'elle ne cherche pas à se dégager. Je l'embrasse sur la tempe.

— Je t'aime.

En m'éloignant, je constate qu'elle me considère d'un air dubitatif. Cependant, elle sourit avant de répondre :

— Moi aussi, maman, je t’aime.

Après quoi, elle va s’asseoir avec Elijah sur le canapé.

— J’ai fait des burritos pour le petit déjeuner.

Elle se redresse :

— Bacon ou saucisse ?

— Les deux.

— *Oui !* murmure-t-elle avant d’ajouter à l’adresse d’Elijah : Bon, le bébé, je t’adore, mais je dois prendre mon petit déjeuner.

*

* *

J’envoie un SMS à Jonah pour lui annoncer que la fièvre d’Elijah a un peu baissé. Il me répond à midi :

Jonah : Il a un peu dormi ?

Moi : Pas vraiment. Mais je pense qu’il va s’assoupir une fois que la fièvre sera tombée.

Jonah : J’espère qu’il attendra mon retour. C’est la plus longue journée de ma vie et il n’est que midi. Ce petit déjeuner a été une bénédiction. Merci.

Moi : J’ai un rôti dans la cocotte. On ne le mangera jamais en entier, avec Clara. Tu pourras en emporter chez toi quand tu reprendras Elijah.

Jonah : Parfait. Merci encore.

Deux heures plus tard, il m’envoie un autre SMS :

Jonah : Il ne dort toujours pas ?

Moi : Il s’est assoupi un quart d’heure. Il a encore de la fièvre, mais il est moins agité.

S’ensuit un texto de Clara :

Clara : On doit travailler avec Miller sur notre projet après les cours. On sera au Starbucks.

Moi : Quel projet ? C’est la première fois que tu en évoques un avec Miller.

Clara : Jonah nous a inscrits ensemble à un concours de cinéma. Il nous reste à peine quatre mois.

Je reprends avec Jonah :

Moi : Tu as inscrit Clara avec Miller Adams pour un projet de film ?

Jonah : Oui. Ça pose un problème ?

Moi : Je dirais même plus d'un, étant donné qu'il l'a initiée à la drogue. Et Chris lui avait dit de s'éloigner de lui.

Jonah : Miller n'est pas un mauvais garçon. Chris ne le connaissait pas, on ne peut pas tenir compte de son opinion.

Moi : J'ai eu le temps de forger la mienne. Il a poussé Clara à partir au beau milieu de l'enterrement de son père. Il l'a fait fumer. Et, à en croire le message que j'ai reçu du lycée, ils ont été tous les deux collés pour cause de comportement déplacé. Elle n'avait jamais fait ce genre de chose avant qu'il apparaisse dans sa vie. Et même s'il n'est pour rien dans ce qu'elle a fait, je préférerais qu'elle fréquente quelqu'un qui l'en détournerait, plutôt qu'un garçon qui l'y encouragerait.

Jonah : Je ne crois pas que ce genre de garçon existe dans la vraie vie.

Moi : Tu ne me facilites pas les choses.

J'attends sa réponse mais rien ne vient.

*

* *

Je passe le reste de l'après-midi à essayer de garder Elijah éveillé, afin qu'il dorme bien avec Jonah, ce soir. Mais passé dix-huit heures, c'est terminé. Il est parti pour la nuit. Son petit corps s'affaisse dans mes bras et il ne se réveille même pas quand je le pose dans son couffin. Voilà deux heures que sa fièvre a disparu. Je pense que le pire est passé, mais j'ai l'impression qu'après quelques heures de sommeil, il sera en pleine forme pour gâcher la nuit de Jonah. Je ferais peut-être mieux de le garder ici.

Je sors mon téléphone pour lui envoyer un message lorsque j'entends frapper. Bruit qui ne fait même pas frémir Elijah. Lorsque j'ouvre la porte,

je chuchote :

— Il vient de s’endormir.

Jonah ne porte plus de cravate et les deux premiers boutons de sa chemise sont ouverts, ses cheveux sont plus ébouriffés que ce matin. Il semble en meilleure forme malgré son épuisement. *Pourquoi est-ce que je pense tout ça ?*

Je lui fais signe d’entrer dans la cuisine afin de lui préparer une assiette qu’il emportera avec lui. Je sors un Tupperware du placard.

— Tu as déjà dîné ? demande-t-il.

— Pas encore.

— Alors je vais grignoter ici.

Il ouvre aussitôt le placard dont il sort deux assiettes. Je range mon Tupperware.

Tant mieux. Fais comme chez toi. On partage ses repas entre amis.

On se sert chacun avant de venir s’installer autour de la table. C’est bien la première fois qu’on se retrouve tous les deux à dîner ensemble, sans Chris et Jenny. Et cela nous met un peu mal à l’aise.

— C’est très bon, lâche Jonah entre deux bouchées. Tout comme tes burritos, ce matin.

— Merci.

— Tu fais toujours aussi bien la cuisine ?

— Je suis une super cuisinière. Chris détestait dîner dehors, car il disait qu’aucun restaurant n’était comparable à ce qu’il mangeait à la maison.

— Pourtant il ne grossissait pas. Moi, je prendrais des kilos si j’avalais ça tous les jours.

— Il faisait du sport deux fois par jour, tu le sais.

Ça fait drôle de parler de Chris comme si on ne le détestait pas. Pourtant, ça me plaît. En fin de compte, j’aime assez évoquer les bons souvenirs, loin de l’ombre des mauvais. Et nous en avons beaucoup de bons.

— Où est Clara ?

— Avec ce garçon. C’est ta faute.

— N’empêche qu’il fait partie de mes élèves préférés, rigole-t-il. Et je me fiche de ce que tu penses de lui.

— Et Clara, elle est bonne élève ?

— Excellente.

— Non, sérieusement. Ne me dis pas ce que je veux entendre. Je veux savoir comment elle se comporte loin de moi.

Jonah me dévisage un instant, puis :

— C’est une fille bien, Morgan. Vraiment. Qui rend toujours ses devoirs dans les temps. Qui obtient de bonnes notes. Qui ne se fait pas remarquer en classe. Et puis elle est drôle. J’aime bien son ironie. Elle tient de toi.

— Elle me ressemble beaucoup à son âge.

— Et aussi maintenant. Tu n’as pas changé.

— D’accord, dis-je avec un petit rire.

Il me contemple d’un air un peu trop sérieux :

— Pas d’un iota, je t’assure.

Je regarde mon assiette en remuant un peu la nourriture qui s’y trouve.

— Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment. Quelque part, il me semble lamentable d’être restée la même personne qu’à dix-sept ans. Sans instruction. Sans expérience. Rien à mettre dans mon CV.

— Je ne parlais pas de ça, souffle Jonah. Mais de tout autre chose, de ton humour, de ta compassion, de ta pondération, de ta confiance, de ta discipline. De ton sourire.

Après ce dernier mot, il engloutit une grosse bouchée de viande. Quant à moi, je perds ce sourire dont il vient de parler, car ce qu’il a dit me touche profondément ; tous ces compliments me percent comme autant de flèches. Je soupire et j’en perds l’appétit. Je me lève, jette le reste mon assiette à la poubelle.

Puis je la rince dans l'évier, le cœur lourd. Mes mains tremblent et je n'aime pas cette réaction physique en sa présence ; en même temps, les amis ne se disent pas ce genre de choses, surtout avec un tel regard.

Il éprouve encore des sentiments pour moi.

Je ne sais comment prendre ça, car, maintenant, les questions se bousculent dans ma tête. Jonah apporte son assiette vide pour la rincer à son tour. J'ôte mes mains de l'évier et agrippe le comptoir.

Il est juste à côté de moi, il ne me quitte pas des yeux.

Je ne peux pas le regarder, trop gênée de ce que j'éprouve, d'autant que ça ressemble avant tout à une énorme jalousie. Depuis toujours… sans vouloir me l'avouer. Pourtant, elle est bien là, puissante, qui me force à le provoquer :

— Pourquoi as-tu couché avec elle l'année dernière ?

Dès que la question franchit mes lèvres, je regrette de l'avoir lâchée. Cependant, depuis le jour où Jenny est rentrée de l'enterrement du père de Jonah pour me dire qu'elle avait passé la nuit avec lui, je bous de colère. Comme s'il m'avait trahie, alors qu'il ne m'appartenait en rien.

Il se rapproche, pas assez pour me toucher même si j'ai l'impression que c'est le cas.

— Je ne sais pas. Peut-être juste parce qu'elle était là. Ou alors parce que tu n'y étais pas.

Je détourne les yeux.

— Je n'aurais pas couché avec toi, si c'est ce que tu sous-entends.

— Ce n'est pas ça. Je me sentais blessé parce que tu ne te manifestais pas pour la mort de mon père. Même si on avait perdu le contact, tu étais au courant puisque Jenny était là. J'ai peut-être fait ça, soupire-t-il, en espérant te faire mal.

— Quelle effroyable raison pour coucher avec quelqu'un !

— Ouais, rigole-t-il sans conviction. Je ne te demande pas de me comprendre. Tu n'as jamais été à ma place. Tu n'as pas été obligée de

regarder de loin la fille que tu aimais faire sa vie avec ton meilleur ami.

Paroles qui me laissent sans voix.

— La jalousie peut vous pousser à faire bien des bêtises, Morgan. Bon, il faut que j'y aille.

— Oui, dis-je d'une voix étranglée. C'est ça.

Il semble presque déçu que je ne le retienne pas, tape deux fois sur le réfrigérateur avant de s'éloigner.

Enfin, je peux remplir mes poumons d'air. Sa présence semble encore peser sur les lieux qui m'entourent. Je le vois rassembler les affaires d'Elijah, qu'il finit par sortir du berceau. Puis il repasse devant la cuisine, le sac à langer sur l'épaule, et le siège auto à la main ; il demande :

— C'était mutuel ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Ce que je ressentais pour toi… je me suis toujours demandé. Parfois, j'avais l'impression que tu éprouvais la même chose, mais je savais que tu ne le reconnaîtrais jamais à cause de Jenny. Alors… je ne sais pas. Tu ressentais la même chose ?

Mon cœur se remet à battre la chamade. Jamais Jonah ne s'est montré aussi direct avec moi. Je ne m'y attendais pas. Difficile d'admettre cela devant quelqu'un alors qu'on vient tout juste de se l'avouer.

Soudain il pose le siège auto et traverse la cuisine en trois enjambées pour se précipiter vers moi. Il presse contre moi son corps et sa bouche.

Secouée des pieds à la tête, je m'agrippe au comptoir derrière moi, de peur de m'effondrer.

J'appuie les paumes sur son torse, prête à le repousser, au lieu de quoi je serre sa chemise dans mes poings, pour mieux l'attirer à moi.

Sa langue entrouvre mes lèvres, se faufile dans ma bouche et tout mon corps en frémit. C'est trop fort, trop puissant, comme un brusque réveil, comme une mort subite aussi. C'est la preuve éclatante que, jusqu'à maintenant, je recevais les baisers de la mauvaise personne.

Et Jonah connaît ainsi la réponse à sa question. Bien sûr que ses sentiments sont mutuels, qu'ils le sont depuis toujours, malgré mon déni.

Mon corps se blottit contre le sien, comme si j'avais peur que quelque chose puisse encore s'interposer entre nous.

Malheureusement, c'est le cas.

CHAPITRE 24

Clara

— *Maman ?*

C’est le seul mot que je parviens à articuler mais il est assez puissant pour créer un large espace entre eux. Ma mère se détourne de moi, Jonah regarde ses pieds.

Je les contemple, incrédule.

Je secoue la tête en essayant de me convaincre que je n’ai rien vu du tout. Ma mère… en train d’embrasser le fiancé de sa sœur décédée. Ma mère… en train d’embrasser le meilleur ami de son mari décédé.

Je m’éloigne de la porte comme si toute la pièce était contaminée par cette trahison. Ma mère prend une grande inspiration avant de venir me faire face, les larmes aux yeux.

— Clara…

Je ne lui laisse pas le temps de s’expliquer. Je ne veux pas savoir ce qui vient de se passer, je préfère filer dans ma chambre, j’ai besoin de solitude. Je claque la porte, la verrouille, et pour plus de sécurité, y plaque ma table de nuit.

— Clara, ouvre la porte ! supplie ma mère d’une voix éplorée en frappant plusieurs fois.

— Clara, intervient Jonah. S’il te plaît, ouvre cette porte.

— Fichez-moi la paix !

Elle pleure. Il s’excuse. Mais si doucement que je saisis qu’il ne s’adresse pas à moi.

— Va-t’en, répond-elle.

Et les pas de Jonah s’éloignent dans le couloir.

Elle frappe de nouveau :

— Clara, s’il te plaît, ouvre la porte. Tu ne comprends pas. C’est… ouvre-moi.

J’éteins la lumière.

— Je me couche ! Je ne veux pas te parler ce soir ! Va-t’en !

Je me laisse tomber sur mon lit. Les coups finissent par s’arrêter. Moins de deux minutes plus tard, j’entends claquer la porte d’entrée.

Ma mère essaie encore une fois de me faire ouvrir, mais je roule sur le côté et glisse ma tête sous l’oreiller sans plus lui répondre. Au bout de quelques minutes, le temps de reprendre mon souffle, je me relève. Les bruits ont cessé, et je finis par percevoir celui de la porte de ma mère qui se referme. Autrement dit, j’ai jusqu’à demain matin pour me convaincre de ne pas la tuer. *Comment a-t-elle pu ? Ils ne sont pas morts depuis trois mois.*

Une idée surgit en moi qui me fait retomber sur le lit. Cela dure depuis combien de temps ?

Je repense à ces dernières semaines. Jonah est venu si souvent depuis la mort de mon père et de Jenny… Mon esprit s’éveille à l’évocation de chacun de ces instants : le soir où ils étaient dehors dans le noir quand je suis rentrée, le soir où il est venu réparer la porte, l’excuse qu’il a présentée quand il est revenu le lendemain pour achever son travail. La fois où ils ont quitté la maison ensemble, quand j’ai regardé sur l’appli pour m’apercevoir que le téléphone de maman se trouvait à l’hôtel Langford.

Juste une semaine après leur mort.

Je vais vomir.

Depuis combien de temps dure leur histoire ?

Je me sens tellement bête. Jonah qui me pose des questions sur elle en classe, comme s'il s'inquiétait.

Elijah a vraiment eu de la fièvre aujourd'hui ? Mince, Jonah a peut-être passé la nuit ici, et je ne m'en doutais pas car j'étais dans ma chambre. Ça expliquerait pourquoi il était là si tôt. Pourquoi ma mère a préparé le petit déjeuner pour la première fois depuis la mort de mon père.

J'espère au moins que lui ne se doutait de rien. Moi qui culpabilisais tellement à l'idée d'avoir gâché la vie de tout le monde, mais Jonah et ma mère ont gâché la vie de tout le monde longtemps avant l'accident !

Comment ma mère a-t-elle pu faire ça à Jenny ? Je n'ai pas de sœur, mais quel être humain peut faire ça à un proche ?

Je la déteste de tout mon cœur. Ça m'irait très bien si je ne devais jamais plus lui adresser la parole. Je la déteste. Assise au bord de mon lit, je songe à tout ce qu'elle mérite pour avoir infligé ça à notre famille.

Je ne sais plus comment me rebeller. J'ai pris de la drogue, je me suis fait coller, j'ai menti, j'ai dépassé mon heure de retour à la maison. La seule chose que je vois encore pour la mortifier serait de faire l'amour avec Miller. Elle m'a toujours suppliée d'attendre mes dix-huit ans, ce que je n'avais de toute façon pas l'intention de faire, mais si elle apprend que j'ai perdu ma virginité à seize ans, *avec Miller Adams,* ça l'anéantira.

Je regarde mon réveil. Il n'est pas encore vingt heures. J'en ai donc encore quatre avant demain, jour de mon anniversaire. Il faut absolument que Miller me donne un coup de main. Sa présence apaisante me fera du bien.

J'attrape mon téléphone.

— Salut, répond-il aussitôt. Ça va ?

— À quelle heure tu finis de bosser ?

— Dans une petite demi-heure. Tu peux encore venir m'embrasser pour me souhaiter une bonne nuit avant ton heure limite.

— Tu pourrais passer chez moi en partant ?

— Chez toi ? hésite-t-il. Tu es sûre ?

— Oui, mais tu passes par la fenêtre de la chambre.

— Ah, on joue à cache-cache ? Bon, mais je ne suis jamais venu chez toi. Je ne sais pas quelle est ta fenêtre.

— La première à droite.

— Depuis l'allée ?

— Oui. Et… apporte un préservatif.

Il marque une longue pause :

— Tu es sûre ?

— Complètement.

— C'est que… Clara, on n'est pas obligés.

— Tu avais promis de ne pas chercher à me faire changer d'idée.

— Je ne savais pas que c'était une promesse. Et je croyais qu'on patienterait un peu avant de…

— J'ai changé d'avis. Je ne veux pas attendre le bal de promo.

— Comme tu voudras. Je suis là dans une demi-heure.

Je mets la radio en vue d'étouffer le bruit qu'on pourrait faire, puis j'allume deux bougies que je place près du lit et de la fenêtre, afin qu'il les aperçoive de l'extérieur. Après quoi, je prends une douche, en essayant de verser toutes les larmes de mon corps avant son arrivée.

En fait, je n'ai pas une super envie de pleurer ; je suis trop en colère. Je ne savais pas que je pouvais m'emporter à ce point, mais rien ne dit que je ne pourrais pas aller plus loin. Qui sait ? Il y a des chances que je le découvre demain, lorsque je me retrouverai face à ma mère.

Je sors de la douche, m'enroule dans une serviette, me sèche un peu les cheveux pour qu'ils ne gouttent pas sur mes épaules. Je mets un peu de mascara, me pince les joues car j'ai l'air assez pâle en ce moment. Pas étonnant quand on découvre que sa mère n'est pas la personne qu'on imaginait.

Je cherche du gloss quand j’entends tapoter à ma fenêtre. Je me précipite vers le dressing pour enfiler un vêtement, et puis je me rappelle ce que Miller vient faire ici. Il faudra que je sois nue. La serviette suffira largement.

J’ouvre la fenêtre de ma chambre à l’instant où Miller retire la moustiquaire. Une fois à l’intérieur, il regarde autour de lui avant que son regard se pose sur moi et là, il comprend tout. Je suis persuadée que, jusque-là, il ne me prenait pas au sérieux quand je disais que je voulais perdre ma virginité ce soir. Mais maintenant qu’il me découvre, revêtue d’une simple serviette, sa réaction devient physique.

Il me contemple des pieds à la tête en se mordant le poing.

— Merde, Clara…

Je rirais bien mais je suis encore trop en colère, et je ne veux pas qu’il s’en aperçoive. J’ai besoin d’un laps de temps pour me calmer.

Miller prend mon visage entre ses mains :

— Tu es absolument certaine que c’est ce que tu veux ?

Heureusement qu’il a murmuré ça tout bas. Il ne manquerait plus que ma mère vienne également gâcher cette partie de ma vie !

— Oui, dis-je en hochant la tête.

— Et ta mère ? Où est-elle ?

— Dans sa chambre. Ma porte est fermée à clef. On ne fera pas de bruit. Et puis, avec la musique, elle n’entendra rien.

Il paraît anxieux, lui aussi. Ça me surprend.

— Désolé de t’avoir demandé si tu étais d’accord. Je ne m’attendais pas à ce que ça se passe avant un moment, alors…

— Soixante-dix pour cent des couples font l’amour dès leur premier rendez-vous. Je trouve qu’on a été très patients.

— Tu viens d’inventer cette statistique pour coucher avec moi ?

— Ça a marché ?

Il enlève son tee-shirt et le laisse tomber par terre.

— Ça aurait aussi bien marché sans cette fausse statistique.

Il m’embrasse. C’est un baiser total, avec nos corps, nos jambes, nos bras tellement serrés qu’aucun souffle d’air ne passe plus entre nous. Il m’entraîne vers mon lit mais s’arrête avant que mes mollets ne touchent le matelas.

Son baiser a rendu les choses plus réelles. Avant, tant que la colère guidait mes actions, j’avais l’impression que ça n’arriverait pas. Mais maintenant qu’il est là, que son tee-shirt est par terre, que je ne suis vêtue que d’une serviette et qu’on va s’allonger sur mon lit, c’est totalement réel. Je vais faire l’amour avec Miller Adams.

Et je suis prête. *Je crois.*

Si ma mère savait ce qui se passe, à quelques mètres de sa chambre, ça l’anéantirait.

Oui, je suis vraiment prête.

Ma rage me pousse à laisser tomber ma serviette. Et là, Miller pousse un petit cri et lève les yeux au plafond. Je ne comprends pas pourquoi il ne me regarde pas.

— Je suis là !

Ses mains se posent sur mes hanches mais il continue de regarder en l’air.

— Je sais. Enfin… pour moi, l’amour c’est un peu comme une partie de base-ball. Tu sais, avec plein de bases à atteindre avant d’arriver au marbre. Là, j’ai l’impression de tricher.

— Tu as réussi un *home run*, Miller. C’est ton soir de chance.

Il finit par baisser la tête mais ne contemple que mon visage.

— Mets-toi sous les draps.

J’obéis en souriant, et j’essaie d’attirer son regard. Il finit par me rejoindre, mais je l’arrête :

— D’abord, tu enlèves ton pantalon.

— Pourquoi ? On est si pressés ?

— Parce que. Je ne veux pas changer d'avis.

— C'est peut-être le signe que tu n'es pas prête.

Quoi ? Il ne peut pas faire comme les autres garçons ? Se comporter en parfait connard ?

— Je suis tout à fait prête.

Il m'observe encore un instant, comme s'il cherchait une preuve que je lui mens. Il oublie quelle actrice je suis. Finalement, il se relève, déboutonne son jean, l'envoie promener. Il porte un caleçon imprimé d'ananas.

— Sexy !

— Je me disais que ça te plairait, sourit-il.

Je soulève les couvertures et il se glisse près de moi, puis il lève le doigt.

— Une seconde.

Roulant sur le côté, il saisit son jean par terre puis revient, armé de quatre préservatifs, comme si j'avais encore le choix :

— Je les ai achetés chez Valero. Ils sont aromatisés aux fruits.

— Pourquoi ? Ça se mange ?

— Non, s'esclaffe-t-il. C'est pour… Enfin, tu sais, si tu poses ta bouche dessus.

Sa réponse me fait rougir. Ma question prouve à quel point je suis inexpérimentée. Je ne suis jamais allée aussi loin avec un garçon que lorsque Miller m'a ôté mon tee-shirt et qu'on a flirté sur son lit pendant une heure.

Il en saisit un et le pose sur la table de nuit.

— Ah, non, pas l'orange, dis-je en découvrant sa couleur. Ça gâcherait tout. Comment tu as pu apporter ça chez moi ?

— Pardon, dit-il en riant. C'était un distributeur automatique dans les toilettes des hommes. Je n'ai pas pu choisir ce qui tombait.

Il prend l’un des trois autres et jette les deux derniers à côté de l’orange. En revenant vers moi, il glisse son bras sous les draps et m’attire contre lui.

Ça me fait peur. Le contact de sa peau contre la mienne. L’idée que son caleçon reste la dernière chose qui nous sépare. Il m’enveloppe d’une jambe et, quelque part, je regrette d’avoir précipité les choses, car c’était bien de flirter chez lui. Mais là, c’est différent. Je ne ressens pas la même intimité car on saute plein d’étapes, je le sais bien, mais je suis allée trop loin pour changer d’avis maintenant. J’enfouis mon visage au creux de son cou car je ne veux pas qu’il me regarde. J’ai trop peur de ce qu’il verra lorsque nos yeux se croiseront.

— Je ne suis pas obligé de le mettre maintenant, souffle Miller. On peut commencer par autre chose. C’est vrai… je n’ai même pas encore touché tes seins.

Prenant sa main, je la glisse sur mon ventre, remonte vers ma poitrine. Dans un gémissement, c’est lui, maintenant, qui enfouit le visage dans mon cou.

— On commence par le plus dur, dis-je alors. Après, on pourra passer à autre chose.

Sans se faire prier, il se redresse et m’embrasse doucement. En même temps, je le sens ôter son caleçon. Il se détache de mes lèvres pour enfiler le préservatif, tout en gardant sa bouche au-dessus de la mienne. Sa respiration se mélange à la mienne.

En revenant sur moi, il me contemple avec une expression qui évoque une myriade d’émotions : désir, estime, émerveillement. J’aimerais ressentir toutes ces choses alors qu’on fait la découverte l’un de l’autre. Pourtant, je me sens juste trahie, dupée, *stupide*.

— Détends-toi un peu plus, souffle-t-il. Ça te fera moins mal si tu arrêtes de te crisper.

J’essaie mais c’est difficile quand je me sens aussi désolée pour Jenny. Et papa. Quand je me rends compte que, pour une fois, je rêve qu’il n’existe

pas de vie après la mort. Du moins pas une où Jenny et papa soient témoins du chagrin éprouvé par ce brave Jonah et ma mère.

Les lèvres de Miller se posent sur les miennes et je lui suis reconnaissante de cette distraction, jusqu'à ce qu'autre chose m'alerte : la douleur et la pression entre mes jambes alors qu'il commence à entrer en moi, douleur qui ne fait que s'intensifier, en même temps que le souffle de Miller s'accélère contre ma bouche.

Je tressaille. Il s'arrête et dépose un baiser au coin de mes lèvres.

— Ça va ? hasarde-t-il.

Je hoche la tête.

Il m'embrasse de nouveau, et cette fois, quand il revient en moi, je sens que ça y est. La sensation est claire, comme si une barrière en moi venait de céder. À présent, il bouge plus facilement. *Je viens de perdre ma virginité.*

C'est à la fois étrange et pas du tout.

C'est à la fois douloureux et pas du tout.

Je m'en veux et pas du tout.

Immobile sous lui, mes mains sur son dos, j'apprécie la sensation de sa présence en moi, même si je ne suis pas certaine de bien me rendre compte de ce qui se passe. Mon cœur n'y est pas, et mon corps lutte pour y mettre toutes ses forces. Miller se montre gentil et doux, et les bruits qu'il émet sont incroyablement sensuels, mais je ne le ressens pas dans mon âme. Mon âme est trop amère pour s'ouvrir à ce qui m'arrive.

Au fond de moi, je regrette de ne pas avoir attendu un peu. De toute façon, ç'aurait été avec Miller. En fin de compte, est-ce que ça aurait changé quelque chose si j'avais attendu encore quelques mois ?

Sans doute.

Bon, tout en moi regrette de ne pas avoir patienté davantage. Je m'en veux que ma colère ait entraîné cette décision hâtive. Au moins, Miller semble prendre du plaisir, c'est déjà ça.

Peut-être que je ne ressens pas exactement ce à quoi je m'attendais, parce que j'ai pris conscience ce soir que l'amour pouvait être laid et avoir le goût de la trahison. Je crois ressentir à peu près ce que Jenny devait éprouver pour Jonah et ce que mon père devait éprouver pour ma mère, tout ça pour en arriver là…

La bouche de Miller est à présent dans mon cou. D'une main, il agrippe ma cuisse et j'aime assez notre position. Peut-être que la prochaine fois, ça me fera moins mal, autant physiquement qu'émotionnellement. Peut-être que j'apprécierai le plaisir qu'il y prend. Peut-être que j'aurai moi-même du plaisir.

Mais pour le moment, je n'apprécie rien du tout. Mon esprit est en boucle. Ce qu'ils ont fait m'empêche de croire en ce que nous pourrions ressentir, Miller et moi, et ça m'attriste. Ça me fait mal, car je voudrais vraiment croire en Miller et moi, je voudrais croire en sa façon de me contempler, mais j'ai déjà vu ma mère regarder mon père ainsi, alors est-ce que ça signifie vraiment quelque chose ? Je voudrais croire Miller quand il me dit qu'il n'a jamais désiré quelqu'un comme il me désire, mais pour combien de temps ? Jusqu'à ce qu'il commence à s'ennuyer et trouve une fille qui l'inspire davantage ? *Heureusement que je n'ai pas une sœur dont il pourrait tomber amoureux.*

Je l'attire plus près de moi, je veux cacher mon visage contre sa peau. Ces pensées ne me plaisent pas, surtout en ce moment ; mais le seul bonheur que j'ai ressenti depuis la mort de mon père et Jenny, c'était avec Miller, et j'ai bien peur que ma mère et Jonah n'aient tout gâché. Non seulement je me pose des questions sur eux, mais aussi sur Miller, et sur la stupidité de la monogamie, sur le bien-fondé de l'amour, sur le fait qu'il n'y avait vraiment rien de spécial à perdre ma virginité. Parce que, si l'amour n'est pas authentique, le sexe reste le sexe, que ce soit pour la première, la cinquantième ou la dernière fois de sa vie.

C'est juste une partie d'un corps dans un autre corps. Et alors ?

C’est sans doute pour cela que les gens trouvent tellement facile de tromper leur partenaire, car le sexe n’a pas d’importance. Pas davantage que quand on se serre la main. Peut-être que faire l’amour pour la première fois avec son petit ami ne signifie pas davantage que le faire avec le fiancé d’une sœur décédée.

— Clara ? articule Miller entre deux halètements.

Entre deux mouvements. Puis il s’immobilise. Je rouvre les yeux, me détache de son cou, laissant ma tête retomber sur l’oreiller.

— Je te fais mal ?

— Non.

Il écarte des mèches de mon visage, passe un pouce sur ma joue humide.

— Pourquoi tu pleures ?

Je n’ai aucune envie d’en parler. Surtout pas en ce moment.

— Pour rien…

J’essaie de l’attirer de nouveau contre moi, mais il s’éloigne et roule sur le côté. Maintenant, je me sens complètement vide.

— J’ai fait quelque chose de mal ?

Je déteste cette anxiété dans ses yeux, l’idée que mes réactions aient quelque chose à voir avec lui, alors je secoue fermement la tête :

— Non, ce n’est pas toi. Promis.

Il semble soulagé, mais juste le temps d’une seconde.

— Alors qu’est-ce que c’est ? murmure-t-il. Tu me fais peur.

— Ce n’est pas toi, c’est ma mère. On s’est disputées ce soir et je suis…

J’essuie mes larmes avant de reprendre :

— Je suis furieuse contre elle. Folle de rage et je ne sais pas quoi faire. Elle a une liaison avec Jonah.

Il recule un peu, visiblement choqué :

— *Quoi ?*

L’air navré, il passe une main sur ma tête.

— Tout à l’heure, en rentrant à la maison, je suis tombée sur eux dans la cuisine. Ça m’a rendue folle. Jamais je n’ai été aussi enragée. Je crois que je la déteste, maintenant. Je n’arrête pas de penser qu’elle a trahi mon père et ma tante, j’ai envie de le lui faire payer, parce qu’elle mérite de souffrir. Ils ne sont pas morts depuis assez longtemps pour qu’elle se mette à regarder quelqu’un d’autre que mon père. Du coup, je suis certaine que ça a commencé *avant* l’accident.

L’air perplexe, Miller me contemple silencieusement. Il ne sait sans doute pas quoi dire pour me réconforter. Il retombe sur le dos, les yeux au plafond.

— Alors, c’est pour ça que tu m’as demandé de venir ici ? Parce que tu es furieuse contre ta mère ?

Sa réaction me stupéfie. Je pose une main sur son torse, mais il m’attrape le poignet pour m’empêcher de le toucher, puis il s’assied au bord du lit en me tournant le dos.

— Non, Miller, non !

Je dis non mais c’est un pur mensonge, et il le sait aussi bien que moi. Je tente de caresser son épaule, mais ça le fait sursauter et il se lève carrément ; j’entends le claquement du préservatif quand il l’enlève pour le jeter d’un geste rageur dans la poubelle. Après quoi, il enfile son caleçon puis son jean. Sans un seul regard pour moi.

— Miller, ce n’est pas pour ça que je t’ai demandé de venir.

Il traverse ma chambre.

— Alors pourquoi ? Tu n’étais pas du tout prête à cela ce soir.

Il ramasse son tee-shirt et pose enfin les yeux sur moi. Je m’attendais à y lire de la colère, mais je n’y vois que de la peine.

Je m’assieds, le drap remonté sur ma poitrine.

— Si, je l’étais, promis. Je voulais être avec toi, c’est pour ça que je t’ai appelé.

J’essaie désespérément de retrouver mes esprits mais je crains d’avoir tout gâché. Et ça me terrifie.

Il s’approche d’un pas en agitant la main dans ma direction.

— Tu es furieuse contre ta *mère*, Clara. Tu ne voulais pas de moi, tu voulais juste te venger. Je savais que tu n’étais pas prête. C’était bizarre, trop…

Il pousse un soupir frustré tandis que j’essuie mes larmes avec le drap.

— Je t’ai appelé parce que j’étais bouleversée, d’accord. Mais c’est aussi ce qui m’a donné envie de te voir.

Il enfile son tee-shirt, marque une pause alors qu’il le tire sur son torse.

— Je serais venu, Clara. Sans chercher à faire l’amour. Tu le sais très bien.

Pourquoi l’ai-je blessé comme ça ? Je ne veux pas lui faire de mal, mais hélas je ne fais que ça pour le moment.

Il ouvre la fenêtre mais je ne veux pas qu’il parte. Je ne voulais pas le blesser. Ni l’entraîner dans tout ça. Et je ne veux pas qu’il me laisse seule maintenant.

— Miller, attends.

Il s’apprête à grimper sur le rebord, alors je le supplie, en sortant du lit toujours enveloppée dans mon drap.

— S’il te plaît. Tu n’as rien à voir là-dedans. Promis.

Ces mots le font se retourner et revenir vers moi. Il se penche, prend mon visage entre ses mains.

— Tu as raison. C’est pour ça que je t’en veux. La chose la plus intime qui devait nous arriver n’était plus intime du tout.

Ses paroles me déchirent et un lourd sanglot m’échappe. Je n’arrive pas à croire que j’aie pu faire ça. Comme si j’étais tombée au niveau de ma mère. Miller me lâche et retourne vers la fenêtre, qu’il commence à escalader tandis que je me couvre la bouche des deux mains, incapable de résister à mes émotions. Pas seulement à cause de ce que je lui ai fait, mais

aussi le reste. Tout le reste. La perte de Jenny, la disparition de mon père, mon sentiment de culpabilité pour la cause de leur mort, la trahison de ma mère, le chagrin que j'ai causé à Miller ; tant de choses à la fois que je ne suis pas certaine de tenir le coup. Je reviens à mon lit et enfouis mon visage dans l'oreiller, alors que j'ai juste envie de tirer le drap sur ma tête, de fermer les yeux et de ne plus jamais rien ressentir de tout ça. C'est trop. Trop injuste, injuste, injuste.

Je sens alors le matelas s'enfoncer sous moi, et lorsque je me tourne vers la fenêtre, Miller est là, qui m'enveloppe dans ses bras, m'attire contre lui. Ce qui me fait pleurer encore plus fort.

J'essaie de lui dire que je suis désolée, mais je pleure trop pour pouvoir articuler un mot. Il pose doucement les lèvres sur ma tempe tandis que j'essaie de parler, mais le seul mot que je suis capable d'articuler, c'est « désolée », entre deux sanglots.

Il ne me dit pas que c'est bon ni qu'il me pardonne. Il ne dit rien. Il passe les minutes qui suivent à me réconforter silencieusement tandis que je pleure.

Le visage appuyé contre sa poitrine, enfoncé dans son tee-shirt, je finis par retrouver l'usage de la parole et je ne m'arrête plus :

— Je suis désolée. Trop désolée. Tu as raison et je m'en veux énormément. Désolée.

— Je sais que tu culpabilises. Je te pardonne. Mais je t'en veux toujours.

Malgré ses paroles, il dépose un baiser dans mes cheveux, et c'est tout le pardon qu'il me faut pour le moment. Il a raison de m'en vouloir. Je ne peux pas le lui reprocher. Je suis la première à m'en vouloir.

Il s'allonge près de moi, mais quand je cesse de pleurer, il se relève, me passe une main sur la joue.

— Je ferais mieux d'y aller. Il est tard.

Secouant la tête, je lève sur lui un regard implorant :

— Non, s’il te plaît ! Je ne veux pas me retrouver toute seule.

Je le vois réfléchir quelques secondes avant de se rasseoir et d’ôter son tee-shirt pour le passer sur ma tête.

— Tiens, mets ça.

Je glisse les bras dans les manches, et, toujours sous mon drap, tire le bas du tee-shirt sur mes hanches. Je sais bien que, malgré ce qui vient de se passer, Miller ne m’a toujours pas vue nue. Il n’a jamais regardé quand j’ai laissé tomber la serviette.

Il se glisse sous les draps, m’attire vers lui, jusqu’à ce que mon dos soit collé à son torse. On partage un oreiller. On se tient les mains. Finalement, on s’endort tous les deux, en colère contre plusieurs personnes, mais oppressés par la même souffrance.

CHAPITRE 25

Morgan

Je croyais atteindre le fond de l’abîme, à laver des biberons tout en souhaitant la fin du monde, mais je devais me tromper. Je crois que je suis tombée encore plus bas.

Que font les gens quand ils atteignent le fond de l’abîme ? Ils attendent que quelqu’un leur jette une corde ? Se laissent dépérir jusqu’à ce que les vautours viennent les achever ?

Je suis toujours dans mon lit, où je viens de passer la nuit, sans fermer l’œil. Maintenant que le soleil va se lever, je n’en vois pas l’intérêt.

Je suis retournée deux fois vers la chambre de Clara sans toutefois frapper à la porte. Elle avait mis de la musique pour me tenir à distance, alors j’ai décidé de lui laisser la nuit, le temps de me détester avant de lui demander pardon.

J’ai sans doute eu tort d’attendre avant de me lancer dans une thérapie. Je croyais que je ferais mieux de laisser passer quelques mois, d’attendre que le plus gros de mon chagrin s’apaise. Apparemment, c’était une erreur. Il faut que je parle à quelqu’un. Clara et moi en avons toutes les deux besoin. Je ne suis pas certaine qu’on puisse remédier seules à ce genre de choses.

Je ne veux pas en parler à Jonah car il va juste s'excuser et me dire que c'est bon, que tout ira bien. Ce n'est pas impossible. De même qu'une pluie pourrait remplir le puits au fond duquel je me trouve afin de me faire flotter jusqu'à la surface. Ou, tout au moins, me noyer. Ces deux solutions me conviennent.

Même si on commençait notre thérapie maintenant, rien ne pourrait changer ce qui s'est passé cette nuit. Rien ne changerait le fait que ma fille ait surpris sa mère en train d'embrasser le meilleur ami de son père, si vite après sa mort. C'est inimaginable, impardonnable, et je ne suis pas certaine qu'elle puisse jamais chasser cette image de sa tête.

Tous les psychologues, tous les thérapeutes, toutes les conversations, tous les livres de développement personnel du monde ne parviendront jamais à chasser cette image de sa tête.

Je suis morte de honte.

Et peu importe combien de SMS il m'envoie – *sept depuis qu'il est parti cette nuit* –, je ne parle plus à Jonah. Et pour longtemps. Je ne veux pas de lui dans ma maison. Je n'aime pas ce que me fait sa présence. Je n'aime pas la personne qu'il fait de moi. En l'embrassant hier soir, j'ai commis l'une des plus grandes erreurs de ma vie, et je le savais bien avant de le laisser poser ses lèvres sur les miennes. Pourtant, je l'ai fait, je l'ai permis. Le pire étant que j'en avais envie. Depuis longtemps. Sans doute depuis le jour où j'ai fait sa connaissance.

C'est peut-être pour ça que je me sens tellement minable, car je sais que, si Jonah n'était pas parti toutes ces années, on se serait sans doute retrouvés dans la même situation que Jenny et Chris. Nous voir en cachette, trahir nos conjoints, mentir à nos familles.

Ma colère contre eux n'a pas diminué depuis hier. Je suis juste prise d'une nouvelle rage tout aussi intense, mais cette fois, contre moi-même. Impossible, désormais, d'enseigner à Clara une leçon de vie sans passer pour une hypocrite. J'ai l'impression que tout ce que je pourrais lui dire ne

signifierait plus rien pour elle. Et ça ne devrait pas s'arranger. Qui suis-je pour élever un être humain ? Qui suis-je pour enseigner la morale ? Qui suis-je pour guider quelqu'un d'autre dans la vie quand je porte un bandeau sur les yeux et cours dans la mauvaise direction ?

Je sursaute en entendant un grattement à ma porte d'entrée. Je jure devant Dieu que, si c'est Jonah Sullivan, je vais hurler.

Repoussant mes couvertures, j'enfile ma robe de chambre. Tant que je n'aurai pas discuté avec Clara, il n'est pas question que j'en parle avec Jonah. Je traverse la maison en hâte pour arriver à la porte avant qu'il ne la réveille.

Je l'ouvre mais recule d'un pas devant madame Nettle.

— Je voulais m'assurer que vous étiez vivante, dit-elle.

— Pourquoi croiriez-vous que je suis morte ?

Elle s'éloigne en s'appuyant sur sa canne.

— Il y a une moustiquaire par terre sur le côté de votre maison. Je me suis dit que quelqu'un était entré par là pour vous assassiner.

Je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle arrive à sa terrasse pour m'assurer qu'elle ne tombe pas. Puis je referme ma porte à clef. *Génial.* Une moustiquaire cassée. Encore une chose dont se serait occupé Chris s'il était encore vivant.

En regagnant ma chambre, je marque une pause.

À une époque, j'ai eu l'âge de Clara. Les moustiquaires ne tombent pas comme ça. *Et si elle était sortie en douce cette nuit ?*

Je fais demi-tour pour me rendre dans sa chambre. Je ne frappe même pas, car elle n'est sûrement pas là pour me répondre. Je pousse la porte mais c'est fermé à clef. Bon, il ne s'agit jamais que d'une de ces serrures faciles à forcer. Je n'aime pas trop l'idée d'entrer par effraction dans sa chambre, mais il faut que je sache si elle est vraiment partie, avant de m'habiller pour aller la chercher.

J’attrape un cintre dans mon placard puis glisse le crochet dans l’interstice de sa porte, jusqu’à ce qu’il s’accroche à la serrure. Quand elle cède, je pousse le battant, qui ne s’ouvre pas tout de suite. Clara se serait-elle barricadée ?

Elle devait être beaucoup plus en colère que je ne le croyais.

Je pousse le panneau d’un coup de hanche et parviens ainsi à déplacer ce qu’elle a pu mettre devant. L’espace est assez large pour que je puisse y glisser la tête et jeter un coup d’œil à l’intérieur. Ce qui me vaut un énorme soupir de soulagement. Elle dort encore. Elle n’est pas partie. En tout cas, elle est revenue et c’est tout ce qui compte.

Je continue à pousser le battant mais m’arrête lorsque je perçois un mouvement à l’intérieur. Un bras se pose sur la poitrine de Clara. *Un bras qui n’est pas le sien.*

Cette fois, c’est tout mon corps que je jette contre la porte. Clara s’assied sur lit, interdite, tout comme Miller.

— Qu’est-ce que… Clara ?

Il se lève, commence à enfiler ses chaussures. Sur la table de nuit, il attrape des préservatifs, les fourre dans la poche de son jean, comme s’il voulait les cacher avant que je ne les voie. Mais trop tard, je les ai vus, et ça me met en fureur. Je veux qu’il sorte immédiatement de ma maison.

— Fiche-moi le camp !

Hochant la tête, il jette un regard navré vers Clara.

— Oh non ! souffle-t-elle en se couvrant le visage.

Il contourne le lit, s’arrête, regarde de nouveau Clara, puis moi, puis Clara, puis son torse nu. Là, je me rends compte qu’elle porte son tee-shirt. Il espère qu’elle va le lui rendre ? Il est idiot ou quoi ? *Oui. Elle sort avec un idiot.*

— Dehors !

— Miller, attends ! lance-t-elle.

Attrapant par terre le chemisier qu'elle portait hier, elle se dirige vers son dressing et s'y enferme afin de se changer. Miller semble hésiter entre l'écouter et attendre qu'elle lui rende son tee-shirt, ou filer avant que je ne le tue. Coup de chance pour lui, il ne faut que quelques secondes à Clara pour se changer.

Elle ouvre la porte, lui tend le tee-shirt. Alors que Miller l'enfile, je lui crie dessus, de toutes mes forces :

— Dehors !

Puis je regarde Clara, vêtue d'une chemise qui lui couvre à peine les fesses :

— Va t'habiller !

Il se précipite vers la fenêtre, commence à l'ouvrir. *Non mais quel crétin !*

— Bon sang, Miller ! Passe par la porte.

Maintenant, enveloppée dans son drap, Clara s'est assise au bord du lit, folle de rage et de honte. *Comme ça, on est deux.*

Miller se faufile devant moi, l'air gêné.

— On se voit au lycée ? lance-t-il à Clara.

Elle hoche la tête. Franchement… elle aurait pu introduire n'importe quel garçon dans sa chambre, et c'est celui-là qu'elle choisit ?

— Clara n'ira pas au lycée, aujourd'hui.

Elle lui jette un regard alors qu'il arrive dans le couloir :

— Si, si, je viens.

— Non, non, dis-je à Miller. Elle ne sera pas là et… au revoir.

Il finit par s'éclipser. *Enfin.*

Abandonnant le drap, Clara ramasse par terre le jean qu'elle portait hier.

— Tu ne peux pas m'interdire d'aller au lycée.

Que j'en aie le droit ou non, elle ne mettra pas les pieds dehors aujourd'hui.

— Tu as seize ans, personne ne peut m'empêcher de te punir.

Je cherche des yeux son téléphone dans la chambre, afin de le lui confisquer.

— En fait, j'ai dix-sept ans. Mais je suppose que tu étais trop occupée avec Jonah pour te rappeler que c'est mon anniversaire, aujourd'hui.

Merde. Je me trompais.

Maintenant, je touche le fond. J'essaie de me rattraper en marmonnant : *« Je n'ai pas oublié. »* Mais la vérité saute aux yeux. Clara prend un air exaspéré tout en boutonnant son jean. Elle se dirige vers sa salle de bains puis revient, armée de son sac.

— Tu ne vas pas au lycée habillée comme ça. Tu as déjà porté ces vêtements hier.

— Tu ne vas pas m'en empêcher, dit-elle en me bousculant presque.

Du seuil de sa chambre, je la regarde descendre dans l'entrée. Je devrais courir après elle. Ce n'est pas possible. Elle n'a pas le droit de faire entrer un garçon dans sa chambre, pas plus que de coucher avec quelqu'un qu'elle connaît à peine. Rien ne va, là, mais j'ai peur que tout cela ne dépasse mes responsabilités de parent. Je ne sais même pas quoi lui dire ou comment la punir, si j'en ai seulement le droit.

Je sursaute lorsque j'entends claquer la porte d'entrée.

La tête dans les mains, je me laisse glisser au sol. Une larme coule sur ma joue, puis une autre. Je déteste, car ça signifie qu'une violente migraine va s'ensuivre. Avec ces larmes, j'en ai tous les jours depuis l'accident.

Cette fois, je l'ai méritée. Comme si mes propres actions avaient ouvert la voie à sa rébellion. *Et c'est le cas.* Jamais plus elle ne me respectera. Or, on n'apprend rien d'une personne qu'on ne respecte pas.

J'entends la légère vibration de mon téléphone dans le couloir. Je suis sûre que c'est Jonah mais je me demande si ce ne serait pas Clara, même si elle n'a pas encore eu le temps d'arriver au bout de la rue. Je me précipite dans ma chambre mais ne reconnais pas le numéro.

— Allô ?

— Madame Grant ?

J’attrape un mouchoir en papier pour m’essuyer le nez.

— C’est moi-même.

— Je suis le technicien qui va venir réparer votre câble aujourd’hui. Je voulais juste vous prévenir qu’il faudrait que quelqu’un se trouve chez vous entre maintenant et dix-sept heures.

Je me laisse tomber sur le lit :

— Franchement, vous croyez que je vais rester enfermée huit heures dans cette maison ?

Après une pause, il s’éclaircit la voix et poursuit :

— C’est une question d’assurance, madame. On ne peut pas entrer dans une résidence vide.

— Je comprends très bien, mais vous ne pouvez pas m’indiquer un laps de temps moins large ? Par exemple deux heures ? Ou trois ?

— Il est difficile de préciser une heure exacte car la durée des réparations dépend de la gravité de la panne.

— Oui, mais de là à me faire attendre toute une journée ! Vous croyez que je n’ai rien d’autre à foutre ?

Mon Dieu ! Voilà que je suis en train d’engueuler le technicien du câble. Une main sur le front, je reprends :

— Vous savez quoi ? Laissez tomber. Je ne veux plus de câble. Plus personne n’utilise ça. En fait, vous devriez sans doute commencer à chercher une autre carrière, parce que, apparemment, celle de technicien du câble n’a plus aucun avenir.

Là-dessus, je raccroche et jette mon téléphone sur le lit.

Bon, d’accord. J’ai vraiment atteint le fond.

CHAPITRE 26

Clara

J’arrive au lycée avec une demi-heure d’avance. Il y a encore peu de véhicules garés dans le parking, et le pick-up de Miller n’en fait pas partie. Pas question de débarquer trop tôt dans la classe de Jonah, alors j’abaisse le dossier de mon siège et m’allonge.

Je vais pleurer.

En fait, je ne suis même pas en colère pour le moment. Plutôt anesthésiée. Il s’est passé tant de choses depuis douze heures que j’ai l’impression que mon cerveau s’est arrêté pour se protéger. Ça ne m’attriste pas. Je préfère cette sensation d’engourdissement à la rage qui m’a prise cette nuit ou à ma gêne de ce matin quand ma mère a si mal traité Miller.

C’est normal. J’ai fait entrer un garçon dans ma chambre. On a couché ensemble. C’est totalement nul, sauf qu’elle a perdu tout droit de me dire ce qui est nul ou pas dans ma conduite.

Je sursaute quand on frappe à ma vitre côté passager. C’est Miller. Je me sens beaucoup mieux car il fait aussitôt jaillir en moi un éclair de vie. Il ouvre la portière et s’assied en me tendant un café.

Jamais il ne m’a paru aussi beau. Certes, il est fatigué, et ni l’un ni l’autre ne nous sommes lavé les dents ni brossé les cheveux, sans compter

qu’on porte les mêmes vêtements qu’hier ; mais il m’offre cette tasse et me regarde comme s’il ne me détestait pas, et ça, c’est magnifique.

— Je me suis dit que tu aurais besoin de caféine, observe-t-il.

J’avale une gorgée, savoure la chaleur sur ma langue, le goût de caramel qui coule dans ma gorge. *Je ne sais pas pourquoi il m’a fallu tant de temps pour apprécier le café.*

— Et au fait… joyeux anniversaire ?

Comme s’il posait une question.

— Merci. Bien que ce soit le deuxième pire jour de ma vie.

— Je crois que c’était surtout hier. Aujourd’hui, tu as encore des chances de le voir s’améliorer.

Tout en avalant une autre gorgée, je lui prends la main, la serre et glisse mes doigts entre les siens.

— Qu’est-ce qui s’est passé après mon départ ? Elle t’a punie ?

— Ah non ! dis-je en riant. Et ça ne risque pas.

— Tu m’as fait entrer dans ta chambre, cette nuit. Je ne vois pas trop comment tu pourrais y échapper, même si c’est ton anniversaire.

— Ma mère est une menteuse, adultère qui me donne un très mauvais exemple. J’ai décidé ce matin de ne plus l’écouter. Autant m’éduquer moi-même.

Apparemment, il n’apprécie pas trop ce que je dis mais ne cherche pas à me faire changer d’avis. Il estime peut-être que j’ai besoin d’un peu de temps pour me calmer. Sauf que le temps n’y fera rien. C’est fini avec elle.

— Et Lexie, qu’est-ce qu’elle a dit quand tu lui as raconté ce qui s’était passé ?

Je hausse un sourcil :

— Lexie ?

Il hoche la tête en buvant son café.

— Merde, Lexie ! dis-je alors en redémarrant ma voiture. J’ai oublié de la prendre.

— Bon, s’esclaffe Miller, pour ta défense, tu as eu une matinée plutôt agitée. On se revoit au déjeuner.

Il se penche pour m’embrasser puis ouvre la portière. Je lui serre le bras, car je voudrais lui dire autre chose. Quand il se retourne pour me regarder, je lève la main vers sa tête sans trouver les mots pour exprimer ma gêne pour cette nuit. Je le dévisage un instant, le cœur plein de remords, sauf que rien ne me vient.

Il pose son front contre le mien, et je ferme les yeux quand il me caresse la nuque.

— C’est bon, Clara. Promis.

Ses lèvres effleurent mon front puis il sort et referme la portière.

J’ai pleinement conscience que mes actes d’hier soir sont ignobles et j’en ai honte, mais pas question d’en dire un mot à Lexie, ni à personne. J’espère qu’un jour on aura une deuxième chance, lui et moi, car j’ai vraiment tout fait pour gâcher la première.

*
* *

J’étais tellement en avance au lycée que, lorsque j’ai finalement récupéré Lexie, elle ne s’était même pas aperçue que je l’avais oubliée. Elle est sortie de sa maison avec un cadeau à la main et un ballon où est écrit : *« Bon rétablissement. »*

C’est bien son genre. Elle attend la dernière minute jusqu’à ce qu’il soit trop tard pour trouver la carte ou le ballon appropriés. La plupart de ses cadeaux sont emballés dans du papier de Noël, à n’importe quelle époque de l’année.

Je n’arrive pas à croire que ma mère ait pu oublier mon anniversaire. Alors que Miller et Lexie s’en sont souvenus.

*
* *

Bien que je n’aie dix-sept ans que depuis quelques heures, je suis fière de ma nouvelle maturité. En entrant dans la classe de Jonah, il y a une demi-heure, je suis allée directement à ma place sans lui adresser la parole. Même quand il m’a dit bonjour. Même quand sa voix s’est brisée. Je ne l’ai pas regardé.

Voilà bien vingt minutes que son cours a commencé, et je n’ai strictement rien fait de ce que j’avais imaginé jusque-là. Je voulais lui crier à la figure, le traiter de débauché, raconter à toute la classe ce qu’il a fait avec ma mère, pirater l’intranet du lycée pour en informer toute l’école.

Pourtant, je n’ai rien fait du tout, et j’en suis assez fière. Je suis restée extrêmement calme, et tant que je ne le regarderai pas, je me sens capable de tenir le coup jusqu’au bout et de quitter la classe sans qu’on s’engueule.

Ces dix-sept ans me vont très bien. Je suis presque une adulte, maintenant, car je ne peux plus compter sur ma mère pour poursuivre mon éducation.

Lexie : J’apprécie de plus en plus Efren. Je vais avoir mon premier vendredi de congé depuis qu’on se parle, et il vient de me demander si j’étais d’accord pour un rendez-vous.

Je souris en recevant son SMS.

Moi : Qu’est-ce que tu lui as dit ?

Lexie : J’ai répondu non.

Moi : Pourquoi ?

Lexie : Je rigole. Bien sûr que j’ai dit oui ! Je n’en reviens pas. Il est si petit ! Mais il est un peu méchant avec moi, alors ça compense.

C’est la personne la plus exigeante que je connaisse en matière de garçons. Franchement, je suis très surprise qu’elle accepte de sortir avec lui. Soulagée mais surprise.

Je commence à taper un message lorsque Jonah lance :

— Clara, pas de téléphone pendant les cours.

Sa voix me donne envie de vomir.

— Je le rangerai quand j’aurai envoyé mon SMS.

J’entends les murmures des autres élèves. On dirait que je l’ai l’injurié ou je ne sais quoi. Je continue de taper ma réponse à Lexie.

Il faudra que je demande à la direction de changer de classe. Impossible de regarder Jonah jusqu’à la fin de l’année. Je ne veux même pas me retrouver dans la même pièce que lui, la même maison que lui, la même ville, le même monde que lui.

— Clara.

Il a prononcé mon nom doucement, comme s’il me priait de ne pas faire une scène. Il ne peut pas m’autoriser à continuer alors que personne n’a le droit d’avoir son téléphone en cours. Je comprends qu’il se trouve dans une fâcheuse situation, obligé de m’interpeller alors qu’il n’en a aucune envie. Je devrais m’en vouloir mais je n’y arrive pas. En fait, ça me plaît de le mettre dans cette situation inconfortable. Il mérite d’éprouver un peu ce que j’ai enduré depuis que j’ai vu ses mains tripoter ma mère, et sa langue lui envahir la gorge.

Je n’arrive pas à chasser cette image.

Je lève les yeux et le regarde pour la première fois depuis mon entrée dans la classe. Il se tient debout devant son bureau, les jambes croisées. En mode prof. Normalement, je ne pourrais que le respecter, mais là, je ne vois que l’homme qui a trompé ma tante Jenny. Avec ma *mère*.

D’un geste du menton, il désigne mon téléphone, l’air implorant, me demandant silencieusement de le ranger. Je vois rouge, soudain. J’attrape l’appareil de ma main droite pour le balancer dans la poubelle près de la porte. Il s’écrase contre le mur avant de tomber par terre en mille morceaux.

Je n’arrive pas à croire que j’aie fait ça.

Apparemment, personne d’autre dans la classe n’arrive à y croire non plus. Une exclamation collective retentit dans la salle. Je crois que j’y ai participé moi aussi.

Jonah se dirige vers la porte. Il l'ouvre, me montre le couloir du doigt. J'attrape mon sac à dos, tout à fait d'accord pour quitter les lieux ; je le foudroie du regard en passant. Je suis sûre qu'il va me conduire chez la proviseure, je ne suis donc pas surprise qu'il ferme la porte derrière lui et m'emboîte le pas.

— Clara, arrête !

Pas question. Je ne l'écoute pas. Ni lui ni ma mère. Marre d'écouter les derniers adultes de ma vie qui menacent ma santé mentale.

Je sens sa main agripper mon bras. Qu'il essaie de m'arrêter pour parler me met hors de moi. Je me dégage d'un geste sec et fais volte-face. Je ne sais pas ce qui va sortir de ma bouche, mais la colère monte en moi.

Sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, il me prend dans ses bras, pressant mon visage contre son torse.

Qu'est-ce qui lui prend ?

J'essaie de me dégager mais il resserre son étreinte.

Ça me rend folle. Je ne m'attendais pas à ça. Je croyais qu'il allait me faire renvoyer huit jours ou définitivement, sûrement pas qu'il allait me prendre dans ses bras.

— Désolé, murmure-t-il.

J'essaie encore de le repousser, mais sans grande conviction car il porte la même chemise que mon père le dernier jour où il m'a embrassée pour me dire au revoir. Une chemise blanche, boutonnée jusqu'au cou, si douce contre ma peau. La joue pressée contre un bouton en plastique, je ferme les yeux ; je ne sais pas quoi faire, parce que, bien que je haïsse Jonah de tout mon cœur, il me rappelle trop mon père.

Il a un peu la même odeur d'herbe verte par temps d'orage. Il ne me lâche toujours pas, alors je fonds en larmes. Et sa paume sur ma tête qui évoque tant celle de mon père… Je m'en veux à mort de réagir comme ça, pourtant, je le laisse m'étreindre pendant ma crise de larmes. Papa me

manque tellement. J'éprouve maintenant plus de tristesse que de colère, alors je laisse faire Jonah car ça vaut mieux que de se battre.

Il me manque tellement.

Je ne comprends pas comment c'est possible, comment, après avoir balancé mon téléphone à travers la classe, j'ai pu en arriver à sangloter dans ses bras, mais je suis contente qu'il ne me conduise pas chez la proviseure. Il attend que je me calme un peu puis pose la joue contre mon front.

— Désolé, Clara. De notre part à tous les deux.

J'ignore à quel point il est sincère, mais cela ne change rien. Normal qu'il soit désolé. Heureusement, même.

Je ne comprends pas le niveau d'une telle trahison, ni comment ma mère peut passer en une minute du désespoir d'avoir perdu son âme sœur au plaisir de plonger sa langue au fond de la gorge du meilleur ami de son époux décédé.

— C'est comme si, ni l'un ni l'autre, vous ne les aviez jamais aimés.

Je ne serais sans doute pas dans une telle colère si ma mère avait embrassé un inconnu. Mais pas Jonah. Le Jonah de Jenny.

Il recule, pose les mains sur mes épaules.

— Bien sûr qu'on les aime. Ce que tu as vu… n'avait aucun rapport avec eux.

Je m'éloigne de ses mains.

— Au contraire, ça les concernait totalement.

Jonah croise les bras en soupirant, l'air sincèrement navré. Quelque part, je voudrais pouvoir me calmer, ne serait-ce que pour le faire changer d'expression.

— Ta maman et moi… c'est… enfin, je ne sais pas. Je ne peux pas expliquer ce qui s'est passé cette nuit. Et franchement, je n'y tiens pas. C'est à toi d'en discuter avec ta mère. Il faut vraiment que tu lui parles. Tu ne vas pas t'enfermer dans ta chambre à jamais. Je sais que tu es en colère et que tu en as le droit, mais promets-moi de lui en parler.

Je hoche la tête mais juste parce qu'il a l'air sincère, pas du tout parce que je veux avoir une conversation à ce sujet avec ma mère.

J'en veux un peu moins à Jonah qu'à elle ; au fond, il n'y est pas pour grand-chose. J'ai l'impression que quatre-vingt-quinze pour cent de mon animosité se porte sur elle. Jonah et Jenny n'étaient même pas mariés. Ils ne se fréquentaient pas depuis longtemps. Et puis mon père n'est pas le frère de Jonah. Si bien que sa trahison n'a rien à voir avec celle de ma mère. Deux continents différents.

Jonah devrait se sentir coupable, mais elle devrait avoir honte.

Je lève les yeux au plafond et passe mes mains sur mon visage avant de les poser sur mes hanches :

— Je n'arrive pas à croire que j'ai jeté mon téléphone.

— C'est ton anniversaire. Tu as le droit de te défouler. Ne le dis pas aux autres élèves.

À ma grande surprise, cela me fait rire, puis je pousse un grand soupir.

— Je te jure que je n'ai pas l'impression de fêter mon anniversaire.

Difficile, alors que ma mère l'a oublié. Apparemment, nos dîners traditionnels sont bel et bien terminés.

Jonah me désigne la porte de la classe :

— Il faut que j'y retourne. Tu n'as qu'à attendre la fin du cours dans ta voiture. Comme ça, les autres élèves penseront que je t'ai punie.

Je l'observe s'éloigner en direction de la classe. J'ai presque envie de le remercier, mais j'ai l'impression que je le regretterais aussitôt. En fait, je n'ai pas à le remercier de quoi que ce soit. Pour qu'on soit à égalité, il me doit encore au moins un million de passe-droits.

*

* *

Les trois cours suivants se déroulent sans la moindre difficulté. *C'est déjà ça.*

Je n’ai pas vu Miller depuis ce matin et ça me tue. D’habitude, on s’envoie des SMS toute la journée, mais mon téléphone doit se trouver au fond de la poubelle de Jonah. Lorsque j’arrive enfin à la cafétéria pour le déjeuner, je vois son soulagement lorsque j’approche de sa table. Il me laisse une place entre Efren et lui.

— Ça va ? demande-t-il alors que je m’assieds. D’après la rumeur, tu aurais jeté ton téléphone à la tête de monsieur Sullivan.

— Disons que je l’ai lancé dans sa direction, mais je visais la poubelle.

— Tu t’es fait coller ?

— Non. Il m’a emmenée dans le couloir pour me serrer dans ses bras.

— Attends ! s’exclame Lexie, tu jettes ton téléphone et il te fait un câlin ?

— Ne le dites à personne. J’ai dû faire comme si j’avais été punie.

— J’aimerais trop avoir un oncle prof, moi aussi. C’est pas juste.

Miller effleure mon épaule de ses lèvres puis y pose le menton.

— Ça va quand même ?

Je fais oui de la tête parce que j’ai envie que ça aille, mais cette journée est complètement pourrie. Tout comme la nuit passée. Tout comme ces derniers mois, et je n’arrive pas à respirer un peu. Je devine une vague chaleur derrière moi, et la main de Miller vient serrer ma nuque.

— Il fait beau. Tu veux venir faire un tour avec Nora ?

C’est sans doute la seule chose qui pourrait me soulager en ce moment.

— J’adorerais.

J’ai manqué un enterrement avec lui, pris de la drogue avec lui, passé une colle avec lui, je lui ai ouvert la fenêtre de ma chambre, j’ai perdu ma virginité avec lui. En comparaison, perdre une demi-journée de cours est presque insignifiant.

*

* *

Miller nous a conduits vers le parc de la ville, au bord d'un grand étang – où mon père m'emmenait pêcher. Il se pose à l'ombre d'un arbre, étend les jambes en tapotant le sol au milieu. Je m'assieds devant lui, appuie le dos contre son torse, et il m'entoure de ses bras tandis que je finis de m'installer.

J'ai posé le visage sur son épaule, et lui sa joue sur ma tête.

— Il était comment, ton père ? me demande-t-il.

Ça ne remonte pas à si loin que ça, pourtant, je dois faire un effort avant de répondre :

— Il avait un rire fabuleux, énorme, qui remplissait toute une pièce. Parfois, ça gênait ma mère en public, parce que les gens se retournaient pour nous regarder en riant. Un rien le faisait marrer. Il travaillait beaucoup, mais ça ne m'a jamais gênée. Sans doute parce que, quand on était ensemble, il savait se montrer présent. Il voulait savoir comment s'était passée ma journée, mais aussi me parler de la sienne. Ça me manque tellement… Je voudrais lui dire ce que j'ai fait, même s'il n'y a rien à raconter.

— C'était quelqu'un de bien.

— Oui. Et le tien ?

Je sens un mouvement dans sa poitrine, comme un rire silencieux.

— Il n'est pas du tout comme le tien.

— Il t'a élevé ?

— Non. J'ai passé quelques moments avec lui, mais il a fait de la prison plusieurs fois. J'ai fini par le retrouver quand j'avais quinze ans et il a été condamné à plus longtemps. Il va sortir dans deux ans mais je ne vois pas ce que je pourrai encore faire avec lui à ce moment-là. Je ne l'ai plus vu depuis sa dernière arrestation, et ça remonte à un bout de temps.

Voilà pourquoi mon père avait fait ce commentaire sur le père de Miller, à propos des chiens qui ne font pas des chats. *Visiblement, il se trompait.*

— Vous avez gardé contact ?

— Non. Enfin… je ne le déteste pas. Je me rends juste compte que certaines personnes font de bons parents et d'autres pas. Je préférerais ne plus le voir.

— Et ta mère ? Elle était comment ?

Je le sens craquer un peu.

— Je ne me souviens pas très bien d'elle, mais je ne garde pas d'images négatives, dit-il en enroulant une jambe autour de ma cheville. Tu sais, je crois que c'est à cause d'elle que j'éprouve un tel amour pour la photo. Quand elle est morte… je n'avais plus rien d'elle. Elle détestait les appareils photo, si bien qu'on n'a que très peu d'images d'elle, ni aucune vidéo. Peu de temps après, j'ai demandé mon premier appareil à Papy. Et je le photographie sans arrêt.

— Tu pourrais sans doute faire tout un film juste avec lui.

— C'est vrai, reconnaît-il en riant. Même si je ne fais ça que pour moi-même.

— Et qu'est-ce qui se passera quand il…

— Ça ira.

Comme s'il ne voulait pas en parler davantage. Je le comprends. Un père en prison, une mère morte, un grand-père atteint d'un cancer en phase terminale. Bien sûr qu'il n'a pas trop envie d'en parler.

Après un long silence, Miller s'exclame soudain :

— Mince ! J'allais oublier !

Il me pousse légèrement en avant puis court vers son pick-up, pour en revenir armé de sa caméra et d'un trépied qu'il installe à quelques pas de nous.

Puis il reprend sa place entre l'arbre et moi :

— Ne regarde pas l'objectif, cette fois.

Ce que j'étais pourtant en train de faire, alors je me détourne vers l'eau.

— On devrait peut-être annuler le projet.

— Pourquoi ?

— J’ai la tête tout embrouillée. Je suis constamment de mauvais poil.

— Tu tiens vraiment à devenir actrice, Clara ?

— C’est la seule chose qui m’intéresse.

— Tu n’as pas fini d’en baver si tu crois que tu seras prête, tous les jours, à te présenter sur un plateau.

— Je déteste quand tu as raison.

— Tu dois constamment me détester ! dit-il en riant.

— Jamais de la vie.

Et le calme revient. De l’autre côté du lac, un homme enseigne la pêche à deux petits garçons. Et je me demande s’il trompe leur maman. Puis je sens ma colère me reprendre, à l’idée que je vais chercher sans cesse le pire en chacun de ceux que je vais rencontrer dans ma vie. Je n’ai pas envie de parler de Jenny ou de mon père, ni de maman et Jonah, mais ça sort tout seul.

— À la façon dont il m’a parlé aujourd’hui… il avait l’air plein de remords. Comme si leur baiser n’était qu’un accident, un geste isolé. J’ai envie d’interroger ma mère à ce sujet, mais j’ai trop peur de ne pas aimer ce qu’elle me dirait. Que c’est bien pire que ce que je crois parce qu’ils sont allés à l’hôtel moins d’une semaine après l’accident.

— Comment le sais-tu ?

— L’application. Qu’est-ce qu’ils seraient allés faire là-bas s’ils ne sortaient pas déjà ensemble ?

— De toute façon, il faut que vous en parliez toutes les deux. Je ne vois pas d’autre moyen.

— Je sais. En fait, ça ne m’étonne pas que Jonah puisse faire une chose pareille. Il venait d’arriver ici et il a commencé à sortir avec Jenny parce qu’il l’avait mise enceinte. Pas parce qu’ils étaient fous amoureux. Mais ma mère… elle était avec mon père depuis le lycée. C’est à croire qu’elle n’avait pas le moindre respect pour lui.

— Tu n’en sais rien. Peut-être qu’avec Jonah, ils font juste leur deuil.

— Ils n’avaient pas l’air très endeuillés.

— Ça fait peut-être du bien de trouver du réconfort dans les bras de quelqu’un.

Je préfère ne pas y penser. Drôle de façon de faire son deuil.

— Bon. Moi, ce qui m’aide, c’est de sécher les cours. Alors, merci.

— C’est quand tu veux. Enfin… sauf ces temps-ci. J’ai un devoir, il va falloir que je rentre vite.

— C’est toi qui vois.

— Tu fais quelque chose, ce soir, pour ton anniversaire ?

Je hausse les épaules :

— Traditionnellement on organise un dîner familial, mais ça m’a l’air raté, cette fois-ci. La famille a presque disparu.

Les bras de Miller se resserrent autour de moi, et les étreintes de mon père ne me manquent que davantage. Déjà, celle de Jonah m’avait donné cette impression, tout à l’heure.

— Bon, si ta mère t’y autorise, je sortirai avec toi.

— Ça m’étonnerait qu’elle soit d’accord, et je risque d’être trop fatiguée pour me battre avec elle.

— Ça m’attriste de penser que tu puisses passer ta soirée d’anniversaire toute seule dans ta chambre.

— Tant pis, ce sera pour une autre fois…

Je me demande ce que mon père penserait de me voir triste en ce jour. Il serait certainement déçu qu’on ne poursuive pas la tradition des dîners familiaux. Et je suis sûre que ce serait également le cas de Jenny. Jamais on n’en avait manqué un, jusqu’ici.

Du coup, je me demande pourquoi j’ai tellement cru que cela s’arrêterait avec leur mort. Ils n’auraient pas voulu ça.

Bien que ma mère semble avoir perdu tout respect pour ces rituels, ça ne veut pas dire qu’il faille les abandonner. Je pourrais voir Miller ce soir, comme ça. Je me tourne vers lui :

— Tu sais ? Je veux qu’on fasse un dîner d’anniversaire ce soir, et que tu viennes.

Il hausse un sourcil.

— Je ne sais pas. Ta mère n’a jamais paru prête à m’accueillir chez vous.

— Je lui parle en arrivant. Si ça lui pose un problème, je te téléphone.

— Tu n’as plus de téléphone.

— Je t’appelle de notre fixe.

— Ça existe encore, ces trucs-là ?

— Elle n’a que trente-quatre ans, dis-je en riant. Pourtant, elle vit encore à l’ancienne.

Je reprends ma position contre lui en réfléchissant. Ce serait très injuste de me punir. Si elle le fait, je lui jetterai le Langford à la figure. Plus j’y pense, plus ça m’énerve. À l’idée que ces deux-là aient pu se donner rendez-vous dans un hôtel juste une semaine après l’accident, je n’ai qu’une envie : le leur faire payer.

Je préfère ne plus y penser et me blottis dans les bras de Miller, puis l’embrasse quelques minutes. Ça me libère l’esprit mais il va bientôt falloir retourner en cours.

J’attends la fin du dernier dans ma voiture avant de rentrer à la maison. Mauvaise idée car, tout ce temps-là, je ne songe qu’aux moyens de venger papa et Jenny.

Puis je rentre, encore plus remontée qu’en partant ce matin.

CHAPITRE 27

Morgan

Je suis dans le dressing de la chambre de Clara, en train de pendre des vêtements, quand elle rentre du lycée. J'ai passé la journée à nettoyer, laver à tout-va. Je me rends bien compte que je n'ai pas mis les pieds dehors aujourd'hui, que je n'aurais donc jamais dû envoyer promener le technicien du câble. Parce que là, je pourrais m'offrir quelques épisodes des Real Housewives[1] en ce moment.

J'entends Clara dans le couloir et m'apprête à la confrontation. Elle va sans doute crier, ou, au contraire, passer sans m'accorder un regard. Je suspends le dernier chemisier quand elle entre dans sa chambre et jette son sac à dos sur le lit.

— Qu'est-ce qu'on mange pour mon dîner d'anniversaire, ce soir ? J'ai faim.

Je la dévisage attentivement, car je sens venir le piège. *Elle tient encore à son dîner ?* Cela m'étonne. Mais je peux jouer le jeu, au cas où ce serait sincère. Ce que j'espère.

— Je pensais à des lasagnes.

Je sais qu'elle adore ça.

— Parfait ! répond-elle.

Je ferais sans doute mieux de filer au supermarché mais je suis prête à tout pour me lancer dans une conversation avec elle. Et ce dîner fera parfaitement l'affaire. Elle s'en rend peut-être compte. Sans Jenny et Chris avec nous, Jonah ne viendra pas. Il ne restera donc que nous deux. Il est temps qu'on se parle.

*
* *

J'émince des tomates pour la salade quand on sonne à la porte. Je m'essuie les mains avant d'aller ouvrir. À mon grand étonnement, Clara m'a précédée. Et je reste stupéfaite en découvrant sur le seuil Jonah avec Elijah dans ses bras.

Qu'est-ce qu'il fait là ? Il croyait vraiment que le dîner aurait quand même lieu après ce qui s'est passé cette nuit ?

Je m'attends à voir Clara lui claquer la porte au nez mais pas du tout. Il lui tend une boîte, et bien que je me tienne sur la pointe des pieds sur le seuil de la cuisine, je n'ai aucune idée de ce qu'il lui a offert.

— Sérieux ?

Elle a l'air toute contente. Et moi j'ai l'impression d'être entrée dans la quatrième dimension.

— J'avais un ancien téléphone dans un tiroir de la maison, répond Jonah.

— Celui-ci est le dernier modèle !

— J'ai gardé l'ancien.

Clara le laisse entrer et je regagne la cuisine. Pourquoi lui a-t-il acheté un téléphone ?

C'est sa façon de la charmer ? *Ce n'est pas comme ça qu'un parent doit se comporter, Jonah.*

— J'y ai déjà mis ta carte Sim, comme ça tu pourras t'en servir immédiatement.

— Merci.

Ça fait du bien d'entendre cette intonation de joie dans sa voix, mais j'ai du mal à me sentir soulagée lorsque Jonah vient me rejoindre.

— Tu lui as acheté un nouveau téléphone ?

— Elle a laissé tomber le sien en classe et il s'est cassé, alors je lui ai donné un des miens.

J'inspire un coup avant de me tourner vers lui. Ça me dérange de me retrouver face à lui maintenant. Aussi bref qu'ait été notre baiser, j'ai l'impression qu'il dure encore, comme si je sentais toujours ses lèvres sur les miennes.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Clara m'a appelé il y a une heure pour m'inviter à son dîner d'anniversaire.

Je n'en reviens pas.

— Qu'est-ce qu'elle a dans la tête ?

— Elle est peut-être d'accord.

— Avec quoi ?

— Avec nous.

— Pas du tout. Et il n'y a pas de *nous*.

Là-dessus, je me replonge dans la confection de ma salade.

Jonah s'assied à table, soulève Elijah, posant ses petits pieds sur ses cuisses. Il joue avec lui. Lui fait des grimaces. C'est adorable et terrible. Je l'épie discrètement ; la façon dont il se comporte avec le bébé est merveilleuse, d'autant qu'Elijah n'est sans doute pas son fils biologique. Pourtant l'amour que Jonah lui porte donne cette impression. Je suis furieuse que cet enfant soit le résultat de la trahison de Chris et Jenny, mais j'aime l'idée que ça lui soit indifférent.

Cela me rend Jonah tellement sympathique que je vais chercher le petit pour les arrêter. Je m'assieds à mon tour, place le bébé devant moi. Il me sourit, ravi de me voir, et je fonds d'amour pour lui.

— Tu as besoin d’aide pour quelque chose ? demande Jonah.

— Tu peux faire le glaçage du gâteau.

N’importe quoi pourvu que ça l’éloigne de mon champ de vision. Il se met à peine au travail que la sonnette retentit de nouveau. On se regarde sans comprendre.

— Tu attendais quelqu’un d’autre ?

Je secoue la tête puis lui tends Elijah et vais ouvrir. Une fois encore, Clara m’a devancée et je m’immobilise en voyant qui apparaît face à elle.

Miller Adams, l’air un peu anxieux, mais je n’ai pas le temps de réagir, encore moins de le chasser, car elle le prend par la main pour le faire entrer. Jonah se tient maintenant à côté de moi, tandis qu’elle entraîne Miller dans le couloir, où il la suit après nous avoir adressé un petit signe.

— Bonsoir, monsieur Sullivan.

Il déglutit avant d’ajouter d’une voix étranglée :

— Madame Grant.

On n’a pas le temps de lui répondre qu’il disparaît derrière Clara. Je murmure :

— Je ne sais pas quoi faire.

— À quel propos ?

Je le dévisage, incrédule, puis me rends compte qu’il ignore ce que ma fille a fait cette nuit. Je le pousse dans la cuisine et j’essaie de poursuivre d’un ton calme malgré ma colère :

— Je les ai surpris au lit ce matin. Il y avait plein de préservatifs sur la table de nuit, Clara était à moitié nue. Il a passé la nuit avec elle.

Jonah écarquille les yeux.

— Waouh !

Je m’assieds et croise les bras.

— Elle me provoque. Tu crois que je dois le virer ?

— Attends, c’est juste un dîner. Il ne va pas non plus la mettre enceinte pendant le repas.

— Tu es trop indulgent.

— C’est son anniversaire. Elle était furieuse contre nous, cette nuit, c’est sans doute pour ça qu’elle l’a invité. Au moins, il est là, ainsi tu feras mieux sa connaissance.

Je lève les yeux au ciel et repousse ma chaise.

— Le dîner est prêt. Va le leur dire avant qu’il la mette enceinte.

*

* *

C’est trop bizarre. Non seulement parce que je sais que Miller a vraisemblablement pris la virginité de ma fille cette nuit, mais Jonah et moi ouvrons à peine la bouche. On n’a pas discuté de ce qui s’est passé entre nous et ça alourdit l’atmosphère. Elle répond par monosyllabes à mes questions quand j’essaie de lui parler, alors j’ai arrêté de lui en poser parce que ça devenait trop gênant. Miller et Clara ne disent pas grand-chose car elle s’empiffre, comme si elle participait à un concours du plus gros mangeur.

Jonah a repris Elijah sur ses genoux pour lui donner des céréales pour bébé entre deux bouchées de sa propre nourriture. C’est mignon, alors je préfère reporter mon attention sur mon assiette.

— Comment avance le projet de film ? demande Jonah.

— Lentement, répond Miller. On n’a pas encore vraiment d’idée, mais ça va venir.

Oui, parce que vous êtes trop occupés à faire d’autres choses, ai-je envie de répondre.

Clara pointe sa fourchette en direction de l’assiette de Miller :

— Mange plus vite !

Apparemment, il ne comprend pas où elle veut en venir mais avale tout de même une autre bouchée.

Je sais exactement ce qu’elle fait. Elle essaie d’être gentille, comme si dîner avec nous allait me pousser à passer l’éponge. Comme si, en ne créant

aucun conflit, elle m’empêchait d’en provoquer un après le repas, si elle veut partir avec Miller.

Mais pas question.

Une fois qu’elle a terminé, elle se lève, emporte son assiette dans la cuisine. En revenant, elle jette un coup d’œil vers Miller :

— Tu as fini ?

Il est encore en train de mâcher quand elle lui prend son assiette pour la vider.

— Il y a encore le dessert, dis-je en montrant le gâteau aux trois chocolats au centre de la table.

Clara me jette un regard. Dur. Sans me quitter de l’œil, elle attrape la fourchette de Miller, la plonge au milieu du gâteau et en fourre un morceau dans sa bouche.

— Délicieux, dit-elle ironiquement. Bon, Miller, on y va ?

— Où est-ce que vous allez ?

— Voir un match.

— Il n’y a rien de prévu ce soir.

Clara penche la tête.

— Tu es sûre, maman ? Ce matin, tu n’avais même plus l’air de te rappeler que c’était mon anniversaire.

— Je le savais, j’étais juste choquée à l’idée que ton petit ami ait pu dormir dans ton lit cette nuit.

— Oh, on n’a pas *dormi* ! lâche-t-elle d’un ton railleur.

— Si, murmure Miller derrière elle.

Je me tourne vers lui :

— Tu peux y aller, maintenant. Dis bonsoir à Clara.

— Pas tout de suite, rétorque-t-elle. Je viens avec toi.

Comme déchiré, il nous regarde l’une après l’autre. Je le plaindrais presque si je n’étais pas en colère contre lui.

— Miller, tu ferais mieux d’y aller, murmure Jonah.

Clara se tourne vivement vers lui :

— S’il part, tu pars toi aussi. Tu n’habites pas là.

Ce qui ne paraît pas impressionner Jonah plus que ça :

— Arrête, Clara !

— Ne me dis pas « arrête ». Tu n’es pas mon père.

— Et je ne cherche pas à l’être.

Je me lève, car ça va beaucoup trop loin.

Miller prend la direction de la porte, comme s’il sentait la bombe sur le point d’exploser, mais Clara lui barre le chemin sans nous quitter des yeux :

— C’est mon anniversaire. Je conteste ma punition alors que c’est votre exemple qui m’a fait enfreindre le règlement.

Elle ouvre la porte :

— Je rentrerai avant l’heure limite.

Je me précipite mais Jonah me saisit le poignet.

— Laisse-la partir.

— Tu plaisantes !

— Il faut que tu lui dises la vérité, Morgan.

— Non.

— Tu vas perdre toute ton autorité. Elle te déteste. Elle te croit responsable de tout.

— Elle a seize ans, elle s’en remettra.

— Elle en a dix-sept. Et si elle ne l’admettait jamais ?

Ce n’est pas le moment de discuter de ça avec lui.

— Elle a raison, tu devrais partir toi aussi.

Sans rien ajouter, il prend Elijah sur la hanche, se dirige vers la porte et attrape au passage le sac à langer puis s’en va dans un total silence.

Je contemple encore la table, toute cette nourriture et ce gâteau presque parfait.

Je me laisse tomber sur un siège pour le goûter.

1. Il s’agit d’une émission de téléréalité américaine créée en 2006 et montrant le quotidien de femmes au foyer de milieux aisés.

CHAPITRE 28

Clara

Adossée au pick-up de Miller, je vois Jonah et Elijah sortir et me détourne vers la route.

Tout comme pendant les cours aujourd'hui, je ne supporte plus de le regarder dans les yeux. Et bien qu'il se soit montré plutôt assez aimable en évitant de me punir, en allant jusqu'à m'offrir ce téléphone, je me rends compte qu'avant tout il culpabilisait pour ce qu'il avait fait. Ce qui ne l'a pas empêché de rappliquer ce soir comme si mon père n'avait jamais existé.

Je l'entends boucler la ceinture d'Elijah à l'arrière de sa voiture, puis claquer la portière, et je pousse un ouf de soulagement, jusqu'au moment où je me rends compte qu'il n'a pas ouvert la sienne. En fait, il se dirige vers nous. Je me raidis quand il s'arrête à quelques pas de moi.

Posant les mains sur mes épaules, il m'embrasse sur le front.

— Tu vaux mieux que ça, Clara. Comme nous tous. Joyeux anniversaire !

Finalement, il regagne son véhicule ; je me redresse et m'appuie contre le torse de Miller pour écouter les battements de son cœur tandis qu'il m'enlace :

— Ça se passe toujours comme ça ? demande-t-il.

— Ces derniers temps, oui.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, soupire-t-il.

— Tu n’es pas obligé de revenir. Je ne t’en voudrais pas.

— Je ne parle pas des dîners avec ta famille, murmure-t-il d’un air plein de regret.

Je le dévisage assez longtemps pour distinguer l’irritation dans son expression.

— C’est mon anniversaire.

— Je sais bien.

— Tu romps avec moi le jour de mon anniversaire ?

Il se passe une main sur le visage.

— Non, je…

Il ne peut pas achever ce qu’il allait dire, sans doute parce qu’il se rend compte qu’il se comporte comme un salopard.

— *Attends*, dis-je en reculant, tu as couché avec moi cette nuit, et maintenant, tu me largues ? Sérieux ?

Je fais volte-face pour reprendre le chemin de la maison.

— Apparemment, je me suis trompée sur toi aussi.

Je l’entends courir derrière moi. Il me rejoint à hauteur du porche et prend mon visage entre ses mains, mais pas d’un geste doux, ni brutal d’ailleurs, cependant, à voir la colère dans son expression, ça n’a rien de conciliant.

— Tu n’as pas le droit de me lancer ça à la figure, Clara ! C’est moi dont on a profité, cette nuit, pas de toi.

Là-dessus, il regagne son pick-up. Je frémis quand je l’entends ouvrir la portière.

— Désolée, dis-je en le rejoignant. C’était complètement nul de ma part. Mais je ne comprends pas. Ce matin, dans ma voiture, on aurait dit que tu me pardonnais pour cette nuit.

Je suis au bord de la panique. L’air navré, il tapote le rebord de la fenêtre puis se retourne brusquement pour me serrer dans ses bras.

— Je sais que, ces temps-ci, vous ne vous entendez pas très bien, ta mère et toi. Mais j’ai l’impression que tu te sers de moi comme d’une arme, et ça ne me plaît pas.

— Je ne me doutais pas que ça allait tourner ainsi.

— C’est ta faute. Tu n’étais pas la victime, ce soir, Clara, mais l’agresseur.

Je m’écarte un peu.

— Tu perds la mémoire si tu crois que tout était ma faute, cette nuit. Au cas où tu aurais oublié, ma mère a une liaison avec mon oncle.

Il ouvre sa portière, s’assied au volant, mais je me plante dans l’entrebâillement pour l’empêcher de la claquer. Il appuie la tête contre le dossier.

— Je veux rentrer.

— Je vais avec toi.

— Je veux être seul.

Je ne vais pas le supplier plus qu’hier soir.

— Dommage, dis-je en reculant.

Il démarre mais baisse la vitre.

— On se voit demain au lycée, lâche-t-il d’un ton plus aimable.

Ce qui ne me rassure pas pour autant. Il me laisse seule pour mon anniversaire. D’accord, le repas était raté, tout comme le reste de ma vie. Je m’éloigne sans mot dire.

— Clara.

Il n’arrête pas de changer d’attitude, ça me désarçonne. Je reviens vers lui d’un pas rapide :

— Arrête, je n’ai vraiment pas besoin de ça ! Je ne veux pas d’un petit ami qui me piétine quand je suis déjà à terre. Je ne veux plus sortir avec toi. C’est fini.

Alors que je m’éloigne, je me rends compte que je n’ai pas terminé et reviens vers son pick-up.

— Ils ont manqué de respect aux deux personnes les plus importantes de ma vie, mais aussi à moi. Et il faudrait que je laisse passer ? C’est ça que tu veux comme petite amie ? Quelqu’un qui lâche prise et laisse toujours les autres gagner ?

Un bras posé sur le volant, il répond calmement :

— Parfois, il faut lâcher prise pour gagner le combat.

Ça me rend folle de l’entendre répéter ça. Je tape du pied.

— Pas besoin de rompre avec moi pour citer ensuite ma tante décédée.

— Ce n’est pas moi qui ai rompu avec toi. Et c’est toi que je cite.

— Oui, eh bien, arrête ! Ne cite personne ! C’est… désagréable.

À ma grande surprise, il a presque l’air amusé.

— Bon, je rentre.

— Tant mieux !

Il jette un regard derrière lui puis se met à reculer pour sortir de l’allée. Et moi je reste plantée au même endroit. Je ne comprends plus rien.

— On vient de rompre, là ? Je ne sais même pas !

Miller freine avant de se pencher à la fenêtre :

— Non, on vient juste de se disputer.

— Ah bon !

L’air toujours aussi amusé, il reprend la route. J’aimerais effacer ce sourire de son visage, mais il est déjà loin. Alors je rentre à la maison. Ma mère se tient debout dans le salon, le regard fixé à son téléphone ; elle a mis le haut-parleur pour écouter un message dont je ne saisis que la fin :

« … elle n’a pas prévenu la direction, alors cet appel est destiné à vous informer qu’elle devra justifier son absence pour les cours de cet après-midi… »

Ma mère coupe là le message.

— Tu as manqué les cours, aujourd’hui ?

Je passe devant elle en levant les yeux au ciel *:*

— C’étaient juste trois heures. Il fallait que je m’échappe. Je ne pouvais plus respirer. Je ne peux toujours pas respirer.

Je claque ma porte et les larmes inondent mes joues lorsque je me laisse tomber sur le matelas. Je me jette sur mon téléphone et appelle Lexie. Elle répond dès la première sonnerie, car c’est la personne la plus fiable que je connaisse.

— C’est…

Je respire plusieurs fois en essayant de ravaler mes sanglots.

— C’est le pire anniversaire de ma vie. Tu pourrais… Tu pourrais venir ?

— J’arrive.

CHAPITRE 29

Morgan

Je sors quelques chemises de Chris du placard pour les donner à une œuvre caritative, mais je récupère les cintres.

Lexie est arrivée tout à l'heure. Je me demandais si j'allais l'autoriser à voir Clara, mais en fin de compte, je préfère qu'elle soit là plutôt que ma fille soit toute seule. En lui ouvrant, j'étais relativement soulagée, car, depuis ma chambre, j'entendais Clara pleurer, et elle a refusé de me parler. À moins que ce ne soit moi qui n'en aie pas envie.

Il vaut mieux attendre demain pour ça.

Au moins, maintenant que Lexie est là, les sanglots se sont tus. Alors, même si je ne saisis pas ce qu'elles se disent, je les entends bavarder. Je peux me dire qu'elle est en sécurité à la maison, bien qu'elle me déteste pour le moment.

Je sors deux autres chemises du placard.

Depuis la semaine qui a suivi la mort de Chris, je me débarrasse peu à peu de ses affaires. J'y vais lentement, en espérant que Clara ne s'aperçoive de rien. Je ne veux pas qu'elle croie que j'essaie de vider cette maison de tout souvenir de lui. C'est son père et je n'ai pas l'intention d'en effacer la trace. J'essaie juste de me faire un peu plus de place. La semaine dernière,

j’ai jeté son oreiller, ce matin, sa brosse à dents. Et là, je termine le tri de son dressing.

Je m’attendais plus ou moins à découvrir un indice qui l’aurait trahi, comme un reçu d’hôtel, ou du rouge à lèvres sur un col, mais à part les lettres dans sa boîte à outils, je ne trouve rien du tout. Ils ont bien pris leurs précautions, tous les deux.

Je ferais sans doute mieux de jeter ces lettres avant que Clara ne tombe dessus.

De la plus haute étagère, je sors une boîte où il rangeait ses affaires. Quand je suis tombée enceinte de Clara, on s’est installés ensemble avec Chris. On n’avait pas beaucoup d’argent car on était encore adolescents, mais cette boîte est l’une des rares choses qu’il ait apportées avec lui. À l’époque, il y rangeait des souvenirs comme des photos ou des prix qu’il avait gagnés. Avec les années, j’y ai ajouté d’autres choses. Je la considère comme *notre* boîte, maintenant.

Je m’assieds sur le lit pour contempler ces images de Clara quand elle était bébé, ou de Chris et moi, ou de nous trois avec Jenny. J’examine chacune d’entre elles en y cherchant quelque souvenir du début de notre histoire. Mais chacune ne représente que les grands moments d’un couple heureux.

Ce que nous avons certainement été pendant un moment. Je ne sais pas exactement quand les choses ont commencé à dégénérer pour lui, mais j’aurais préféré qu’il choisisse n’importe quelle autre fille que Jenny.

À moins que ça n’ait été elle qui l’ait choisi.

Je sors une enveloppe de la boîte, pleine de photos d’un de nos anciens appareils. Jenny ne se trouve pas sur beaucoup d’entre elles car c’était surtout elle qui les prenait, mais il y en a beaucoup de Chris et moi. Parfois avec Jonah. Il ne sourit presque jamais. Il n’a pas l’air heureux. Aujourd’hui encore, c’est plutôt rare. Jenny aurait scintillé parmi nous, tout comme Chris à côté de moi, alors que rien ne faisait briller Jonah. À croire qu’il

était coincé dans une ombre perpétuelle, atteint par une chose dont aucun de nous n'avait conscience.

J'observe les trois dernières images lorsqu'un détail m'alerte. Je les sors, les examine l'une après l'autre. Sur la première, je me tiens au milieu, en train de sourire à l'objectif. Chris me sourit. À ma gauche, Jonah le regarde d'un air triste.

Sur la seconde, c'est Chris qui sourit à l'objectif. Moi, je regarde Jonah qui me regarde, et là, je me rappelle très bien ce moment. *Ce regard.*

Sur la troisième, on ne le voit plus. Il est parti.

J'ai toujours essayé de ne plus penser à ce jour, aux dix minutes qui ont précédé cette photo, sans y parvenir. Et cette image me rappelle d'innombrables détails très forts.

On s'était rendus dans la maison de Jonah car c'était la seule qui possédait une piscine. Jenny s'était allongée sur une serviette pour essayer de bronzer. Chris venait de sortir de l'eau pour aller se chercher de quoi manger parce qu'il avait faim.

Jonah se trouvait sur un matelas pneumatique non loin de moi, le corps submergé par l'eau, les bras écartés. Je l'avais rejoint à la nage pour grimper à mon tour sur ce matelas plutôt vieux et pas très solide. Surtout pas conçu pour accueillir deux personnes. Comme j'ai commencé à glisser, il m'a attrapée par les bras avant de glisser un pied au creux de mon genou pour me retenir.

Je ne crois pas qu'on s'attendait à être ainsi affectés par ce contact, mais j'ai vu qu'il l'avait bien senti lui aussi, car ses yeux se sont écarquillés et assombris au moment où je frissonnais.

À cette époque, je sortais avec Chris depuis quelque temps, et jamais, quand il me touchait, je n'avais éprouvé une telle sensation, du genre à vous couper le souffle. J'avais juste envie de plonger avec Jonah au fond de la piscine pour ne plus respirer qu'à travers sa bouche.

C'est tout.

On n’a rien dit. En dehors de la façon dont sa jambe autour de la mienne me gardait à flot, nous n’avions aucun contact inapproprié. Si Chris nous avait vus, ça ne lui aurait rien fait. Si Jenny nous avait vus, elle ne se serait jamais fâchée.

Mais c’est parce qu’ils ne se rendaient pas compte de ce qui se passait entre nous. Ils ne pouvaient pas entendre ce qu’on ne disait pas à haute voix.

Quelques secondes plus tard, Chris revenait et plongeait dans la piscine. Jonah a détaché ses jambes de moi, mais sans me lâcher les bras. Les remous provoqués par le plongeon de Chris ont fait osciller le matelas. On ne se quittait pas des yeux. Même pas quand Chris a jailli de l’eau près de moi pour nous asperger.

Puis il m’a prise par la taille pour m’entraîner loin du matelas ; mes bras se sont détachés de ceux de Jonah et je l’ai vu tressaillir lorsque mes doigts se sont éloignés des siens.

On ne se touchait plus. Chris m’a soulevée, pressant sa bouche sur la mienne. Je savais que Jonah nous contemplait.

Je me suis sentie ultra coupable, mais pas à cause du moment que je venais de partager avec lui. Quelque part, j’avais l’impression que c’était lui que je trahissais. Ce qui n’avait absolument aucun sens.

Aussitôt, je suis ressortie de la piscine. Quelques instants plus tard, Jenny brandissait son appareil photo en nous demandant de poser. Je me rappelle qu’ensuite j’ai jeté un coup d’œil à Jonah. Il me fixait d’une expression qui m’a serré le cœur. Je n’ai pas compris pourquoi ; sur le moment, je croyais qu’il s’agissait juste d’une simple attirance. Un ado qui essaie de coucher avec une ado. Mais une fois que Jenny a pris la photo suivante, Jonah s’est réfugié dans la maison.

Je ne comprenais pas son attitude et j’avais envie de l’interroger. Quelques semaines plus tard, j’ai découvert que j’étais enceinte.

Et puis Jonah Sullivan a quitté la ville.

J’étudie la photo. Celle où il me contemple. Et je finis par comprendre son regard. Ce n’était ni de l’attirance ni du mépris.

C’était de la douleur.

Je range les photos dans leur boîte, referme le couvercle en me demandant ce qui se serait passé s’il n’était pas parti.

S’il était resté, est-ce que ça se serait terminé comme entre Jenny et Chris ? Je ne veux pas croire qu’il nous serait arrivé la même chose, nous cacher, trahir les gens les plus importants de notre vie.

J’étais furieuse contre Jonah qu’il soit parti, mais je comprends, maintenant. Il était obligé. Il savait que s’il restait, quelqu’un d’autre aurait été blessé autant que lui.

Je me suis menti à moi-même, en faisant tout ce qui était en mon pouvoir pour croire que les sentiments suscités par Jonah n’étaient que de la colère.

Quelle menteuse j’étais. Et suis toujours.

*
* *

Je frappe doucement à sa porte d’entrée. Si Elijah est endormi, je ne veux pas le réveiller.

Je recule, serrant mes bras autour de moi. Le vent tourbillonne tout autour de moi, mais je ne sais pas si mes frissons sont provoqués par l’air ou par la vue de Jonah sur le seuil. En jean, c’est tout, les cheveux humides, les yeux plus séduisants que jamais. Mais cette fois, je ne me force pas à détourner le regard.

— Oui, dis-je.

Il me dévisage d’un air perplexe :

— Je t’ai posé une question ?

— Oui, tu m’as demandé si j’aurais quitté Chris si je n’étais pas tombée enceinte de Clara. Ma réponse est oui.

D’un seul coup, c’est comme si le mur invisible qui s’est toujours élevé entre nous disparaissait. Jonah devient quelqu’un d’autre. Ses traits s’adoucissent, ses épaules se détendent, ses lèvres s’écartent, sa poitrine se soulève et s’abaisse avec l’air qu’il respire.

— C’est la seule raison de ta présence ?

Secouant la tête, j’avance d’un pas. Mon cœur bat si fort que j’ai envie de détaler mais je sais que seul Jonah peut apaiser la douleur qui m’étreint. Je voudrais savoir ce que ça fait d’être dans ses bras. D’être avec lui. Jusque-là, je ne m’étais jamais permis d’y songer. Maintenant, je voudrais essayer.

Je garde les bras le long du corps. Jonah lève à peine le petit doigt, l’enroulant autour du mien. Un éclair électrique traverse ma poitrine et des frissons courent sur mes bras. Il a la chair de poule lui aussi. Je glisse alors ma main dans la sienne et il la serre. L’écrase, même.

— Je risque de le regretter, le préviens-je.

Il se rapproche, me passe une paume dans la nuque pour m’attirer contre sa bouche, le temps de murmurer :

— Mais non.

Il m’entraîne à l’intérieur et ferme la porte derrière nous. J’ai l’impression d’avaler du feu lorsque ses lèvres effleurent encore les miennes. D’un seul coup je suis saisie de tout ce que je m’étais interdit de ressentir. Notre baiser d’hier soir était incroyable, mais celui-ci le rétrograde au rang d’échantillon.

Jonah presse tout son corps contre le mien, et j’ai l’impression qu’une vie entière de douleur s’apaise après chacune de ses caresses, chaque effleurement de sa langue, chaque son qui s’échappe de ma gorge. On se retrouve sur le canapé, lui sur moi, mes mains qui caressent son dos, qui sentent ses muscles se tendre et rouler sous mes doigts.

C’est comme si on faisait l’amour après tant d’années à rêver de cette émotion. On s’embrasse pendant dix minutes comme des ados. On

s’explore l’un l’autre, on se goûte l’un l’autre, on bouge l’un contre l’autre.

Prise de vertige, je finis par détourner la tête afin de reprendre mon souffle.

— Merci, articule-t-il.

Et il poursuit à mon oreille en fermant les yeux :

— J’avais besoin de savoir que je ne perdais pas la tête. Que cette impression ne provenait pas seulement de mon imagination.

Je l’embrasse de nouveau puis il enfouit la tête dans mon cou.

— Ce jour dans ta piscine, dis-je doucement. Tu te rappelles ?

— Je cherche à retrouver cette sensation depuis la seconde où Chris t’a arrachée à moi, murmure-t-il dans un petit rire.

J’ai envie de répondre *« moi aussi »* mais ce serait un mensonge. Je n’ai pas cherché cette sensation du tout. J’ai passé chaque année de mon mariage à essayer de l’oublier – en tâchant de me convaincre que ce genre de relation n’existait pas vraiment. Chaque fois que je me prenais à repenser à ce jour, je trouvais quelque chose à incriminer : la chaleur, le soleil, l’odeur de chlore, l’alcool qu’on avait trouvé dans le cellier de Jonah.

Il se détache de moi, me prend par la main pour me conduire à la chambre. On s’embrasse tandis qu’il m’allonge sur le lit et j’aime le voir ainsi prendre son temps.

Il n’enlève pas un seul de mes vêtements, préférant m’embrasser dans diverses positions, lui sur moi, moi sur lui, tous les deux sur le côté. On fait l’amour et cela se passe vraiment comme je l’espérais.

Et puis je sens de nouveau son souffle tiède à la base de ma gorge, alors qu’il souffle :

— J’ai peur.

Ces mots me font frémir. Il cesse de m’embrasser pour poser la joue sur ma poitrine. Je passe les doigts dans ses cheveux.

— Peur de quoi ?

— Il faut que tu protèges Clara. Moi, je dois rester honnête avec Elijah. On n’est pas sur la même longueur d’onde, Morgan. J’ai trop attendu pour que ceci ne soit qu’un coup d’un soir, seulement je ne suis pas sûr que tu veuilles ce que je veux.

Il se redresse, glisse la main sous mon chemisier en appuyant la paume sur mon ventre.

Je regarde le plafond et j’ai l’impression d’y percevoir les mêmes battements que dans mon cœur :

— Je ne sais pas ce que je veux.

En fait je le sais très bien. Je mens. Sauf que j’ignore si mes souhaits sont réalisables.

— Elle ne comprendra jamais. Et que me dirait Elijah ?

— On lui raconterait la vérité. Et tu crois vraiment qu’il vaut mieux pour Clara de penser que c’est nous les salauds de ce scénario ?

— Tu as vu comme un simple baiser l’a bouleversée. Imagine qu’elle découvre la vérité pour Elijah – ce qu’ont fait Jenny et Chris –, jamais elle ne pourra leur pardonner.

Une lueur de compréhension apparaît dans le regard de Jonah, mais il secoue la tête.

— Alors… Chris et Jenny s’en tirent avec leur liaison. Ils s’en tirent avec leur mensonge qui me fait passer pour le père de leur bébé. Ils s’en tirent avec Clara dont ils demeureront les idoles éternelles. En même temps, on se retrouve tous les deux forcés de la fermer et de vivre séparés quand on n’est pour rien dans cette histoire ?

— Je sais, ce n’est pas juste.

Je me soulève sur un coude, pose une main sur sa mâchoire crispée pour l’obliger à me regarder :

— Chris était un mari lamentable, un ami lamentable avec toi, mais un père merveilleux.

Je caresse ses lèvres et l’implore d’un regard plein de larmes :

— Si jamais elle découvre qu'Elijah n'est pas de toi, ça va l'anéantir. Je t'en prie, ne lui dis rien. De toute façon, il ne connaît que toi. Ce n'est pas comme si Clara devait tout apprendre sur Chris. J'emporterai le secret dans ma tombe si ça peut la protéger d'un tel chagrin.

Il tourne la tête et lâche ma main. Ce rejet me fait mal.

— Je ne suis pas comme toi. Je ne veux pas mentir à mon enfant.

Je retombe sur le dos et pleure de plus belle. Je n'aurais pas dû venir ici. C'était une mauvaise idée. J'ai enduré toute cette souffrance que j'ai toujours cachée à Jonah. Comment vivre ce cauchemar pendant encore cinquante ans ?

— Il faut régler ça, reprend-il, parvenir à un accord. Je veux que tu restes avec moi.

— C'est pour ça que je suis ici.

— Oui, mais pas à tous les points de vue.

Je garde un moment les yeux fermés, pour essayer de comprendre ce que je dois entendre par là. Malgré l'infidélité de Chris, je m'en veux toujours d'être ici, dans le lit de Jonah. Ça me faisait tant de bien de l'embrasser lorsque je ne réfléchissais pas à tout ça. C'est la meilleure sensation que j'aie éprouvée depuis bien longtemps, mais maintenant qu'il me force à regarder dans la direction où tout cela va nous mener, je me sens minable, encore une fois. Je le regarde dans les yeux :

— Tu me dis que tu veux annihiler tous les souvenirs que ma fille garde de son père. En même temps, tu me demandes plus qu'une seule fois. Tu veux que je tombe amoureuse de toi ?

— Non, je ne te demande pas de tomber amoureuse de moi, Morgan. Tu m'aimes déjà. Je te demande juste de donner une chance à cette histoire.

— Je ne t'aime pas, dis-je en roulant sur le côté.

Il faut que je m'en aille.

J'essaie de me lever, mais il me ramène sur le lit en tirant sur mon bras. J'essaie de le repousser mais il est déjà sur moi et me contemple avec cette

expression si familière. Je me fige aussitôt, complètement anéantie : il a le même regard que sur la photo. Empli de douleur.

À moins que ce ne soit la tête de Jonah quand il aime tellement quelque chose que ça lui fait mal.

D'un seul coup, je n'éprouve plus le besoin urgent de m'en aller. Je me détends sous lui, en lui, autour de lui. J'inspire quand il pose sa bouche sur mon menton.

— Tu m'aimes.

— Non ! Ce n'est pas pour ça que je suis là.

— Si, insiste-t-il en m'embrassant sous l'oreille. Tu l'as très bien caché jusqu'à aujourd'hui mais ça s'entendait dans chacune de nos conversations silencieuses.

— Ça n'existe pas, les conversations silencieuses.

Il me scrute comme jamais aucun homme ne m'a encore scrutée.

— C'est bon, tu n'es pas obligée de le dire. Moi aussi, je t'aime.

Il repose ses lèvres sur les miennes avec une telle intensité que j'en perds la tête.

Quand on est la première option de Jonah – peut-être même la seule –, chacun de ses regards, chacune de ses caresses, chacune de ses paroles m'émeuvent à un degré que Chris n'a jamais pu atteindre. Degré que je sens au plus profond de mon âme et qui me fait souffrir malgré l'euphorie que provoque son baiser.

Il se glisse entre mes jambes et je gémis contre sa bouche et le rapproche encore de moi.

J'oublie tout. Mes seules pensées tournent autour de ce moment. La vigueur de ses mains tandis qu'il m'ôte mon tee-shirt. La douceur de ses lèvres tandis qu'elles arrivent sur mes seins. La virtuosité de ses mouvements tandis qu'il enlève son jean. L'harmonie de nos gémissements quand nous sommes peau contre peau. L'intensité de son regard tandis qu'il me pénètre.

Jamais je n’ai ressenti une telle plénitude.

Comme s’il savait exactement où me toucher, avec quelle douceur, quelle fermeté, où j’attends ses lèvres. Il se comporte comme un professeur sur mon corps, et je me sens comme une élève inexpérimentée qui ose à peine le toucher, pas certaine que mes doigts ou mes lèvres puissent lui donner autant de plaisir qu’il m’en offre.

Je me sens tellement inférieure à lui.

— Il n’y a eu que Chris avant toi.

Il s’arrête brusquement alors qu’il est profondément en moi. Je détache mon visage de son épaule et il sourit.

— Je n’ai jamais voulu que toi.

Il m’embrasse tendrement et tout est comme ça : il m’embrasse en se retirant doucement pour revenir ensuite, jusqu’à ce que je ne puisse retenir mes gémissements. J’enfouis mon visage dans son cou.

C’est moi qui jouis la première, dans un explosif moment d’émotions, de plaisir, d’années d’attente qui remontent enfin à la surface. Mon corps tremble sous lui et mes ongles tracent un sillon dans son dos quand il pousse un gémissement de délivrance et tremble au-dessus de moi.

Je m’attends à ce que tout s’arrête, qu’il reprenne son souffle et roule sur le côté. En dix-sept ans, c’est toujours ainsi que cela s’est terminé avec Chris.

Mais Jonah n’est pas Chris et je dois cesser de les comparer. *C’est injuste envers Chris.*

Jonah me tient doucement la tête alors qu’on continue de s’embrasser. Je n’ai pas l’impression que ce soit terminé. Ce qu’il y a entre lui et moi. Je ne sais pas comment je pourrais m’en passer.

Ça me fait peur mais je suis trop heureuse pour arrêter sa bouche sur la mienne, sur mon cou, sur mes seins, où il finit par poser paisiblement la tête. Nous passons les quelques minutes suivantes à laisser la vague de plaisir mourir entre nous.

Il pose la main sur mon ventre et promène paresseusement les doigts sur ma peau.

— D’accord.

Je retiens mon souffle. Il se redresse sur un coude.

— Je ne dirai rien à Elijah. Si tu me promets de ne pas mettre un terme à ce qu’il y a entre nous, dire un jour peut-être à Clara que tu m’aimes, je ne dirai rien à Elijah.

Il caresse mes cheveux et me fixe droit dans les yeux.

— Tu as raison. Clara mérite de garder un bon souvenir de Chris. Je ne veux pas lui retirer ça.

Je sens une larme tomber dans mes cheveux et murmure :

— Toi aussi tu as raison. Je t’aime.

— Je le sais, sourit-il. C’est pour ça qu’on est nus.

Ça me fait rire. Il m’installe au-dessus de lui et je me rends compte, en le regardant, que je n’ai jamais eu l’impression d’appartenir autant à quelqu’un.

CHAPITRE 30

Clara

— Si je comprends bien, ta mère couche avec l'oncle Prof.

En posant les pieds sur la table basse, Lexie manque de renverser une bouteille de vin. Je hoche la tête malgré mon hoquet.

— Le fiancé de sa sœur décédée ?

Je hoche de nouveau la tête.

— Waouh !

Elle se penche, approche son verre pour le remplir, en commentant :

— Je ne suis pas encore assez bourrée pour entendre ça.

Finalement, elle boit directement au goulot et je dois lui arracher la bouteille des mains, non parce qu'elle exagère, mais parce que je ne suis pas certaine d'être assez bourrée pour entendre ça moi non plus. J'avale une gorgée et coince la bouteille entre mes jambes.

— Ça va durer combien de temps, d'après toi ? demande-t-elle.

— Sais pas. Elle est là-bas en ce moment. On le sait grâce à cette application. Elle est avec lui.

— Les enfoirés !

D'un seul coup, elle se lève, trébuche, se rattrapant de justesse.

— Et si c’étaient ta mère et Jonah qui avaient provoqué l’accident, pour se mettre ensemble ?

— N’importe quoi !

— Non, sérieux, Clara ! Tu as déjà vu des émissions de faits divers ?

— De toute façon, on n’a plus le câble.

Elle se met à faire les cent pas, en titubant un peu.

— Si c’était un coup monté ? Réfléchis. Ton père et Jenny se trouvaient ensemble quand ils sont morts. *Pourquoi ?*

— Mon père avait un pneu crevé. Ils travaillent dans le même bâtiment. Jenny le ramenait chez lui.

Ils sont morts à cause de mes SMS à tante Jenny, mais je garde ça pour moi. Lexie fronce les sourcils puis claque des doigts, comme si elle venait de trouver la réponse :

— Un pneu crevé, ça peut s’organiser.

Levant les yeux au ciel, je prends ma fourchette pour avaler un autre morceau du gâteau sur la table basse. C’est le plus triste gâteau d’anniversaire que j’aie jamais vu. Personne ne s’en est servi une part. Il y a juste des trous par-ci, par-là.

— Maman, dis-je la bouche pleine, est une personne désagréable, pas une meurtrière.

— Et oncle Prof ? Il n’est pas là depuis si longtemps. On sait où il était avant ? Il a peut-être laissé une traînée de cadavres sur son passage.

— Tu regardes trop la télé.

Elle se précipite vers moi pour me faire face :

— *Exact.* La télé ! Je regarde des crimes qui ont bel et bien eu lieu ! Ce sont des choses qui arrivent, Clara. Plus souvent que tu ne crois.

Je lui fourre un morceau de gâteau dans la bouche pour la faire taire. Ce n’était pas la peine car la porte d’entrée s’ouvre, et on devient muettes toutes les deux à l’arrivée de ma mère.

Lexie se penche lentement vers la table basse.

— Salut, Morgan, lance-t-elle en faisant son possible pour apparaître sobre.

Ça pourrait marcher si elle ne levait pas les jambes en raidissant le dos, dans une drôle de posture, alors qu'elle essaie de cacher les bouteilles de vin. J'apprécie son effort mais elle sous-estime ma mère.

Celle-ci ferme la porte et nous observe d'un air déçu. Elle voit très bien les bouteilles vides malgré les acrobaties de Lexie, qui, entre autres, a oublié que j'en avais encore une autre entre les genoux.

— Clara, franchement ! laisse-t-elle tomber d'un ton neutre.

Comme si rien de ce que je faisais ne pouvait plus la surprendre.

— J'allais partir, dit Lexie en se levant.

Elle se dirige vers la porte mais ma mère lève une main.

— Donne-moi tes clefs.

Dans un grognement exaspéré, Lexie renverse la tête en arrière mais fait tout de même ce qu'elle lui demande.

— Ça veut dire que je peux passer la nuit ici ?

— Non, appelle ta mère pour qu'elle vienne te chercher. Et toi, Clara, nettoie-moi ce chantier.

Lexie sort son téléphone.

— Attends, lui dis-je à voix basse. Tu vas me laisser seule avec elle ? Alors que c'est peut-être une meurtrière ?

Je n'y crois pas vraiment mais je ne tiens pas non plus à me retrouver tête à tête avec ma mère. Quand elle est en colère, elle ne me fait pas peur. Mais là, elle a juste l'air contrariée, et ça me terrifie car ça ne lui ressemble pas, j'ignore ce que ça cache.

— Mon taxi sera là dans deux minutes, dit Lexie en glissant son téléphone dans sa poche.

Elle vient me serrer dans ses bras :

— Désolée, mais je préfère ne pas rester. Appelle-moi si elle veut te tuer, d'accord ?

— D’accord, dis-je en faisant la moue.

Elle s’en va. J’observe la table basse, puis j’attrape la bouteille de vin pas complètement vide et la termine. J’avale la dernière gorgée lorsqu’elle m’est arrachée de la main.

Je regarde ma mère, et c’est peut-être l’alcool, mais je la déteste tellement que je ne sais plus si sa mort m’attristerait. Chaque fois que je la regarde, maintenant, je m’interroge sur cette histoire. Est-ce que ça a commencé avant que sa sœur tombe enceinte ? Couchait-elle déjà avec Jonah quand elle accompagnait Jenny à ses échographies ?

J’ai toujours trouvé que ma mère était une médiocre menteuse, mais elle est plus douée que la plupart des gens, à commencer par moi, l’actrice de la famille.

— Alors, dis-je tranquillement, depuis combien de temps vous baisez avec Jonah ?

Elle prend une grande inspiration et serre les lèvres. Je n’ai jamais eu peur qu’elle me frappe, cependant, je recule d’un pas car elle a l’air folle de rage.

— J’en ai assez de te voir comme ça, Clara.

Elle ramasse l’autre bouteille et les gobelets, me regarde dans les yeux en se redressant :

— Jamais je n’aurais fait ça à Jenny. Ni à ton père. Ne m’insulte pas ainsi.

J’aimerais la croire, je la crois un peu, mais je suis bourrée, ce qui fausse mon jugement. Je la suis dans la cuisine :

— C’est là que tu étais ?

Elle préfère m’ignorer, tout en vidant le fond de la bouteille dans l’évier.

— Qu’est-ce que tu faisais chez Jonah…

Je claque des doigts, à la recherche du mot adéquat pour décrire l’endroit où les gens habitent. J’ai du mal, en ce moment.

— Dans sa maison ! dis-je avec un hoquet. Pourquoi tu étais dans sa maison, là ?

— Il fallait qu'on parle.

— Vous n'avez pas parlé. Vous avez baisé. Je le sais. Je suis devenue experte en la matière.

Sans nier mes accusations, elle jette les bouteilles vides à la poubelle, puis trouve la dernière dans la cuisine, la débouche et la vide dans l'évier.

— Tu penses à tout ! dis-je en applaudissant. Bien vu, ma petite maman !

— Je ne peux pas te faire confiance sur ce point.

Quand la bouteille est vide, elle la jette aussi puis retourne au salon, récupère mon téléphone sur la table. Je la suis dans le couloir, me cognant dans les murs. J'ai du mal à parler et plus encore à marcher. Je finis par appuyer ma main sur la cloison afin de garder mon équilibre jusqu'à ma chambre. Ma mère s'y trouve, en train de rassembler des affaires.

Ma télévision.

Mon iPad.

Mes livres.

— Tu me prives de livres ?

— Ils sont devenus un privilège. À toi de les regagner.

Oh là là ! Elle emporte tout ce qui me procure un semblant de bonheur. Je titube jusqu'à l'endroit où j'ai jeté mon oreiller préféré ce matin. J'aime dessiner des silhouettes sur ses paillettes mauves et noires. Parfois, j'écris des gros mots.

Trop marrant.

— Tiens, dis-je en le lui tendant. Ce coussin m'amuse beaucoup. Emporte-le aussi.

Elle me l'arrache des mains, et là, je cherche autre chose du regard, un truc dont je serais désolée de me séparer.

Mes écouteurs sur la table de nuit.

— Tiens, je les adore. De toute façon, je ne peux pas m'en servir puisque tu as pris mon téléphone et mon iPad, mais je risque d'être tentée de les mettre quand même. Alors prends-les !

Je les jette dans le couloir où elle emporte tout le reste. Puis j'arrache la couverture de mon lit.

— Elle me tient chaud, et elle sent encore l'odeur de Miller, alors tu devrais m'obliger à la regagner aussi.

Ma mère me regarde, immobile sur le seuil. Je me précipite vers le dressing pour y récupérer mes chaussures préférées, des bottes, en fait.

— Tu me les as offertes pour Noël, et comme il n'y a presque pas d'hiver au Texas, j'aurai du mal à les porter. Mais elles sont très utiles quand le temps est assez froid. Alors prends-les avant l'hiver !

Je les lance l'une après l'autre dans le couloir.

— Arrête de me faire la leçon, Clara.

Une notification annonce l'arrivée d'un SMS. Ma mère sort mon téléphone de sa poche, le lit, lève les yeux au ciel et le range.

— C'était qui ?

— Ça ne te regarde pas.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Tu le saurais si tu n'étais pas saoule.

Aïe. Je vais chercher l'un de mes chemisiers préférés dans mon placard. Puis un autre.

— Tu devrais les prendre tous, et toutes mes fringues aussi. Je n'en ai pas besoin puisque je ne peux pas quitter la maison. Même si je pouvais, je n'aurais nulle part où aller, parce que mon petit ami a rompu avec moi le jour de mon anniversaire. Sans doute parce que ma mère est toquée.

Je jette une brassée de vêtements au beau milieu du couloir.

— Arrête tes simagrées. Il n'a pas rompu avec toi. Va te coucher, Clara.

Elle ferme la porte de ma chambre. Que je rouvre aussitôt :

— Si, on a rompu ! Comment tu pourrais le savoir, d'abord ?

Elle se retourne, l’air excédé :

— Ce SMS venait de lui et disait : « Dors bien. On se retrouve demain au lycée. » Quand on vient de rompre, on ne s’envoie pas ce genre de message, pas plus qu’un émoji cœur.

Elle s’éloigne dans le couloir, alors je la suis, parce qu’il faut absolument que j’en sache plus.

— Il a mis un émoji cœur ?

Elle poursuit son chemin sans me répondre.

— Il était de quelle couleur ?

Toujours pas de réponse.

— *Maman !* Il était rouge ? C’était un cœur rouge ?

On est dans la cuisine, maintenant. Je m’appuie au comptoir car ma tête tourne, et cette fois, j’émets un rot. Je me couvre la bouche de la main.

Ma mère secoue la tête, l’air consternée.

— On dirait que tu veux cocher d’un seul coup toute une liste d’actes de rébellion.

— Je n’ai pas de liste. En même temps, si j’en avais une, tu me l’aurais sans doute supprimée aussi, parce que j’adore trop les listes.

Elle croise les bras en soupirant.

— Clara, ma chérie. Que dirait ton père s’il te voyait en ce moment ?

— Si mon père était vivant, je ne serais pas bourrée. Je le respectais trop pour ça.

— Tu n’as pas besoin de cesser de le respecter parce qu’il est mort.

— Ouais, toi non plus, maman.

CHAPITRE 31

Morgan

Le commentaire de Clara me fait mal.

Je me rends compte qu'elle a englouti une bouteille de vin à elle seule. Il y en avait deux quasi vides. Mais parfois, les délires éthyliques rendent les gens plus honnêtes que d'habitude, ce qui signifie qu'elle croit vraiment que je manque de respect à son père.

Ça me tue qu'elle me prenne pour la seule coupable.

J'espère que ça lui passera, sa colère, sa rébellion, sa haine envers moi. Je me rends compte qu'elle ne s'en remettra jamais complètement mais j'espère que, dans les jours à venir, elle trouvera le moyen de me pardonner. Je suis sûre que ce sera le cas une fois qu'on aura pu échanger. Elle est toujours sous le choc de la découverte de notre relation intime avec Jonah. Et honnêtement, j'en suis moi-même sous le choc.

Avant de gagner ma chambre, j'ouvre à nouveau sa porte pour voir où elle en est. Je suis sûre qu'elle va se réveiller avec une énorme gueule de bois, mais pour le moment, elle a l'air de bien se porter.

J'espère qu'elle en aura une. Quel meilleur moyen de s'assurer que votre enfant ne boira plus jamais après une expérience épouvantable ?

J’entends mon téléphone sonner, alors je laisse la porte de Clara entrouverte et retourne dans ma chambre. Depuis le temps que Jonah m’appelle, c’est la première fois que je me réjouis d’entendre sa voix. Je m’assieds, m’adosse à la tête de lit et réponds :

— Salut.

— Salut, dit-il.

J’entends le sourire dans sa voix. Un petit silence s’écoule et je me rends compte qu’il n’a sans doute aucune raison impérieuse de m’appeler, qu’il veut juste bavarder. C’est nouveau. C’est exaltant de se sentir désirée.

Je m’allonge sur le dos.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je regarde Elijah, répond Jonah. Bizarre qu’un bébé qui dort offre un spectacle aussi fascinant.

— Ça dure longtemps. Je regardais Clara quand tu as appelé.

— C’est bon à savoir. Ça s’est donc arrangé quand tu es rentrée ?

— Oh, Jonah ! dis-je en riant, une main sur le front. Elle est ivre. Avec Lexie, elles ont sifflé deux bouteilles et demie de vin pendant que j’étais chez toi.

— Non.

— Si. Demain matin, elle va le regretter.

— J’aimerais savoir quoi te dire, mais je suis perdu.

— Moi aussi. Je vais appeler un thérapeute familial demain matin. J’aurais dû le faire avant, enfin, mieux vaut tard que jamais.

— Je la verrai en classe, aujourd’hui ?

— Je ne sais pas si elle pourra sortir du lit.

Il émet un petit rire plein d’empathie.

— J’espère que les années compteront double avant que je voie Elijah dans cet état.

— Détrompe-toi. Ça va passer en un clin d’œil.

Il ne répond pas tout de suite. J'aime bien entendre son souffle. Je regrette presque de ne pas être près de lui en ce moment. Je me blottis sous ma couverture, roule sur le côté, mon téléphone collé à l'oreille.

— Tu veux que je te raconte l'un des meilleurs souvenirs que je garde de toi ? propose Jonah.

— Vas-y, ça m'a l'air sympa.

— C'était mon deuxième bal de promo. Pour toi le premier. Tu te rappelles ?

— Oui. Tu sortais avec Tiffany Proctor. J'ai passé toute la soirée à essayer de ne pas vous regarder danser tous les deux. Je peux reconnaître maintenant que j'étais horriblement jalouse.

— Et vice versa, assure-t-il en riant. De toute façon, Chris était très content que vous soyez là, car il avait réservé un hôtel pour vous deux. J'ai essayé de ne pas y penser pendant toute la soirée. Quand il a dû partir, il était saoul.

— Trop saoul, dis-je en riant.

— Oui, c'est moi qui ai dû vous ramener. J'ai d'abord déposé Tiffany, ce qui l'a beaucoup agacée. Quand on est arrivés à l'hôtel, on a dû se mettre à deux pour faire grimper l'escalier à Chris. Une fois sur son lit, il s'est immédiatement endormi.

Je m'en souviens mais je ne vois pas en quoi ce peut être le meilleur souvenir qu'il garde de moi. Je n'ai pas le temps de lui poser la question qu'il poursuit :

— Tu avais faim, alors on a commandé une pizza. Je me suis assis à la droite de Chris et toi à sa gauche. On a regardé *Blair Witch Project* jusqu'à ce que la pizza arrive, mais on n'avait nulle part où la poser pour pouvoir se servir tous les deux.

— Ah oui ! C'est Chris qui nous a servi de table.

— On a déposé la boîte sur son dos. Je ne sais pas pourquoi je me suis tellement amusé, ce soir-là. Bon… c'était un bal et je n'avais même pas pu

embrasser quelqu’un, et voilà que j’allais passer toute la nuit avec toi, même s’il y avait Chris entre nous.

— Et ça a été une très bonne nuit. Tiens, au fait, tu te souviens du soir où tu t’es fait arrêter ?

— Quand ça ? Je me suis souvent fait arrêter.

— Je ne me rappelle pas où on allait, ou si on venait de quelque part, mais il était tard, il n’y avait plus personne sur l’autoroute. Ta voiture n’était qu’un tas de ferraille et Chris voulait vérifier à quelle vitesse tu pouvais rouler. Tu avais atteint cent cinquante quand tu as été arrêté. En arrivant à ta fenêtre, le flic a dit : « Vous savez à combien vous rouliez ? » Et tu as répondu : « Oui, monsieur, à cent cinquante. » Alors il a demandé : « Vous aviez une bonne raison pour dépasser la limitation de trente kilomètres heure ? » Et là, tu as fini par reconnaître : « Je n’aime pas perdre mon temps. »

Ça fait rire Jonah aux éclats.

— Je n’arrive pas à croire que tu te souviennes encore de ça.

— Comment aurais-je pu l’oublier ? Tu as tellement énervé le flic qu’il t’a fait sortir de la voiture pour te fouiller.

— J’ai été condamné à des travaux d’intérêt général. J’ai dû vider les poubelles de l’autoroute tous les samedis pendant trois mois.

— Oui, mais tu étais trop mignon dans ton gilet jaune.

— Toi et Chris, vous adoriez passer dans le coin pour me balancer des canettes de soda à la figure.

— L’idée venait de lui.

— Ça m’étonnerait.

Je pousse un soupir en repensant au bon vieux temps. Pas juste avec Jonah, mais avec Chris aussi. Et Jenny. Si souvent avec Jenny. Je finis par murmurer :

— Ils me manquent, tous les deux.

— Oui. À moi aussi.

— Et tu me manques.

— Toi aussi.

On profite de ce moment, jusqu'à ce que j'entende Elijah s'agiter. Ça ne dure pas longtemps. Jonah a dû le bercer pour qu'il se rendorme.

— Tu crois qu'un jour tu feras un test de paternité ?

Je trouve que ce bébé ressemble tellement à Chris ; mais ce pourrait être une coïncidence. Jonah veut-il avoir une preuve indubitable ?

— J'y ai pensé. Mais franchement, ce serait une perte de temps et d'argent. C'est mon enfant, quoi qu'il en soit.

J'en ai le cœur retourné.

— Je t'aime tant, Jonah !

Mes propres paroles me choquent. Je sais qu'on s'est déjà dit ça, mais je ne comptais pas les prononcer à haute voix. C'est sorti tout seul.

— Tu ne sais pas à quel point cela me fait plaisir que tu dises ça, soupire-t-il.

— Ça fait du bien de le dire. Je t'aime.

— Tu pourrais encore me le répéter quinze mille fois avant que je raccroche ?

— Non, mais encore une fois, oui. Je suis amoureuse de toi, Jonah Sullivan.

— Tu m'infliges une vraie torture… je voudrais que tu sois là.

— Moi aussi.

Elijah se remet à pleurer, et cette fois, il ne se calme pas tout seul.

— Il faut que je lui donne un biberon.

— D'accord. Embrasse-le pour moi.

— On se revoit demain ?

— Je ne sais pas. On verra.

— D'accord. Bonne nuit, Morgan.

— Bonne nuit.

En raccrochant, je suis surprise d’éprouver un tel serrement de cœur. Moi qui suis si longtemps parvenue à refouler ces sensations, maintenant que je me suis ouverte à lui, je voudrais vivre avec lui, me retrouver dans ses bras, au lit. Dormir près de lui.

En cherchant le sommeil, je me repasse toute notre conversation. Cependant, un bruit m’alerte, du côté de la chambre de Clara. Je saute du lit, me précipite dans le couloir. Elle n’est plus couchée, alors j’ouvre la porte de la salle de bains, où je la trouve agenouillée devant les toilettes.

Et voilà.

Je sors un gant de toilette, le mouille puis m’installe près d’elle pour retenir ses cheveux en arrière pendant qu’elle vomit.

Je n’aime pas du tout qu’elle vive des moments pareils, mais en même temps, si elle souffre au maximum, elle gardera à jamais le souvenir de cette terrible gueule de bois.

Deux minutes plus tard, elle s’écroule dans mes bras en articulant :

— Je crois que c’est fini.

J’ai envie de rire, car je sais que ce n’est pas le cas. Je l’aide à regagner son lit, elle est encore très ivre. Quand elle s’allonge, je m’aperçois qu’elle n’a qu’un drap pour la couvrir. Je vais dans la chambre d’amis récupérer toutes les affaires que j’ai confisquées, à commencer par sa couverture, mais aussi son oreiller à paillettes auquel j’ajoute un seau.

— Je crois que j’ai vomi dans mon nez, murmure-t-elle alors que je la borde.

Ça me fait rire et je lui tends un mouchoir en papier dans lequel elle se mouche avant de le jeter. Je lui caresse les cheveux et elle ferme les yeux en balbutiant :

— Je ne veux plus jamais boire de ma vie. Je déteste ce pot, ça pue. Je ne veux plus vomir dans mes narines, c’est horrible.

— Contente que tu détestes ça.

— Et aussi j’ai détesté faire l’amour. Je ne veux plus recommencer avant très, très longtemps. On n’était même pas prêts. Il a essayé de me faire changer d’avis mais je n’ai pas voulu.

Je sais qu’elle a trop bu, pourtant, ses paroles me surprennent. C’était donc son choix à elle ?

Tandis que je lui caresse les cheveux, elle se met à pleurer, appuie sa joue sur l’oreiller. Je n’aime pas qu’elle se sente coupable de ce qui a pu se passer entre eux.

— Visiblement, il t’aime, Clara. Ne pleure pas.

Elle secoue la tête, avant de la redresser vers moi :

— Ce n’est pas pour ça que je pleure. Mais ils sont morts à cause de moi et j’essaie de ne pas y penser mais ça m’obsède, surtout quand je me couche. Toutes les nuits. Sauf une fois où je me suis endormie en me demandant pourquoi les ours en peluche sont si mignons alors que les vrais sont si méchants, mais à part cette nuit-là, je ne pense qu’à mon rôle dans cet accident.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

Elle replonge le visage dans l’oreiller.

— Va-t’en, maman. Non… attends, je veux que tu restes… Chante-moi la chanson que tu me chantais quand j’étais petite.

J’essaie encore de comprendre ce qu’elle a raconté à propos de l’accident. Pourquoi croit-elle que c’était sa faute ? J’ai envie de lui poser la question, mais elle est trop saoule pour pouvoir soutenir une conversation en ce moment, alors je m’installe dans le lit à côté d’elle.

— Quelle chanson ?

— Tu sais, celle que tu me chantais quand j’étais petite.

— Je t’en chantais beaucoup. Je ne crois pas qu’il y en ait une en particulier…

— Alors chante autre chose. Tu en connais une des Twenty One Pilots ? On aime toutes les deux ce groupe. Tiens, celle sur la maison dorée.

Je l’attire contre ma poitrine en riant et me lance :

« She asked me son, ‘When I grow old, will you buy me a house of gold’ ? [1] *»*

Elle hoche la tête, prouvant que je ne me suis pas trompée.

« And when your father turns to stone, will you take care of me ? »

Je continue à chanter en caressant ses cheveux, jusqu’à ce qu’elle finisse par s’endormir.

Alors je m’éclipse discrètement, la contemplant un instant encore. Clara est plutôt marrante quand elle est bourrée. J’aurais préféré voir ça le jour de ses vingt et un ans, mais au moins, c’est arrivé ici, où je peux m’occuper d’elle.

Je l’enveloppe dans sa couverture, l’embrasse :

— Tu vas me rendre folle, Clara… mais je t’aime tant !

---

1. . *The Golden House*, chanson des Twenty One Pilots. « Elle m’a demandé : ‘Quand je serai vieille, mon fils, m’achèteras-tu une maison dorée ?’ ‘Et quand ton père sera redevenu pierre, prendras-tu soin de moi ?’ »

CHAPITRE 32

Clara

Je ne me suis jamais sentie aussi mal.

Je n’aurais sans doute pas dû conduire jusqu’au lycée parce que j’ai trop mal à la tête ; c’est à peine si je peux garder les yeux ouverts. Mais ma mère m’a confisqué mon téléphone hier soir et je voulais parler à Miller. Il fallait que je lui parle. Je ne me rappelle plus trop ce qui s’est passé après l’arrivée de Lexie, en revanche, je n’ai rien oublié de ce qu’on a fait avec Miller avant, et je le regrette profondément.

Quand je vois son pick-up se garer dans le parking, je sors de ma voiture pour le rejoindre. Il coupe le moteur, ouvre la portière de mon côté. Je ne sais pas du tout s’il m’en veut encore, alors une fois assise à ses côtés, je le prends dans mes bras.

— Désolée, je suis folle.

Il m’étreint à son tour.

— Pas du tout.

Puis il me repousse, mais pour mieux me prendre sur ses genoux.

— Je m’en voulais en partant de chez toi, mais j’étais trop énervé. Ça fait un moment, maintenant, que je veux qu’on soit ensemble, mais avant

tout, je veux passer du temps avec toi, pour nous, pas à cause ou en dépit de quelqu'un.

— Je sais. Je suis désolée. Je m'en veux.

Il me serre contre lui et caresse doucement mon dos.

— Il ne faut pas t'en vouloir. Je sais que tu en as vu de toutes les couleurs, Clara. Je ne veux pas que tu stresses davantage à cause de moi. Je voudrais contribuer à améliorer les choses pour toi.

Je me sens bête. Heureusement, il est très compréhensif. Je l'embrasse sur la joue.

— Ça veut dire que tu ne veux plus rompre ?

— Je ne l'ai jamais voulu. J'étais juste énervé quand j'ai dit ça.

— Ah bon, parce que ça fera vraiment mal le jour où ça nous arrivera. C'était horrible pendant les deux secondes où j'y ai cru.

— Qui sait ? On ne rompra peut-être jamais.

— Statistiquement, il y a peu de chances.

Il passe un pouce sur ma lèvre inférieure.

— Ça craint. Tes baisers me manqueraient trop.

— Oui, mes baisers sont sûrement les meilleurs que tu recevras de toute ta vie.

Ça le fait rire et je pose la tête sur son épaule.

— D'après toi, qu'est-ce qui causera notre rupture ?

— Je ne sais pas. Mais il faudra que ça soit bien plus grave qu'hier soir, parce que nous sommes déjà trop impliqués.

— Je te fais confiance. Ce sera formidablement dramatique. Tu vas sans doute devenir un célèbre musicien, tu tomberas amoureux de la célébrité et tu me lâcheras.

— Je ne joue d'aucun instrument et je chante comme une casserole.

— Alors c'est moi qui vais sans doute devenir une célèbre actrice et je te présenterai à l'une de mes partenaires bien plus célèbre que moi, et tu voudras toucher tous ses Oscars.

— Impossible. Ce genre de personne n’existe pas.

Je me redresse pour voir son visage.

— Ils vont peut-être coloniser Mars et je vais vouloir y habiter mais pas toi.

— Je t’aimerai déjà d’une autre planète.

Je marque une pause.

Il a dit *« Je t’aimerai déjà »*. Je sais qu’il ne l’entendait pas ainsi, mais je le taquine :

— Tu viens de reconnaître que tu es amoureux de moi ?

Il hausse les épaules, et un sourire timide étire ses lèvres.

— Parfois, j’ai l’impression que oui, pourtant je dirais que ce n’est pas encore très profond. On ne se connaît pas depuis assez longtemps. On se dispute beaucoup trop à mon goût. Pourtant, je le sens, juste là, sous la surface. Et ça me réveille la nuit.

— Peut-être est-ce le syndrome des jambes sans repos.

— Non.

— Ce pourrait être la cause de notre drama hier soir. Tu me dis que tu pourrais tomber trop vite amoureux de moi.

— Tu crois que c’est trop tôt ? Pour moi, c’était le moment idéal. Voilà déjà trois ans que j’attends de sortir avec toi. Si le fait de tomber amoureux trop vite risque de tout gâcher, alors je ne tiens pas trop à toi. En fait, je te déteste.

— Moi aussi, je te déteste.

L’air plein d’espoir, il entrelace nos doigts.

— Peut-être qu’on ne rompra jamais.

— Sauf que les chagrins d’amour forgent le caractère.

— Tout comme tomber amoureux.

Pas faux. Du coup, je l’embrasse, juste un petit bisou car je ne suis pas certaine qu’il doive m’embrasser avec la langue après ma nuit.

— Avec Lexie, on a picolé après ton départ. J’ai encore bien la gueule de bois, du coup, je crois que je vais juste rentrer chez moi. J’ai un mal de crâne de la taille de Rhode Island.

— Ce n’est pas très grand, Rhode Island.

— Alors du Nebraska.

— Bon, dans ce cas, il faut effectivement rentrer te coucher.

Je l’embrasse encore, sur la joue.

— Je te donnerai un vrai baiser la prochaine fois. Mais là, j’ai vomi toute la nuit.

— Quand est-ce qu’on se revoit ?

— Je serai au lycée demain, mais je risque d’être punie pendant un siècle.

— En tout cas, merci d’être venue me voir.

— Merci de m’avoir accueillie.

Il me serre une dernière fois dans ses bras avant que je sorte de son pick-up. Ça fait du bien, et je ne pense plus qu’aux câlins sur le chemin du retour dans ma voiture. Ceux de mon père. Ceux de Jonah. Le rêve.

En même temps, si je suis honnête, aucun n’atteint le niveau de ceux de ma mère. Je ne me rappelle plus grand-chose de cette nuit, mais je la revois m’aider dans la salle de bains. Et pour je ne sais quelle raison, je la revois dans mon lit, en train de chanter une chanson des Twenty One Pilots.

Je me rappelle aussi son baiser sur mon front, juste avant de me dire qu’elle m’aimait.

Même à dix-sept ans, je goûte tout le réconfort de l’enfance quand je suis malade et que ma mère s’occupe de moi.

Je me suis réveillée entourée de ma couverture, la tête sur mon oreiller à paillettes. Ça m’a fait sourire, malgré ma migraine, malgré ma colère.

Je me demande si je parviendrai à séparer la colère de l’amour. Je ne veux pas que sa liaison avec Jonah ait des répercussions sur les sentiments que j’éprouve pour elle. C’est ma mère. Je ne veux pas la haïr.

Et si je ne parvenais pas à lui pardonner ?

En même temps, comment puis-je être sûre que papa et Jenny ne sont pas contents pour maman et Jonah ?

Et si ma colère brouillait les cartes ?

Tant de questions me trottent dans la tête. La plupart sans réponse. Ce qui ne fait qu'aggraver ma migraine.

Lorsque j'arrive enfin à la maison, ma mère est réveillée, installée sur le canapé avec son portable. Sans doute en train de chercher du travail. Elle lève la tête quand j'ouvre la porte.

— Ça va ?

— Je croyais que ça se passerait bien au lycée, mais je me trompais. J'ai une migraine du Nebraska. Je vais me coucher.

CHAPITRE 33

Morgan

J’ai cherché *migraine du Nebraska* sur Google, sans trouver ce que ça pouvait signifier. J’avais pensé à de l’argot, mais il doit être très récent.

Je me sens plutôt en forme, aujourd’hui. J’ai obtenu, pour la semaine prochaine, un entretien d’embauche pour un job de secrétaire dans une agence immobilière. Ce n’est pas le rêve car ça ne paie pas beaucoup, mais c’est un début. Je trouve l’idée de vendre des maisons plutôt alléchante et je me suis dit que, si j’obtenais ce poste, je pourrais me faire une idée de l’orientation de mes études. J’ai cherché par tous les moyens comment à la fois travailler et aller à l’université. J’ai tellement d’autres options maintenant qu’à dix-huit ans. Si j’avais pu prendre des cours du soir ou en ligne quand Clara était plus jeune, j’aurais sans doute obtenu mon diplôme.

Je me suis apitoyée sur moi-même, mais en réalité, Chris n’y est pour rien. J’aurais très bien pu suivre des cours à mi-temps et saisir une occasion. J’ai vraiment de la chance qu’il ait pris une assurance-vie, cela me donne le temps de me remettre sur les rails.

Alors que je classais des papiers dans ma chambre, je suis tombée sur le cadre d’anniversaire qu’on préparait avec Clara la veille de la mort de Chris. Je ne l’ai jamais rangé parmi les autres, à cause de ce qui s’est passé

le lendemain. Il traîne sous mon lit et ça me rappelle qu'on doit encore préparer celui de Clara. Elle n'a sans doute pas trop le cœur à ça, mais c'est la tradition, alors, quand je l'entends se lever et prendre sa douche, je sors les fournitures pour les déposer sur la table. Où j'ajoute un plateau de charcuteries. Elle n'aura certainement pas faim mais il faut qu'elle mange quelque chose.

Lorsqu'elle sort enfin de sa chambre, j'ai ouvert mon ordinateur sur la table. Elle regarde son cadre d'anniversaire puis vient s'asseoir sans plus de commentaires. Alors qu'elle jette un grain de raisin dans sa bouche, nos regards se croisent, mais on ne dit rien, ni l'une ni l'autre.

Elle attrape un feutre bleu, moi un violet. Elle contemple son cadre – tout ce qu'on a pu y écrire au cours du temps. J'aime bien, parce que son écriture a évolué avec les années. Son premier jet était au crayon vert, avec des fautes d'orthographe : *« Poupé Barrebi »*. C'était plutôt un vœu qu'un objectif, mais elle était petite, elle a fini par apprendre la différence.

Elle se met à écrire quelque chose, et quand elle a fini, je me penche pour lire :

1) Je veux que ma mère apprenne à connaître mon copain.

2) Je veux que ma mère soit honnête avec moi, et je veux être honnête avec elle.

3) Je veux être actrice, et je veux que ma mère me soutienne dans ce projet.

Elle rebouche son feutre, prend un autre grain de raisin et va chercher un soda à la cuisine.

Je soupire. Je peux m'attaquer au premier, essayer de réaliser le deuxième. Mais le troisième me semble inaccessible. Peut-être que je suis trop réaliste. Trop pragmatique.

Je la suis dans la cuisine où elle sort deux cachets d'aspirine qu'elle avale en vidant son verre.

— Je sais que tu voudrais que je vise des objectifs plus réalistes, mais au moins, je ne file pas à Los Angeles sans le moindre diplôme. D'ailleurs, il faudrait que je choisisse vite une école, que je sache ce qu'on peut se permettre maintenant que papa n'est plus là.

— Et si on trouvait un compromis ? Si tu passais un diplôme dans une matière plus utile, comme la psychologie ou la comptabilité, pour ensuite t'installer à Los Angeles où tu pourrais passer des auditions tout en ayant déjà un vrai métier ?

— Être actrice est un vrai métier, marmonne-t-elle en se servant un morceau de fromage. Tel que je vois les choses, ma vie pourrait se dérouler de trois façons.

— C'est-à-dire ?

Elle lève un doigt :

— Un : j'obtiens un diplôme d'art dramatique à l'université du Texas. J'essaie de devenir comédienne. Je réussis.

Elle lève un deuxième doigt :

— Deux : j'obtiens un diplôme d'art dramatique à l'université du Texas. J'essaie de devenir comédienne. J'échoue. Mais au moins, j'ai suivi mes rêves et je peux déterminer quel chemin emprunter ensuite.

Elle lève un troisième doigt :

— Ou je suis tes rêves, obtiens un diplôme dans un truc qui ne m'intéresse pas du tout, et passe le reste de ma vie à te reprocher de m'avoir empêchée de réaliser mes rêves.

Puis elle s'adosse à son siège. Je la dévisage un instant, submergée par tout ce qu'elle vient de dire. Je me rends compte qu'il s'est passé quelque chose. Je ne sais pas quand, ni si ça a été graduel ou si c'est arrivé du jour au lendemain, mais quelque chose a bel et bien changé en elle.

À moins que ce ne soit en moi.

Cependant, elle a raison, les rêves que je formule pour sa vie n'ont rien à voir avec les siens. J'attrape mon feutre et saisis son cadre d'anniversaire

pour y inscrire : *« Mes rêves pour Clara < les rêves de Clara pour elle-même. »*

Ça la fait sourire. Elle reprend un morceau de fromage, puis se lève. Mais je ne veux pas que ça s'arrête encore. J'ai l'impression que je n'aurai peut-être plus l'occasion de lui parler comme ce soir avant longtemps.

— Attends. J'ai quelque chose à te dire.

Sans se rasseoir, elle saisit le dossier de sa chaise ; apparemment, elle n'a pas très envie de continuer.

— Hier soir, tu m'as dit quelque chose et je voudrais savoir ce que ça signifiait. C'était peut-être dû à l'alcool, mais… tu culpabilisais. Tu as dit que l'accident était survenu à cause de toi. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Je la vois déglutir.

— J'ai dit ça ?

— Tu as dit plein de choses. Seulement là, ça semblait vraiment te bouleverser.

Ses yeux s'emplissent de larmes, pourtant, elle lâche la chaise et se détourne.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, dit-elle d'une voix étranglée.

Elle traverse le salon en direction de sa chambre.

Cette fois, je sais qu'elle ment.

— Clara.

Je me lève et la rejoins avant qu'elle n'atteigne le couloir. Elle est en larmes, et ça me brise le cœur de la voir dans cet état, alors je la serre dans mes bras.

— J'étais en train d'envoyer un SMS à tante Jenny quand ils ont eu cet accident, explique-t-elle.

Elle s'accroche à moi comme si elle avait peur de me lâcher.

— Je ne savais pas qu'elle conduisait. On bavardait, et d'un seul coup… elle a cessé de répondre.

Ses épaules tremblent contre moi.

Je n’y crois pas. Elle se sent coupable.

Je l’écarte un peu, prends son visage dans mes mains.

— Jenny ne conduisait pas, Clara. Ce n’était pas ta faute.

Visiblement choquée, elle écarquille les yeux et secoue la tête.

— C’était sa voiture. Tu m’as dit… à l’hôpital, tu as dit qu’elle ramenait papa chez lui.

— Je t’ai dit ça, mais je te promets que c’était ton père qui conduisait la voiture de tante Jenny. Si j’avais su que ça te ferait te sentir coupable, je ne t’aurais rien dit.

Clara recule d’un pas et déglutit encore, l’air perdue. Elle s’essuie les yeux.

— Mais pourquoi tu m’aurais dit ça ? Pourquoi me dire qu’elle conduisait si ce n’était pas le cas ?

Je me rends compte que je ne sais comment justifier ce mensonge, d’autant que je n’ai aucune excuse. Je suis nulle en mensonge. *Merde.* Je hausse les épaules, histoire de détendre l’atmosphère.

— Je… Je me suis peut-être embrouillée. Je ne sais plus.

Et j’ajoute en lui prenant les mains :

— Mais je te jure que je te dis la vérité maintenant. Ta tante Jenny était sur le siège passager. Je te montrerai le constat d’accident si tu ne me crois pas, mais je t’en prie, ne te sens plus coupable.

Elle ne pleure plus mais me dévisage d’un air soupçonneux.

— Pourquoi papa conduisait la voiture de tante Jenny ?

— Son pneu avait crevé.

— Pas du tout. Tu mens.

Je secoue la tête mais je sens mon cœur se serrer, les battements s’accélérer. *Laisse tomber, Clara.*

— Qu’est-ce qu’ils faisaient ensemble, maman ?

— Rien. Il avait juste besoin qu’on le ramène.

Je me retourne pour regagner la table. Peut-être que si je commence à nettoyer, je ne me mettrai pas à pleurer, mais arrivée sur place, je fonds en larmes. La dernière chose que j'aurais voulu. La dernière.

— Maman, qu'est-ce que tu me caches ?

Elle se tient à côté de moi, maintenant, guettant ma réponse. Je me tourne vers elle, désemparée :

— Arrête de poser des questions, Clara ! *S'il te plaît.* Accepte les choses et ne m'interroge plus jamais.

Elle sursaute, comme si je venais de la gifler, et porte les mains à sa bouche.

— Est-ce qu'ils…

Livide, elle se laisse tomber sur une chaise, le regard fixe.

— Où est la voiture de papa, alors ? Si c'était juste un pneu crevé, pourquoi on ne nous l'a jamais rendue ?

Je ne sais pas quoi lui répondre.

— Pourquoi tu as refusé d'associer leurs enterrements ? Ils avaient les mêmes amis, la même famille, ça semblait aller de soi, mais tu avais l'air furieuse, tu voulais les séparer.

Elle se couvre le visage de ses mains.

— Oh non ! Maman ?

Elle relève sur moi des yeux épouvantés.

Je me penche vers elle pour essayer de la protéger de ce choc, mais la voilà qui court dans sa chambre, claque la porte. Je pourrais la suivre, mais il faut que je me reprenne moi aussi. Agrippée au dossier de la chaise, je me penche en avant pour tâcher de respirer, de me calmer. *Je savais que ça la détruirait.*

Elle rouvre sa porte pour se précipiter vers moi, brûlant de mille questions. Je sais exactement ce qu'elle ressent, car je suis comme elle.

— Et toi et Jonah ? demande-t-elle d'un ton accusateur. Ça remontait à quand ?

— Nous n’étions… le soir où tu es tombée sur nous. C’était la première fois qu’on s’embrassait, je te le jure.

Elle se met à pleurer, allant et venant sans savoir que faire de toute cette colère, à qui s’en prendre.

Elle s’immobilise, les bras croisés.

— Non, je vous en prie, non ! dit-elle en désignant la porte d’entrée. C’est pour ça qu’il a laissé Elijah ici ? C’est pour ça qu’il a dit qu’il n’en pouvait plus ?

Elle sanglote littéralement. Je l’attire contre moi pour l’étreindre mais elle se dégage vite.

— C’est papa ? Jonah n’est pas le père d’Elijah ?

J’ai l’impression d’avoir la gorge si serrée qu’aucun bruit ne pourrait en sortir. C’est à peine si je parviens à murmurer :

— Clara. *Ma chérie.*

Elle s’écroule et je me penche pour l’entourer de mes bras. Elle m’étreint à son tour, et si ça me fait du bien de la sentir se réfugier ainsi auprès de moi, je donnerais n’importe quoi pour qu’on n’en soit pas là.

— Tu étais au courant ? Avant l’accident ?

— Non.

— Et Jonah ?

— Non plus.

— Comment tu as… quand est-ce que tu as su, pour eux ?

— Le jour où ils sont morts.

Elle m’étreint encore plus fort.

— *Maman.*

Elle dit ça d’une voix totalement brisée. Comme si elle avait besoin de quelque chose que je suis incapable de lui donner. Un réconfort que je ne saurais même pas lui apporter.

Elle s’écarte de moi et se relève.

— Je ne peux pas faire ça.

Elle va chercher son sac et ses clefs dans sa chambre. Elle est au bord de la crise de nerfs. Je ne peux pas la laisser conduire dans cet état alors je lui arrache ses clefs des mains. Elle essaie de les récupérer mais je ne la laisse pas faire.

— Maman, *s'il te plaît !*

— Non, tu ne bouges pas d'ici tant que tu ne seras pas calmée.

Elle jette son sac par terre et enfouit le visage dans ses mains. Elle reste comme ça, en larmes. Puis elle baisse les bras et me jette un regard implorant.

— *S'il te plaît.* J'ai besoin de Miller.

Ces paroles, cette expression… j'en suis toute secouée, comme si on avait piétiné mon âme. Pourtant, quelque part, à travers tout ce chagrin, je comprends. En ce moment, ce n'est pas de moi qu'elle a besoin. Je ne suis pas le plus fort de ses réconforts, et quand bien même ça ressemble à la mort d'une partie essentielle de notre relation, je suis soulagée d'apprendre que quelqu'un, quelque part, pourra la consoler.

— Bon, dis-je alors. Je te dépose chez lui.

CHAPITRE 34

Clara

À mon arrivée au cinéma, je trouve Miller occupé par une longue file d'attente. Dès qu'il m'aperçoit, j'ai l'impression qu'il va sauter par-dessus le comptoir. Il a l'air inquiet, désemparé. Il lève quatre doigts pour m'indiquer le numéro de la salle.

Cette fois, je m'assieds aussi près que possible de la porte. Je suis trop fatiguée pour grimper jusqu'au dernier rang. Je contemple l'écran blanc en me demandant pourquoi Jenny n'a jamais voulu devenir actrice. Elle était douée, et mon père aussi.

Je m'essuie les yeux avec un coin de mon tee-shirt. Je devrais me sentir soulagée que mon SMS n'ait pas provoqué l'accident, puisque tante Jenny ne conduisait pas, pourtant je n'éprouve aucun apaisement, pas plus que de la colère. J'ai l'impression que toute ma hargne était dirigée depuis le début contre ma mère, et qu'il n'en reste plus rien. En ce moment, je me sens juste désappointée, abattue.

Comme si tous les romans d'amour que j'avais lus viraient à la dystopie. Ma vie entière, je me suis crue entourée de ces magnifiques exemples d'amour, de famille, d'humanité, alors que c'était bidon. L'amour que je croyais voir entre mon père et ma mère était un pur mensonge. Et ce

qui me perturbe le plus dans cette histoire, c'est de songer que la moitié de mon être est issue de lui. Est-ce que cela signifie que je suis capable de me comporter ainsi ? Au point de trahir mon conjoint et mes enfants tout en affichant de tendres sourires pendant si longtemps ?

J'entends s'ouvrir la porte de la salle. Miller s'approche et m'embrasse. Je me détourne. Pas envie d'un baiser pour le moment. À moins que je ne m'en sente carrément indigne. Quoi que j'éprouve pour lui, je crains que ce ne soit qu'un signal façonné par mon cerveau et qui finira par disparaître.

Miller m'enjambe pour s'asseoir à ma droite.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non. Mais ça va t'arriver, à toi comme à moi, comme à tout le monde. Tout le monde déconne.

— Hé, souffle-t-il en essuyant une larme sur ma joue. Qu'est-ce qui se passe ?

— Mon père avait une liaison avec tante Jenny. Elijah est son fils. Pas celui de Jonah.

Cet aveu le laisse sans voix et il se laisse aller contre le dossier.

— Merde !

Ça me fait drôle de raconter tout ça à haute voix.

— Jonah est au courant ?

— Il l'ignorait jusqu'à l'accident.

Miller passe un bras sur mes épaules, malgré mon hésitation à le laisser m'embrasser, puis commence à me caresser doucement. Je me blottis contre lui, même si je suis désormais convaincue que l'amour est idiot et que je risque un jour de lui briser le cœur.

Encore incrédule, je secoue la tête :

— J'idolâtrais mon père, je le croyais parfait. Et *elle*, c'était ma meilleure amie.

— Comment ta mère le prend-elle ? demande-t-il en m'embrassant sur le front.

Je ne sais pas quoi répondre car, en y repensant, comment ma mère a pu sortir de son lit après avoir découvert une chose pareille ? Pour la première fois depuis l'accident, je la plains pour ce qu'elle a enduré. Et endure toujours.

— Je ne sais pas comment elle parvient encore à fonctionner.

Quelque part, ça m'aide à comprendre qu'avec Jonah ils aient pu vouloir se réfugier l'un auprès de l'autre. Ils étaient les seuls à savoir, alors à qui d'autre aurait-elle pu en parler ?

On se tait un instant. Je réfléchis encore. Miller me laisse juste le temps d'arriver à mes propres conclusions. Je n'attends aucun conseil de sa part. Ce n'est pas pour ça que je suis ici. J'ai juste besoin de sa présence, de ses bras autour de moi.

Cela me rappelle quand j'étais petite et que je voyais mon père réconforter ma mère. Elle n'en avait pas trop besoin, mais parfois, il la serrait contre lui quand elle semblait bouleversée.

Ce n'était que de la poudre aux yeux, je le sais maintenant. Tous ces regards attentifs qu'il lui jetait… Il couchait avec sa belle-sœur. Comment pouvait-il faire semblant de l'aimer tout en se comportant d'une manière aussi tordue ?

J'avais plus confiance en lui qu'en aucun autre homme au monde. Ça me fait douter de tout. De tout le monde. De moi. Peut-être même de Miller. En fait, je ne sais pas ce qu'il avait derrière la tête, au début. Je relève la tête :

— Tu aurais pu tromper Shelby avec moi ?

— Non, répond-il, très surpris. Pourquoi ?

— Ce jour-là, dans ton pick-up. J'ai eu l'impression que tu en avais envie.

L'air coupable, il pousse un profond soupir :

— J'étais perdu, Clara. J'avais envie de te parler, mais quand tu as été à côté de moi, je n'ai pas aimé ce que je ressentais. Je ne l'aurais pas

trompée, pourtant je ne peux pas affirmer que je n’en avais pas envie.

— Tu lui parles toujours ?

Il fait non de la tête, tout en levant les yeux au ciel, comme si je commençais à l’exaspérer. Soudain, j’ai comme un coup au cœur. Chaque fois que je suis en colère, je trouve le moyen de l’y mêler. Je préférerais presque une rupture plutôt que de perdre son respect, mais si je continue à me conduire ainsi, c’est exactement ce qui risque de m’arriver.

— Désolée, dis-je alors. Tout ça se mélange dans ma tête et je ne sais plus contre qui je dois m’énerver.

Il porte ma main à sa bouche et l’embrasse.

— Tu te rappelles quand tu as trouvé que j’avais le sens de l’épique ? dis-je en riant.

Qui d’autre pourrait me trouver épique ?

— Et je le pense toujours, répond-il. Désespérément épique.

— Ou épiquement désespérante. Tu as commencé à sortir avec moi au pire moment de ma vie. Désolée de t’avoir fait subir toute cette merde.

Il soulève doucement mon menton :

— Désolé que tu aies dû affronter toutes ces merdes.

Parfois, quand il me dit ce genre de chose, j’ai l’impression que ses paroles me parviennent plutôt par le cœur que par les oreilles. J’adore qu’il se montre aussi compréhensif. Si patient. Je ne sais pas d’où il tient ça, mais il me semble que, plus je le fréquenterai, plus je lui ressemblerai.

— Imagine à quel point on sera heureux quand j’aurai atteint une certaine stabilité émotionnelle.

— Tu es déjà géniale comme ça, Clara. Proche de la perfection.

— Proche ?

— Je dirais à quatre-vingt-dix pour cent.

— Pourquoi pas à cent pour cent ?

Il soupire :

— Malheureusement, c’est cette histoire de pizza à l’ananas.

J’éclate de rire et finis par soulever l’accoudoir qui nous séparait encore, pour me presser contre lui. On reste un moment dans cette position et j’essaie de mettre un peu d’ordre dans mes idées ; il ne va pas pouvoir passer toute la soirée ici. Au bout de quelques minutes, il m’embrasse le sommet du crâne.

— Il faut que je retourne bosser. Ce n’est même pas le moment de ma pause, là, et le directeur travaille avec nous ce soir.

— À quelle heure tu finis ?

— Pas avant vingt et une heures.

— Je peux rester jusque-là ? J’ai besoin qu’on me ramène.

— Comment tu es venue ?

— Ma mère m’a déposée.

— Oh. Elle ne sait pas que je travaille ici ?

— Si. C’est pour ça qu’elle m’a déposée.

Il hausse un sourcil :

— Je détecte un progrès, là ?

— J’espère.

Il sourit et m’embrasse. Deux fois.

— Il y a un dessin animé qui commence dans la salle trois dans un quart d’heure. Tu veux aller le voir en attendant ?

Je plisse le nez :

— Un dessin animé ? Peut-être.

— Allez, il te faut quelque chose de léger, là. Va le regarder et je t’apporte de quoi grignoter.

Il me prend par la main pour m’entraîner dans le couloir, jusqu’à la porte de la salle voisine, mais avant d’y entrer, je l’embrasse sur la joue :

— Un de ces jours, je ferai des progrès pour toi. Promis.

— Tu es déjà parfaite telle que tu es, Clara.

— Non, pas du tout. Juste à quatre-vingt-dix pour cent, paraît-il.

Il s’éloigne en riant :

— Oui, mais je n’en mérite que soixante.

*
* *

Je trouve une place éloignée des enfants, au dernier rang. Miller se trompait. Je ne crois pas qu’un dessin animé puisse m’aider, car je n’arrête pas de penser à ce qui vient de se passer.

J’ai bien compris que ma colère contre mon père et Jenny n’a rien d’aussi intense que ce que j’éprouvais envers ma mère et Jonah. Et cela me mène à une conclusion.

Absence d’égoïsme.

Cela peut paraître insignifiant, mais ça ne l’est pas du tout. Ma mère vient de traverser les moments les plus exaspérants, les plus douloureux, les plus tragiques de sa vie. Pourtant, comme toujours, elle m’a donné la priorité. Devant sa colère, son chagrin, cette sensation de trahison. Elle faisait tout ce qu’elle pouvait pour me protéger de la vérité, quitte à tout prendre sur elle.

Je ne doute pas que mon père m’ait aimée, mais je ne sais pas s’il aurait fait la même chose dans la situation inverse. Et Jenny non plus. La découverte de cette vérité a beau me bouleverser, elle me fait moins souffrir que lorsque je croyais ma mère coupable.

Depuis le jour de ma naissance, elle n’a pris ses décisions qu’en fonction de moi. Je l’ai toujours su. Mais je ne suis pas certaine de l’avoir assez apprécié jusqu’à ce soir.

Le dessin animé est terminé, la salle se vide, mais je garde les yeux fixés sur l’écran blanc, à me demander comment fait ma mère. C’est la vraie victime dans l’affaire, et ça m’attriste de savoir que les deux personnes sur lesquelles elle s’est le plus appuyée n’étaient pas là lors de sa chute ; ce sont même elles qui l’ont fait tomber, sans pouvoir la rattraper.

Impossible d’imaginer tous les bleus invisibles dont elle est couverte actuellement et je déteste l’idée que certains proviennent de moi.

CHAPITRE 35

Morgan

J’ai appelé Jonah après avoir déposé Clara au cinéma. Ironiquement, j’avais autant besoin de lui qu’elle de Miller. On a parlé un instant mais Elijah était déjà endormi, impossible de le réveiller pour venir me rejoindre.

Je serais bien allée chez lui, mais je ne voulais pas quitter la maison au cas où Clara rentrerait.

Deux heures se sont écoulées et je n’ai fait qu’aller et venir en regardant l’écran éteint de la télévision. Je me demande comment ça se passe entre elle et Miller, s’il parvient à la réconforter autant qu’elle en a besoin.

Malgré tout, je sens encore ce vide en moi et ça me donne envie d’aller la chercher. Deux heures et demie après son départ, je saisis mes clefs et décide de retourner vers le multiplexe.

Miller sert deux clients au bar, et je n’aperçois Clara nulle part. Je me place dans la file d’attente, guettant l’instant où il sera libre. Une fois qu’il a rendu la monnaie aux deux types, il relève la tête et se fige.

Ça me plaît de l’effrayer comme ça, autant que ça me déplaît. Je ne veux pas sembler inaccessible à quelqu’un qui plaît tant à ma fille.

— Vous cherchez Clara ? s’enquiert-il.

— Oui. Elle est toujours là ?

Il regarde la pendule sur le mur derrière lui, puis :

— Oui. Elle devrait se trouver seule dans la salle trois. Le film s'est terminé il y a un quart d'heure.

— Elle… est seule, dans une salle de cinéma ?

Ça le fait sourire ; il sort un gobelet qu'il remplit de glaçons et de Sprite.

— Ne vous inquiétez pas. Ça lui plaît. Tenez, je n'ai pas eu le temps de la resservir. Désirez-vous quelque chose ?

— Non merci, ça va.

Alors que je m'éloigne je l'entends m'interpeller :

— Madame Grant ?

Il regarde sur sa gauche, puis sur sa droite, afin de s'assurer qu'on est bien seuls, puis se penche en me fixant et siffle entre ses lèvres :

— Je suis vraiment désolé d'être ainsi entré chez vous, l'autre soir. Et quant à… tout le reste. Je tiens vraiment à elle.

Pour la première fois, j'essaie de le considérer sans les idées préconçues que se faisait Chris sur son compte. J'ai envie de le voir avec les yeux de Jonah, comme un garçon bien. Assez bien pour sortir avec Clara. Je n'en suis cependant pas encore tout à fait certaine, mais le fait qu'il se soit excusé constitue un bon début. Je hoche la tête avec un petit sourire puis me dirige vers la salle trois.

Elle est installée au dernier rang, sous les lumières allumées, le regard fixé sur l'écran, les pieds posés sur le siège devant elle.

Elle ne me remarque pas jusqu'à ce que je grimpe les dernières marches. Quand elle pose les yeux sur moi, elle se redresse, remet les pieds par terre. Je lui tends son Sprite et m'assieds près d'elle.

— Miller m'a dit de te donner ce verre.

Elle le prend et en avale quelques gorgées. Et puis elle soulève l'accoudoir qui nous sépare et se blottit contre moi. Cela me prend par surprise. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre de sa part. Elle en a vu

beaucoup, cette nuit, et franchement, je m'attendais à une réaction plus brutale. Je profite de ce rare moment d'affection pour l'étreindre affectueusement.

Nous ne savons pas quoi dire ni l'une ni l'autre. Plusieurs longues secondes s'écoulent avant qu'elle ne dise :

— Tu n'as jamais trompé papa ?

Elle ne le demande pas d'un ton accusateur, on dirait plutôt que c'est une idée parmi d'autres, alors je réponds honnêtement :

— Non. Avant Jonah, ton père est le seul homme que j'aie jamais embrassé.

— Tu leur en veux ? À papa et Jenny ?

— Oui. Ça fait mal. Très mal.

— Tu regrettes de l'avoir épousé ?

— Non. Puisque tu es là.

— Attends, je ne te demande pas si tu regrettes d'être sortie avec lui où d'être tombée enceinte de lui. Mais tu regrettes de l'avoir épousé ?

J'écarte quelques mèches de son front et lui souris :

— Non. Je regrette les choix qu'il a faits, je ne regrette pas les miens.

Elle pose sa tête sur mon épaule :

— Je ne veux pas le détester, mais je suis tellement en colère qu'il nous ait fait ça, et que tante Jenny ait pu nous trahir ainsi.

— Je sais, Clara. Seulement tu dois comprendre que leur liaison avait tout à voir avec nous, en même temps que rien du tout.

— J'ai l'impression qu'elle avait tout à voir avec nous.

— C'est le cas.

— Tu viens de dire que non.

— Parce que non.

Clara part d'un petit rire désabusé :

— Je ne comprends rien.

Je me tourne un peu vers elle pour lui faire face et prends sa main entre les miennes :

— Il a été un père formidable pour toi, mais en tant que mari, il a commis beaucoup d'erreurs. Comme quoi nul n'est parfait.

— Pourtant, il avait l'air tellement parfait !

L'amertume de son regard m'attriste. Je ne veux pas qu'elle passe son existence à ressasser la trahison de son père.

— Je crois que c'est justement là le problème. Les ados croient que leurs parents devraient avoir tout compris, mais à la vérité, les adultes ne savent pas forcément mener leur vie mieux qu'eux. Ton père a commis quelques grosses erreurs, ce qui ne devrait pas pour autant discréditer tout ce qu'il a fait de bien. Idem pour ta tante Jenny.

Une larme glisse sur sa joue, qu'elle se hâte d'essuyer.

— La plupart des mères voudraient que leur fille déteste un père qui a agi comme papa.

— Je ne suis pas la plupart des mères.

Sa tête retombe sur le fauteuil de velours rouge et elle regarde le plafond, avant de se mettre à rire ; les larmes coulent à présent le long de ses oreilles et dans ses cheveux.

— Dieu merci !

Ce n'était pas un compliment direct mais ça me fait du bien.

— Si je te dis quelque chose, reprend-elle, tu promets de ne pas me juger ?

— Bien sûr.

L'air plein de remords, elle penche la tête vers moi :

— Un jour, après l'école, j'étais dans le pick-up de Miller avec lui. C'était avant qu'il ne rompe avec sa copine. J'avais tellement envie qu'il m'embrasse, maman ! Je l'aurais laissé faire s'il avait essayé, et c'est ça qui m'embête. Je savais bien, à l'époque, qu'il avait une petite amie, mais tant pis. Maintenant que je sais ce qu'ont fait papa et tante Jenny, j'ai peur d'en

être capable moi aussi, que ça fasse partie de ma personnalité. Tu te rends compte, si je trahissais un jour Miller et lui brisais le cœur comme l'ont fait papa et tante Jenny ?

Je n'aime pas qu'elle se remette en cause comme ça. Parfois, elle pose des questions auxquelles je ne sais pas répondre ; celle-ci en fait peut-être partie.

Et puis je pense à Jonah, à nos relations quand on était plus jeunes. J'ignore si je fais bien de lui parler de ça, mais il n'existe pas de mode d'emploi à l'usage des parents.

— J'ai vécu quelque chose de ce genre, à ton âge, quand je me trouvais à la piscine avec Jonah.

Elle relève brusquement la tête vers moi mais je continue de contempler le plafond.

— On ne s'est pas embrassés, pourtant j'en avais envie. Je sortais avec ton père, lui avec Jenny, pourtant, en le regardant, à ce moment précis, j'ai eu l'impression qu'un mur se dressait pour bloquer tout le reste. Non pas que je me fichais de Jenny et Chris – ça n'a duré qu'un court instant –, mais j'aimais bien ce que je ressentais lorsqu'il me regardait. L'attirance que j'éprouvais pour lui m'a un peu mis des œillères ; et j'ai eu l'impression que c'était pareil pour lui.

— C'est pour ça qu'il a rompu avec Jenny et qu'il est parti ?

— Oui, dis-je en toute franchise.

— Et c'est pour ça que tu étais furieuse quand il est revenu dans sa vie ?

— Oui. Mais je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Je n'ai jamais reconnu éprouver le moindre sentiment pour lui jusqu'à très récemment. Je n'aurais jamais fait ça à Jenny.

Clara fronce les sourcils, et je n'aime pas son expression à l'idée que quelqu'un d'aussi important pour elle puisse commettre quelque chose d'aussi terrible. La crainte d'être capable d'en faire autant un jour ou l'autre.

Je relève les yeux vers le plafond en soupirant :

— J’ai eu plus de temps que toi pour réfléchir à tout ça, alors je pourrais peut-être partager un peu la sagesse qui m’est venue de cette colère. Vois-le comme ça. L’attirance ne vous arrive pas qu’une seule fois, avec une seule personne. Ça fait partie de ce qui guide les humains. Notre attirance les uns envers les autres, envers l’art, envers la nourriture, envers les divertissements. C’est un plaisir. Alors quand tu décides de t’engager avec quelqu’un, tu ne dis pas : *« Je promets de ne jamais me laisser attirer par personne d’autre. »* Tu dis : *« Je promets de m’engager avec toi, malgré mes possibles attirances envers d’autres gens. »* C’est pour ça qu’il est tellement difficile d’entretenir une relation. Ton cœur et ton corps ne cessent pas de trouver de la beauté et de l’attirance chez les autres sous le seul prétexte que tu t’es engagée avec une personne. Si tu te trouves jamais dans cette situation, c’est à toi d’en sortir avant de ne plus pouvoir lutter.

— Comme Jonah ?

— Oui. Exactement.

— Papa n’a pas su en sortir avec Jenny car elle était toujours dans les parages. C’est peut-être pour ça.

— Peut-être.

— N’empêche que ce n’est pas une excuse.

— Tu as raison.

Elle repose la tête sur mon épaule et je lui embrasse le front, mais elle ne voit pas les larmes qui commencent à couler sur mes joues. Ça fait tant de bien d’avoir enfin cette conversation avec elle, de savoir que ma fille est beaucoup mieux équipée pour affronter la vérité que je ne l’aurais cru.

— Toutes ces choses que j’ai faites, ce n’est pas la faute de Miller. Il voulait juste être là pour moi. Je ne veux pas que tu le détestes.

Elle n’a plus besoin de me convaincre. Lorsque j’ai découvert qu’il avait essayé de l’empêcher de faire l’amour avec lui, j’ai cessé de le haïr. Et

puis, quand il s’est excusé auprès de moi, ce soir, j’ai même commencé à l’apprécier.

— Je ne le déteste pas. En fait, je l’aime bien. Et ce serait encore mieux s’il n’arrivait plus en douce dans ta chambre. Mais je l’aime bien.

— Il ne recommencera pas. Promis.

— Madame Nettle te dénoncera, de toute façon.

— C’est comme ça que tu l’as su ?

— Parfois, ça aide d’avoir la voisine la plus indiscrète de la planète.

Elle se met à rire, mais quand elle voit mes larmes, sa gaieté disparaît. Je les chasse de mon visage.

— Ce sont des larmes de joie, je t’assure.

— On a été tellement méchantes l’une envers l’autre ! soupire-t-elle en secouant la tête.

— Je ne croyais pas qu’on en était capables.

— Tu m’as punie parce que je lisais des livres ! reprend-elle dans un rire.

— Tu m’as traitée de prévisible.

— En tout cas, tu viens de me prouver le contraire.

On se sourit. Je suis contente qu’elle ait si bien pris la nouvelle et je me rends compte que ses sentiments pourraient encore changer du tout au tout dès demain. Elle est passée par tellement d’émotions… Au moins, je suis contente qu’on partage ce moment.

C’est peut-être quelque chose que je devrais apprendre à chérir davantage. Notre relation ne sera pas un champ de roses, mais quand arrivera l’orage, je pourrai me remémorer ces souvenirs. Peu importe mon humeur du moment ou la direction qu’aura prise ma vie, il faut que je profite de ces moments avec Clara.

— On peut repartir de zéro ? Genre… si on oubliait l’herbe, l’alcool, les jours où j’ai séché le lycée, les retenues ? Je voudrais bien récupérer mon téléphone.

— Tu n’as pas cité toutes tes incartades.

— Je sais, mais j’ai manqué de souffle. La liste est trop longue.

Malgré tout ce qu’elle a enduré, j’estime qu’elle est toujours interdite de sorties, mais il n’y a pas qu’elle qui voudrait repartir d’un bon pied. Je ne suis pas très fière de ma propre conduite.

— Bon, je vais te rendre ton téléphone si tu promets d’arrêter de te moquer de moi parce que je préfère le câble au streaming.

— Aïe, dit-elle d’un ton grave. Je ne sais pas…

— Clara !

— C’est bon, rigole-t-elle.

CHAPITRE 36

Clara

Avec ma mère, nous sortons main dans la main du cinéma. Miller est à l'autre bout du couloir, en train de vider une corbeille. Ma mère ne le voit pas, et alors qu'on va sortir, il me sourit.

Ce moment n'a aucun rapport avec lui ou moi. Pourtant quelque chose dans sa façon de me regarder donne l'impression qu'il vient de tomber amoureux de moi.

Je lui rends son sourire, consciente d'avoir envie de me rappeler à jamais ces trois secondes de silence.

CHAPITRE 37

Morgan

Ce matin, à mon réveil, pour la première fois depuis l'accident, je n'ai senti aucune tension régner dans la maison. Je me suis vite levée pour étudier un lexique des termes de l'immobilier en vue de mon entretien d'embauche, et Clara m'a embrassée avant de filer, armée de barres de céréales.

Après l'école, elle m'a envoyé un SMS pour me dire qu'elle travaillait sur son projet de film avec Miller. J'ignore si elle me dit la vérité ou non, mais elle a dix-sept ans. Elle a déjà un horaire à ne pas dépasser, alors tant qu'elle le respecte, je ne vais pas lui demander de détails sur ce qu'ils font avec Miller. Je sais qu'elle prend la pilule et je suis certaine qu'ils ne font pas l'amour, grâce à ses aveux en état d'ébriété.

J'y reviendrai bientôt mais quand le moment sera venu. Je préfère y aller doucement. Si je la bouscule trop, elle risque de se braquer et c'est la dernière chose que je voudrais.

J'ai invité Jonah à dîner. Ça s'est bien passé. En même temps, on donnait à manger à Elijah, chacun à son tour, et le petit semblait se régaler de cette nourriture toute nouvelle pour lui.

Il se trouve à présent sur un tapis, en train de s’amuser avec ses jouets de bébé ; Jonah s’est allongé sur le canapé, les jambes écartées pour me laisser la place de m’asseoir, adossée à son torse ; on regarde Elijah jouer.

Le bras gauche posé sur mon estomac, Jonah m’embrasse de temps à autre sur la tempe, et plus il le fait, plus je m’y habitue, moins je m’en veux. Je voudrais qu’il continue jusqu’à ce que je n’éprouve plus le moindre remords mais je crains que ça ne prenne plusieurs mois.

Je soupire à cette idée et Jonah demande aussitôt :

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Je m’inquiète trop, je crois. Je ne voudrais pas que leur trahison nous entraîne à ne plus jamais nous faire confiance.

— Ça ne m’inquiète pas, répond-il d’un ton assuré.

— Pourquoi ?

— Parce qu’on n’était pas avec la bonne personne, jusqu’à maintenant.

Je tourne la tête vers lui et l’embrasse.

Glissant le pouce sur ma lèvre, il me contemple d’un air serein. Je ne suis pas certaine d’avoir jamais vu cette expression sur le visage de Jonah Sullivan. Il a passé tant de temps à lutter contre lui-même, maintenant la paix intérieure qui l’habite est évidente.

— Ça ira, Morgan. Très bien, même, tu verras.

Quand on entend s’ouvrir la porte d’entrée, on s’écarte vivement l’un de l’autre. Clara n’était pas censée rentrer avant au moins une heure. Je m’assieds au bord du canapé et Jonah éloigne ses jambes de moi.

Clara referme la porte derrière elle et pose son sac.

— Plus la peine de jouer la comédie, lance-t-elle en allant s’asseoir à côté d’Elijah.

Jonah m’interroge du regard, se demandant s’ils ne feraient pas mieux de partir. Mais Clara l’a vu, et tout en prenant le bébé dans ses bras, elle s’adosse au canapé en face de nous.

— Reste, dit-elle à Jonah. J’ai envie de jouer un peu avec lui.

Nous la regardons silencieusement sans trop savoir à quoi nous attendre. Cette nuit, ça s'est bien passé entre nous, ce matin aussi. Pour autant, nous n'avons pas parlé de notre liaison à Jonah et moi ; en fait, nous n'en avons même pas vraiment parlé avec Jonah.

Clara tient toujours Elijah en essayant de lui faire répéter les petits sons qu'elle émet.

— Il a déjà dit quelques mots ? demande-t-elle.

— Pas encore. Il lui faudrait encore au moins deux mois.

Elle s'amuse à le tenir debout sur le plancher devant elle.

— Tu peux dire papa ?

Il agite les jambes et roule au sol. Pourtant, à notre grand étonnement, il répète le mot si parfaitement que tout se fige, comme si nous doutions de ce que nous venons d'entendre.

— Il vient de… balbutie Jonah.

— Je crois, oui, répond Clara.

Et elle répète :

— Papa ?

Elle essaie de pousser Elijah à le redire mais il émet bien d'autres sons à la place. Je reste persuadée que c'était juste un coup de chance, cependant, ça ne pouvait pas mieux tomber.

Clara le présente à Jonah.

— Voilà ton papa.

Je ne sais pas si c'est le fait de se voir désigné comme le père d'Elijah, ou d'entendre ce mot sortir de la bouche du petit, mais les yeux de Jonah s'emplissent de larmes.

Et je ne peux retenir mes pleurs. Clara nous regarde l'un après l'autre.

— Super ! Moi qui croyais avoir fini…

Et la voilà qui fond en larmes aussi. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à jouer avec Elijah, un sourire aux lèvres. Puis, de façon très inattendue, dans un soupir, elle pose la tête sur l'épaule de Jonah.

Ce n’est peut-être rien pour elle, mais pour moi, c’est énorme, plus que n’importe quels mots.

Elle s’excuse ainsi. De ce que Chris lui a fait. De nous avoir crus coupables.

Ce petit geste me fait pleurer encore plus fort, Jonah aussi, car dès qu’elle soulève la tête de son épaule, il détourne le visage comme pour regarder ailleurs.

Il n’y a qu’Elijah qui ne pleure pas.

— Waouh ! s’exclame Jonah en s’essuyant les yeux avec un pan de sa chemise. On est pathétiques.

— De vraies loques, renchérit Clara.

On reste un moment assis par terre à jouer avec Elijah, à rire de ses mimiques ; on essaie de lui faire répéter papa mais sans résultat.

— Qu’est-ce que tu vas lui raconter ? demande Clara.

— La vérité, répond Jonah.

— Bon. Il vaut mieux dire la vérité. J’ai toujours rêvé d’avoir un petit frère. Peut-être pas de cette façon, mais ça ira.

J’apprécie qu’elle fasse preuve d’assez de maturité pour séparer la raison de l’existence d’Elijah et son amour pour lui. La rancœur est un poids trop lourd à porter au long de sa vie. Depuis vingt-quatre heures, je suis si fière de la regarder assumer ces nouvelles avec une telle intelligence, une telle maturité.

Elijah se met à bâiller. C’est le signal du départ pour Jonah. Je l’aide à rassembler les affaires du bébé. Lorsqu’on se retrouve devant la porte, prêts à se dire adieu, j’éprouve un étrange sentiment. Je voudrais l’accompagner, cependant je ne sais pas ce que Clara en penserait.

Il voudrait m’embrasser, je le sais, mais, encore une fois, pas devant Clara.

— Bonne nuit, murmure-t-il d’une voix frémissante.

Apparemment, il a du mal à s’en aller sans un baiser, d’autant qu’il a déjà dû le faire si souvent.

— Arrêtez, tous les deux ! lance soudain Clara. Ça fait drôle, mais je m’y habituerai.

On se regarde, soulagés, et avec la permission de ma fille, j’accompagne Jonah. Une fois qu’il a attaché Elijah sur son siège auto, il ferme la portière, passe les bras autour de ma taille et me presse contre la carrosserie.

Je ne ressens alors qu’un immense soulagement. Ces trois derniers jours auraient pu tourner au désastre, mais non. Sans doute grâce à Clara. Ou à Jonah. Ou à nous tous. Je ne sais pas.

— Elle est extraordinaire, dit-il.

— Oui. J’oublie toujours combien la vie d’adolescent est difficile. Particulièrement dans sa position. J’oublie toujours le poids des émotions et des hormones qui va avec cet âge.

— Tu as été d’une patience incroyable avec elle.

Son compliment me fait rire :

— Tu crois ? J’ai plutôt l’impression d’avoir perdu mes nerfs plusieurs fois.

— Si je deviens un parent moitié moins doué que toi, ce sera déjà bien.

— Tu élèves un enfant dont tu n’es pas le père biologique. Ça fait de toi un parent deux fois plus doué que moi.

— J’adore quand tu me fais ce genre de compliment. C’est plutôt sexy !

— Pareil. Rien de plus attrayant pour moi que de te voir jouer les papas gâteaux.

— On est bizarres.

— Je sais.

Il entrelace nos doigts et bloque nos mains derrière mon dos contre la voiture, puis il embrasse ma joue.

— Je peux te poser une question ?

Il promène ses lèvres sur mon visage et s’arrête sur ma bouche, avant de reculer un peu, qu’on puisse se regarder.

— Veux-tu être ma petite amie ?

— Ça se passe comme ça avec les mecs, maintenant ? dis-je en éclatant de rire. Ils demandent les filles en copinage ?

— Je n’en sais rien. Ça fait un moment que j’ai envie de te faire cette proposition, alors ça me plairait que tu répondes oui.

Je me penche vers lui pour murmurer contre ses lèvres :

— Oh oui !

Il lâche mes mains pour prendre mon visage en coupe.

— J’ai envie de t’embrasser, sauf que je ne vais pas y mettre la langue parce que je ne pourrai plus m’arrêter. Je ne veux pas que Clara croie qu’on est en train flirter devant la maison.

— C’est pourtant le cas.

— Oui, mais je suis sûr que ça la met encore mal à l’aise. Allez, rentre et fais comme si de rien n’était.

Je ris encore lorsque j’attire son visage vers ma bouche. Il gémit alors que nos langues se rejoignent. On s’embrasse ainsi une longue minute, puis une autre.

Quand il finit par s’éloigner, il secoue un peu la tête en me contemplant.

— C’est incroyable, commente-t-il. Voilà si longtemps que j’avais renoncé à toute idée d’avenir avec toi.

— Et que je ne me suis plus permis d’y songer.

Son sourire se teinte d’une légère tristesse.

— J’aurais renoncé à tout ça pour qu’ils ne meurent jamais. J’ai beau me sentir heureux avec toi, jamais je n’ai souhaité que ça nous arrive un jour. J’espère que tu le sais.

— Bien sûr. Ce n’est même pas la peine de le dire.

— Je sais. Seulement, je n’ai pas encore tout réglé dans ma tête. Je suis heureux d’être enfin avec toi, mais je me sens un peu coupable de la façon

dont c’est arrivé.

Il m’étreint encore et je me blottis un moment dans ses bras.

— Quelque part, reprend-il, je me demande si tu veux vraiment ça. *Moi.* Je comprendrais que tu refuses. Ça fait beaucoup à assumer. Je n’ai pas autant d’argent que Chris et j’ai la charge d’un bébé. Ce serait comme un recommencement pour toi, peut-être que tu préférerais avoir un peu de temps, maintenant. Je ne sais pas. Mais je comprendrais. Je tiens à ce que tu le saches.

J’ai envie de secouer la tête pour nier sur-le-champ, et puis je réfléchis à ce que cela impliquerait. Si on fait ça, je vais devoir élever un autre enfant, m’engager dans une vie complètement nouvelle, alors que la précédente s’est arrêtée de façon totalement inattendue. La plupart des gens auraient besoin d’un peu de temps pour s’adapter. Surtout pour passer d’un long mariage à une relation toute neuve en l’espace de quelques mois. Je comprends que Jonah s’attende à des hésitations de ma part.

Je ferme les yeux et cache mon visage contre son torse ; j’entends son cœur battre et remonte une main pour la poser juste dessus, sentir ses palpitations rapides qui secouent tout son corps. Visiblement, il tremble de peur, en ce moment.

Et ça m’attriste car, s’il y a une chose dont Jonah Sullivan ne devrait pas douter, ce sont mes sentiments pour lui. Il est vrai que je ne lui ai jamais détaillé pour quelles raisons je l’aime. Je plante mon regard dans le sien alors que je lui dis enfin tout ce qu’il mérite t’entendre :

— Quand on était ados, il n’y avait que toi pour rire à mes plaisanteries. Et tu le cachais, de peur que ça ne révèle tes sentiments. J’ai toujours guetté tes réactions. Et parfois, quand on se disputait, Chris et moi, je constatais que tu n’en profitais jamais pour essayer de nous pousser à rompre. Tu m’écoutais juste me défouler et puis tu me rappelais quelques-unes de ses plus belles qualités. L’année dernière, quand Jenny est tombée enceinte, j’ai pensé que tu l’abandonnerais. Mais non. Et puis, il y a eu le soir où tu es

revenu chercher Elijah après avoir découvert que tu n'en étais pas le père biologique… je crois que c'est là que je suis tombée amoureuse de toi. Je n'en étais plus à apprécier certaines de tes qualités, c'était *toi* que j'aimais.

Je ne veux pas qu'il se croie obligé de donner une suite à ces paroles. Je sais déjà ce qu'il ressent pour moi. Depuis longtemps. C'est son tour de comprendre ce que cela fait d'avoir toujours été le premier choix de quelqu'un.

— J'ai épousé Chris parce qu'il était le père de mon enfant et je voulais que ça marche. Je l'aimais. Et j'aimerai toujours Jenny aussi. Mais tu es la seule personne au monde que j'aime sans aucune raison précise. Je t'aime, c'est comme ça, je n'y peux rien et ça me fait du bien. Je suis heureuse à l'idée d'élever Elijah avec toi. Et si, avant de faire l'amour avec toi pour la première fois, j'ai dit que je risquais de le regretter, j'ai eu complètement tort. Ça n'a jamais été le cas, ni cette nuit-là, ni maintenant. Je suis certaine de ne jamais le regretter.

Je monte sur la pointe des pieds et l'embrasse doucement sur les lèvres :

— Je t'aime, Jonah. Je t'aime tant.

Puis je m'éloigne et rentre à l'intérieur. En ouvrant la porte d'entrée, je jette un regard vers lui, toujours debout dans l'allée, et qui me sourit.

Magnifique.

Je ferme la porte, et pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que certains trous commencent à se remplir. Jonah comble déjà toutes ces parties demeurées vides avec Chris.

Et puis je suis si fière de Clara, de la femme qu'elle va devenir. Elle a dû suivre une route pleine d'ornières pour en arriver là, bien plus que la plupart des ados de son âge. Ma fierté maternelle est revenue.

Je ne sais toujours pas ce que je voudrais devenir, ni quelle carrière je voudrais poursuivre, mais ces derniers mois m'ont permis de progresser. Voilà un moment que je voulais reprendre mes études, me lancer dans un nouveau métier, même si, pour je ne sais quelle raison, je croyais qu'il était

trop tard. Mais pas du tout. Je suis en constante évolution. Et il en sera peut-être toujours ainsi. Je ne sais pas si j'aurai un jour l'impression d'atteindre ma version finale, et je ne suis pas sûre d'y tenir. Ce voyage à la recherche de moi-même devient trop excitant.

Je reprends ce que j'ai écrit sur le cadre de mon anniversaire : *Déterminer ma passion.* Je n'en ai peut-être pas qu'une seule et je n'ai peut-être pas assez accordé d'importance à mes désirs. L'idée qu'il me reste toute ma vie pour les déterminer me transporte. Il me reste tant de choses à essayer, qu'elles fonctionnent ou non.

*
* *

Après le départ de Jonah, une fois que Clara est montée se coucher, je vais dans ma chambre pour récupérer toutes les lettres de Jenny que Chris a rangées dans sa boîte à outils. Depuis le jour où j'ai découvert la vérité, trop de questions m'ont assaillie. Je croyais que j'avais besoin de réponses, mais non. Je sais que j'aimais les plus belles versions de Chris et Jenny. Sauf qu'ils sont tombés mutuellement amoureux de la pire version de l'autre, celle qui était capable de trahisons et de mensonges.

Je garderai à jamais des souvenirs d'eux, car ils ont occupé une place énorme dans ma vie. Cependant, ces lettres n'en font pas partie. Je n'ai pas envie de les connaître ni de les prendre en considération.

L'une après l'autre, je les déchire en mille morceaux, sans les lire.

Je suis contente de la direction qu'a prise ma vie et je sais que, si je me laisse obséder par le passé, cela m'empêchera d'évoluer.

Je jette tous les restes de leur histoire dans les toilettes et tire la chasse d'eau. En relevant la tête, j'aperçois mon reflet dans la glace.

J'ai retrouvé mon air heureux. Vraiment heureux.

Et c'est merveilleux.

CHAPITRE 38

Clara

Quelques mois plus tard

Je reviens dans le salon et glisse ma main dans celle de Miller. On a tous les deux le trac. On a travaillé si dur sur ce film, et j'aimerais vraiment qu'il plaise à Jonah.

Ma mère éteint les lumières et s'assied sur le canapé à côté de Lexie et Efren. Jonah est perché sur le bord de la causeuse, plus impatient de voir la vidéo que tout le monde.

En fin de compte, on a décidé d'en faire un mockumentaire[1]. Nos vies étaient accablées par le malheur quand on s'est lancés, alors j'avais envie de me défouler.

La durée limite étant fixée à quelques minutes, la chose s'est révélée beaucoup plus difficile qu'on ne l'aurait cru, avec un début, un milieu et une fin, mais j'espère qu'on y est parvenus. Sauf qu'on ignore si quiconque appréciera notre humour décalé.

Miller me jette un regard et je perçois son anxiété. On échange un sourire alors que le film commence.

L'écran est noir, et puis des lettres jaillissent en lettres orange vif, pour former le mot : CHROMOPHOBE.

La scène s'ouvre sur un personnage de dix-sept ans et le nom KAITLYN s'inscrit sur l'écran. Kaitlyn (jouée par moi) se trouve dans une

pièce vide, assise sur un tabouret. Un projecteur est braqué sur elle ; elle détourne les yeux de l'objectif en se tordant nerveusement les mains.

Une voix *off* lance :

— Pouvez-vous nous dire comment tout a commencé ?

— Eh bien… marmonne-t-elle d'un ton terrifié.

Visiblement, elle a du mal à répondre :

— Je crois que j'avais cinq ans, peut-être ? Ou six ans ? Je ne sais pas trop…

La caméra zoome sur son visage.

— Mais… je me rappelle chaque mot de leur conversation, comme si ça s'était passé ce matin. Maman et papa… ils étaient dans le salon, face au mur, avec tous ces… ces… nuanciers de peinture dans les mains, à essayer de décider quelle teinte de blanc y étaler. Et voilà ce qui est arrivé.

Kaitlyn déglutit mais continue malgré sa réticence :

— Ma mère a regardé mon père. Elle… elle le regardait alors que les mots qui allaient sortir de sa bouche risquaient de briser notre famille à jamais.

Visiblement écœurée par ce souvenir, Kaitlyn essuie une larme qui coule sur sa joue. Puis elle respire un grand coup avant d'achever sans reprendre son souffle :

— Ma mère lui a dit : *« Pourquoi pas orange ? »*

Ce souvenir la fait frémir.

L'écran devient noir avant de passer à un autre personnage, un homme plus âgé et lugubre. Le nom de PETER apparaît. Cette fois, c'est Papy qui joue.

Peter est assis dans un fauteuil vert des années cinquante qu'il gratte de ses ongles fragiles, déchirant un peu le duvet qui tombe par terre.

De nouveau, on entend la voix *off* :

— Par où aimeriez-vous commencer, Peter ?

Il contemple la caméra de ses yeux bruns en amande cerclés de rides et aux blancs injectés de sang.

L'écran nous entraîne dans un flashback… vers une version de Peter plus jeune. Le jeune homme se trouve dans une chambre à la décoration désuète, avec un poster des Beatles au mur. Il fouille dans son placard en râlant, tandis que la voix du Peter d'aujourd'hui raconte :

— Je ne retrouvais pas ma chemise porte-bonheur.

Le jeune Peter (joué par Miller) sort de sa chambre puis de la maison par la porte du jardin.

— Alors… je suis allé demander à ma mère si elle ne t'avait pas vue.

La mère est en train d'étendre le linge.

— J'ai dit : *« Maman ? Où est ma chemise bleue ? »*

L'objectif revient sur le Peter d'aujourd'hui, en train de se tourner les pouces. Il pousse un bref soupir et lève les yeux sur la caméra.

— Elle m'a regardé en disant : *« Je ne l'ai pas encore lavée. »*

L'écran montre de nouveau l'adolescent, face à sa mère, l'air incrédule. Il porte les mains à ses tempes.

— C'est là que j'ai compris, explique la voix de Peter. Je n'avais pas le choix.

La caméra suit le jeune homme en train de filer vers la maison, droit sur son placard. Il écarte les vêtements jusqu'à ce que la caméra montre une chemise qui se balance sur son cintre.

— C'était ma seule chemise propre.

On revient au Peter âgé, en train de regarder le plafond, ses paumes moites appuyées sur les cuisses, la tête renversée sur le dossier du fauteuil vert.

Une voix *off* l'appelle :

— Peter ? Tu veux faire une pause ?

— Non, non ! Je veux juste en finir avec ça.

Il soupire de nouveau, face à la caméra :

— J’ai fait ce que j’avais à faire, lâche-t-il en haussant les épaules.

La caméra suit l’adolescent en train d’arracher la chemise de son cintre ; il ôte le tee-shirt sale qu’il portait pour enfiler la chemise d’un mouvement irrité.

— Il fallait que je la porte, insiste le vieux Peter d’un ton stoïque. Je ne pouvais pas y aller comme ça. C’étaient les années cinquante. Il le fallait.

— De quelle couleur était-elle, Peter ? interroge la voix *off*.

Il secoue la tête. Apparemment, il a du mal à se souvenir.

— Peter, insiste la voix. De quelle couleur était-elle ?

Il pousse encore un soupir exaspéré :

— Orange. Elle était *orange*, d’accord ?

Et il détourne la tête, l’air honteux.

L’écran redevient noir.

La scène suivante s’ouvre sur un nouveau personnage, une femme blonde, dans son impeccable chemisier blanc très professionnel, en train de tirer dessus.

— On est prêts ? demande-t-elle.

— C’est vous qui voyez, répond la voix *off*.

— Bon, alors je commence ?

Elle interroge quelqu’un d’autre du regard puis se tourne vers la caméra :

— Je suis le Dr Esther Bloombilingtington. Experte en chromophobie.

— Pourriez-vous définir ce terme ? demande la voix.

Le Dr Bloombilingtington hoche la tête :

— C’est une peur irrationnelle et persistante de la couleur.

— Quelle couleur au juste ?

— Cela dépend de chaque patient. Parfois, ils redoutent le bleu ou le vert ou le rose ou le rouge ou le jaune ou le noir ou le brun ou le violet. Même le noir. Aucune couleur n’est exclue. Certains patients peuvent même appréhender plusieurs couleurs ou, dans les cas les plus sévères…

Elle regarde la caméra d’un air impassible :

— Toutes les couleurs.

La voix *off* lui pose une autre question :

— Mais vous n’êtes pas là aujourd’hui pour parler de ces couleurs, n’est-ce pas ?

— Non. Aujourd’hui, je suis venue pour une autre raison. Depuis quelque temps, l’une de ces couleurs donne des résultats alarmants et persistants.

Elle respire un grand coup puis ses épaules retombent alors qu’elle reprend la parole :

— Les résultats de cette étude sont importants et j’estime qu’il faut en alerter le monde entier.

— L’alerter de quoi ?

— D’après nos découvertes, l’orange est non seulement la cause de la plupart des cas de chromophobie, mais nos recherches prouvent sans l’ombre d’un doute que c’est, de loin, la pire de toutes les couleurs.

— Et quelle preuve en avez-vous ? demande la voix *off*.

Le Dr Bloombilingtington fixe la caméra d’un air grave :

— À part quelques douzaines de *likes* sur nos sondages d’opinion sur Twitter et quelques autres sur nos articles Instagram à ce sujet, nous avons aussi… les gens. Les gens et leurs histoires.

Elle se penche en avant, le regard fixe, alors que s’élève une musique dramatique :

— Écoutez donc leurs histoires.

L’écran redevient noir.

La scène suivante revient sur le premier personnage, Kaitlyn, une boîte de mouchoirs en papier à la main :

— Dès que ma mère a dit ces choses à mon père…

Elle fixe la caméra :

— Il… il est mort.

Elle se tapote les paupières avec un mouchoir.

— Il… il l'a juste regardée, choqué qu'elle puisse seulement suggérer de l'orange comme couleur pour le salon. Dès qu'elle a dit ça, il a lâché ses petits nuanciers pour porter la main à son cœur et il… il est mort.

L'air encore incrédule, elle ajoute :

— Sa dernière parole a été… *orange*.

Elle laisse échapper un sanglot et secoue la tête.

— Jamais je ne pourrai pardonner à ma mère. Qui peut imaginer de peindre ses murs en orange ? C'est la dernière chose qu'il a entendue. La dernière.

L'écran redevient aussitôt noir.

Puis il se rallume sur un flashback du jeune Peter au volant d'un vieux camion bleu. Il porte sa chemise orange, le visage tordu de colère.

— Je voulais porter la chemise bleue, raconte la voix du vieux Peter, mais je n'avais pas le choix. Je savais que Mary préférait la bleue. Elle me l'a même dit le jour où je l'ai invitée à sortir. Je l'ai complimentée sur sa robe jaune et elle a virevolté en demandant : *« Elle n'est pas jolie ? »* J'ai fait oui de la tête et là, elle a ajouté : *« J'aime ta chemise, Peter. Le bleu te va bien. »*

La caméra revient sur le vieux Peter, assis dans son fauteuil vert, les yeux plus injectés de sang que jamais.

— Le soir, quand je suis arrivé au cinéma… elle m'attendait devant. Seule. Je me suis garé, j'ai coupé le moteur de la camionnette, et de là, je l'ai regardée, si jolie, dans sa robe jaune.

Le flashback montre le jeune Peter assis dans sa camionnette avec sa chemise orange, en train d'admirer une jolie fille dans sa robe jaune qui attend, toute seule. Il frémit.

— Je ne pouvais pas. Impossible qu'elle me voie comme ça.

Le jeune Peter redémarre et commence à sortir du parking.

La caméra revient sur le vieux Peter dans son fauteuil vert.

— QUE devais-je FAIRE ?!

Il est tellement furieux qu'il se lève de son siège, mais il est trop vieux pour se tenir droit.

— Je ne pouvais pas me présenter dans une chemise pareille ! Je n'avais pas d'autre choix que de partir !

Il retombe dans son fauteuil et secoue la tête, regrettant visiblement un choix qui a eu une telle répercussion sur le reste de sa vie.

— Peter ?

Il lève les yeux sur la droite de la caméra, vers la personne à qui appartient la voix *off*.

— Pouvez-vous nous dire ce qui est arrivé à Mary ?

Il grimace, accentuant encore les rides sur son visage.

— Qu'est-il arrivé à Mary, Peter ?

Il se redresse à moitié et lève un bras vengeur.

— Elle a épousé Dan Stanley ! Voilà ce qui lui est arrivé !

Et il retombe, accablé de chagrin.

— Ils se sont rencontrés ce soir-là… dans ce cinéma. Le soir où je devais l'inviter, avec ma chemise bleue. Ils sont tombés amoureux. Ça s'est terminé par trois enfants, et quelques chèvres. Ou des moutons. Enfin, je ne sais plus. Ils en avaient beaucoup. Je passais tous les jours devant leur ferme en allant travailler, et leurs fichus animaux paraissaient… tellement en forme ! Comme si Dan Stanley s'occupait bien d'eux, et de Mary, alors qu'elle aurait dû être à moi !

Il se penche vers une table basse pour attraper un mouchoir en papier dans lequel il souffle.

— Voilà où j'en suis, ajoute-t-il en désignant la chambre comme s'il n'avait rien d'autre à montrer de sa vie. Seul.

Il se mouche encore, l'œil fixé sur l'objectif qui zoome un long moment sur son visage. Puis il ajoute :

— Je n'ai plus envie d'en parler. J'arrête là.

L’écran redevient noir.

La scène suivante s’ouvre sur le Dr Bloombilingtington, les sourcils froncés.

— D’après vous, demande la voix *off*, qu’est-ce que les gens vont tirer de ce documentaire ?

— Ce que j’espère… la seule chose que j’espère, c’est que tous les spectateurs qui auront vu ça en viendront à bannir cette couleur atroce. Non seulement l’orange massacre des vies, mais il ne va avec aucune autre couleur.

L’écran redevient noir.

Des mots apparaissent dans toutes les couleurs sauf de l’orange : Si vous ou quelqu’un que vous connaissez avez vu la couleur orange ou prononcé à haute voix le mot orange, vous pouvez être atteints de chromophobie. Veuillez contacter un psychiatre en vue d’un diagnostic officiel. Si vous désirez faire une donation, ou participer aux efforts de notre campagne pour bannir cette couleur de notre langue et de notre monde, veuillez nous envoyer un e-mail à CampagneDeLaCouleurSansNom@gmail.com

L’écran redevient noir.

Puis défile le générique de fin, sauf qu’il ne contient que trois noms puisque, à part moi, Miller et Papy ont joué tous les rôles.

Miller ne m’a pas lâché la main de toute la projection. Il a la paume moite. Je sais que toute la vidéo ne dure que cinq minutes mais ça m’a paru plus long. Sans parler du temps qu’il nous a fallu pour la tourner.

Un silence total règne sur la pièce et j’ignore s’il faut y voir un bon ou un mauvais signe. Je jette un coup d’œil vers Jonah, mais il garde les yeux fixés sur la télévision.

Lexie et Efren ont le regard braqué sur le sol.

C’est ma mère qui prend la parole :

— C’était…

Elle jette un coup d’œil vers Jonah qui n’a pas réagi. Alors elle reprend :

— C’était… inattendu. D’une très grande qualité. Très bien joué. Je veux dire… je ne sais pas. Vous nous avez demandé d’être francs, alors… je n’ai pas compris. Je suis peut-être trop vieille.

— Non, renchérit Lexie en secouant la tête. Ce n’est pas une question d’âge. Parce que, moi non plus, je ne comprends pas.

— C’est un mockumentaire, explique Miller sur la défensive. Un documentaire parodique. En principe ça fait rire.

— Moi, j’ai ri ! déclare Efren.

— Pas du tout, affirme Miller en allant rallumer les lampes.

J’attends toujours que Jonah dise quelque chose. Il finit par se détourner de la télévision pour nous examiner tous les deux.

Et le voilà qui se met à applaudir.

Lentement, au début, puis il accélère en se levant ; il se met à rire, et je sens que Miller commence enfin à se détendre.

— C’était brillant ! s’exclame-t-il. Quelle qualité ! Et quels comédiens ! Qui a joué Peter ?

— Mon grand-père, dit Miller.

— Excellent ! J’ai trouvé ça fantastique. Je pense que vous avez une très sérieuse chance avec ce film.

— Tu es juste gentil, là ? demande maman. Ou quoi ?

— Non. En fait, je crois qu’on s’attendait tous à quelque chose de beaucoup plus sérieux, de plus personnel. Mais quand je me suis rendu compte que c’était un mockumentaire, je n’en revenais pas de constater une telle réussite. Vous avez assuré. Tous les deux.

Miller et moi poussons un énorme soupir de soulagement. On a travaillé tellement dur sur ce projet ! Je sais qu’il laisse une impression d’absurde, mais c’est justement l’objectif.

Je ne suis pas vexée que personne d'autre n'ait compris. Pour nous, l'important, c'était que Jonah comprenne, car son nom va apparaître comme celui du prof qui nous aura encadrés.

Miller me serre dans ses bras. Je sens son soulagement alors qu'il souffle dans mon cou :

— Trop content que ce soit fini. J'avais peur qu'il déteste ça.

Je suis soulagée, moi aussi.

Ça fait du bien.

Miller ouvre l'ordinateur branché à la télévision.

— Bon, j'ai une autre vidéo.

Là, je ne comprends plus :

— Mais on a fait juste celle…

— C'est une surprise, répond-il en souriant.

Il ouvre un autre fichier puis se précipite pour éteindre la lumière.

Je ne sais pas à quoi il joue.

Toujours au fond du salon, je sens ses bras qui m'enlacent et il pose son menton sur mon épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Chut ! Regarde.

Le film s'ouvre sur Miller devant la caméra qu'il tient dans une main tout en agitant l'autre :

— Salut, Clara !

Puis il montre ce qui l'entoure. On est dans sa chambre. Il s'assied sur le lit en disant :

— D'accord, je sais que tu n'aimes pas trop les trucs élaborés, mais… j'avais déjà commencé ça quand tu me l'as dit. Alors… j'espère que tu aimeras.

L'écran redevient noir puis s'ouvre sur une séquence où nous apparaissons tous les deux. Tous les plans de coupe qu'il a pris ces derniers

mois. Des passages où on est assis sous un arbre dans le parc, ou en plein travail sur notre vidéo, ou au lycée, dans sa maison, chez moi.

Le montage s'arrête, et dans la scène suivante sonorisée, on retrouve Miller en train de filmer dans son pick-up. Il claque la portière, et murmure :

— Salut, Clara. Je crois que tu devrais venir au bal de promo avec moi.

Après quoi, il dispose la caméra sur un trépied, la pointe vers moi.

C'était la première fois qu'il se servait de la caméra, quand on était au *food truck*. Il s'en va commander des sandwichs et le film me montre en train de faire des grimaces devant l'objectif.

La scène suivante remonte au jour où on a manqué le lycée. Il installe la caméra devant l'arbre auquel je suis adossée en train de regarder l'eau. Au début, on ne voit pas son visage, puis il jaillit devant l'objectif :

— Salut, Clara, murmure-t-il en hâte. Tu devrais venir au bal de promo avec moi.

Après quoi il s'éloigne, se glisse entre l'arbre et moi comme si tout se passait bien.

Je ne me doutais pas qu'il faisait tout ça. Je me retourne vers lui, mais il me fait signe de regarder la télévision.

Les trois scènes suivantes tournent autour de nos rendez-vous, avec lui qui surgit en m'invitant à aller au bal de promo avec lui. Je ne me doutais pas alors qu'il faisait ça.

Puis une scène ouvre sur lui, dans la file d'attente du Starbucks. Il pointe sa caméra sur moi, assise dans un coin, en train de lire un livre.

Ah, c'est le premier jour où on s'est embrassés.

Il retourne l'objectif vers lui et murmure :

— Tu es trop mignonne en train de lire ton bouquin. J'espère que tu vas venir au bal de promo avec moi.

— Miller…

J’essaie encore de me retourner mais il veut toujours que je garde les yeux rivés sur l’écran. Je n’en reviens pas qu’il montre des images qui datent d’avant l’époque où on sortait ensemble.

Dans la scène suivante, il se trouve à l’extérieur, adossé à un poteau. Je ne reconnais pas tout de suite l’endroit. Mais quand il essuie les gouttes de sueur de son front et retire la sucette de sa bouche, je me rends compte qu’il se trouve devant le panneau d’entrée de la ville. Il se filme.

— Alors, Clara Grant, tu viens d’arriver dans le coin, et je sais que tu m’as vu debout au bord de la route. Voilà ce qu’on va faire : j’ai une petite amie mais j’ai arrêté de penser à elle en allant me coucher et Papy dit que c’est mauvais signe et que je devrais rompre avec elle. En fait, voilà un moment que tu m’intéresses et que je ne sais pas comment te le dire. Donc, je te propose un marché : si tu fais demi-tour au pied de cette colline pour revenir me chercher, je prendrai ça comme un signal, je suivrai mon instinct, romprai avec ma copine et te ferai une proposition. Je pourrais même t’inviter au bal de promo cette année. Mais si tu ne fais pas demi-tour, je comprendrai qu’on n’était pas destinés à…

Son regard d’illumine, comme s’il venait d’apercevoir quelque chose. Il sourit, se remet en gros plan :

— Et voilà ! Tu es revenue.

À la fin de cette scène, je suis en larmes.

Alors que commence la scène suivante, je ne reconnais rien du tout. On ne voit d’abord que le plancher, puis Papy. Il paraît beaucoup plus jeune, là, en meilleure santé.

— Arrête de me filmer, maugrée-t-il.

Miller retourne la caméra vers lui. Il paraît plus jeune, lui aussi, plus maigre, dans les quinze ans.

— Papy a hâte de voir le spectacle ! raille Miller avant de diriger la caméra vers la scène du théâtre.

Mon cœur se met à battre la chamade quand je la reconnais. Deux fois, le grand-père de Miller a tenté de me parler d'une chose qui s'était passée au lycée quand son petit-fils avait quinze ans. Et, par deux fois, ça a semblé tellement gêner Miller qu'il l'a fait taire.

Il embrasse ma tempe car il sait que je voulais connaître cette histoire dès le jour où j'ai rencontré Papy.

Après une nouvelle interruption, on se retrouve le même soir, mais à la fin de la pièce. L'objectif est maintenant braqué sur moi. J'ai quatorze ans, j'occupe la scène à moi seule, en train de déclamer un monologue. Lentement, l'image revient sur Miller.

Ce doit donc être Papy qui filme.

Penché en avant, les mains jointes sous son menton, Miller ne quitte pas la scène des yeux. Dans un lent travelling, l'objectif nous le montre, complètement absorbé, buvant chacune de mes paroles, visiblement inconscient d'être filmé.

Le monologue marque la fin de la pièce, alors lorsque j'achève ma dernière phrase, tout le monde se met à applaudir.

Sauf Miller.

— Waouh ! murmure-t-il. Elle est incroyable. *Épique.*

C'est là qu'il se tourne vers son grand-père et voit la caméra pointée sur lui. Il essaie de la lui arracher des mains mais Papy lui échappe et parvient à les filmer tous les deux ensemble. Miller levant les yeux au ciel tandis que Papy déclare :

— Je crois que tu viens de tomber amoureux.

— Tais-toi ! rigole Miller.

— Tu verras, c'est dans le film, assure Papy en le prenant de nouveau seul. Comment s'appelle-t-elle ?

— Je sais pas trop. Clara, je crois.

Il ouvre le programme et lit :

— Clara Grant. Elle jouait le rôle de Nora.

Il ne nie pas un instant les affirmations de son grand-père. Le public continue d'applaudir alors que les acteurs saluent et que le rideau tombe. Mais Miller ne regarde que la caméra.

— Tu peux arrêter, maintenant.

— Je trouve ça mignon ! s'esclaffe Papy. Tu devrais l'inviter.

— C'est ça ! Une star comme elle ! Je ne dois compter pour rien à côté.

— Je dirais que si, rigole Papy en tournant l'objectif vers lui.

— Arrête ça !

Papy sourit toujours à l'image, désigne encore une fois son petit-fils. Quand on annonce mon nom et que c'est mon tour de venir saluer, Miller se mord la lèvre pour s'empêcher de sourire.

— Tu as l'air d'un amoureux transi ! commente Papy. Dommage qu'elle ne soit pas à ta portée.

Miller fait face à la caméra, amusé, sans essayer de cacher ses sentiments. Il se penche, regarde droit dans l'objectif :

— Un de ces jours, cette fille me remarquera. Tu verras.

— Je ne suis pas immortel. Ni toi.

— Tu es le pire de tous mes grands-pères.

— Je suis le seul.

— Encore heureux !

La séquence s'arrête là.

Mes joues sont baignées de larmes ; je secoue la tête, complètement sous le choc. Miller me tient toujours par l'épaule et murmure à mon oreille :

— Toi qui trouvais idiot qu'on t'invite au bal !

Je ris à travers mes larmes, puis je me tourne pour l'embrasser :

— Apparemment, je me suis bien trompée.

Il pose son front sur le mien et sourit.

Quelqu'un allume les lumières. Quand on se sépare, je vois ma mère s'essuyer les yeux.

— C’est ça que vous devriez montrer au jury, commente-t-elle.

Lexie approuve de la tête.

— Ça ne répond pas aux critères, rétorque Jonah. Tout n’a pas été filmé cette année. Mais c’était très sympa !

Je regarde encore l’écran noir de la télévision. Soudain, quelque chose me frappe :

— Attendez ! Miller, tu as dit que tu avais donné à ton pick-up le nom d’une chanson des Beatles. Mais c’était celui de mon personnage dans cette pièce.

Il sourit.

— Les Beatles n’ont aucune chanson qui s’appelle Nora.

Il secoue la tête et je n’arrive pas à y croire. Jamais il ne pourra égaler ce degré de romantisme.

*

* *

Une heure après, je plane encore. Uniquement grâce à Miller.

Il a promis de m’emmener dîner car je meurs de faim, mais il prend la direction opposée à la ville.

— Je croyais qu’on allait manger.

— Je voudrais d’abord te montrer quelque chose chez moi.

Je suis assise au milieu de son pick-up, la tête appuyée sur son épaule. Je regarde mon téléphone quand on commence à ralentir. On passe devant chez Miller sans s’arrêter, mais il finit par se garer au bord de la route, en pleine obscurité.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Il ouvre sa portière, me prend par la main pour me faire sortir. On marche quelques pas, et là, il me montre quelque chose. Le panneau d’entrée de la ville.

— Tu ne remarques rien ?

En baissant les yeux, je m’aperçois qu’il est cimenté au sol.

— Waouh ! dis-je en rigolant. C’est toi qui as fait ça ! Tu as repoussé les limites de la ville.

— Je me disais qu’on pourrait aller chez moi, ce soir et commander une pizza avec Papy.

— Pepperoni ananas ?

Secouant la tête, il me lâche la main et retourne vers son pick-up.

— Tu es tout près de la vérité, Clara. Tout près.

Cinq minutes plus tard, Papy et moi faisons mine d’attendre, tranquillement assis au bord de nos chaises, que Miller commande sa pizza. Comme si c’était la chose la plus extraordinaire du monde. Il a mis le haut-parleur de son téléphone, si bien que toute la maison résonne de la voix de l’employé qui annonce :

— Je ne crois pas qu’on puisse livrer si loin. Nous restons dans les limites de la ville.

— J’habite à une dizaine de mètres dans les limites intérieures, affirme Miller d’un ton tranquille.

Silence au bout du fil, avant que le type n’ajoute :

— D’accord. Je vous vois sur le plan. Livraison dans quarante-cinq minutes.

Quand il raccroche, on bondit le pouce levé. Enfin, Papy ne bondit pas vraiment, mais on lui tape tous les deux sur la main.

— Je suis un génie, commente Miller. Cinq mois de dur travail complètement illégal, mais ça a fini par payer.

— Je suis assez fier de toi, ajoute Papy. Bien que je ne veuille pas cautionner quelque chose d’illégal. Enfin… s’il s’agit de pizza…

Miller rigole. Il est temps de donner ses médicaments à Papy, alors je vais les chercher dans la cuisine.

Dans la journée, il est en soins palliatifs à plein temps, mais il faut également s’occuper de lui la nuit. J’aime bien le voir. Il me raconte toujours de formidables histoires sur Miller, sur sa propre vie ; il trouve

même le moyen de plaisanter sur la disparition de sa femme. J'adore quand il parle d'elle. Ils ont été mariés cinquante-deux ans. Quand j'entends ça, je crois encore à l'amour.

Jonah et ma mère me font du bien aussi. Au début, c'était bizarre de les voir ensemble, mais tout semble aller de soi entre eux. Ils ne vont pas trop vite, ils ont décidé d'attendre un peu avant de prendre des décisions définitives, par exemple s'installer ensemble, mais on dîne presque tous les soirs avec Jonah et Elijah.

Jonah est complètement différent avec ma mère du compagnon de tante Jenny. Non pas qu'il s'entendait mal avec elle, mais ma mère semble l'illuminer comme personne. Chaque fois qu'elle est près de lui, il la regarde comme s'il n'avait jamais rien vu de plus beau.

Parfois, je surprends Miller à me regarder comme ça. Comme en ce moment, alors que je prépare les cachets de son grand-père.

Je les emporte dans le salon et m'assieds près de Miller sur le canapé.

Papy avale ses médicaments puis dépose le verre près de sa chaise.

— Alors ? demande-t-il. J'imagine que vous avez fini par voir les vidéos où il est tombé amoureux de toi ?

Je m'appuie en riant contre Miller.

— Votre petit-fils est un romantique.

— Mais non, juste un nigaud. Il lui a fallu trois ans pour te demander enfin de sortir avec lui.

— La patience est une vertu, répond Miller.

— Pas quand on a un cancer, explique Papy en se levant. Voilà sept mois que je m'attends à mourir, mais ça ne vient pas. Il vaudrait peut-être mieux en finir.

Il se rend lentement dans la cuisine, appuyé sur son déambulateur.

— En finir avec quoi ? demande Miller.

Papy ouvre un tiroir où il garde tous ses papiers, fouille dedans, puis sort un dossier qu'il rapporte dans le salon pour le jeter sur la table devant

Miller.

— Je voulais attendre que mon avocat t'en parle après ma mort. Je me disais que ce serait plus marrant comme ça. Mais parfois, j'ai l'impression que je ne vais jamais mourir et qu'il ne te reste plus beaucoup de temps pour t'inscrire à l'université.

Miller prend le dossier, l'ouvre et commence à lire la première page. On dirait un testament. Ça le fait marrer.

— Tu m'as laissé tous les droits sur l'air ?

— Voilà dix ans que je t'en parle, maugrée Papy d'un ton excédé, mais tu n'arrêtes pas de te moquer de moi !

— Peut-être que quelque chose m'échappe. Comment peut-on léguer l'air qu'on respire ?

— Mes droits aériens, imbécile ! Je les ai achetés quand j'avais trente ans, alors qu'avec ta grand-mère nous vivions encore à New York. Pendant des années des abrutis ont voulu m'inciter à les revendre, mais je t'avais déjà dit qu'ils étaient pour toi, et j'ai tenu parole.

Je n'y comprends rien, apparemment pas davantage que Miller, qui demande alors :

— Quels droits aériens ?

— On ne vous a rien appris à l'école, ou quoi ? C'est comme quand on possède des propriétés, mais dans les grandes villes, en face ou au sommet de son immeuble. Je possède un petit bloc d'air au-dessus du parc d'Union Square. La dernière fois que j'ai vérifié, ça valait plus d'un quart de million de dollars.

Miller s'étrangle et je lui tapote le dos jusqu'à ce qu'il se lève en désignant le dossier :

— Tu plaisantes ?

— Je sais, soupire Papy en secouant la tête, combien tu rêves de t'inscrire à l'université d'Austin. Mon avocat m'a dit qu'il t'en coûterait à peu près cent cinquante mille dollars pour arriver jusqu'au diplôme. À quoi

il faudra ajouter les taxes quand tu vendras ces droits. Mais je peux dire que tu auras assez pour y ajouter un crédit immobilier, ou pour voyager. Ou pour acheter de quoi tourner un film. Je ne sais pas. Je ne fais pas de toi un homme riche, mais c'est mieux que rien.

Miller semble au bord des larmes. Il va et vient dans la pièce en évitant un moment le regard de son grand-père. Quand il y parvient enfin, il a les yeux rouges, mais il rit :

— Tu disais tout le temps que j'allais hériter de l'air. Je croyais que tu rigolais.

Il prend son grand-père dans ses bras, puis le laisse se rasseoir :

— Pourquoi avoir dit que tu attendais ta mort avant de m'en parler ?

— Je trouvais ça drôle. Terminer sur une dernière blague, alors que tu ne t'y attendais pas.

Miller lève les yeux au ciel puis me sourit. Apparemment, on pense à la même chose et rien ne me rend plus heureuse que de savoir qu'on pourrait se retrouver dans la même ville une fois que j'aurai terminé le lycée, l'année prochaine. On pourrait s'inscrire dans la même université, peut-être partager les mêmes cours.

— Tu te rends compte de ce que ça veut dire ?

Pour toute réponse, Miller hausse les épaules. Et je me hâte d'ajouter :

— L'université du Texas ? Elle est orange, je te signale !

Il se met à rire. Comme son grand-père. Mais Miller ne se rend pas compte que les plaisanteries ne font que commencer. J'en garde une pour le bal.

J'ai acheté la robe parfaite pour cette occasion spéciale, de l'orange le plus atroce que j'ai pu trouver.

---

1. Faux documentaire parodique.

Remerciements

D’abord et avant tout, je voudrais vous remercier d’avoir lu ce livre. Je me sens incapable de me cantonner à un seul genre, alors je chéris particulièrement le fait que vous me souteniez dans tout ce que je peux écrire.

J’ai toujours une énorme liste de gens à remercier pour chaque roman, mais je crois avoir cité à peu près toutes mes connaissances dans mes remerciements pour *Verity*. Certes, je pourrais recommencer, mais je préfère les condenser d’abord sur les quelques personnes qui n’avaient absolument rien à voir avec la création de ce roman.

Kimberly Parker et Tyler Easton, je veux vous remercier pour l’exemple que vous donnez à tous les parents. Vous représentez un couple tellement inspirateur d’optimisme que j’estime vous devoir toute ma reconnaissance, même si vous n’avez rien à voir avec ce roman. J’aimerais aussi remercier Murphy Fennell et Nick Hopkins pour la même raison et pour être les deux meilleurs parents que ma nièce pouvait espérer.

Merci à tous ceux qui ont lu ce livre au fur et à mesure que je l’écrivais. Brooke, Murphy, Amber Goleb, Tasara, Talon, Maria, Anjanette, Vannoy et Lin. J’apprécie votre honnêteté même si ce n’était pas toujours pour entendre ce que j’espérais. Vous me donnez tous envie de poursuivre cette

carrière et c’est pour ça que je continuerai de vous bombarder de premières ébauches.

Un grand merci à mon agent, Jane Dystel, et à toute l’équipe. Vous ne cessez de m’étonner avec votre soutien constant, vos connaissances et vos encouragements.

Merci à Anh Schluep et à tous ceux de Montlake Romance. C’est notre premier livre ensemble et j’ai beaucoup apprécié de travailler avec toute l’équipe. J’ai hâte d’inventer de nouvelles histoires avec vous !

Merci à Lindsey Faber pour sa gentillesse au travail. J’espère qu’on se reverra toujours.

À mes amis auteurs, lecteurs, bloggeurs, bookstagrammeurs, booktubeurs, professionnels de l’industrie, etc. Merci de faire partie de ce merveilleux monde du livre. Votre créativité ne cesse de m’inspirer.

DÉCOUVREZ LES AUTRES TITRES DE LA COLLECTION HUGO NEW ROMANCE®